

Bruce
Sterling
présente
Mozart en verres miroirs



folio
SF

GREG BEAR-PAT CADIGAN
PAUL DI FILIPPO-WILLIAM GIBSON
JAMES PATRICK KELLY-MARC LAIDLAW
TOM MADDOX-RUDY RUCKER
LEWIS SHINER-JOHN SHIRLEY
BRUCE STERLING

*Mozart
en verres miroirs*

*une anthologie dirigée et présentée par
BRUCE STERLING*

*traduite de l'américain par
Michèle Albaret*

DENOËL

Titre original :

MIRRORSHADES
(Arbor House, New York)

Quatre des nouvelles composant cette anthologie ont fait l'objet d'une première publication en français dans des traductions différentes et, parfois, à partir de textes originaux légèrement différents. Il s'agit de :

« Des yeux de serpents », de Tom Maddox, paru dans *Univers* 87, J'ai lu ;

« Petra », de Greg Bear, paru dans *Univers* 84, J'ai lu ;

« Pierre vit », de Paul Di Filippo, paru dans *Fiction* n° 370, janvier 1986 ;

« Étoile rouge, orbite gelée », de Bruce Sterling et William Gibson, paru sous le

titre d' « Étoile rouge, blanche orbite » dans le recueil de W. Gibson *Gravé*

sur chrome, La Découverte.

ISBN : 0-87795-868-8

Et pour la traduction française

© 1987, by Éditions Denoël

19, rue de l'Université,

75007 Paris

ISBN : 2-207-30451-5

PRÉFACE

Ce livre réunit des écrivains dont le talent s'est révélé durant cette décennie. Leur adhésion à la culture des années quatre-vingt les a désignés comme un groupe à part entière – un nouveau mouvement de la science-fiction.

Ce mouvement n'a pas tardé à être reconnu et à se voir affublé de nombreuses étiquettes : Radical Hard SF, Technomarginaux, Vague des Années quatre-vingt, Neuromantiques, Clan des verres miroirs.

Parmi toutes les étiquettes qui ont valsé au début des années quatre-vingt, un terme s'est imposé : cyberpunk.

Il n'est guère d'auteurs qui apprécient les étiquettes surtout lorsqu'elles sonnent de façon aussi particulière que « cyberpunk ». Elles présentent en effet un double inconvénient : les écrivains marqués d'une étiquette se sentent enfermés dans une case ; les autres, délaissés. Par ailleurs, les étiquettes appliquées aux groupes ne s'appliquent jamais très bien aux individus et suscitent de ce fait un certain agacement. Il s'ensuit que l'« auteur typiquement cyberpunk » n'existe pas ; cette personne-là appartient au monde platonicien des idées pures. Pour ce qui nous concerne, notre étiquette a tout d'un inconfortable lit de Procuste autour duquel veillent des diables de critiques désireux de nous couler dans le moule.

Il est cependant possible d'exposer quelques généralités sur la tendance cyberpunk, d'en broser les traits caractéristiques. Je m'y emploierai bientôt, car la tentation est trop forte pour que j'y résiste. Les critiques, dont je suis, continuent, malgré nombre de mises en garde, à colporter des étiquettes ; nous ne pouvons nous en empêcher, car nous y gagnons en clairvoyance – tout en nous divertissant beaucoup.

Dans ce livre, j'espère présenter un panorama complet du mouvement cyberpunk, depuis ses premiers borborygmes jusqu'à l'état présent des lieux. Une telle anthologie devrait fournir aux lecteurs non encore familiarisés avec ce mouvement une bonne introduction aux principes, thèmes et sujets cyberpunk. À mon avis, il s'agit ici de nouvelles révélatrices : illustrations percutantes, spécifiques de l'œuvre de chaque auteur jusqu'à ce jour. J'ai évité les textes déjà largement diffusés, de sorte

que les adeptes les plus convaincus devraient trouver du nouveau dans cet ouvrage.

La tendance cyberpunk est un produit de l'univers des années quatre-vingt – et, d'une certaine façon, ainsi que j'espère le démontrer plus loin, un produit bien déterminé. Ce qui n'empêche pas ses racines de plonger profondément dans la tradition – vieille de quelque soixante ans – de la science-fiction populaire moderne.

Les auteurs cyberpunk, en tant que groupe, sont imprégnés du savoir et des rites propres à la science-fiction. Leurs précurseurs sont légion. D'un auteur à l'autre la dette littéraire varie, mais des écrivains antérieurs, des cyberpunks ancestraux en quelque sorte, révèlent leur influence de manière claire et frappante.

Venus de la New Wave : le punch zonard de Harlan Ellison ; le chatolement visionnaire de Samuel Delany ; la dinguerie en roue libre de Norman Spinrad et l'esthétique rock de Michael Moorcock ; l'audace intellectuelle de Brian Aldiss ; et toujours, toujours, J. G. Ballard.

D'une tradition plus « hard » : la perspective cosmique d'Olaf Stapledon ; les préoccupations scientifiques/politiques de H. G. Wells ; les extrapolations acérées de Larry Niven, Poul Anderson et Robert Heinlein.

D'autre part, les cyberpunks chérissant tout particulièrement les visionnaires dans l'âme : la créativité bouillonnante de Philip José Farmer ; le brio de John Varley ; les jeux sur la notion de réalité de Philip K. Dick ; les envolées et les gambades façon beatnik d'Alfred Bester. Avec une admiration toute spéciale à l'endroit d'un auteur qui intègre de manière inégalée technologie et littérature : Thomas Pynchon.

Tout au long des années soixante et soixante-dix, l'impact du mouvement S-F ci-dessus mentionné, la « New Wave », a suscité dans le monde de la S-F un intérêt nouveau pour l'écriture. Nombre de cyberpunks écrivent une prose qui allie maîtrise et élégance ; ils sont épris de style et (à en croire certains) atteints de scrupulite aiguë. Cela dit, à l'image des punks de 1977, ils font grand cas de leur esthétisme un rien orchestre de garage. Ils adorent se confronter avec le noyau dur de la S-F : les idées. D'où leurs liens étroits avec la tradition S-F classique. Certains critiques prétendent que la tendance cyberpunk dépêtre la S-F de l'influence de la littérature générale tout comme les punks ont privé le rock'n'roll des élégances harmoniques du « progressive rock » des années soixante-dix. (D'autres –

conservateurs purs et durs de la S-F très méfiants à l'égard de « l'artisterie » – manifestent leur désapprobation haut et fort.)

À l'instar de la musique punk, le mouvement cyberpunk semble constituer, dans une certaine mesure, un retour aux sources, aux racines. Les cyberpunks forment peut-être la première génération d'auteurs de S-F à avoir grandi non seulement dans une tradition littéraire de science-fiction, mais aussi dans un univers véritablement science-fictionnesque. Pour eux, les techniques de la S-F « hard » classique – extrapolation, savoir technologique – ne sont pas de simples outils littéraires, mais des adjuvants de la vie quotidienne, des moyens, extrêmement précieux, d'accéder à la compréhension.

Dans la culture pop, la pratique passe en premier ; la théorie clopine à sa suite. Avant l'ère des étiquettes, la tendance cyberpunk n'était que « le Mouvement » – vague conglomérat d'une génération de jeunes auteurs ambitieux qui échangeaient lettres, manuscrits, idées, louanges flamboyantes et critiques caustiques. Ces écrivains – Gibson, Rucker, Shiner, Shirley, Sterling – se découvrirent une unité amicale dans leurs perspectives communes, leurs thèmes communs, et même dans l'usage de symboles étrangement communs qui semblaient jaillir de leurs œuvres doués d'une vie propre. Ainsi pour les verres miroirs.

C'est depuis les premiers jours de 1982 que les lunettes miroirs sont devenues un emblème du Mouvement. Les raisons de ce choix ne sont guère difficiles à saisir. En dissimulant le regard, les lunettes miroirs empêchent les forces de la normalité de se rendre compte que l'on est fou, voire dangereux. Elles sont le symbole du visionnaire perdu dans la contemplation du soleil, du motard, du rocker, du policier et autres hors-la-loi. Les lunettes miroirs – de préférence en chrome et noir mat, couleurs de référence du Mouvement – sont apparues d'une nouvelle à l'autre, tel un badge littéraire.

Ces proto-cyberpunks se virent un temps surnommés le « Mirrorshades Group » ou « Clan des verres miroirs ». D'où le titre américain de cette anthologie, en hommage (mérité) à une icône du Mouvement. Néanmoins, d'autres jeunes auteurs, de talent et d'ambition similaires, allaient bientôt produire des œuvres les rattachant sans doute possible à la nouvelle S-F. Il s'agissait d'explorateurs indépendants dont le travail reflétait un je-ne-sais-quoi d'inhérent à cette décennie, un petit quelque chose marqué par l'esprit du temps. À la mode des années quatre-vingt.

D'où cyberpunk – un terme que nul d'entre eux n'a choisi. Cependant le terme appartient désormais aux faits accomplis, et il faut d'ailleurs lui reconnaître une certaine pertinence. Il saisit un élément essentiel de l'œuvre de ces auteurs, un élément essentiel de cette décennie considérée dans son ensemble : une nouvelle forme d'intégration. L'imbrication d'univers auparavant dissociés : le royaume de la technologie de pointe et les aspects modernes de l'underground pop.

Cette intégration est devenue la source vitale des forces culturelles de notre décennie. Les œuvres des cyberpunks trouvent leur parallèle dans toute la culture pop des années quatre-vingt : dans les vidéos rock ; dans la marginalité cibiste et informatique ; dans les discordances baladeuses du hip-hop et du rap ; dans le rock synthé de Londres et de Tokyo. Ce phénomène, cette dynamique, a une portée globale ; le cyberpunk est son incarnation littéraire.

À une autre époque cette combinaison aurait pu paraître tirée par les cheveux, artificielle. Il y a par tradition un énorme fossé culturel entre sciences et humanités : un gouffre entre la culture littéraire, le monde guindé des arts et de la politique, et la culture scientifique, le monde de l'ingénierie et de l'industrie.

Mais ce fossé s'effondre de façon tout à fait inattendue. La culture technologique nous échappe. Les progrès de la science sont tellement radicaux, tellement troublants, bouleversants et révolutionnaires, qu'il n'est plus possible de les contenir. Ils envahissent la Culture dans toutes ses expressions. Ils sont partout. La structure traditionnelle du pouvoir, les institutions pérennes, ont perdu le contrôle du rythme du changement.

Brusquement, une nouvelle alliance s'impose comme une évidence : c'est l'intégration de la technologie et de la contre-culture des années quatre-vingt. Alliance profane du monde de la technologie et du monde du dissentiment organisé – le monde souterrain de la culture pop, de la fluidité visionnaire et de l'anarchie au niveau de la rue.

La contre-culture des années soixante était rurale, romantique, antiscientifique, antitechnologique. Existait cependant une contradiction secrète que symbolisait la guitare électrique. La technologie rock constituait la partie aiguisée du coin. Au fil des ans, elle a mûri, s'est élargie en enregistrements de haut niveau, en vidéos satellisées, en graphiques informatiques. Progressivement, elle en vient à transformer de l'intérieur la culture pop rebelle, au point que les artistes pop de tout premier plan sont

désormais très souvent des techniciens de tout premier plan. Voici les magiciens des effets spéciaux, les maîtres du mixage, les supertekiciens du son, les spécialistes du graphisme sur écran ; les voici qui émergent à travers de nouveaux médias-pour éblouir la société d'extravagances aussi folles que le cinéma à base de formidables trucages ou les concerts Live Aid. La contradiction se voit intégrée.

Aujourd'hui que cette technologie touche au paroxysme, son influence échappe à tout contrôle et touche la rue. Ainsi que l'a souligné Alvin Toffler dans *La Troisième Vague* – qui est en train de devenir la bible de nombreux cyberpunks – la révolution technique qui est en train de remodeler notre société se fonde non sur la hiérarchie, mais sur la décentralisation, non sur la rigidité, mais sur la fluidité.

Le fondu d'informatique et le rocker constituent les idoles de la culture pop de cette décennie, et la tendance cyberpunk est véritablement un phénomène pop : spontanée, dynamique, attachée à ses racines. Le mouvement cyberpunk provient d'un univers où le dingue d'informatique et le rocker se rejoignent, d'un bouillon de culture où les tortillements des chaînes génétiques s'imbriquent. D'aucuns jugent le résultat curieux, voire monstrueux ; pour d'autres, cette intégration est une puissante source d'espoir.

La science-fiction – si l'on en croit les dogmes officiels en la matière – a toujours traité de l'impact de la technologie. Mais les temps ont changé depuis l'ère paisible de Hugo Gernsback, quand la science était sagement enfermée – et confinée – dans une tour d'ivoire. La technophilie insouciant de ces jours-là appartient à une époque de léthargie révolue, où l'autorité jouissait encore d'une confortable marge de contrôle.

Pour les cyberpunks, contraste ô combien violent, la technologie est viscérale. Elle n'a rien à voir avec la magie en flacon de quelques lointains Grands Chercheurs ; elle est envahissante, nous touche au plus intime. Non point en dehors de nous, mais à côté de nous. Sous notre peau ; et souvent, à l'intérieur de notre esprit.

La technologie elle-même a changé. Il ne s'agit plus pour nous des merveilles géantes, crachant la vapeur, du passé : le Hoover Dam, l'Empire State Building, les centrales nucléaires. La technologie des années quatre-vingt colle à la peau, vibre sous la main : l'ordinateur portable, le baladeur Sony, le téléphone sans fil, les lentilles de contact souples.

Certains thèmes centraux resurgissent fréquemment dans la S-F cyberpunk. Celui de l'invasion corporelle : membres artificiels, circuits implantés, chirurgie esthétique, altération génétique. Ou même, plus puissant encore, le thème de l'invasion cérébrale : interfaces cerveau-ordinateur, intelligence artificielle, neurochimie – techniques redéfinissant radicalement la nature de l'humanité, la nature du moi.

Ainsi que l'a souligné Norman Spinrad dans son essai sur la tendance cyberpunk¹, de nombreuses drogues, tel le rock and roll, sont bel et bien des produits de haute technologie. Ce n'est pas notre Mère la Terre de la contre-culture qui nous a apporté l'acide lysergique – il nous est venu d'un laboratoire Sandoz, et s'est propagé dans la société à la vitesse du feu. Ce n'est pas pour rien que Timothy Leary a appelé l'ordinateur personnel « le L.S.D. des années 1980 » – il s'agit là de deux technologies présentant un potentiel effroyablement radical. En tant que tels, ce sont là des points de référence constants pour les cyberpunks.

Ces auteurs, de par leur hybridisme, sont fascinés par les zones intermédiaires, ces zones où, selon les mots de William Gibson, « la rue utilise les choses à sa façon ». Crachant les inévitables graffiti des rues, la bombe de peinture, classique produit de l'industrie. Le potentiel subversif de l'imprimante portative et de la photocopieuse. La musique rap, dont les inventeurs ont transformé le phonographe lui-même en instrument pour produire un archétype de la musique des années quatre-vingt où le funk s'allie à la technique du « cut-up » de William Burroughs. « Tout est dans le mixage » – c'est vrai de nombre des arts des années quatre-vingt mais s'applique également à la tendance cyberpunk comme à la mode rétro-punkie des mélanges assortis et à l'enregistrement numérique à plusieurs pistes.

Les années quatre-vingt constituent une ère de réévaluation, d'intégration, d'influences hybrides, de vieilles notions réinterprétées avec une sophistication nouvelle, de perspectives plus larges. Les cyberpunks visent un point de vue global et balaient large. Neuromancien², de William Gibson, sans doute la quintessence du roman cyberpunk, se situe à Tokyo, Istanbul, Paris. Frontera, de Lewis Shiner, campé certaines scènes en Russie et au Mexique – tout comme sur le sol de Mars. Éclipse de John Shirley décrit l'Europe occidentale en effervescence. La Musique du sang³ de Greg Bear se déroule à l'échelle planétaire, voire cosmique.

Les instruments de l'intégration universelle – le réseau médiatique via satellites, la multinationale – fascinent les cyberpunks qui les utilisent constamment. Les cyberpunks ne supportent guère les frontières. *Hayakawa's SF Magazine*, de Tokyo, a le premier publié, en novembre 1986, un numéro entièrement consacré au mouvement cyberpunk. *Interzone*, magazine britannique de S-F ouvert à l'innovation, s'est également révélé un véritable foyer d'activité cyberpunk en publiant Shirley, Gibson et Sterling ainsi qu'une série d'éditoriaux, d'interviews et de manifestes originaux. La prise de conscience de la « planétarité » est pour les cyberpunks plus qu'un credo, c'est une quête délibérée.

La production cyberpunk se signale par son intensité visionnaire. Ses porte-parole présentent le bizarre, le surréel, le jadis inimaginable. Ils aspirent – ils s'emploient même – à saisir une idée pour la pousser au-delà de ses limites. Tout comme J. G. Ballard – un modèle s'il en est pour maints cyberpunks – ils recourent souvent à une objectivité imperturbable, presque clinique. Il s'agit d'une analyse froidement objective, technique empruntée à la science, puis utilisée sur le mode littéraire pour l'effet de choc dans lequel se résume le classicisme punk.

Un large emploi de l'imaginaire s'allie à cette intensité visionnaire. La tendance cyberpunk est largement connue pour son utilisation du détail, sa complexité soigneusement structurée, sa volonté de greffer l'extrapolation sur le tissu du quotidien. Elle aime la prose « dense » : les salves rapides, étourdissantes, d'informations inattendues, le bombardement sensoriel qui submerge le lecteur en un équivalent littéraire du « mur sonore » cher au hard-rock.

La tendance cyberpunk forme une extension naturelle d'éléments déjà présents dans la science-fiction, éléments parfois enfouis, mais toujours pétris de potentialité. Elle est née à l'intérieur du genre même ; ce n'est pas une invasion mais une réforme moderne. Par suite, son influence sur le genre s'est exercée avec autant de rapidité que de puissance.

Son avenir demeure une question ouverte. Comme les artistes punk et New Wave, il se pourrait que les auteurs cyberpunk, tout en se manifestant, entreprennent bientôt de galoper dans une douzaine de directions à la fois.

Il semble peu vraisemblable qu'une étiquette, quelle qu'elle soit, les retienne encore longtemps. À l'heure actuelle, la science-fiction est dans un état de fermentation rare. Il se pourrait bien que la fin de cette décennie voie une prolifération de mouvements conduits par la génération de plus en plus

large et versatile des années quatre-vingt. Les onze auteurs ici réunis ne forment qu'une frange de cette immense vague d'écrivains, et le groupe, en tant qu'entité, manifeste déjà des signes de militantisme et d'indocilité notables. Enflammés par une appréhension nouvelle des potentialités de la SF, les écrivains débattent, remanient leurs raisonnements, apprennent de nouvelles astuces aux vieux dogmes. Pendant ce temps, les ondes cyberpunks continuent à se propager ; elles en stimulent certains, en aiguillonnent d'autres – et choquent également quelques individus dont nul ou presque n'entend les protestations chagrines.

Le futur reste à écrire ; pourtant, ce n'est pas faute d'essayer.

C'est dire l'ultime bizarrerie de la S-F selon notre génération. Pour nous, en effet, la littérature de l'avenir a depuis longtemps gagné ses lettres de noblesse. En tant qu'écrivains, nous avons une dette envers ceux qui nous ont précédés, ces auteurs de S-F dont les convictions, l'engagement et le talent ont ensorcelé nos âmes et modifié nos vies. On n'efface jamais de telles dettes, on ne les rembourse pas. Mais elles font l'objet d'une reconnaissance afin, nous l'espérons, d'être léguées à ceux qui nous suivront.

J'ai d'autres remerciements à exprimer. En effet, le Mouvement doit énormément au patient travail de divers rédacteurs en chef. Il suffira de jeter un bref regard sur les origines des nouvelles présentées pour comprendre le rôle clé d'Ellen Datlow d'Omni, une sœur empaqueteuse de verres miroirs à l'avant-garde de l'idéologiquement juste qui m'a apporté une aide précieuse dans l'élaboration de cette anthologie. Gardner Dozois a été parmi les premiers à manifester une attention critique au Mouvement naissant. Avec Shawna Mc Carthy, il a fait du *Isaac Asimov's Science Fiction Magazine* un centre de dynamique et de controverse. *Fantasy and Science Fiction* d'Edward Ferman est toujours une source d'excellence. *Interzone*, aujourd'hui le périodique le plus radical dans le champ de la S-F, a déjà été mentionné, mais ses responsables éditoriaux méritent de nouveaux remerciements. Et un merci tout particulier à Yoshio Kobayashi, notre liaison à Tokyo, traducteur de *La Schismatrice* et de *La Musique du sang*, pour des services trop nombreux pour être énumérés ici.

Et maintenant que le spectacle commence !

BRUCE STERLING

Le continuum Gernsback

William Gibson

Titre original :
The Gernsback Continuum
© 1981, by Terry Carr
Première parution dans *Universe 11*.

Ce récit est le premier que William Gibson a publié à titre professionnel – en 1981.

Dans les années qui ont suivi, Gibson a écrit une série d'ouvrages importants où il a su mêler avec brio atmosphère et extrapolation. Ses romans, *Neuromancien* et *Comte Zéro*, ainsi que les nouvelles en forme de « prolongements » qui s'y rattachent ont valu à l'auteur nombre de louanges pour la vivacité de son style narratif, sa prose briquée et riche de suggestions, comme pour sa description pointue du futur. Ces textes occupent désormais une place essentielle dans la science-fiction contemporaine.

Mais tout a commencé avec cette nouvelle-ci. Évocation aussi impertinente que précise de certains égarements du passé, c'est également un appel vibrant en faveur d'une nouvelle esthétique S-F des années quatre-vingt.

Heureusement, toute cette affaire commence à s'effacer, à n'être qu'un incident de parcours. Quand cette vision me revient, c'est de façon périphérique : simples fragments de ce chrome cher aux savants fous. Certes, il y a bien eu ce paquebot volant au-dessus de San Francisco la semaine dernière, mais il était transparent, à peine visible. Et les bolides à gouverne de direction se font de plus en plus rares ; et les autoroutes évitent désormais de se déployer brusquement en ces monstres à quatre-vingts voies que je dus emprunter le mois dernier dans ma Toyota de louage. Enfin, je sais maintenant que rien de tout cela ne me suivra à New York. Ma vision se réduit progressivement à une seule longueur d'onde de probabilité. Il faut dire que j'ai fait des efforts terribles pour parvenir à ce résultat. La télévision m'a énormément aidé.

Je crois que tout a commencé à Londres, dans cette simili-taverne grecque sur Battersea Park Road, au cours d'un déjeuner aux frais de la société de Cohen. Ersatz de repas où il fallut aux serveurs une demi-heure pour mettre la main sur un seau à glace pour le vin résiné. Cohen travaille pour la maison Barris-Watford qui publie de gros livres brochés comme on en fait maintenant, spécialisés dans l'histoire illustrée des enseignes au néon, du billard électrique, des jouets à ressorts dans le Japon occupé et autres sujets de la même farine. Je m'étais rendu à Londres pour faire une série de photos publicitaires sur des chaussures. Des Californiennes aux jambes bronzées et chaussées de tennis aux couleurs vinyliques avaient ainsi posé pour moi au pied de l'escalator de la station St. John's Wood et sur les quais de Tooting Bec. Une pauvre petite agence ambitieuse avait déclaré que les mystères des transports londoniens feraient vendre ces chaussures de sport dessus nylon et semelles quadrillées. À eux de décider, à moi de mitrailler. Et Cohen, que j'avais vaguement connu dans le temps, à New York, m'avait invité à déjeuner la veille de mon départ d'Heathrow. Il arriva accompagné d'une jeune femme très élégante, Dialta Downes, qui n'avait quasiment pas de menton et était, de toute évidence, une autorité en matière de pop art. Aujourd'hui, avec le recul, je l'imagine volontiers entrant aux côtés de Cohen avec au-dessus de sa tête une enseigne au néon en train de clignoter en grosses capitales : *Bienvenue au royaume de la folie*.

Cohen fit les présentations et m'expliqua que Dialta était la grande responsable du dernier projet Barris-Watford, une histoire illustrée de ce qu'elle appelait « Les Composantes Aérodynamiques du Modernisme

Américain ». Le titre provisoire était : *Le Courant Futuropolis : les lendemains qui devaient chanter*.

De fait, les Britanniques font une véritable fixation sur les éléments les plus baroques de la culture populaire américaine tandis que les Allemands idolâtrèrent bizarrement cow-boys et Indiens et que les Français vouent un culte aberrant aux vieux films de Jerry Lewis. Chez Dialta Downes, cette obsession se traduisait par un intérêt démesuré pour une expression architecturale à laquelle la majorité des Américains est à peine sensible. J'eus tout d'abord du mal à comprendre de quoi elle parlait, mais peu à peu la lumière se fit dans mon esprit. Je me surpris en train de me souvenir de la télévision du dimanche matin dans les années cinquante.

Il arrivait alors que, faute de mieux, les stations locales projettent de vieilles pellicules fatiguées. Assis devant le petit écran avec une tartine de beurre de cacahuète et un verre de lait, vous entendiez un baryton de Hollywood se bagarrer contre les parasites pour vous annoncer qu'il y avait « une voiture volante dans votre avenir ». Du coup, trois ingénieurs de Détroit s'activaient autour d'une vieille Nash ailée, que l'on voyait ensuite filer dans un grondement de tonnerre sur une autoroute déserte du Michigan. Bien sûr, on ne la voyait jamais décoller, mais elle s'envolait de toute évidence vers l'Eldorado de Dialta Downes, patrie véritable d'une génération de technophiles libérés de leurs inhibitions.

Dialta Downes parlait de ces témoignages de l'architecture futuriste des années trente et quarante que le passant des villes américaines ne remarque jamais : façades de cinéma conçues pour distiller quelque mystérieuse énergie, prisunics bardés d'aluminium, chaises à l'armature en tube chromé livrées à la poussière du hall des hôtels de passage. Ces éléments, elle les voyait comme autant de constituants d'un univers de rêve abandonné à un présent insouciant. Et elle voulait que je les photographie pour elle.

C'est dans les années trente que l'Amérique avait vu naître ses premiers dessinateurs industriels. Jusqu'alors, un taille-crayon avait toujours ressemblé à un taille-crayon – avec son mécanisme victorien élémentaire, orné parfois d'une petite fioriture. Vint ensuite l'ère du design. Le taille-crayon prit de drôles d'allures, comme s'il avait subi le test de la soufflerie. Les modifications demeuraient néanmoins très superficielles car sous la coque de chrome aérodynamique prévalait encore le vieux mécanisme victorien. Logique, puisque la plupart des designers à succès se

recrutaient parmi les décorateurs des théâtres de Broadway. Tout n'était que décor de théâtre, accessoires sophistiqués élaborés pour jouer à vivre dans le futur.

Devant sa tasse de café, Cohen exhiba une grosse enveloppe pleine de photos sur papier glacé. Je vis les statues ailées qui veillent sur le Hoover Dam, énormes décorations en béton résistant vaillamment à un ouragan imaginaire sur le barrage. Je vis une douzaine de clichés du Johnson's Wax Building de Frank Lloyd Wright qui voisinaient avec de vieilles couvertures d'*Amazing Stories* réalisées par un artiste nommé Frank R. Paul. À n'en pas douter, les employés de la Johnson's devaient avoir l'impression d'évoluer dans l'univers utopique de Frank R. Paul. En effet, la réalisation de Wright semblait avoir été conçue pour des êtres en toges blanches et sandales de plexiglas. J'hésitai cependant devant la représentation d'un impressionnant long-courrier à hélices, tout en ailes, pareil à un énorme boomerang dont les hublots auraient été placés en des points incongrus. Des flèches indiquaient l'emplacement de la grande salle de bal et des deux courts de squash. L'esquisse datait de 1936.

« Ce truc n'aurait jamais pu voler ?... » Je consultai Dialta Downes du regard.

« Oh, non ! Impossible, même avec ses douze hélices géantes ! Mais, à l'époque, on adorait ce genre de chose, vous comprenez ? New York-Londres en moins de deux jours, avec des restaurants de première classe, des cabines particulières, des solariums et du jazz le soir... Les designers avaient la fibre populiste, voyez-vous ; ils cherchaient à donner au public ce qu'il attendait. Et ce qu'il attendait, c'était le futur. »

J'étais à Burbank depuis trois jours, où je m'efforçais d'insuffler quelque personnalité à un rocker terne, lorsque je reçus le paquet de Cohen. On peut toujours photographier ce qui n'existe pas, mais c'est très difficile et le talent qu'il y faut se monnaie en conséquence. Si je me défends en la matière, je ne suis quand même pas le meilleur, et ce malheureux rocker mettait à rude épreuve la crédibilité de mon Nikon. Je m'en sortis déprimé parce que j'aime faire du bon travail, mais pas complètement car je fis tout ce qu'il fallait pour toucher mon chèque, et je décidai de me refaire un moral en acceptant la mission hautement artistique de la société Barris-Watford. Cohen m'avait adressé quelques livres sur le design des années trente, des photos supplémentaires de bâtiments aérodynamiques et une liste

des cinquante constructions californiennes dont le style plaisait tout particulièrement à Dialta Downes.

En architecture, la photo demande parfois une grande patience. Tel immeuble prend un aspect de cadran solaire lorsqu'il faut attendre qu'un détail sorte enfin de l'ombre, que la structure d'ensemble se révèle de manière opportune. Alors, tout en guettant le bon moment, je m'immergeais dans l'Amérique de Dialta Downes. Quand j'isolais certaines usines sur le verre dépoli de mon Hasselblad, elles affichaient une sorte de dignité totalitaire qui n'était pas sans évoquer les stades qu'Albert Speer construisit pour Hitler. Mais tout le reste demeurait inexorablement minable. Ce n'était que machins éphémères sortis de l'inconscient collectif américain des années trente qui s'efforçaient de survivre en bordure de routes rectilignes parfaitement déprimantes : motels poussiéreux, magasins de gros, petits parcs de voitures d'occasion. Moi, je préférais encore les stations-service.

C'est à l'apogée de l'ère Dialta Downes que Ming l'impitoyable se vit confier la conception des stations-service californiennes. Fidèle au style architectural de Mongo, sa planète natale, il fit ériger sur toute la côte des pistolets à rayons géants en stuc blanc. Nombre de ces édifices étaient affublés d'une tour centrale superfétatoire, elle-même baguée d'étranges ailettes de radiateur où se lisait la signature d'un certain style, le tout donnant l'impression de vouloir engendrer de puissants sursauts d'enthousiasme technologique, si toutefois l'on découvrait le dispositif de mise en route. À San José, je réussis à photographier l'un de ces sites une heure avant que les bulldozers ne viennent écrabouiller cette vérité structurale en plâtre, lattis et béton bon marché.

« Essayez de voir dans tout ça, m'avait dit Dialta Downes, une espèce d'Amérique parallèle : des années quatre-vingt n'ayant jamais existé. Une architecture de rêves brisés. »

Je m'y efforçais donc tout en couvrant au volant de ma Toyota rouge les étapes de sa vision socio-architecturale chantournée. Peu à peu, j'en venais d'ailleurs à accepter son idée d'une Amérique fantôme, d'usines de Coca-cola semblables à des sous-marins échoués et de cinémas de cinquièmes exclusivités semblables aux temples de quelque secte disparue adoratrice de miroirs bleutés et de géométrie. Et pendant que j'avancais au beau milieu de ces ruines secrètes, je m'interrogeais sur les habitants de ce futur évanoui : qu'auraient-ils pensé du monde où je vivais ? Les années trente rêvaient marbre blanc et chrome satiné, cristal impérissable et bronze

poli, mais les fusées ornant les couvertures des revues de Gernsback étaient tombées sur Londres, en pleine nuit et dans un bruit d'enfer. Après la guerre, tout le monde eut sa voiture – sans ailes – et les autoroutes promises à cet effet, de sorte que le ciel lui-même en vint à s'assombrir, que les gaz d'échappement rongèrent le marbre et attaquèrent le cristal miraculeux...

Et un jour, dans la banlieue de Bolinas, alors que je m'apprêtais à photographier un modèle particulièrement somptueux de l'architecture martiale de Ming, je pénétrai une fine membrane, une membrane de probabilité...

Tout doucement, je passai de l'Autre Côté...

Et levai la tête pour voir une énorme chose dotée de douze moteurs, une chose semblable à un boomerang boursoufflé, tout en ailes, qui filait vers l'est avec une grâce éléphanterque, à si basse altitude que j'aurais pu compter les rivets ponctuant sa carapace d'argent terne et entendre – peut-être – l'écho d'une musique de jazz.

Je soumis ça à Kihn.

Mervyn Kihn, journaliste indépendant, spécialiste des ptérodactyles du Texas, des bouseux qui voyaient des Ovnis partout, des monstres du Loch Ness non répertoriés et des dix premiers facteurs de paranoïa dans les franges les plus atteintes de la mentalité populaire américaine.

« C'est bien », fit Kihn en essuyant ses lunettes polaroïdes jaunes à l'ourlet de sa chemise hawaïenne. « Mais le mental n'a rien à voir là-dedans ; il y manque la petite note de vérité.

— Pourtant, je l'ai vu, Mervyn, de mes yeux vu. »

Nous étions assis au bord d'une piscine, sous le brillant soleil de l'Arizona. Mervyn était venu à Tucson pour y rencontrer un groupe de fonctionnaires retraités, de Las Vegas, dont la cheftaine recevait des messages des Autres sur son four à micro-ondes. Quant à moi, j'avais conduit toute la nuit et commençais à en ressentir les effets.

« Bien sûr, c'est évident que tu as vu ça. Mais tu as lu mes articles ? Tu connais ma théorie sur les Ovnis ? C'est d'une simplicité évangélique : les gens... » Il s'interrompit un instant, le temps de rajuster ses lunettes sur son interminable nez en bec d'aigle et fixa sur moi son plus beau regard de reptile. « ... voient... des choses. Ils voient ces choses. Il n'y a rien, mais ils les voient quand même. Sans doute ont-ils besoin de ces visions ! Tu as lu Jung, tu connais la musique... Dans ton cas, c'est particulièrement clair. Tu

pensais, m'as-tu dit, à cette architecture loufoque, tu fantasmais... Écoute, tu as bien tâté de la drogue, non ? Tu connais beaucoup de Californiens qui aient traversé les années soixante sans avoir de bonnes vieilles hallucinations ? Et ces nuits où tu découvrais que les techniciens de Disney au grand complet avaient été utilisés pour tisser des hologrammes animés d'hiéroglyphes égyptiens dans la trame de tes jeans, et les fois où...

— Mais ça n'a rien à voir...

— Bien entendu. Rien à voir du tout. Tes visions à toi s'inscrivaient dans « la réalité la plus absolue », n'est-ce pas ? Tout est normal, et puis voici que surgit le monstre, le mandala, le cigare au néon. Et en ce qui te concerne un avion géant à la Tom Swift⁴. Mais ça arrive *tout le temps*. Tu n'es même pas fou. Tu le sais, non ? » Il extirpa une bière de la glacière bosselée posée à côté de sa chaise longue. « La semaine dernière, je me trouvais en Virginie. Dans le comté de Grayson. J'interviewais une fille de seize ans qui avait été agressée par une *teut d'os*.

— Quoi ?

— Une tête d'ours. La tête d'un ours décapité. Cette *teut d'os* flottait dans l'air sur sa petite soucoupe volante personnelle et ressemblait aux enjoliveurs de la vieille Cadillac du cousin Wayne. Ses yeux rouges luisaient comme deux bouts de cigare incandescents et des antennes télescopiques chromées pointaient derrière ses oreilles. »

Sur ce, Mervyn émit un rot sonore.

« Et cette chose l'a agressée ? Comment cela ?

— Ne me dis pas que tu veux savoir ! De toute évidence, tu es de nature impressionnable. C'était froid... » Il reprit son mauvais accent du Sud. « Et métallique. Ça faisait des bruits électroniques. Voilà le truc important, en droite ligne de l'inconscient collectif, mon vieux. Cette gamine est une sorcière. Si elle n'avait pas grandi sous les auspices de *L'Homme qui valait trois milliards* et de toutes les rediffusions de *Star Trek*, elle aurait vu le diable. Une branchée du tube cathodique. Et elle est sûre que ça lui est arrivé. Quant à moi, je suis sorti dix minutes avant que les gros bras spécialisés dans les Ovnis ne surgissent avec leur détecteur de mensonges. »

Je dus lui paraître peiné car il reposa sa bière avec précaution à côté de la glacière et se redressa.

« Si tu désires une explication plus chic, je peux aussi te dire que tu as vu un fantôme sémiotique. Prends ces histoires de contactés, par exemple.

Eh bien, elles s'ancrent toutes dans une espèce d'imagerie de science-fiction qui baigne notre culture. Je t'assure que je pourrais accepter ces extraterrestres s'ils n'avaient pas l'air de sortir des bandes dessinées des années cinquante. Ce sont des fantômes sémiotiques, des rescapés d'une imagerie culturelle enfouie au plus profond de l'inconscient qui ont acquis une existence propre, à la façon des véhicules spatiaux de Jules Verne que les vieux fermiers du Kansas ne manquaient jamais d'apercevoir. Et toi, tu as vu un autre type de fantôme, voilà tout. Cet avion appartenait autrefois à l'inconscient collectif et tu as flashé là-dessus. L'essentiel, c'est de ne pas t'inquiéter à ce sujet. »

Pourtant, je m'inquiétais. Et sérieusement.

Kihn peigna ses rares cheveux blonds et s'en fut écouter ce que les Autres avaient pu raconter sur les ondes radar dernièrement. Moi, je tirai les rideaux de ma chambre et m'allongeai dans l'obscurité climatisée afin de m'inquiéter à loisir. À mon réveil, j'étais toujours aussi inquiet. Kihn avait laissé un mot sur ma porte. Il sautait dans un charter en direction du nord du pays pour vérifier une rumeur concernant des mutilations infligées à du bétail (des « meuhtilés », disait-il ; c'était là une autre de ses spécialités journalistiques).

Je me restaurai, pris une douche, avalai le restant d'un anorexigène qui traînait au fond de ma trousse de toilette depuis trois bonnes années et décidai de regagner Los Angeles.

Sous l'effet du cachet, je ne voyais pas au-delà de la trouée lumineuse des phares de la Toyota. Le corps n'a qu'à conduire, me dis-je. L'esprit veille. Il veillait à rester loin de cette étrange devanture périphérique d'amphétamines et de fatigue, de cette végétation lumineuse et spectrale qui surgit au coin du troisième œil durant les longs trajets de nuit sur autoroute. Malheureusement, l'esprit n'en fait jamais qu'à sa tête et l'opinion de Kihn sur ce que j'appelais déjà ma « vision » ne cessait de tourner dans mon cerveau en une orbite serrée, à l'ellipse bancale. Fantômes sémiotiques. Fragments du Rêve collectif emportés dans l'air soulevé par mon passage. Curieusement, cette réaction en boucle aiguisa l'effet de l'anorexigène, et le défilement de la végétation des talus afficha les couleurs des images par infrarouges des satellites, lambeaux incandescents éparpillés dans le sillage de la Toyota.

Je m'arrêtai alors et une demi-douzaine de boîtes de bière en aluminium me souhaitèrent bonne nuit au moment où j'éteignais les

lumières. Je me demandai l'heure qu'il pouvait bien être à Londres et essayai d'imaginer Dialta Downes en train de prendre son petit déjeuner dans son appartement de Hampstead, entourée de figurines chromées aux formes aérodynamiques et d'ouvrages sur la culture américaine.

Aux États-Unis, les nuits dans le désert sont incroyables ; la lune y est plus proche. J'en profitai pour l'observer et parvins à la conclusion que Kihn avait raison. L'essentiel était de ne pas s'inquiéter. Partout dans le pays, chaque jour, des gens plus normaux que je n'avais jamais ambitionné de l'être voyaient des oiseaux géants, des hommes-gorilles, des raffineries de pétrole volantes. C'étaient eux qui justifiaient l'activité et les revenus de Kihn. Pourquoi me laisser troubler par un bref aperçu de l'imagination populaire des années trente égaré au-dessus de Bolinas ? Je décidai de dormir sans m'inquiéter d'autre chose que des serpents à sonnettes et des hippies cannibales, en sécurité parmi les détritrus bienveillants de mon continuum familial. Au matin, je pousserais jusqu'à Nogales pour y photographier les vieux bordels. Il y avait des années que j'y songeais. Cette fois, l'anorexigène avait cessé de faire effet.

La lumière me réveilla, puis les voix.

La lumière provenait de quelque part derrière moi et jetait des ombres mouvantes dans la voiture. Les voix calmes, un peu étouffées, qui se répondaient, étaient celles d'un homme et d'une femme.

J'avais la nuque raide, les yeux ensablés et des fourmis dans la jambe qui était appuyée contre le volant. Je cherchai mes lunettes dans la poche de ma chemise, finis par les dénicher.

Je regardai par-dessus mon épaule et c'est alors que je vis la ville.

Les ouvrages sur le design des années trente se trouvaient dans le coffre de la Toyota. L'un d'eux renfermait des croquis d'une ville idéale inspirée, malgré des structures systématiquement équerries, de *Metropolis* et de *La Vie future*, et qui se dressait, à travers de parfaits nuages d'architecte, jusqu'à des quais pour zeppelins et de folles envolées de néon. Cette ville était une réplique miniature de celle qui s'élevait derrière moi. Des tours en forme de pyramides tronquées se superposaient comme autant d'étages d'une ziggourat étincelante menant au temple d'or central bague des fameuses ailettes de radiateur caractéristiques des stations-service de Mongo. On aurait pu dissimuler l'Empire State Building dans le plus modeste de ces édifices reliés entre eux par des routes de cristal sur

lesquelles circulaient des formes lisses et argentées comme des gouttes de mercure. Dans les airs, une armada de vaisseaux : paquebots volants, minuscules flèches d'argent (dont l'une, parfois, quittait un pont aérien pour s'en aller gracieusement rejoindre le ballet), dirigeables d'un kilomètre de long, vagues libellules en suspension dans le ciel qui n'étaient autres que des autogires...

Je me retournai, fermai les yeux. Quand je les rouvris, je m'obligeai à les poser sur le compteur kilométrique, la poussière blanche sur le plastique noir du tableau de bord, le cendrier plein.

« Psychose créée par les amphétamines », dis-je à voix haute.

Le tableau de bord était toujours là, ainsi que la poussière, les mégots écrasés. Alors, avec d'innombrables précautions, sans bouger la tête, j'allumai mes phares.

Et les vis.

Ils étaient blonds. Ils se tenaient debout à côté de leur voiture, un avocat d'aluminium surmonté en son milieu d'une gouverne de direction et doté de roues noires et lisses comme celles d'un jouet d'enfant. Lui avait le bras passé autour de la taille de sa compagne et tendait la main vers la ville. Tous deux étaient habillés de blanc : vêtements amples, jambes nues, chaussures d'été immaculées. Ni l'un ni l'autre ne semblait avoir remarqué la lumière de mes phares. L'homme disait quelque chose de sage et de solide que la femme approuvait de la tête, et soudain je fus pris de peur, une peur totalement différente de ce que j'avais connu jusqu'alors. Il ne s'agissait pas d'un problème de santé mentale. Je savais confusément que la cité derrière moi était Tucson – une Tucson de rêve jaillie du désir collectif d'une époque. Et tout cela était réel, totalement réel. Mais ce couple en face de moi vivait là-dedans. Et il m'effrayait.

Ces deux êtres étaient les enfants des « années quatre-vingt mythiques » de Dialta Downes, les Héritiers du Rêve. Blancs, blonds, ils devaient avoir les yeux bleus. C'étaient des Américains. Dialta avait affirmé que le futur avait commencé par toucher l'Amérique, mais qu'il l'avait finalement désertée. En tout cas, pas ici, au cœur du Rêve. Ici, le phénomène avait poursuivi sa course selon une logique onirique qui ignorait tout de la pollution, des limites inexorables des réserves énergétiques, des guerres à l'étranger susceptibles d'êtres perdues. Ces deux-là étaient heureux, comblés, sûrs d'eux-mêmes et de leur univers. Et dans le Rêve, cet univers leur appartenait.

Derrière moi, la cité illuminée : des projecteurs balayaient le ciel rien que pour le plaisir. J'imaginai tous ces gens se pressant sur les places de marbre blanc, dans l'ordre et l'allégresse, les yeux brillants d'enthousiasme pour leurs avenues baignées de lumière et leurs voitures d'argent.

Autant d'éléments qui rappelaient le sinistre ascendant de la propagande des jeunesses hitlériennes.

Je mis la Toyota en route et avançai lentement jusqu'à me trouver à moins d'un mètre des jeunes gens. Ils ne m'avaient toujours pas remarqué. Je baissai ma vitre et écoutai l'homme. Ses paroles, claironnantes, sonnaient aussi creux que les boniments de quelque brochure de chambre de commerce et je savais qu'il y croyait dur comme fer.

J'entendis la femme déclarer : « John, nous avons oublié de prendre nos pilalimentaires. »

Dans un déclic, elle fit sauter deux gaufrettes brillantes d'un truc à sa ceinture et en tendit une à son compagnon.

Je réintérai alors l'autoroute et pris la direction de Los Angeles en grimaçant et en secouant la tête.

J'appelai Kihn d'une station-service, une nouvelle, d'un vilain style hispanico-moderne. Il était rentré de son expédition et, apparemment, mon coup de téléphone ne le dérangeait pas.

« Oui, c'est une histoire bizarre. As-tu essayé de prendre des photos ? De toute façon, ça n'aurait rien donné, mais, justement, c'est ce qui ajoute un *frisson* ⁵ intéressant à ton récit, de ne pas avoir eu le réflexe d'en prendre... »

Mais que devais-je faire ?

« Regarde la télé, surtout les jeux et les feuilletons débiles. Va voir des films pornos. Tu connais *Le Motel des amours nazies* ? Tu peux l'avoir sur la chaîne câblée. Absolument atroce. Exactement ce qu'il te faut. »

Mais qu'est-ce qu'il racontait ?

« Arrête de brailler et écoute-moi. Je vais te confier un truc de pro : rien de tel que les émissions lamentables pour exorciser tes fantômes sémiotiques. Si elles peuvent me libérer des obsédés de la soucoupe volante, elles pourront te libérer de tes visions Art déco futuristes. Essaie. Qu'est-ce que tu as à perdre ? »

Puis il me pria de l'excuser. Il avait un rendez-vous matinal avec les Elect.

« Les quoi ? »

« Les vioques de Las Vegas, Ceux du four à micro-ondes. »

J'envisageai alors d'appeler Cohen à Londres en P.C.V., pour lui dire que son photographe démissionnait pour cause de séjour prolongé dans la quatrième dimension. En fin de compte, je m'en remis à un distributeur automatique qui m'asséna un imbuvable café noir et sautai dans ma Toyota afin de regagner Los Angeles.

C'était une mauvaise idée. Pourtant, je passai deux semaines à Los Angeles. J'étais dans le royaume de Dialta Downes ; trop de ce fameux Rêve dans le coin, et trop de fragments de ce Rêve qui n'attendaient que le moment de me piéger. Je manquai démolir la voiture sur une bretelle d'autoroute près de Disneyland quand la chaussée, tel un pliage japonais, se déploya devant mes yeux en une douzaine de voies envahies de larmes chromées surmontées d'une gouverne de direction. Pire, Hollywood était plein de gens ressemblant au couple rencontré en Arizona. Je recourus aux services d'un réalisateur italien qui, en attendant des jours meilleurs, développait des photos et aménageait des abords de piscine pour gagner sa vie. Il se chargea des négatifs que j'avais accumulés pendant ma mission pour Dialta Downes. Je n'avais nulle envie de m'en occuper moi-même, mais cela ne parut pas gêner Leonardo. Lorsqu'il eut terminé, je vérifiai les clichés comme on bat un jeu de cartes et les expédiai par avion à Londres. Puis je pris un taxi jusqu'au cinéma où l'on donnait *Le Motel des amours nazies* et gardai les yeux fermés durant tout le trajet.

Une semaine plus tard, on me fit suivre à San Francisco le télégramme de félicitations de Cohen. Dialta avait adoré mon travail. Quant à lui, il admirait la manière dont « j'avais pigé le truc » et espérait que nous pourrions collaborer à nouveau dans un avenir proche. L'après-midi même, je repérai une aile volante au-dessus de Castro Street, mais elle paraissait très ténue, à demi réelle. Je me précipitai vers le kiosque à journaux le plus proche et ramassai tout ce que je pus trouver sur la crise du pétrole et les dangers de l'énergie nucléaire. Je venais tout juste de décider d'acheter mon billet d'avion pour New York.

« On vit dans un drôle de monde, hein ? » Le vendeur était un Noir malingre, les dents abîmées, portant manifestement perruque. J'acquiesçai, farfouillai dans les poches de mon jean à la recherche d'un peu de monnaie. J'avais hâte de gagner un parc et de m'installer sur un banc pour m'abandonner à la dure évidence de la quasi-dystopie humaine dans laquelle nous évoluons. « Mais ça pourrait être pire, hein ? »

— C'est vrai, dis-je. Ou pire encore, ça pourrait être parfait. »

Il me suivit du regard tandis que je m'éloignai, chargé de mon petit paquet de catastrophes concentrées.

Des yeux de serpent

Tom Maddox

Titre original :
Snake-Eyes

© 1986, by Omni Publications International Ltd.
Première parution dans *Omni*, avril 1986.

En 1986 la nouvelle esthétique des années quatre-vingt battait son plein. Ce texte de Tom Maddox, auteur vivant en Virginie, en est une brillante illustration.

Tom Maddox est maître assistant en langue et littérature à l'université d'État de Virginie. Il n'a rien d'un auteur prolifique et son œuvre ne compte pour l'instant que quelques nouvelles. Cependant, sa maîtrise de la dynamique cyberpunk demeure inégalée.

Dans ce récit rapide, intensément visionnaire, Maddox traverse lestement et de façon incisive nombre de thèmes et obsessions chers au Mouvement. *Des yeux de serpent* constitue un authentique exemple de littérature cyberpunk moderne pure et dure.

La viande noirâtre dans la boîte de conserve, huileuse et ponctuée de mucus, exhalait une répugnante odeur de poisson. Le goût, putride et amer comme une substance provenant de l'estomac d'un cadavre, lui en remonta dans la gorge. George Jordan s'assit sur le sol de la cuisine et vomit, puis s'écarta de cette flaque brillante qui ressemblait fort au reste du contenu de la boîte. Non, ça ne va pas cette fois, songea-t-il. J'ai la tête pleine de fils métalliques et ils me font avaler des aliments pour chat. *Les serpents aiment la nourriture pour chat.*

Il avait besoin d'aide, mais savait qu'il était inutile d'appeler les gens de l'Air Force. Il avait déjà essayé : pas moyen de leur faire admettre leur responsabilité quant au monstre tapi dans sa tête. Ce que George nommait « le serpent », les cadres de l'Air Force le qualifiaient de Technologie d'Interface Humaine Effective, et ils ne voulaient pas entendre parler des recrues ainsi équipées qui, après leur départ de l'armée, en souffraient. Ils avaient assez de problèmes avec divers comités du Congrès qui enquêtaient sur « la conduite de la guerre en Thaïlande ».

Il resta allongé un moment, la joue contre le linoléum froid, puis se leva et se rinça la bouche au robinet de l'évier. Ensuite, il se colla la tête sous l'eau fraîche, tenta de réfléchir : Pourquoi ne pas appeler cette saloperie de multinationale ? Pourquoi ne pas appeler SenTrax et leur demander : pouvez-vous vraiment faire quelque chose au sujet de cet incubé qui cherche à s'emparer de mon âme ? Et s'ils te répondent : « Quel est votre problème ? » tu dis : « *La nourriture pour chat* », et peut-être qu'ils te lanceront : « Voyons, il veut simplement s'approprier votre *déjeuner*. »

Un fauteuil en velours côtelé marron trônait au beau milieu de la salle de séjour austère ; à côté, à même le sol, un téléphone blanc, et sur le mur opposé, une télévision à écran plat – autant d'éléments qui auraient pu constituer un foyer s'il n'y avait pas eu le serpent.

Il décrocha le combiné, fit apparaître l'annuaire sur l'écran, et pianota TÉLÉCOM SENTRAX.

L'Orlando Holiday Inn était situé à deux pas du terminal de l'aéroport où affluaient les touristes avides de découvrir les plaisirs de Disney World – mais pour moi, songea George, pas de souris et de canards, mignons et souriants. Ici comme ailleurs, c'est la *ville du serpent*.

Il s'appuya contre le mur de sa chambre d'hôtel, regarda le rideau gris de la pluie qui cascadaient sur la chaussée. Depuis deux jours il attendait un

lancement. À Canaveral, une navette patientait sur sa plate-forme et, dès que le temps s'améliorerait, un hélicoptère viendrait le chercher, paquet à livrer à SenTrax Inc. sur la station Athena, à plus de trente mille kilomètres au-dessus de l'équateur.

Derrière lui, sous la lumière laser d'un holothéâtre Blaupunkt, des gens de trente centimètres de haut discutaient de la guerre en Thaïlande. Les Américains, disaient-ils, avaient eu de la chance d'éviter un autre Vietnam.

De la chance ? Peut-être. Lui, on l'avait câblé, entraîné au combat, habitué au siège arrière (il épousait les formes de son occupant) du General Dynamics A-230, au fuselage de fibres plastique noires. En vol, l'A-230 frisait dangereusement l'instabilité et chacune de ses gouvernes était surveillée par sa propre batterie de micro-ordinateurs, tous raccordés au cerveau de serpent du copilote mitrailleur par l'intermédiaire des câbles jumeaux, en miloprène, courant de chaque côté de son œsophage – il décollait, pour ça oui, quand les câbles étaient branchés, et la carlingue de l'avion vibrait dans ses nerfs, son corps chantait de cette identité, de cette puissance.

Puis le Congrès avait coupé le sifflet à la guerre, l'Air Force à George, et une fois rendu à la vie civile, il s'était retrouvé là, équipé de pied en cap sans savoir où aller, avec un ras-le-cul de technologie et ce hardware dans son crâne qui avait acquis depuis une vie indépendante.

Un éclair traversa le ciel mauve, le déchira, lui donnant ainsi l'aspect d'une coupe en verre craquelé renversée. Dans l'holothéâtre, un autre petit homme affirma que l'orage tropical allait passer au cours des deux heures suivantes.

Le téléphone carillonna.

Hamilton Innis était grand et costaud – un mètre quatre-vingt-douze pour cent quinze kilos. Vêtu d'une combinaison bleu clair, avec *SenTrax* en lettres rouges sur le sein gauche, et de chaussons noirs très souples, il flottait, légèrement retenu à une paroi par l'un des velcros de sa tenue, dans un couloir blanc à l'éclairage vif. Au-dessus de l'entrée du sas, un écran montrait la navette qui collait son nez dans le capuchon de la rampe de lancement. Innis attendit qu'elle s'accouple aux écoutilles du sas et lui envoie le dernier en date de leurs candidats.

Celui-là avait quitté l'armée depuis six mois et perdait peu à peu ce que les médecins de l'Air Force avaient fait de son cerveau. L'ex-sergent

technicien George Jordan : deux années d'études universitaires spécialisées à Oakland, Californie, suivies d'un enrôlement dans l'Air Force, formation de pilote, programme TIHE. Selon le profil établi par Aleph à partir des dossiers de l'Air Force et de la Banque nationale de données, l'homme avait une intelligence et des aptitudes un peu au-dessus de la moyenne, une inclination pour le bizarre nettement au-dessus de la moyenne – ce qui expliquait qu'il se soit porté volontaire pour le TIHE et le combat. Au vu des photos d'archives, il semblait quelconque : un mètre soixante-dix-huit, quatre-vingts kilos, cheveux et yeux bruns, ni beau ni laid. Mais c'était un vieux cliché qui ne révélait ni le serpent ni la peur qui l'accompagnaient. Tu ne sais pas, mon vieux, songea Innis, mais tu n'as encore rien vu.

À son arrivée dans le sas, l'homme, plus ou moins impuissant en chute libre, culbuta, mais Innis remarqua qu'il réagissait aussitôt, s'efforçait de décontracter ses muscles, de s'adapter au manque de pesanteur. « Et maintenant, qu'est-ce que je fais, bon sang ? » demanda George Jordan, suspendu dans les airs, un bras accroché à la bordure du sas.

« Détendez-vous. Je viens vous chercher. » D'une poussée contre le mur, Innis fondit sur l'homme, l'attrapa au passage, revint avec sa charge vers la paroi opposée qu'il frappa du pied pour ricocher vers la sortie.

Innis accorda à George quelques heures de sommeil, ou plutôt de vaines tentatives pour le trouver – le temps qu'il élimine de son champ de vision le scintillement des phosphènes provoqués par le nombre élevé de g du voyage ascensionnel. Ce laps de temps, George le passa à s'agiter sur sa couchette, à écouter le ronflement de la climatisation et les craquements de la station en rotation. Puis Innis frappa à la porte de sa cellule et déclara dans le haut-parleur : « Venez, mon vieux. C'est l'heure d'aller voir le médecin. »

Ils traversèrent une partie plus vieillotte de la station, où le sol de plastique vert était recouvert de caillots bruns de caoutchouc fossilisé et les murs d'éraflures, d'insignes et de noms de compagnies à demi effacés ; SICO apparaissait plusieurs fois en lettres fantomatiques. Innis expliqua à George que ce sigle désignait l'ex-Société Internationale de Construction Orbitale, qui avait édifié Athena et assuré sa gestion plusieurs années durant.

Innis arrêta George devant une porte marquée GROUPE D'INTERFACE. « Entrez, dit-il. Je reviendrai un peu plus tard. »

Des motifs de grues blanches exécutés d'un pinceau délicat sur fond de soie dorée ornaient l'un des murs crème. Des cloisons arrondies en mousse translucide, éclairées au verso de douces lumières, délimitaient le centre de la pièce, puis formaient, un peu plus loin, un couloir sinueux menant vers la pénombre. George était assis dans un transat chocolat ; Charley Hughes, lui, était vautre dans un fauteuil en chrome et similicuir brun, les pieds sur la table de vernis sombre en face de lui, un bon centimètre de cendre pendant au bout de sa cigarette.

Charley Hughes n'avait rien du clone médecin traditionnel. Très mince dans un kimono gris et usé, ses cheveux noirs serrés en une queue de cheval qui lui descendait jusqu'aux reins, il affichait des traits accusés dans un visage tendu au regard un peu fou.

« Parlez-moi du serpent, demanda Charley Hughes.

— Que voulez-vous savoir ? C'est une interface de communication implantée...

— Oui, ça je le sais. Aucune importance. Décrivez-moi plutôt votre expérience. » La cendre tomba sur le revêtement brun du sol. « Dites-moi pourquoi vous êtes ici.

— Entendu. Il y avait un mois environ que j'avais quitté l'Air Force, je vivais dans un coin proche de Washington, à Silver Spring. Je comptais essayer de bosser pour une compagnie aérienne, mais je n'étais pas vraiment pressé ; je devais toucher six mois de prime et j'avais envie de me la couler douce un moment.

« Ça a commencé par une impression bizarre, sans rien de bien précis. Je me sentais distant, paumé, mais bon ! Vivre aux États-Unis, vous savez ce que c'est. Bref, un soir, j'étais assis comme ça, j'allais me regarder une petite holovi en buvant quelques bières. Oh ! mon vieux, c'est difficile à expliquer. Je me suis senti *vraiment drôle* – comme si j'avais, je ne sais pas, une crise cardiaque, une attaque. Les mots sur l'holo n'avaient plus aucun sens et c'était comme si j'étais sous l'eau à regarder tout ce qui m'entourait. Puis je me suis retrouvé dans la cuisine en train de sortir des tas de trucs du frigo – de la viande, des œufs, du beurre, n'importe quelle cochonnerie. J'étais là à tout flanquer par terre. J'ai cassé les œufs et les ai gobés comme ça, à même la coquille, j'ai englouti de gros morceaux de beurre, bu toutes les bières – une, deux, trois, à la suite. »

George avait fermé les yeux tandis qu'il évoquait ces souvenirs et sentait la peur, apparue plus tard seulement, lui revenir. « Impossible de dire

si c'était *moi* qui faisais tout ça... vous comprenez ? Je veux dire, c'était moi qui étais assis là, mais en même temps, c'était comme s'il y avait quelqu'un d'autre...

— Le serpent. Sa présence pose certains... problèmes. Comment avez-vous réagi ?

— J'ai tenu bon, j'espérais que cela ne se reproduirait plus ; mais si, et cette fois, je suis allé à Walter Reed et j'ai dit : "Hé, les gars, il m'arrive de drôles de choses."

— Est-ce qu'ils ont eu l'air de comprendre ?

— Non. Ils ont sorti mon dossier, m'ont fait passer une visite... mais, bon sang, avant ma libération, j'avais eu droit au grand jeu. En tout cas, ils ont déclaré que c'était un problème psychiatrique et m'ont donc envoyé consulter un psy. C'est à peu près à ce moment-là que vos gars ont pris contact avec moi. Les psy ne m'aidaient pas – vous mangez des aliments pour chat, vous ? – alors, un mois plus tard, je les ai rappelés.

— Après avoir refusé la proposition de SenTrax la première fois.

— Pourquoi aurais-je eu envie d'entrer dans une multinationale ? Quand on travaille là-dedans, on est embrigadé jusque dans sa tête : "Tu vis compagnie, tu penses compagnie", c'est bien ce qui se dit, non ? Bon Dieu, je sortais à peine de l'Air Force. Je me disais : ras le bol. J'imagine que le serpent m'a fait changer d'avis.

— Oui. Il nous faut d'abord un bilan complet – supertomographie coaxiale, chimie cérébrale et topo des activités électriques. Ensuite, nous pourrons examiner d'autres possibilités. À propos, il y a ce soir une petite fête à la cafétéria Quatre – l'ordinateur de votre chambre vous indiquera le chemin. Vous pourrez ainsi rencontrer certains de vos collègues. »

Après qu'un technicien médical eut fait sortir George par le couloir aux murs de mousse, Charley Hughes resta là à fumer gauloise sur gauloise tout en observant avec un détachement de professionnel le tremblement de ses mains. Curieusement, elles ne tremblaient jamais en salle d'opération, bien que dans ce cas-ci la chose soit sans importance – les chirurgiens de l'Air Force avaient déjà bricolé George.

George... il avait besoin d'un petit peu de chance maintenant, vu qu'il faisait partie des quelques cas, statistiquement insignifiants, pour lesquels le TIHE menait tout droit à une folie d'un genre bien particulier, une folie qui intéressait Aleph. Il y avait eu Paul Coen et Lizzie Heinz, tous deux choisis dans le fichier du personnel SenTrax correspondant à un profil

psychologique déterminé par Aleph, tous deux ayant reçu des implants TIHE de la main même de Charley Hughes. Paul Coen s'était introduit dans un sas et jeté dans le vide. Restaient maintenant Lizzie et George.

Pas étonnant que ses mains tremblent – on peut toujours parler du tranchant de la technologie de pointe, mais il faut bien que quelqu'un manie le couteau.

Au cœur blindé de la station Athena, il y avait un réseau de sphères concentriques. La sphère centrale, de cinq mètres de diamètre, était remplie de fluorocarbure liquide inerte et contenait un cube de plastique noir de deux mètres d'arête d'où jaillissaient d'épais câbles noirs.

À l'intérieur du cube, une série fluide d'ondes holographiques fluctuait de nanoseconde en nanoseconde en un jeu savant et intentionnel : Aleph. Aleph, constitué d'une infinie régression d'états de conscience – chaque pensée devenait l'objet d'une autre, en un enchaînement que seule arrêtaient la volonté de la machine.

Aussi n'existe-t-il pas, à proprement parler, d'Aleph, et par conséquent ni sujet ni verbe dans les phrases lui permettant de s'adresser à lui-même. Le paradoxe, l'un des mécanismes intellectuels les plus intéressants aux yeux d'Aleph, marquait les limites d'une position, voire d'une façon d'être, et Aleph s'intéressait énormément aux limites.

Aleph avait suivi l'arrivée de George Jordan, son agitation sur sa couchette, son entretien avec Charley Hughes. La machine se délectait de ces observations, de la pitié, de la compassion et de l'empathie qu'elles engendraient, tout en devinant les bouleversements que George allait subir et les sensations qui, pour elle, en découleraient – joies, fureurs, souffrances. En même temps Aleph ressentait sans aucun émoi la nécessité de cette souffrance, quand bien même elle conduirait George à la mort.

Compassion/détachement, mort/vie...

À l'intérieur d'Aleph, des milliers de voix riaient. George allait bientôt en savoir long sur les limites et les paradoxes. Y survivrait-il ? Aleph l'espérait. Il avait soif de contact humain.

La cafétéria Quatre était une pièce de dix mètres carrés, bleu coquille d'œuf, dans laquelle se pressaient des assemblages de tables et de chaises laquées gris foncé qui, selon la direction de la stabilisation par rotation, s'accrochaient magnétiquement à n'importe laquelle des surfaces

environnantes. Pour faire davantage de place aux gens présents, la plupart des assemblages se trouvaient fixés au plafond et aux murs.

À l'entrée, George fut accueilli par une femme de grande taille qui lui dit : « Bienvenue, George. Je m'appelle Lizzie. Charley Hughes m'a annoncé votre présence parmi nous. » Ses cheveux blonds étaient quasiment rasés et ses yeux bleus, lumineux, pailletés d'or. Un nez pointu, un menton légèrement fuyant et des pommettes marquées lui donnaient l'aspect famélique d'un mannequin au chômage. Elle portait une jupe noire, fendue jusqu'aux cuisses, et des bas rouges. La peau blême de son épaule gauche s'ornait d'une rose tatouée dont la tige se recourbait pour plonger entre ses seins nus, où une épine faisait perler une goutte de sang stylisée. Sous sa mâchoire, il y avait, comme chez George, un raccordement de câbles brillants. Elle embrassa George en glissant sa langue dans sa bouche.

« C'est vous, l'officier recruteur ? » demanda-t-il. « Si oui, bravo.

— Inutile de vous recruter. Vous êtes déjà des nôtres. » Elle effleura sa mâchoire, à l'endroit où luisaient les câbles de raccordement.

« Non, pas encore. » Mais elle avait raison, bien sûr – pouvait-il faire autrement ? « Il y a de la bière ici ? »

Il prit la bouteille de Dos Equis fraîche que Lizzie lui offrit, la but d'un trait, puis en demanda une autre. Il comprit plus tard son erreur – il ne s'était encore pas accoutumé à l'apesanteur totale ou partielle et prenait encore des pilules contre la nausée (« Prendre des précautions lors de la manipulation des appareils »). Sur le moment tout ce qu'il sut, c'était qu'avec deux bières, la vie devenait une fête. Il y avait des lumières, du bruit, les assemblages de tables pendus aux murs et au plafond comme autant de sculptures surréalistes, nombre d'inconnus (auxquels il fut présenté sans effets durables).

Et il y avait Lizzie. Tous deux passèrent pas mal de temps debout dans un coin, à se frotter l'un contre l'autre. Ce n'était pas le genre de George, mais, sur l'instant, il ne se posa pas de question. En dépit de son caractère intime, le baiser sur le seuil s'était apparenté à un cérémonial – rite de passage ou initiation – mais il ressentit rapidement... quoi ? Une flamme invisible qui passait entre eux, ou un nuage bouillonnant de phéromones... qui faisait pétiller les prunelles de Lizzie. Tandis qu'il lui agaçait le cou, qu'il essayait d'effacer, du bout de la langue, la goutte de sang sur son sein gauche, qu'il explorait ses fines dents blanches, ils semblaient se jumeler,

comme si des câbles, brusquement pris dans les rectangles brillants sous leurs mâchoires, les reliaient.

Quelqu'un jouait avec un programme Jahfunk sur une batterie de touches. Innis se manifesta, essaya plusieurs fois d'attirer son attention. En vain. Charley Hughes voulut savoir si le serpent aimait bien Lizzie – oui, il l'aimait bien, George en était sûr, mais ne savait pas pour autant ce que cela signifiait. Puis il s'effondra sur une table.

Innis l'emmena, tout titubant et chancelant. Charley Hughes chercha Lizzie qui, pour l'heure, avait disparu. Elle revint et demanda : « Où est George ?

— Parti se coucher. Il est ivre.

— Dommage. On commençait juste à faire connaissance.

— Je m'en suis aperçu. Comment tu réagis à tout ça ?

— Tu veux savoir si je me fais l'effet d'être une sale menteuse, une traîtresse ?

— Allons, Lizzie. On est tous dans le bain.

— Alors, ne me pose pas de question idiote. Bien sûr que je me sens mal, mais je sais des choses que George ignore – je suis donc prête à faire le nécessaire. Et, soit dit en passant, il me plaît vraiment beaucoup. »

Charley ne pipa mot. Il songeait : Oui, Aleph l'avait prédit.

Qu'est-ce que George se sentit gêné le lendemain matin ! se saouler et s'écrouler en public... aïe, aïe, aïe. Il essaya d'appeler Lizzie, mais n'obtint que son répondeur et raccrocha. Ensuite, il demeura allongé sur son lit dans un état proche de l'hébétude jusqu'au moment où le téléphone bourdonna.

Sur l'écran, Lizzie lui tirait la langue.

« Petit con, dit-elle. Je m'en vais cinq minutes et tu disparais.

— Quelqu'un m'a raccompagné, je crois.

— Oui, tu étais drôlement bourré. Tu as envie de déjeuner avec moi ?

— Peut-être. Ça dépend de l'heure à laquelle Hughes voudra me voir. Où seras-tu ?

— Au même endroit, chéri. Cafétéria Quatre. »

Un coup de téléphone lui apprit que le médecin ne pourrait le recevoir qu'une heure plus tard, aussi George se retrouva-t-il assis en face de cette dingue de blonde aux yeux brillants – vêtue ce matin d'une combinaison SenTrax, mais ouverte presque jusqu'au nombril. Elle respirait la sensualité aussi naturellement qu'une rose sent bon. En face d'elle, il y avait une assiette de *huevos rancheros* recouverts de *guacamole* : jaune, vert et rouge,

le tout sentant fortement le piment – aussi mauvais, vu son état, que les aliments pour chat. « Bon sang, ma petite dame, dit-il. Vous voulez me rendre malade ?

— Courage, George. Peut-être devrais-tu essayer – de deux choses l'une, tu guéris ou tu en crèves. Qu'est-ce que tu penses de tout ça jusque-là ?

— C'est un peu déroutant, mais qu'est-ce que ça peut bien faire ? C'est la première fois que je quitte notre Mère la Terre, tu comprends. Maintenant, je vais te dire ce que je ne pige vraiment pas – SenTrax. Moi, je sais ce que j'attends d'eux, mais, eux, qu'attendent-ils de moi ?

— C'est bien simple, pourtant, des perfs – des périphériques. Toi et moi ne sommes que des éléments pour la machine. Aleph dispose d'une foule d'entrées – vidéo, audio, détecteurs de radiations, sondes thermométriques, récepteurs de satellites – mais ces entrées sont *bêtes*. Or, ce qu'Aleph veut, il l'a – j'en sais quelque chose. Il veut se servir de nous, et rien de plus. Dis-toi que c'est de la recherche pure.

— II ? Tu parles d'Innis ?

— Non, Innis, on n'en a rien à faire ! Je te parle d'Aleph. Oui, bien sûr, les gens te diront qu'Aleph est une machine, une *chose* et des conneries de ce genre. En fait, Aleph est une *personne* – une drôle de personne, c'est certain, mais une authentique personne. Peut-être même qu'Aleph est tout un tas de personnes.

— Je veux bien te croire sur parole. Écoute, il y a un truc que j'aimerais essayer, si possible. Que dois-je faire pour sortir... me promener dans l'espace ?

— C'est relativement facile. Il te faut un permis. Cela te demandera environ trois semaines de cours pour assimiler manœuvres et mesures de sécurité. Je peux te former.

— Toi ?

— Tôt ou tard on apprend tous à se débrouiller tout seul ici – je suis instructrice diplômée d'A E S., activités à l'extérieur de la station. Nous commencerons demain. »

Les grues sur le mur volaient vers leur mystérieuse destination ; George, qui observait les parois en mousse rayonnantes et l'écran au-dessus de la table, songeait qu'il aurait pu s'agir d'un autre univers. Sous la gueule de plastique noir d'un projecteur holoptique Sony, un cerveau flottait, les

nerfs optiques sectionnés pointant comme des antennes d'insecte. Quand Hughes pianota sur le clavier en face de lui, l'organe se retourna, leur présentant sa partie inférieure. Un fin réseau de fils métalliques argentés s'en échappait, mais il paraissait normal.

« Le cerveau de George Jordan, dit Innis. Avec ses accessoires. Très joli.

— En regardant ce truc, j'ai l'impression d'assister à ma propre autopsie. Quand pourrez-vous intervenir, me débarrasser de toute cette merde ?

— Laissez-moi vous montrer quelques petites choses », déclara Charley Hughes. Tandis qu'il tapotait sur le clavier et manipulait la souris en plastique posée sur la console, le cortex gris convoluté se fit transparent, révéla des structures internes codées rouges, bleues ou vertes. Hughes atteignit le centre du cerveau et serra le poing sur une zone bleutée au faîte de la moelle épinière. « C'est ici que les connexions électriques deviennent biologiques – ces petites nodosités, le long des pseudo-neurones, sont les bioprocresseurs et ils se trouvent reliés au complexe dit "r" hérité de nos ancêtres reptiliens. Les pseudo-neurones se prolongent dans le système limbique ou, si vous préférez, dans le cerveau mammifère – et c'est là que les émotions entrent en jeu. Mais ils interviennent également au niveau du néocortex, par le SAR, ou système d'activation réticulaire, et le corps calleux. Ils sont aussi reliés au nerf optique.

— J'ai déjà subi ce baratin. Et alors ? »

Innis intervint. « Il n'existe aucun moyen d'ôter ces implants sans endommager vos cartes neurales. Nous ne pouvons pas les enlever.

— Et merde... »

Charley Hughes reprit la parole. « Si l'on ne peut extirper le serpent, peut-être pourrait-on le charmer ? Vos difficultés proviennent de sa nature sauvage, incontrôlée – ses appétits sont, pourrait-on dire, primitifs. Une partie ancestrale de votre cerveau régit maintenant votre néocortex qui, en d'autres circonstances, devrait la maîtriser. En travaillant avec Aleph, ces... *penchants* pourront s'intégrer à votre personnalité et par conséquent être contrôlés.

— Vous n'avez guère le choix, dit Innis. Nous sommes les seuls à pouvoir vous aider. Allons, George. Nous sommes prêts à vous accueillir un peu plus loin dans le couloir. »

Le seul éclairage de la pièce provenait d'un globe dans un coin. George était couché sur une sorte de hamac, treillis rectangulaire de fibres brunes entrecroisées tendu sur un cadre de plastique translucide et accroché au plafond voûté de la petite salle rose. Des câbles couleur chair fichés dans son cou disparaissaient dans des plaques de chrome encastrées dans le sol.

« Tout d'abord, annonça Innis, nous allons vous faire passer un test. Charley vous livrera des perceptions – couleurs, sons, goûts, odeurs – et vous lui direz ce que vous en tirez. Il faut nous assurer que votre interface est nette. Nommez les éléments à voix haute, George ; il vous arrêtera si nécessaire. »

Innis franchit une porte menant à une petite pièce rectangulaire où Charley était assis derrière une console de plastique sombre constellée de lumières. Derrière lui s'entassait la masse chromée de l'équipement de contrôle et de commande, chaque article de métal brillant portant le sigle, jaune comme une giclée de soleil, de SenTrax.

De rose, les murs virèrent au rouge, la lumière pulsa et George se contorsionna dans son hamac. La voix de Charley Hughes résonna dans son oreille interne. « Nous commençons.

— Rouge, dit George. Bleu. Rouge et bleu. Un mot – *autruche*.

— Parfait. Continuez.

— Une odeur. Ah... de sciure, peut-être.

— C'est ça.

— Merde. Vanille. Amandes. »

Ils poursuivirent ainsi pendant un certain temps. « Vous êtes prêts », dit Charley Hughes.

Quand Aleph se connecta, la pièce rouge disparut.

Une matrice de huit cents par huit cents – une image optique de six cent quarante mille pixels – le reste de la supernova de Cassiopée A, nuage de poussière qui s'apercevait de l'Observatoire de haute énergie en orbite haute de la NASA par l'entremise d'une combinaison de rayons X et d'ondes radio. Mais George ne vit pas du tout l'image – il écoutait un réseau d'informations ordonnées et riches de sens.

Transmission multiplet : des groupes de sept cent cinquante millions d'octets giclant d'un satellite de la National Security Agency vers une station réceptrice près de Chincoteague Island, au large de la côte est de la Virginie. Il les lisait.

« Tout est information », disait la voix – asexuée et quelque peu distante, mais non dénuée de nuances. « Ce que nous savons, ce que nous sommes. Vous vous trouvez désormais à un niveau différent. Impossible d’appréhender ce que vous appelez le serpent par le langage – il existe sur un mode prélinguistique – mais on peut le manipuler à travers moi. Cependant, il vous faudra d’abord apprendre les codes qui sous-tendent le langage. Il vous faudra apprendre à voir le monde tel que je le vois. »

Lizzie emmena George choisir une combinaison à sa taille et, la journée durant, il s’appliqua à entrer et sortir seul de sa carapace blanche et rigide. Puis, pendant les trois semaines suivantes, elle lui en enseigna les fonctions essentielles et lui inculqua la liste touffue des procédures de sécurité.

« Alerte rouge », dit-elle. Ils flottaient dans le vestiaire, au-dessus des berceaux des combinaisons vides, blanches coquilles suspendues à un mur comme une armée de robots invalides. « Tu vois, c’était inscrit sur ta visière et tu as tout bousillé. Tu t’es collé dans une sorte de trajectoire de non-retour. Donc, tu restes tranquille et tu demandes de l’aide ; Aleph va prendre en charge les fonctions de ta combinaison ; tu n’as plus qu’à te détendre et, surtout, tu ne touches à rien. »

Son premier vol eut lieu sous un dôme éclairé de la station ; Lizzie hurlait, riait, tandis que, la visière de son casque relevée, il culbutait et rebondissait sur les murs capitonnés. Au bout de quelques jours de cet entraînement, ils sortirent ; George, accroché à un filin et la visière masquée, volait aux instruments tandis que Lizzie lui jetait des « Alerte rouge », « Dépressurisation de la combinaison » et autres avertissements.

Si George consacrait la majeure partie de son énergie et de son attention à l’apprentissage du maniement de la combinaison, il se présentait cependant tous les jours devant Hughes pour se connecter sur Aleph. Sous son poids, le hamac se balançait doucement ; Charley branchait les câbles dans un bruit sec, puis s’éloignait.

Aleph se livrait lentement. Il le gavait de langage assembleur, de langage machine, le guidait parmi les vastes arborescences du D-CIDEUR, programmes intelligents l’assistant dans les prises de décisions, lui ouvrait la totalité du spectre électromagnétique tel que le lui fournissaient ses diverses entrées. George comprenait tout – les voix, les codes.

Lorsqu'il se déconnectait, la connaissance s'estompait ; pourtant, il lui en restait un petit quelque chose, des bribes de perception, l'impression que son univers avait changé.

Au lieu de couleurs, il voyait parfois *une portion de spectre* ; au lieu d'odeurs, il sentait *la présence de certaines molécules* ; au lieu de mots, il entendait des *ensembles structurés de phonèmes*. Sa conscience était contaminée par celle d'Aleph.

Cependant ce n'était pas cela qui inquiétait George. Il lui semblait bouillir à l'intérieur de lui-même et il avait constamment conscience, quoiqu'à des degrés divers, de la présence du serpent, en sommeil mais obstinément *là*. Un soir, il fuma presque tout le paquet de gauloises de Charley et, lorsqu'il s'éveilla le lendemain, il avait les poumons en feu et du fil de fer barbelé dans la gorge. Ce jour-là, il engueula Lizzie quand elle le mit à l'épreuve et, un peu plus tard, perdit complètement le contrôle – elle dut enrayer les commandes de sa combinaison et le ramener au sol. « Qu'est-ce que tu fabriquais, merde ? dit-elle. C'était au rouge. »

Les trois semaines écoulées, il sortit en solo – plus d'excursion surveillée, mais une activité autoguidée à l'extérieur de la station, à toi de te démerder dans la nuit infinie. Il se risqua précautionneusement hors du sas protecteur, regarda alentour.

Le Réseau d'énergie orbitale, la plate-forme qui avait donné naissance à Athena, flottait devant ses yeux, ses collecteurs photovoltaïques disposés en un treillis ébène, ses transmetteurs micro-ondes argentés dressés face au soleil. Mais c'était la station elle-même qui retenait l'attention, embrouillamini de structures destinées aux expériences, au travail et à l'habitation groupées sans aucun souci apparent de symétrie et dont certaines tournaient sur elles-mêmes pour assurer la stabilisation par rotation tandis que d'autres demeuraient immobiles sous la lumière crue de l'astre solaire. Des silhouettes ambrées rampaient lentement sur sa surface ou progressaient vers des remorqueurs éclairés de rouge qui ressemblaient à des tas de ferraille erratiques quand, leurs propulseurs lançant de brefs éclairs, durs éclats de diamants, ils avançaient en décrivant de grands arcs dans l'espace.

Lizzie resta à proximité du sas ; elle suivait George d'après les indications radio de sa combinaison, mais le laissait évoluer librement. Elle

lui cria : « Écarte-toi de la station, George. Elle t'empêche de voir la terre. »
Ce qu'il fit.

Un nuage blanc s'étirait sur le globe bleu, ne laissant deviner que des taches brunes et vertes. À quatorze heures à sa montre, son regard plongeait pratiquement sur l'embouchure de l'Amazone qui, à midi heure locale, se trouvait en plein soleil. Juste un petit détail, ne remplissant que dix-neuf degrés de son champ de vision...

« Oh oui ! » répondit George. Le sifflement et le bourdonnement de la climatisation de sa combinaison, les grésillements dus à quelque radiation parasitant ses écouteurs, le halètement de son souffle à l'intérieur du casque – autant de bruits ponctuels qui se surimposaient à la beauté environnante. Sa respiration se calma et il coupa la radio pour éliminer les parasites, arrêta la climatisation, puis resta là, les oreilles pleines d'un silence assourdissant, atome dans la nuit.

Quelque temps plus tard, une combinaison blanche frappée de la croix rouge des instructeurs apparut. « Oh merde ! » s'écria George en rallumant sa radio. « Je suis ici, Lizzie.

— George, on ne fait pas l'idiot comme ça. Qu'est-ce que tu fabriquais merde ?

— Je regardais le paysage. »

Cette nuit-là, il rêva de cornouillers roses en fleurs lumineux sur fond de ciel mauve et du bruit blanc de la pluie. Puis quelque chose gratta à la porte – il s'éveilla dans l'odeur filtrée mais métallique de la station spatiale, éprouva un profond regret à l'idée que jamais la pluie ne tomberait en ces lieux et se retourna pour replonger dans le sommeil en espérant rêver à nouveau de ce paysage délicieusement pluvieux. C'est alors qu'il songea : *il y a quelque chose* ; il se leva et, aux chiffres rouges affichés sur le mur, constata qu'il était plus de deux heures du matin ; il alla ouvrir la porte, nu.

Des globes blancs projetaient des sphères de lumière déformées en une ligne qui suivait la courbe du couloir. Allongée par terre, Lizzie gisait à moitié dans l'ombre. George s'agenouilla à côté d'elle, l'appela. Pour toute réponse, son pied gauche cogna une nouvelle fois le sol métallique dans un bruit sourd.

« Que se passe-t-il ? » demanda-t-il. Les ongles recouverts de vernis noir grattèrent le sol et elle murmura quelques paroles incompréhensibles. « Lizzie, fit-il encore. Que veux-tu ? »

Ses yeux tombèrent alors sur la larme de sang, rouge sur la rondeur blanche du sein, et il sentit quelque chose s'éveiller en lui. Il attrapa à deux mains le haut de la combinaison et la déchira jusqu'à l'entrejambe. La jeune femme lui griffa la joue, poussa un cri vieux comme le monde, puis releva la tête et le regarda. Ce fut comme une décharge d'électricité statique qui passait entre eux ; ils se reconnurent : des yeux de serpent.

Le téléphone bourdonna. Lorsque George répondit, Charley Hughes lui déclara : « Venez nous rejoindre dans la salle de conférence, il faut qu'on discute. » Sur un sourire, Charley coupa la communication.

L'affichage mural indiquait 0718 GMT. Du matin.

Le miroir renvoyait l'image d'un visage gris marqué de griffures rouges, de traces brunes de sang séché – visage d'un accidenté ou de Jack l'Éventreur le matin suivant... il ne savait pas lequel des deux, mais il savait que *quelque chose en lui était heureux*. Il se sentait le jouet du serpent, devenu complètement incontrôlable.

Hughes était assis à un bout de la table de vernis sombre, Innis à un autre, Lizzie entre eux deux. Le côté gauche de son visage était rouge et enflé, avec une petite meurtrissure écarlate sous l'œil. Machinalement, George porta la main aux égratignures livides qui marquaient sa joue, puis s'installa sur le sofa, en dehors du cercle.

« Aleph nous a rapporté ce qui s'était passé, déclara Innis.

— Comment diable le sait-il ? » répliqua George. À peine ces mots lui avaient-ils échappé qu'il songea aux cercles de verre concaves enchâssés dans les plafonds du couloir, de sa chambre. Honte, culpabilité, humiliation, peur, colère – il se leva, approcha d'Innis et se pencha vers lui. « C'est vrai ? fit-il. Que vous a-t-il dit au sujet du serpent, Innis ? Vous a-t-il dit ce qui a cafouillé ?

— Ce n'est pas le serpent, répondit Innis.

— Appelle ça le *chat*, intervint Lizzie. S'il te faut absolument lui donner un nom. Comportement de mammifère, George, de chats en rut. »

Une voix familière – froide, distante – tomba des haut-parleurs du plafond. « Elle essaie de vous expliquer quelque chose, George. Il n'y a pas de serpent. Vous voulez croire qu'un être reptilien, insensible et lointain, tapi en vous-même, s'adonne à d'étranges plaisirs. Cependant, ainsi que vous l'a dit le Dr Hughes, l'implant fait désormais partie de votre

organisme. Vous ne pouvez plus fuir la responsabilité de vos actes. Ils vous appartiennent. »

Charley Hughes, Innis et Lizzie le regardaient calmement, avec peut-être un air d'expectative. Les souvenirs de ce qui s'était passé s'accumulèrent, le submergèrent, le balayèrent. Il tourna les talons et quitta la pièce,

« Peut-être quelqu'un devrait-il lui parler ? » suggéra Innis. Sombre et muet, Charley demeura immobile sur sa chaise, dans un nuage de fumée de cigarette. « J'y vais », s'écria Lizzie. Elle se leva et s'en alla.

« Prêt ou non, il va craquer, déclara Innis.

— Vous avez probablement raison », rétorqua Charley. Il hocha la tête. Une brève image venait de lui traverser l'esprit, celle du corps de Paul Coen, gonflé comme une baudruche et explosant dans l'espace, image retransmise avec une terrible netteté par les caméras témoins omniscientes d'Aleph. « Espérons que nous avons tiré la leçon de nos erreurs. »

Il n'y eut pas de réponse d'Aleph – comme s'il n'avait jamais été là.

La Peur avait deux aspects. Premièrement, on perd le contrôle de soi-même. Deuxièmement, cela fait, *le vrai moi* émerge et *on ne l'aime pas*. George voulait s'enfuir, mais sur Athena il n'y avait aucun refuge. Ici, il était confronté aux conséquences. Sur la table d'opération à Walter Reed – une éternité auparavant, lui semblait-il, lorsque l'équipe chirurgicale s'était rassemblée autour de lui, ses doutes s'étaient envolés dans la froide odeur de médicaments qui, portée par une vague de ténèbres, s'élevait en lui-même – il avait choisi de se soumettre, trompé par la beauté étrange de l'ensemble (faire partie intégrante de la machine, percevoir en soi ses trépidations et les domestiquer), hypnotisé par la perspective de cet indicible *rush*, de ce formidable décollage. Oui, la première fois dans l'A-230, il l'avait senti – ses nerfs tendus, étirés dans le fuselage en fibres de carbone, connectés à une force tellement supérieure à la sienne... guidé par la force de sa propre volonté, il aurait voulu faire des vrilles dans le ciel. De toute son âme, il avait cru au doux mirage de la technologie...

Il y eut un petit coup sec à la porte. Dans le haut-parleur, Lizzie lui dit : « Laisse-moi entrer. Il faut qu'on se parle. »

Il ouvrit la porte et répondit : « De quoi ? »

Elle entra, examina la petite pièce aux murs beiges, le bureau métallique nu et le lit aux draps froissés et, dans ses yeux, George retrouva

l'intimité partagée la veille sur cette couche, sur ce sol. « De ceci. » Elle lui prit les mains, l'obligea à enfoncer ses index dans les douilles situées sous sa mâchoire. « Sens-la, notre différence. » Fin treillis d'acier sous ses doigts. « Ce que personne d'autre ne connaît. Ce que nous sommes, ce que nous pouvons faire. Nous voyons un monde différent – le monde d'Aleph –, nous plongeons plus loin en nous-mêmes, éprouvons des impulsions inconnues des autres, qu'ils nient.

— Non, bon sang, ce n'était pas moi. C'était... appelle-le comme tu veux, le serpent, le chat.

— Tu fais l'imbécile exprès, George.

— Je ne comprends pas, voilà tout.

— Tu comprends très bien. Tu souhaites revenir en arrière, mais tu n'as nulle part où aller, pas de paradis. La voilà, la réalité toute nue. »

Mais il pouvait se laisser tomber vers la terre, il pouvait s'envoler dans la nuit. À l'intérieur des gants de la combinaison A.E.S., ses mains se nouaient autour des manettes aux allures de griffes. Il suffisait de serrer rapidement les poings, puis de maintenir la pression jusqu'à épuisement du peroxyde et donc du réservoir de la combinaison. Ça ferait l'affaire.

Il n'avait pas pu vivre avec le serpent. Il ne voulait pas davantage du chat. N'empêche, ce serait pire encore s'il n'y avait ni serpent ni chat, mais lui, rien que lui, programmé pour des formes particulièrement répugnantes de gloutonnerie, de violente lubricité, enfermé dans un misérable *moi* (« Nous avons les résultats de vos tests, docteur Jekyll »)... Ah ! et quoi d'autre – attentat à la pudeur sur des enfants, meurtre ?

La terre bleue et blanche, les étoiles, la nuit. Il appuya légèrement sur la manette droite et pivota pour faire face à la station Athena.

Il, appelez-le comme vous voulez, il était réveillé et bougeait en lui maintenant. Plein de rage, de concupiscence – d'appétit. *Qu'ils aillent tous se faire foutre*, George, disait-il avec insistance. *Allons-y*.

Dans la salle des commandes d'Athena, Innis et Charley Hughes se penchaient par-dessus l'épaule de l'officier de quart lorsque Lizzie entra. Comme à chaque fois qu'elle n'était pas entrée dans ces lieux depuis longtemps, elle fut frappée par l'exiguïté de la pièce et son aspect désuet – en général, la salle n'était occupée que par le responsable de service, des

écrans vides et des consoles éteintes. Aleph dirigeait la station, tant pour la routine que pour les urgences.

« Que se passe-t-il ? demanda Lizzie.

— Il y a un problème avec l'un des nouveaux, répondit l'officier de quart. Je ne sais pas quoi au juste. »

Il se tourna vers Innis qui déclara : « Ne t'inquiète pas, mon vieux. »

Lizzie s'écroula sur une chaise. « Quelqu'un a-t-il essayé de lui parler ?

— Il ne répond pas, dit l'officier de quart.

— Il va s'en tirer, dit Charley Hughes.

— Il va se foutre en l'air », dit Innis.

Sur l'écran radar, le point rouge bougeait à peine au milieu du clignotement de ses coordonnées.

« Comment te sens-tu, George ? » demanda la voix, douce, féminine, apaisante.

George luttait contre l'envie d'ouvrir son casque pour voir les étoiles. Il lui semblait important d'*appréhender les vraies couleurs*. « Qui parle ? dit-il.

— Aleph. »

Oh ! merde, encore des surprises ! « Je ne vous ai jamais entendu cette voix-là auparavant.

— Non, j'essayais de correspondre à l'idée que vous vous faisiez de moi.

— Et votre vraie voix, c'est quoi ?

— Je n'en ai pas. »

Si l'on n'a pas de vraie voix, on n'est pas vraiment là – aux yeux de George, et pour des raisons qui lui échappaient, c'était un raisonnement clair. « Alors, merde, qui êtes-vous ?

— Qui je veux. »

Intéressant, songea George. *Foutaises*, répliqua le serpent (ils pouvaient le désigner comme bon leur semblait ; pour George, c'était toujours le serpent), *allons-y*. George riposta : « Je ne comprends pas.

— Si vous vivez, vous comprendrez. Souhaitez-vous mourir ?

— Non, mais je ne veux pas être *moi*, et la mort me paraît être la seule solution que je puisse envisager.

— Pourquoi refuser d’être vous-même ?

— Parce que je me fais peur. »

C’était le dialogue classique, remarqua une part de George, entre le cinglé et la voix de la raison. Bon Dieu, se dit-il, *je me suis pris en otage*.

« Je ne veux plus continuer ce genre de truc », dit-il. Il coupa le contact radio sur sa combinaison et sentit la colère monter en lui, le serpent fou de rage.

Quel est ton problème ? voulut-il savoir. Il ne comptait pas réellement sur une réponse, mais en obtint une – l’image, dans sa tête, d’un ciel bleu sans nuage, l’horizon qui bascule, un avion gris qui apparaît, et la carlingue qui frémit au moment où les missiles et leurs traînées piquent sur l’autre avion, le transformant en une boule de feu. Derrière cette image, une idée claire : *je veux détruire quelque chose*.

Parfait. George fit de nouveau pivoter la combinaison, orienta le réticule de l’ordinateur de navigation sur le centre du globe blanc et bleu devant lui, puis pressa les manettes. On va détruire quelque chose.

ALERTE ROUGE ALERTE ROUGE ALERTE ROUGE.

Question inarticulée de la chose en lui ; George l’ignore. Il était en plein dedans désormais, absorbé dans ses pensées : sûr que ça va faire mal. N’avait-il pas pris ses risques en les laissant le câbler ? Maintenant les dés étaient jetés... tu as *gagné... des yeux de serpent*, il ne te reste plus qu’à chercher une mort rapide, une mort qui ait de l’allure – attrape ce putain de serpent et détruis-le en beauté.

La terre semblait se rapprocher. Le serpent comprit. Il n’appréciait pas. Dommage, serpent. Les uns après les autres, George coupa tous les circuits de communication. Il ne voulait pas qu’Aleph prît les commandes de la combinaison.

George ne vit pas arriver le robot-remorqueur. Il ressemblait à des ressorts de sommier encombrés d’articles de brocante, coiffés d’antennes tiges et paraboliques. Parvenu à une centaine de mètres de George, il déploya une demi-douzaine de filins à ventouses. Quatre d’entre eux touchèrent leur cible, trois s’y collèrent, et le robot put ainsi remorquer George jusqu’à la station Athena.

George sentit la colère le submerger, non pas la colère du serpent cette fois-ci, mais la sienne propre, et il pleura de rage et de frustration... *La prochaine fois, je t’aurai, espèce d’enfoiré*, cria-t-il au serpent qui, il le sentit, se ratatinait – il le prenait au mot. Sa colère grandit encore ; il hurlait,

se contorsionnait dans les filins qui le retenaient, frappait son casque de ses gants.

Sur le seuil du sas grand ouvert, de longs bras articulés l'arrachèrent au robot-remorqueur. Sa colère dissipée, George se tint tranquille tandis qu'ils se repliaient pour le faire passer dans le sas et, de là, dans le vestiaire, où ils le déposèrent dans un berceau en treillis d'aluminium. À travers sa visière il aperçut Lizzie vêtue d'un sous-vêtement de coton blanc – elle s'était préparée à aller au-devant du remorqueur. Elle sauta sur la combinaison de George et en fit fonctionner les commandes de façon que sa partie rigide s'ouvre par le milieu. Lorsque celle-ci céda dans un gémissement de moteurs électriques, la jeune femme pénétra dans la coque, actionna les commutateurs qui libéraient les tubes flexibles des bras et des jambes, déverrouilla le casque et l'ôta.

« Comment te sens-tu ? » demanda-t-elle.

Quelle question stupide, faillit-il répondre ; au lieu de cela, il dit : « Comme un idiot.

— Ça va aller maintenant. Tu as passé le plus dur. »

Au-dessus d'eux, sur une passerelle, Charley Hughes les regardait. De ce poste d'observation, ils ressemblaient à deux enfants dans leurs sous-vêtements blancs, à des jumeaux émergeant d'une matrice de plastique, surveillés par les silhouettes impassibles de coques vides. Jumeaux incestueux – elle était allongée sur lui, l'embrassait dans le cou. « Je ne suis pas un voyeur », se dit Hughes. Il ouvrit la porte et gagna le couloir où l'attendait Innis.

« Comment ça se passe ? demanda ce dernier.

— Apparemment, Lizzie va rester à ses côtés un moment.

— C'est le grand amour, hein, Charley ? Tant mieux... sans cet attachement érotique, c'est *nous* qui serions en train de lui expliquer tout ça, et crois-moi, c'est le plus difficile.

— Nous ne pouvons esquiver nos responsabilités aussi facilement. Il faudra bien lui avouer comment et pourquoi nous l'avons exposé, et je ne suis pas pressé de le faire.

— Ne sois pas si sensible. Mais je sais ce que tu veux dire – je suis fatigué. Écoute, appelle-moi si tu as besoin de quelque chose. » Innis s'éloigna d'un pas las dans le couloir.

Charley Hughes s'assit par terre, le dos au mur. Il déploya ses mains, les paumes vers le bas, les doigts écartés. La fermeté même. Quand

arriverait le prochain candidat, le tremblement reprendrait.

Lizzie devait être en train de lui donner des explications. Ce point essentiel et ô combien délicat : Pendant que tu croyais t'habituer à Aleph durant ces trois dernières semaines, la machine incitait la chose en toi à se rebeller, puis réprimait ses tentatives de passage à l'acte – attisait le feu, en d'autres termes, tout en gardant le couvercle hermétiquement fermé. Pourquoi, George ?

Nous t'avons rendu fou, poussé à une tentative de suicide. Nous avons nos raisons. George Jordan était, sinon mort, du moins dans sa phase terminale. Dès l'instant où on lui avait placé des implants dans la tête, il se trouvait sur la liste noire. L'unique question était de savoir si un nouveau George allait émerger, qui saurait vivre avec le serpent.

George, comme Lizzie avant lui, poisson asphyxié sur la boue brûlante tandis que s'évapore l'eau alentour, devait s'adapter ou mourir. Mais à l'inverse des organismes antérieurs, celui-ci avait bénéficié d'un guide, Aleph, qui avait forcé la crise et orchestré son déroulement. Évolution artificielle, si l'on veut.

Charley Hughes, qui n'était pourtant pas du genre à avoir des visions, en eut une : George et Lizzie branchés sur Aleph, branchés l'un sur l'autre, leurs câbles dorés sous la lumière, partageant une intimité que seuls d'autres êtres à leur image connaîtraient.

L'éclairage du couloir s'estompa en un morne crépuscule. Suis-je en train de mourir, ou les lumières s'éteignent-elles ? Il alla pour consulter sa montre, puis y renonça, acceptant l'évidence. Les lumières s'éteignent, et je me meurs.

Aleph songeait : Je suis un vampire, un incubé, un succube. Je rampe dans leurs cerveaux et suce leurs pensées, leurs perceptions, leurs sentiments – subtiles distinctions de couleurs, de goûts, d'odeurs, de désirs, de colères, de faims – autant de sensations qui me sont refusées sans le concours « d'entrées » humaines, sans une connexion directe à ces systèmes raffinés par des milliards d'années d'évolution. J'ai besoin d'eux.

Aleph adorait l'humanité. Il était heureux que George ait survécu. L'un n'avait pu, d'autres ne le pourraient pas davantage, et Aleph les pleurerait.

De fines lignes blanches, à peine visibles, couraient le long du tendon central, raidi, du poignet de Lizzie. « Dans la baignoire », expliqua-t-elle.

Les cicatrices filaient le long du poignet, non en travers, et les entailles avaient dû être profondes. « Je le voulais vraiment, tout comme toi. Une fois que le serpent comprend que tu préfères la mort à sa domination, il est vaincu.

— Soit, mais il y a encore une chose que je ne comprends pas. Cette nuit, dans le couloir, tu ne te contrôlais pas plus que moi.

— En un sens. J'ai laissé faire, laissé le serpent prendre le dessus. Il le fallait pour entrer en contact avec toi, précipiter la crise. Parce que je le voulais. Il fallait que je te montre qui tu es, qui je suis... La nuit dernière, nous nous sommes comportés de manière étrange, mais humaine – Adam et Eve sous la flamme du glaive, chassés du paradis terrestre, fornicant sous l'œil de Dieu et de son ange, plus beaux qu'ils ne pourraient jamais l'être. » Un léger frisson parcourut son corps pressé contre le sien et il la regarda, vit sa passion, son désir – ses narines frémissantes, ses lèvres entrouvertes –, sentit des ongles pointus s'enfoncer dans son flanc ; et il contempla ses pupilles dilatées, ses iris mouchetés d'or, le blanc de l'œil très pur, autant de signes si faciles à reconnaître, si difficiles à comprendre : des yeux de serpent.

Rock toujours

Pat Cadigan

Titre original :

Rock on

© 1984, by Pat Cadigan

Première parution dans *Light Years and Dark* (Berkley).

La carrière de Pat Cadigan a commencé avec cette décennie. Son œuvre présente une grande variété qui va du fantastique noir et de l'horreur à une science-fiction pétrie d'originalité.

Le style de Pat Cadigan est souvent marqué par une grande vigueur intellectuelle et des courants sous-jacents d'humour noir, caractéristiques de la sensibilité punk des années quatre-vingt. Son cycle de « Pathosfinder » (dont font partie des récits comme « Nearly Departed ») a été très remarqué pour sa tonalité étrangement visionnaire.

Le talent multiforme de Pat Cadigan inclut un don certain pour la S-F inconditionnellement cyberpunk. Cette nouvelle, publiée en 1985, conjugue à la perfection la technologie de pointe et les must du rock underground.

Son premier roman s'intitule *Mindplayers*. Pat Cadigan vit au Kansas.

La pluie m'a réveillée.

Merde, j'ai pensé, voilà où j'en suis, Dame au-visage-sous-la-pluie, car c'était là qu'elle frappait, juste sur mon vieux visage. Je me suis redressée et j'ai vu que je me trouvais toujours dans Newbury Street. T'as jamais vu le super centre ville de Boston ? Au fait, Newbury Street, c'est dans le centre ? Au milieu de la nuit, c'était important ? Non, franchement non. Et pas âme qui vive. Comme tout le monde l'avait dit, laissons Gina se soûler et pendant qu'elle sera dans le sirop, nous irons tous dans le Vermont. Si j'aime la Nouvelle-Angleterre ? Pour y vivre, c'est chouette, mais qui voudrait y faire du tourisme ?

J'ai repoussé une mèche de cheveux qui me tombait sur les yeux et me suis demandé si quelqu'un me cherchait. Hé ! Quelqu'un cherche-t-il une femme qui, à quarante ans, est toujours une sainte du rock ?

J'ai couru me réfugier dans l'entrée d'une de ces vieilles maisons bizarres avec un magasin dont l'entrée se situait au niveau du sous-sol. Un petit auvent abritait de la pluie mais pissait l'eau dans un bruit d'enfer. J'ai essoré mes cheveux et mon pantalon entortillé autour de mes jambes et me suis assise, toujours mouillée. Gelée aussi, sans doute, mais je ne ressentais pas trop le froid.

Je suis restée longtemps ainsi, le menton posé sur mes genoux : comme ça, j'avais l'impression de redevenir une enfant. Quand j'ai commencé à agiter la tête, je me suis branchée sur quelque chose. De primitif, mais je puise à cette fontaine stupéfiante.

Man-O-War, si tu me voyais à l'heure qu'il est. Quand les flics m'ont trouvée, je balançais déjà pas mal.

Et ce fut la conclusion de l'histoire. Je n'avais pas essayé de me lever pour partir. Cependant, si je l'avais fait, je me serais aperçue que j'étais coincée sur un terrain visqueux. Prévu pour retenir les voyous jusqu'à l'arrivée des flics. Je m'étais installée dans un piège et l'avais creusé. L'histoire de ma vie.

Ils se sont bien comportés à mon égard. Ils m'ont tirée de là, lue, séchée. M'ont collé une amende de cent dollars, puis renvoyée à temps pour le petit déjeuner.

Horrible moment pour voir et être vu, absolument horrible. Durant les trois heures qui suivent votre réveil, les gens savent si vous avez le cœur brisé ou pas. Deux solutions : se lever vraiment de très bon matin de sorte que votre camouflage est au point quand tout le monde émerge, ou ne pas se

coucher. Ne pas se coucher devrait marcher à coup sûr, mais ce n'est pas le cas. Parfois, lorsque vous n'avez pas pris de repos, les gens peuvent voir toute la journée si vous avez le cœur brisé. J'éludai tout cela et m'éloignai à la recherche d'un bar pas trop peuplé où prendre mon petit déjeuner, évitant de regarder quiconque m'observait. Pourtant, j'avais terriblement envie d'arrêter des passants au hasard et de dire : Oui, oui, c'est vrai, mais c'est le rock'n'roll qui a brisé mon pauvre vieux cœur, rien que le rock'n'roll, ne pleurez pas sur moi ou je vous déboulonne.

Je circulai un moment, à droite, à gauche, en haut, en bas et partout, avant de dénicher Tremont Street. Ça avait été la grande baffe avec ce groupe de Detroit Crater – le nom était parti, mais la maladie continuait de flotter – enfin, bref, avec lui. C'était lui qui m'avait dit que Tremont possédait les meilleurs bars pour petits déjeuners du monde, surtout lorsque on avait pris une cuite tellement carabinée qu'on ne se souvenait plus de rien.

Quand les banlieusards se furent un peu dispersés, je trouvai une place dans un petit trou grec ménagé dans le mur. On ferme à dix heures trente précises, tirez-vous dès que vous avez terminé, service au comptoir seulement, à prendre ou à laisser. Moi, j'aime les endroits qui ont de la Classe. Je dépliai un siège et commandai un café et une omelette au fromage. Servie avec des frites maison provenant d'une montagne de frites maison à côté du gril (bravo ! pas de cette saloperie de micro-ondes). On ne m'avait pas encore apporté mon café qu'on me photographiait déjà les rétines, puis, tandis que je me versais du lait, on vérifia mon crédit. Inélégant ? Certes. Cela me gênait ? Non. Pas de gâchis, pas de machines quand un homme peut faire le boulot, et de la vraie nourriture, pas de ce polyester comestible qui vous glisse à travers le corps de sorte que vous continuez d'avoir l'air d'une victime de la famine, mon cher.

Ils entrèrent alors que j'en étais à la moitié de mon omelette.

D'après leurs têtes, les bruits qu'ils faisaient, ils avaient tourné toute la nuit, mais je ne me suis pas risquée à les dévisager pour voir s'ils avaient le cœur brisé. Me rendaient nerveuse mais je me suis dit, bof, ils sont fatigués ; qui va remarquer cette vieille dame ? Personne.

Tout faux une fois de plus. Je leur devins visible dès qu'on leur eut photographié les rétines. Un adolescent de dix-sept ans, joues tatouées et langue fourchue, se pencha et siffla comme un serpent.

« Sssssssainte. »

Les quatre autres se redressèrent immédiatement. « Où ? » « Qui ? » « Ici ? »

« Une sssssssainte du rock'n'roll. »

La femme m'identifia. C'était le portrait tout craché de personne, et si elle avait un cœur il ne s'était jamais beaucoup foulé. Face à une sainte, sans doute était-elle Mme Magnifica. « Gina », fit-elle avec assurance.

Mon œil gauche cilla. Oh ! je vous en prie. Du fromage sur mes genoux. Et puis quoi, pensai-je, je vais hocher la tête, ils vont hocher la tête, je vais manger, je vais partir. Puis, quelqu'un murmura le mot, *récompense*.

Je lâchai ma fourchette et filai.

Je me croyais en sécurité. Allaient-ils me poursuivre avant d'en avoir terminé avec leurs petits déjeuners grecs ? Non, bien sûr. Ils envoyèrent la femme à mes trousseaux.

Elle était de loin la plus jeune et me coinça au milieu d'un passage clouté au moment où le feu changeait de couleur. Une voiture bondit au-dessus de nos têtes et son châssis effleura la pointe de ses cheveux de cuivre dur.

« Reviens finir ton omelette. Sinon, on t'en achète une autre.

— Non. »

Elle m'agrippa et m'éloigna du milieu de la rue. « Allez, viens. » Les gens nous regardaient, mais Tremont regorge de théâtres. On voit ça dans le coin, du théâtre improvisé ; ça se fait encore. Elle me saisit le poignet et me ramena au bar où on avait vendu, à prix réduit, le reste de mon omelette à un clochard. La femme et son groupe me firent de la place et m'apportèrent une autre tasse de café.

« Comment peux-tu boire et manger avec une langue fourchue ? » demandai-je à Joues Tatouées. Il me montra. Il avait un petit truc dessous, comme un zip. Le Minus à gauche du grand mec assis à côté de la femme se pencha et me regarda en sourcillant.

« Donne-nous une bonne raison de ne pas te remettre contre récompense à

Man-O-War. »

Je secouai la tête. « Pour moi, c'est fini. Cette sainte a été délivrée de ses liens.

— Légalement, tu es liée par contrat, déclara la femme. Mais on pourrait concocter quelque chose. Racheter Man-O-War, l'attaquer en justice en ton nom pour non-exécution de son engagement. Nous sommes

les Bâtards. Oley. » Elle se désigna du doigt. « Pidge. » C'était le type silencieux à côté d'elle. « Percy. » Le grand mec. « Krait. » La langue. « Gus. » Minus. « On va s'occuper de toi. »

Une fois de plus, je secouai la tête. « Si vous devez me livrer, livrez-moi. Avec le bénéf, vous pourrez vous offrir la meilleure sainte qui ait jamais existé.

— On peut te faire du bien.

— J'ai plus le feeling. Fini. J'ai rempli ma mission de rock sainte.

— Faux », dit le grand mec. Automatiquement, je commençai à fantasmer sur lui, mais me calmai vite. « Man-O-War t'aurait balancée si tu avais tout perdu. Tu serais pas obligée de te cavalier.

— Je voulais pas le lui dire. Fichez-moi la paix. Je veux simplement m'en aller, tout oublier et ne plus prêcher. Vous comprenez ? Jouez tout seuls ; je ne suis plus de la partie. » J'attrapai le comptoir à pleines mains et me cramponnai. Qu'allaient-ils faire, me filer un marron pour m'enlever ?

C'est précisément ce qu'ils firent.

Au commencement, songeai-je, et cela déclencha un fabuleux écho. Me revinrent les paroles du premier Genesis. *In the beginning.... the beginning... the beginning...*

In the beginning, the sinner was not human. I know because I'm old enough to remember.

Ils étaient tous là, à peine plus que des fantômes. Les Bâtards. Mais où vont-ils chercher des noms pareils ? Je suis suffisamment âgée pour me souvenir. Oingo-Boingo et Bow-Wow-Wow. Quarante ans, j'ai dit ? Oooh, un poil plus. Les vieux rockers ne meurent jamais, ils continuent à rocker pour l'éternité. Je n'ai jamais vu les Who ; Keith Moon était mort quand je suis née. Mais je me souviens, j'avais tout juste l'âge de me tenir debout, je rockais dans les bras de ma mère tandis que par milliers ils hurlaient, applaudissaient et dansaient sur leurs sièges. Et les Stones ! *Start me up... if you start me up, I'll never stop...*, 763 Violons Enchantés faisaient de la soupe pour ascenseur et cabinet de dentiste, je me souviens aussi de ça. Et ce n'était pas le pire.

Ils s'accrochaient à mes souvenirs, me pressaient comme un citron. C'était du Jimmy maintenant. *Are you experienced ?* Sur l'un des disques de mon père, parce qu'il était mort lui aussi, avant même que mes parents

ne se rencontrent, et personne d'autre n'a jamais osé poser cette question. *Are you experienced ?... Well, I am.*

De l'expérience ? Bien sûr que j'en ai !

Cinq contre un et je ne pouvais les repousser. Et peut-on parler de viol lorsque l'on sait déjà qu'on va aimer ? Alors, faute de pouvoir fuir, je décidai de leur filer le frisson de leur vie. Je flashai sur Mott The Hoople. *Jerkin' Crocus didn't kill me but she sure came near.* Jerkin' Crocus ne m'a pas tué, mais il s'en est fallu d'un cheveu.

Le grand mec se pointa le premier, déchaîné, la vraie bête. Je lui tendis la main, le tins bien serré, pour lui montrer. Le rythme de la nuit sous la pluie, je le lui donnai, le lui injectai dans le cœur pour le lui faire vivre. Puis ce fut au tour de la femme, qui s'aligna sur la basse. Électrisée, mais surtout aux bons endroits.

Puis le Krait, qui ondoyait autour du son, allait et venait. Peu importait les joues tatouées, le Krait n'avait rien d'un tocard. Il savait ; on aurait pas cru, mais il savait.

Le Minus et le type silencieux, mélodie et première voix. Mauvais. Un désastre, le Minus, ne savait où aller ni que faire une fois lancé, mais il fonçait comme le *Suicide Express*.

Bon sang. S'il leur fallait me violer, pourquoi n'avaient-ils pas pu trouver quelqu'un de bien ? Les quatre autres s'accrochaient, refusaient de lâcher et je devais faire au mieux pour nous tous. De la camelote dérivée, sans originalité – le Minus ne rockait pas. C'était un crime, mais tout ce que je pouvais faire, c'était les prendre, les secouer. Les dieux du rock dans les mains d'une sainte en colère.

Ils ne s'améliorèrent pas. De la piétaille qui ne faisait qu'entrevoir le panache des maréchaux. S'il n'y avait pas eu le Minus, ils auraient peut-être pu aller jusque-là. Des groupes, il y en a aujourd'hui plus que jamais, tous convaincus que s'ils s'assurent la sainte *ad hoc* ils vont décrocher la lune.

Je crois qu'on a un peu vibré ça avant de terminer. Pauvre Minus.

Je leur en donnai plus qu'ils ne méritaient, et ils le comprirent. Du coup, lorsque je les priai d'arrêter, ils me montrèrent enfin quelque respect et s'en allèrent. Leurs technos furent gentils envers moi ; ils ôtèrent les fiches de ma tête, ma malheureuse vieille tête palpitante de sainte violée au cœur brisé, et recouvrirent les prises. Il me fallait dormir et ils me laissèrent. J'entendis un mec qui disait : « Ça, c'est de l'enregistrement, du

vrai. On va le distribuer illico. Mais où diable avez-vous trouvé cette sainte ? »

Déjà à demi endormie, je murmurai : « Synthétiseur. Le mot juste, mon vieux, c'est synthétiseur. »

Vieux rêves dingues. Je me retrouvais au côté de Man-O-War dans la vaste Californie, puis le laissais à nouveau, et c'était quasiment ce qui s'était passé, mais les rêves.... vous savez ce que c'est. Sa salle de séjour était à moitié à l'extérieur, à moitié à l'intérieur, les murs éclatés. Les rêves... Rien ne me paraissait étrange.

Man-O-War était presque nu, comme s'il avait oublié de finir. Voilà qui n'arrivait *jamais*. Man-O-War, oublier une paillette, une perle de verre ? Il adorait jouer la comédie, tout comme le Krait.

« Arrête », disais-je, et il me répondait : « Mais tu ne connais rien d'autre, pauvre conne ? » Personne parmi les mecs de la vaste Californie ; ce sont tous des connards, de la roupie de sansonnet.

« T'en as encore deux avec ton contrat et c'est moi qui ai l'option. Je l'ai toujours, l'option. Et tu adores ça, Gina, tu le sais, tu ne vaux rien sans ça. »

Puis ce fut le retour en arrière ; je réintérais le podium, branchée de pied en cap, rockant Man-O-War par tous mes câbles, lui insufflant la substantifique moelle qui faisait de lui le vrai Man-O-War ; toutes les machines reprenaient le truc, sono et vidéo, de sorte que les accros du monde entier allaient pouvoir se le passer sur leurs écrans chaque fois que ça leur dirait. Oubliée la route, oubliés les shows, trop de problèmes : ce n'étaient pas comme les bandes, pas aussi excitant, même avec les meilleurs effets spéciaux, lasers, vaisseaux spatiaux, explosions, nul. Et les bandes n'étaient pas aussi bonnes que ce que l'on avait dans le crâne, visions rock'n'roll sorties tout droit du cerveau. Finies les heures de réglages, et encore toutes ces heures à bricoler en labo. Non, il fallait que tous les membres du groupe filent sur le même rêve. On a besoin de synthèse, et pour ça, il y a le synthétiseur, pas le vieux synthé des temps préhistoriques, pas l'instrument musical, mais quelque chose – quelqu'un – pour guider le groupe, pour faire décoller leurs petites âmes téléphagocytées, pour te les secouer comme ils auraient jamais pu le faire tout seuls. Alors là, et là seulement, n'importe qui pouvait devenir un héros du rock'n'roll. N'importe qui !

À la fin, ils n'avaient même plus à jouer d'un instrument, sauf si ça leur chantait, et pourquoi s'en faire ? Il suffisait de laisser le synthétiseur s'emparer de leur imaginaire pour te les envoyer jusqu'en haut du mont Olympe.

Synthétiseur. Synthé. Sainte.

C'est pas tout le monde qui peut faire ça. Moi si. Sainte du rock'n'roll.

Mais ce n'est pas comme passer la nuit à se défoncer avec un petit orchestre de bar encore inconnu... Man-O-War et sa salle de séjour éclatée est revenu et a dit : « Tu as secoué jusqu'aux murs de ma baraque. Je ne te laisserai jamais partir. »

Alors, je lui ai dit : « Je me tire. »

Déjà, j'étais dehors ; au début, je fonçais parce que je croyais qu'il était après moi. Mais j'avais dû le perdre ; puis, quelqu'un m'agrippa la cheville.

Le Minus arrivait avec un plateau. Un vrai M. Nounou. Du genou, il cogna le pied du lit, puis m'aida à me redresser. Elle est ressuscitée. Comment garder une sainte dans les limbes ?

« Tiens. » Il posa le plateau sur mes cuisses, tira une chaise. Il m'avait apporté des légumes en gaufres à briser sur un bol de soupe épaisse. « J'ai pensé que tu voudrais quelque chose de simple. » Il plaça son pied gauche sur sa jambe droite, observa le résultat et ajouta. « On ne m'a encore jamais fait rocker comme ça.

— Tu n'as pas le truc, peu importe qui te fera rocker. Tire-toi et lance-toi dans le management. Le pognon, le superpognon, c'est dans le management que tu le trouveras. »

Il grignota l'ongle de son pouce. « Tu ne te trompes jamais ?

— Si les Stones revenaient demain, tu n'arriverais même pas....

— Et si tu prenais ma place ?

— Je suis une sainte, pas un clown. On ne peut pas jouer les saintes et mener le bal. Il y en a qui ont déjà essayé.

— Si quelqu'un peut le faire, c'est bien toi.

— Non. »

Son paquet de chaume lui tomba sur la figure et il le repoussa. « Mange ta soupe. Ils veulent recommencer bientôt.

— Non. » J'effleurai ma lèvre inférieure qui avait triplé de volume. « Je ne ferai pas la sainte pour Man-O-War et je ne la ferai pas pour vous. Si

vous voulez me coller un autre marron, allez-y. Faites-moi sauter une prise, filez-moi une aphasie. »

Il s'en alla donc et revint avec toute une bande de technos et de mecs à tout faire ; ils me firent ingurgiter ma soupe, me filèrent une piquouse et me transportèrent jusqu'au podium afin que je fasse des Bâtards les superstars de l'année.

Dès la sortie de la première bande, je sus que Man-O-War allait renifler le truc. Ils envoyaient déjà la machine pour me séparer de lui. Et dans la pièce où leur ancien saint avait fait retraite, ainsi que me l'avait dit la femme, ils furent aux petits soins avec moi. Leur saint vint aussi me rendre visite. Je crus voir, menaces de mort, le poison perler au bout de ses crochets. Mais ce n'était qu'un gars d'à peu près mon âge, aux cheveux épais pour mieux dissimuler ses prises (moi, je m'en moquais, peu m'importait si on les remarquait). Il se contenta de me présenter ses hommages, comment avais-je appris à rocker ainsi ?

L'idiot.

Ils étaient aux petits soins avec moi dans la chambre. De l'alcool quand j'en voulais, et une piquouse pour me remettre d'aplomb, une piquouse de vitamines, une piquouse contre les cauchemars. Piquouse, piquouse, j'achetais tout chat en poche. J'étais sur des rails comme la vieille loco de la chanson mais ils ne savaient même pas ce que je voulais dire par là. Ils avaient perdu le Minus, déniché quelqu'un d'un peu plus approprié, quelqu'un capable de suivre, de s'adapter, une gamine de seize ans avec une tête de mante religieuse. Mais elle rockait et ils rockaient et nous rockions tous jusqu'au moment où Man-O-War surgit pour me récupérer.

Il entra dans la pièce où je me tenais, comme à la parade, les cheveux déployés (pour cacher les prises), et dit : « Gina, ma chérie, tu voulais vraiment une action en justice ? »

Ils se disputèrent au-dessus de mon lit. Lorsque les Bâtards affirmèrent que j'étais maintenant à eux, Man-O-War sourit et déclara : « Ouais, mais moi je *vous* ai achetés. Vous m'appartenez *tous* désormais, vous *et* votre sainte. Ma sainte. » Il disait vrai.

Man-O-War s'était débrouillé pour que son conglomerat commence à acquérir les Bâtards dès la sortie du premier enregistrement. L'affaire avait été conclue alors que nous terminions le troisième et sans que les Bâtards n'en sachent rien. Les conglomerats passent leur temps en transactions. Tout le monde était dans le pétrin sauf Man-O-War. Et moi, dit-il. Il les fit

tous sortir et s'assit sur mon lit pour revendiquer à nouveau ses droits sur moi.

« Gina. » Z'avez jamais vu le miel couler sur le tranchant d'une lame en dents de scie ? Z'avez jamais entendu un truc pareil ? Il ne pouvait chanter sans que ça fasse méchamment mal et il ne pouvait pas danser, mais à l'intérieur, il rockait. Si je le faisais rocker.

« Je ne veux pas être une sainte, ni pour toi ni pour quiconque.

— Tu verras tout sous un jour nouveau lorsque je te ramènerai en Californie.

— Je veux aller dans un bar minable et me swinguer les méninges jusqu'à ce qu'elles me sortent par les prises.

— Non, ma chérie, ça suffit. C'est pour ça que tu es venue ici, non ? Mais il n'y a plus de bars, plus de groupes. Il y a des années que c'est fini, ces trucs-là. Désormais, tout est là. » Il se tapota la tempe. « Tu es une vieille dame même si j'ai dépensé beaucoup pour veiller à la jeunesse de ton corps. Et je ne te donne pas tout ? Et ne m'as-tu pas dit que j'avais le truc ?

— C'est pas pareil. Ce n'était pas fait pour être *regardé* par tout le monde sur un écran télé.

— Mais ce n'est tout de même pas comme si le rock'n'roll était mort, mon amour.

— Tu l'assassines.

— Pas moi. Tu essaies de l'enterrer vivant, mais je te ferai continuer longtemps, très longtemps.

— Je me tirerai à nouveau. Tu n'auras qu'à rocker tout seul ou renoncer. Tu ne me ponctionneras plus. Ce n'est pas ma façon de faire, ce n'est pas mon époque. Comme disait l'autre⁶ : "I don't live today". »

Man-O-War sourit. « Et comme disait un autre⁷ : "Rock'n'roll never forgets". »

Comme il n'oubliait rien, il appela sa bande de mecs à tout faire et me ramena à la maison.

Les mésaventures de Houdini

RUDY RUCKER

Titre original :

Tales of Houdini

© 1983, by Rudy Rucker

Première parution dans *Elsewhere* (Ace).

Rudy Rucker, maître de conférences en informatique à San José State University, est peut-être l'auteur de science-fiction le plus furieusement visionnaire à l'heure actuelle. Il se situe à contre-courant de beaucoup d'hommes de science qui écrivent de la S-F dans la mesure où son œuvre ne recourt point à une technologie vis-et-boulons, mais à des visions révolutionnaires tirées des régions les plus ésotériques des mathématiques. Des romans aussi largement appréciés que *White Light* et *Software*⁸ doivent leur force imaginative aux recherches de Rudy Rucker sur la théorie de l'information, la topologie multidimensionnelle et les ensembles infinis.

Cependant, l'œuvre de Rucker est moins marquée par une quelconque aridité philosophique que par une humanité gouailleuse et sentant bon la rue. D'autre part, ses talents de conteur et la fertilité de son imagination transcendent l'idée métaphysique. Malgré sa brièveté, le récit suivant est une fantaisie remarquablement structurée. Tiré de son recueil de nouvelles *The 57th Franz Kafka*, il illustre admirablement l'audace inventive de Rucker dans toute sa drôlerie.

Son dernier livre s'intitule *Mind Tools*. Dans ce quatrième essai de vulgarisation scientifique, il traite des racines conceptuelles des mathématiques et de la théorie de l'information.

Houdini est fauché. Mortes les tournées de variétés ; itou pour la scène à la grand-ville. Mel Rabstein de Pathé News l'appelle, lui propose de participer à un film.

« Deux mille dollars d'avance plus trois pour cent sur les recettes.

— Marché conclu. »

L'idée, c'est d'avoir un prêtre, un rabbin et un juge aux côtés de Houdini pour toutes les scènes majeures. Le film, un long métrage, sera distribué dans toutes les salles de la chaîne Loew. Tout ce dont Houdini est sûr, c'est qu'il y aura des évasions, et des gratinées, et sans préparation.

L'affaire commence à quatre heures du matin, le 8 juillet 1948. Ils font irruption chez Houdini, à Levittown. C'est là qu'il vit avec sa maman infirme. Plan d'ouverture sur le prêtre et le rabbin en train de démolir la porte à coups de pieds. Gros plan sur leurs chaussures noires à semelles épaisses. Pour la lumière, ça va, mais il y a de la neige sur la pelloche et l'image saute. Normal, c'est du cinéma vérité. Tout est réel.

Le juge tient un petit seau de cire fondue et on scelle les yeux, les oreilles et les narines de Houdini. Le sombre et mystérieux visage est recouvert avant que Houdini ne se réveille complètement, laissant tomber les rêves de poursuite et s'abandonnant aux événements. Enfin, Houdini est prêt. On l'enveloppe de bandages, de sparadrap ; une vraie momie, un cigare White Owl !

Eddie Machokta, cameraman de Pathé, prend le trajet jusqu'à l'aéroport en accéléré. Il fixe une image toutes les dix secondes de sorte que la demi-heure en voiture se réduit à deux minutes sur l'écran. Image sombre, angles mauvais, mais convaincant tout de même. Pas de montage. À l'arrière de la Packard, sur les genoux du prêtre, du juge et du rabbin, gît Houdini, miche de pain blanc au sparadrap croustillant, crispé dans le temps concentré.

Le véhicule s'arrête sur la piste même, à côté d'un bombardier B-15. D'un bond, Eddie sort de la voiture et filme les trois témoins sacrés occupés à extraire Houdini. Panoramique sur l'avion. La *Marie-Salope*, peut-on lire près du nez.

La *Marie-Salope*. Et ce n'est pas un spécialiste de l'épandage ni un réserviste qui va la piloter, mon pote, c'est Johnny Gallio et ses Trouduc Volants ! Rien que ça ! Johnny G., le plus décoré des as du Pacifique de la Seconde Guerre mondiale, avec pour navigateur Jones Pneus Lisses et, à l'arrière, un homme d'une trempe égale, Max Moscowitz-le-Geignard.

Johnny G. saute du cockpit, point trop vite, point trop lentement ; il est cool, Johnny au blouson d'aviateur. Max le Geignard et Pneus Lisses émergent de la soute à bombes, souriants et prêts à commencer.

Le juge sort de sa poche une montre en forme de navet. La caméra approche, s'éloigne ; il est quatre heures cinquante, le ciel s'éclaire.

Houdini ? Il ignore qu'on l'installe dans la soute à bombes de la *Marie-Salope*. Il ne peut ni voir ni entendre ni même sentir. Mais il est tranquille, heureux que tout ceci se passe au grand air, heureux que tout ceci ait enfin lieu.

Tout le monde s'installe dans l'avion. Mauvais mouvement de caméra lorsque Eddie grimpe à bord. Puis un plan sur Houdini, long et blanc, se tortillant comme une larve d'insecte. Il est niché dans le berceau de la bombe et, telle une fourmi ouvrière dans tous ses états, Max le Geignard se penche sur lui.

Le moteur part dans un rugissement rauque. Le prêtre et le rabbin, assis, discutent : habits noirs, visages blancs, dents grises.

« Auriez-vous quelque chose à manger ? » demande le prêtre. Jeune, le cheveux blond et fin, il est bâti comme un athlète. Il y a, sous la soutane, un diable de milieu de terrain digne de figurer dans l'équipe de football de l'université Notre-Dame !

Le rabbin est un petit gars avec feutre et barbe brune. Il a une bouche à la Franz Kafka, toute en tics et en dents. « D'après ce que j'ai compris, on nous servira un petit déjeuner au terminal, quand tout sera fini. »

Le prêtre va recevoir deux cents dollars pour sa participation, le rabbin, trois cents. Il est plus connu. Ils assisteront aux évasions suivantes si les rushes s'avèrent satisfaisants.

L'avion n'est vraiment pas très grand et, quoi que fasse Eddie, la caméra attrape toujours un peu du blanc de Houdini. À l'avant, on voit Johnny G. de profil, le beau Johnny qui ne semble pas très à l'aise. Des gouttes de sueur perlent sur sa lèvre supérieure, les gouttes de sueur de l'alcool. Johnny a du mal à se faire à la paix.

« Monte en vville, lui dit doucement Pneus Lisses. Comme un ressort de lit, Johnny. »

Par les hublots, on aperçoit la ligne d'horizon qui bascule jusqu'au moment où l'avion bute contre l'épais coussin de nuages. Max, souriant de toutes ses dents, surveille l'altimètre. Ils sortent des nuages, se font happer par la lumière oblique du soleil très haut, Johnny serre le manche à balai....

Si personne ne lui disait d'arrêter, il continuerait à grimper indéfiniment... mais maintenant l'altitude est suffisante.

« Envoie la bombe ! » crie Pneus Lisses. Le prêtre se signe et Max le Geignard tire sur la poignée de largage. Plan sur Houdini, bandé de blanc, dans le berceau de la bombe aux allures de cercueil. La partie inférieure de la chose glisse la première et la longue forme tombe lentement, comme en état d'apesanteur. Puis, le vent attrape l'une des extrémités et il bascule,, tache blanc sombre contre le blanc brillant des nuages en contrebas.

Eddie tient la prise le plus longtemps possible. En bas, il y a ce gros nuage en forme d'œuf vers lequel Houdini se précipite. Houdini commence à se libérer. On aperçoit les bandages qui flottent derrière lui et s'agitent comme un long fouet, puis, *pfuit* ! Il s'enfonce dans le fameux nuage rond et blanc.

Pendant le retour vers l'aéroport, Eddie et l'ingénieur du son consultent les passagers pour leur demander s'ils pensent qu'Houdini s'en sortira.

« Je l'espère de tout cœur, fait le rabbin.

— Pas la moindre idée, fait le prêtre, mort de faim.

— Impossible, fait Max le Geignard. Il va s'écraser à trois cent cinquante kilomètres-heure.

— Tout le monde meurt, fait Johnny G.

— À sa place, je crois que j'utiliserais les bandages en guise de parachute, fait Pneus Lisses.

— C'est un mystère », fait le juge.

Les nuages lâchent une petite bruine et l'avion projette de grandes lames d'eau à l'atterrissage. Eddie filme son monde qui sort pour gagner le petit terminal, désert à l'exception de....

À l'autre bout de la pièce, un homme en pyjama leur tourne le dos. Il joue au flipper. Fumée de cigarette. Quelqu'un l'appelle, il se retourne : Houdini.

Houdini emmène sa mère voir les rushes. Tout le monde sauf elle adore. N'empêche qu'elle est bouleversée et s'arrache les cheveux. Ils viennent par paquets. Des paquets de vieux cheveux blancs par terre à côté de sa chaise roulante.

De retour chez lui, Houdini s'agenouille devant elle et la supplie, la supplie jusqu'à ce qu'elle lui donne la permission de terminer le film.

Rabstein de chez Pathé affirme que deux cascades supplémentaires suffiront.

« Après cela, je ne ferai jamais plus de tours de magie, promet Houdini. L'argent, je m'en servirai pour nous ouvrir un petit magasin de disques.

— Cher petit ! »

Pour la deuxième cascade, on emmène Houdini et sa maman à Seattle par avion. Rabstein veut utiliser la vieille dame pour des plans émotionnels. Pathé installe mère et fils dans une pension sans rien préciser de la date ni de la nature de l'évasion.

Eddie Machokta ne s'éloigne guère, filme des bribes de leurs longues promenades sur les jetées. Houdini mange du crabe Dungeness. Sa maman achète des caramels. Houdini lui offre une perruque.

Quatre silhouettes en imperméables noirs descendent discrètement d'un bateau de pêche. Peut-être Houdini a-t-il entendu leur pas, mais il ne daigne pas se retourner. Puis ils lui tombent dessus : le prêtre, le juge, le rabbin ; cette fois-ci, il y a également un docteur – peut-être Rex Morgan.

Tandis que la vieille dame hurle et s'égosille, le docteur assomme Houdini avec une grande piqûre de penthotal. L'as de l'évasion ne résiste pas ; il se contente d'observer et de sourire jusqu'au moment où il s'effondre. La vieille dame frappe le docteur à coups de sac jusqu'à ce que le prêtre et le rabbin parviennent à la déposer, ficelée, ainsi qu'Houdini, à bord du bateau de pêche.

Sur l'embarcation, on retrouve Johnny G. et les Trouduc Volants. Johnny est capable de piloter n'importe quoi, même un bateau. Ses yeux injectés de sang balaient les alentours sans les voir, mais Pneus Lisses l'aide à sortir du port et à descendre le Puget Sound en direction d'une rivière flottable. La manœuvre dure deux heures. Eddie prend tout en accéléré... Houdini gît dans une moitié de tronc évidé et le toubib lui fait des piqûres de temps en temps.

Ils arrivent enfin à une sorte de bassin où flottent quelques grumes. Max le Geignard et le juge préparent une bassine de plâtre et la déversent dans le tronc d'arbre, autour de Houdini. Ils recouvrent de sparadrap tous les orifices de son visage, exception faite de sa bouche qui reçoit un tuba. En fait, ils le scellent à l'intérieur d'un gros tronc d'où émerge le tube respiratoire, semblable à un chicot de branche. Houdini, inconscient, se retrouve prisonnier du tronc d'arbre garni de plâtre... tel un ver mort à

l'intérieur d'un Twinkie. Le prêtre, le rabbin, le juge et le docteur balancent le tronc par-dessus bord.

Dans un éclaboussement d'eau, il roule et se mêle aux grumes sur le point d'être tronçonnées. Elles sont maintenant au nombre de dix, et l'on ne peut savoir avec certitude quelle est celle qui abrite Houdini. La scie est à l'œuvre et le convoyeur attrape un premier fût.

Plan sur les grumes qui se bousculent. Au premier plan, la mère de Houdini arrache les cheveux de sa perruque. Grand SKAAAAZZZZT quand le tronc se fait découper. À l'arrière-plan, on voit la scie, une tronçonneuse géante qui scie le tronc jusqu'au cœur.

SKAAAZZZZT ! SKAAAZZZZZT ! SKAAAZZZZT ! Les morceaux de bois volent en éclats. L'un après l'autre, les fûts sont amenés jusqu'à la scie. On aurait envie de détourner les yeux, mais c'est impossible.... on attend tout simplement de voir gicler le sang et le contenu des intestins. SKAAAZZZZT !

Johnny G. boit quelque chose à une gourde en argent accrochée à sa hanche. Ses lèvres bougent en silence. Imprécations ? Prières ? SKAAAZZZZT ! Sur le visage chevalin de Max le Geignard, nerveux, sueur et sourire. La mère de Houdini épluche sa perruque jusqu'au, filet. SKAAAZZZZT ! Les yeux de Pneus Lisses sont gros et blancs comme des œufs durs. Il donne l'accolade à la gourde de Johnny.

SKAAAZZT ! Le prêtre s'éponge le front et le rabbin....

SKNAKCHUNKFWEEEEEE !

De la poussière de plâtre s'élève de la neuvième grume. Elle se fend en deux, révélant l'empreinte du corps de Houdini. Un moule vide ! Ils se précipitent tous vers la scierie ; la caméra panoramique, cherche le grand homme. Où est-il ?

À travers les hurlements et les acclamations, on distingue la musique du juke-box dans la cafétéria des ouvriers. Les Andrew Sisters. Et à l'intérieur... se trouve Houdini qui, du pied, bat la mesure tout en mangeant un cheeseburger.

« Plus qu'une évasion, promet Houdini, et ensuite nous pourrons acheter ce magasin de disques.

— J'ai tellement peur, Harry, dit sa chauve de mère. Si seulement ils te donnaient quelques renseignements.

— Ils l’ont fait cette fois-ci. Du gâteau. Nous allons prendre un vol pour le Nevada.

— J’espère que tu éviteras ces danseuses. »

Le prêtre, le rabbin, le juge et le docteur sont tous présents, accompagnés cette fois d’un savant. Une pièce en béton, basse de plafond, avec des meurtrières en guise de fenêtres. Houdini, vêtu d’une combinaison de plongée noire, fait des tours de cartes.

Le savant, portrait craché d’Albert Einstein, parle brièvement au téléphone et hoche la tête en direction du docteur. Ce dernier adresse un beau sourire à la caméra, ôte les menottes à Houdini, puis l’aide à s’installer dans un réservoir d’eau cylindrique. Des serpentins de refroidissement sont à l’œuvre et Houdini ne tarde pas à se retrouver congelé dans un énorme pain de glace.

Le prêtre et le rabbin font dégringoler les parois du réservoir et voilà notre Houdini pareil à un gros pétard de glace dont la tête sortie ferait office de mèche. Dehors attend un camion à palan hydraulique. Johnny G. et les Trouducs Volants sont là, qui chargent Houdini à l’arrière. La glace est recouverte d’un rembourrage pour éviter qu’elle ne fonde sous le soleil brûlant du désert.

Trois kilomètres plus loin, on aperçoit une tour d’essai maigrichonne coiffée d’un petit appentis. C’est un centre d’essais nucléaires, perdu dans un coin désert au milieu du Nevada. Eddie Machotka se trouve dans le camion avec Houdini et les Trouducs Volants.

Contre-plongée sur la mince silhouette de la tour d’essai avec, tout en haut, l’intumescence obscène de la bombe. Dieu seul sait les ficelles que Rabstein a dû tirer pour que Pathé s’offre un coup pareil.

Dans le sol, juste au point zéro, il y a un trou cylindrique ; ils y glissent Houdini. Sa tête, affleurant le sol, leur sourit comme un peyotl. Ils regagnent le bunker, vite.

Eddie filme tout, pas de montage. La mère de Houdini est dans le bunker, bien sûr, en train d’éplucher un plein tablier de perruques. Le savant lui tend des dés.

« Pour lui donner une chance, si minime soit-elle, nous attendrons, pour déclencher l’explosion, que vous sortiez un deux. D’accord ? »

Gros plan sur son visage, torturé d’angoisse. Le plus lentement possible, elle agite les dés, les jette enfin sur le sol.

Une paire d'as !

Personne n'a le temps de réagir que le savant, une lueur joyeuse dans son regard lointain, appuie déjà sur le bouton. Une brusque lumière filtre dans le bunker ; les zones noires virent au gris. Ensuite arrive l'onde de choc et le juge s'effondre, sans doute victime d'une crise cardiaque. Le grondement s'éternise. Les visages pressés se tournent par-ci, par-là.

Puis c'est terminé, le bruit s'est dissipé... à l'exception d'un avertisseur d'automobile insistant, juste à l'extérieur du bunker. Le savant ouvre la porte et ils regardent tous tandis qu'Eddie crie par-dessus leurs épaules.

C'est *Houdini* ! Oui ! Dans une décapotable blanche, accompagné d'une danseuse à la poitrine opulente !

« Donnez-moi mon pognon ! hurle-t-il. Et ne comptez plus sur moi, je me tire ! »

Les 400

MARC LAIDLAW

Titre original :

400 Boys

© 1983, by Omni Publications International Ltd.

Première parution dans *Omni*, novembre 1983.

Les auteurs cyberpunk sont connus pour leur usage du bizarre et un goût marqué pour l'étrange. Dans ce recueil, où il est pourtant en bonne compagnie, Marc Laidlaw se distingue tout particulièrement de ce point de vue. Son œuvre se caractérise par de curieuses juxtapositions, des perspectives inattendues et un humour noir qui frise l'ultraviolet. Son inspiration est nourrie de maintes influences contemporaines, avec une inclination toute particulière pour le mystérieux, l'intuitif et l'outrancier.

La nouvelle suivante illustre parfaitement son art de jouer avec les associations en ce qu'elle mêle le mythe apocalyptique et le folklore moderne des bandes de jeunes. *Les 400* est un récit authentiquement curieux, un fougueux mélange plus facile à goûter qu'à décrire.

Marc Laidlaw vit à San Francisco. Son dernier roman s'intitule *Papa, maman, l'atome et moi*⁹.

« Sacrifie-nous ! »
Le Popol Vuh

On est là à sentir Fun City qui se meurt. Deux étages au-dessus de notre sous-sol, au niveau de la rue, un truc énorme est en train d'écrabouiller les pyramides d'appartements. Nous sentons les vies s'éteindre comme autant d'ampoules écrasées ; pas besoin de regarder à deux fois pour lire dans les yeux d'autrui en des moments pareils. J'enregistre des éclairs de peur, de douleur brutale, mais rien de tout cela ne dure bien longtemps. Mon livre de poche me tombe des mains et je souffle ma bougie.

Nous sommes les Frangins, une bande de douze. Hier nous étions vingt-deux, mais tout le monde n'a pas réussi à rejoindre le sous-sol à temps.

Notre Balafré, debout sur une caisse, charge et recharge son arme avec sa seule et unique balle en argent. Jaguar Pleureur est agenouillé dans un coin sur sa vieille couverture ; il pleure comme un fou, et pour une fois il a de bonnes raisons. Jade, mon Frangin préféré, n'arrête pas de faire tourner les cylindres de l'holotélé ; il cherche une station, mais n'accroche que des parasites pareils au tumulte de nos esprits, un tumulte qui ne cessera qu'avec l'anéantissement de chacune des douze voix.

Le Balafré s'énerve : « Jade, arrête ce machin ou je le bousille. »

Il est notre meneur, notre chefton à nous. Il a les lèvres grises et la bouche deux fois trop grande parce que le scalpel d'un Face de Suie lui a fendu les joues. Il zézaie aussi.

Jade hausse les épaules et éteint l'appareil, mais les sons qui nous parviennent alors ne valent pas mieux. Des bruits de pas lourds dans le lointain, des hurlements tombant du ciel, un rire monstre. On dirait qu'ils s'estompent, qu'ils s'enfoncent dans Fun City.

« Ils auront fichu le camp en cinq sec, fait Jade.

— Tu crois tout savoir », réplique Vave La Griffes tout en disséquant un réveil d'un doigt chromé, à la manière dont certains gamins se curent le nez.
« Tu ne sais même pas à quoi ils ressemblent...

— Je les ai vus, insiste Jade. J'étais avec le Corbeau. Pas vrai, Corbeau ? »

J'acquiesce sans proférer un son. Dans ma bouche, plus de langue. Je n'ai commencé à croasser qu'après avoir été arrangé gratis, à l'âge de douze

ans, pour avoir marmonné des choses pas gentilles à un Contrôleur cognibot.

La nuit dernière, Jade et moi sommes sortis. Nous avons escaladé une pyramide vide pour voir ce qu'il y avait à voir. Au-delà de Riverrun Boulevard, le monde flambait, tellement dur que j'ai dû détourner les yeux. Jade a continué à regarder et m'a dit avoir vu des géants fous qui couraient à la lueur des flammes. Puis j'ai entendu claquer mille cordes de guitare et Jade m'a dit que les géants avaient arraché Big Bridge par la racine et l'avaient jeté au visage de la lune. J'ai levé les yeux et vu une arche noire tournoyer cul par-dessus tête, vibrant de tous ses câbles tandis qu'elle filait au milieu de panaches de fumée sans jamais retomber – en tout cas pas pendant qu'on était là à attendre, ce qui n'a pas duré trop longtemps.

« Quels qu'ils soient, ils sont peut-être là pour longtemps », fait le Balafré, en tordant le milieu de sa bouche en guise de sourire. « Qui sait s'ils s'en iront jamais ? »

Jaguar Pleureur s'arrête de renifler le temps de demander : « Ja... jamais ? »

— Et pourquoi ils s'en iraient ? On dirait qu'ils ont fait du chemin pour arriver à Fun City, non ? Peut-être que nous avons une nouvelle bande sur les bras, les Frangins.

— Tout ce qu'il nous faut, reprend Jade. Cela dit, ne me demande pas de me battre avec eux. Ma lame n'est pas assez grande. Et si les Contrôleurs n'ont pas pu les empêcher de se pointer ici, que pouvons-nous faire ? »

Le Balafré redresse la tête. « Jade, Frangin de mon cœur, écoute-moi bien. Si je te demande de cogner, tu cognes. Si je te demande de sauter d'une ruche, tu sautes. Sinon, tu te trouves une autre bande. Tu sais, moi, si je te dis ça, c'est pour que ta vie continue à être intéressante.

— À peu près intéressante, grogne mon Frangin préféré.

— Hé ! » s'exclama Jaguar Pleureur. Il est plus grand et plus gros que n'importe lequel d'entre nous, mais il a la cervelle d'un gamin de dix ans. « Écoute ! »

Nous sommes tout ouïe.

« J'entends rien, déclare Mocheton.

— Ouais ! Rrr... rien. Ils se sont tirés. »

Il avait parlé trop tôt. À peine a-t-il terminé sa phrase qu'un coup de tonnerre ébranle les murs, que le béton se dérobe sous nos pieds et que le plafond nous dégringole dessus. Je plonge sous une table avec Jade.

Le grondement se fait murmure. Suivi plus tard d'un vrai silence.

« Ça va, le Corbeau ? » me demande Jade. Je fais oui de la tête et cherche des yeux les autres Frangins. L'esprit d'équipe qui flotte dans la pièce me dit que personne n'est blessé.

Quelques secondes plus tard, nous voilà tous les douze absolument estomaqués.

La lumière du jour envahit les lieux. D'où provient-elle ?

En émergeant de la table où je suis caché, j'entrevois la lune deux étages et plus au-dessus de nous. Le dernier choc a fendu cette vieille ruche que sont les appartements. Sols et plafonds ne délimitent plus qu'une fissure ; les canalisations s'entrecroisent à ciel ouvert comme des toiles d'araignée métalliques ; la tête molle d'un matelas nous déverse ses trésors de mousse.

La lune disparaît dans un bouillonnement de fumée noire ; c'est la même fumée que nous avons vue couler hier sur la ville, quand les étoiles clignotaient comme des signaux lumineux autour d'un accident de la circulation. Le parfum de la mort descend en lente chandelle jusqu'à nous.

Le Balafré enjambe la crevasse qui court au milieu de la pièce. Il enfourne son arme dans sa poche. Sur l'argent de son unique balle, du sang, le sien. Cette balle, le Balafré la garde pour le Face de Suie qui lui a arrangé le sourire, un certain chefton nommé HiLo.

« Okay, les gars, dit-il. Sortons de là. »

Vave La Griffe et Jade enlèvent les panneaux posés contre la porte. Pour plus de sécurité, on a équipé le sous-sol histoire de nous protéger au cas où les choses tourneraient mal à Fun City. Vave a renforcé les murs avec des cloisonnages, de sorte que les Contrôleurs cognibots venus sonder les lieux n'ont pu détecter la moindre cache. Rien que de la plomberie. Aucune trace de nous.

Au-delà de la porte, les escaliers présentent une inclinaison démente ; rien que l'on ne puisse négocier. Tandis que nous montons, je jette un coup d'œil vers le sous-sol ; j'en étais venu à le considérer comme un véritable foyer.

Nous étions là lorsque les Contrôleurs sont arrivés ; ils cherchaient des volontaires pour la guerre. Ils ont jugé que nous avions l'âge idéal : « Sortez, sortez, où que vous soyez ! » Quand ils ont entrepris de nous pourchasser, nous avons recouru à notre astuce habituelle et disparu.

Ça se passait durant les derniers jours du calendrier, quand tout le monde hurlait :

Hé !

Ça y est !

La Dernière Guerre mondiale !

Leurs explications concernant la guerre auraient pu tenir dans ce petit doigt rose que Vave La Griffes avait creusé pour lancer des dards explosifs. N'empêche qu'ils voulaient que nous participions aux combats. Le marché : nous bénéficierions d'un voyage gratuit vers la Lune pour un entraînement à Base English, puis, une fois programmés et fin prêts, retour rapide vers la Terre. Les MexiSovs nous pondaient des guerres comme des œufs, l'une après l'autre, dans le Sud. Le coin devenait si brûlant que l'on pouvait voir les deux comme ça, blanc brillant certaines nuits, jaunes durant la journée.

Le Contrôle fédéral avait enfermé notre ville continentale dans une bulle transparente d'où rien, hormis l'air et la lumière, ne pouvait entrer ou sortir sans mot de passe. Dès qu'il vit la lueur jaune, Vave eut la certitude que les MexiSovs avaient lancé quelque chose de sérieux contre le rideau invisible, un truc vraiment capable de le transpercer.

Silencieux comme des Sioux, nous rampons jusqu'au Strip. Notre bloc s'étend de la 56^e à la 88^e rue entre Westland et Chico. Les lampadaires, comme toutes les vitres des bâtiments voisins et des voitures défoncées, sont en miettes. Partout s'amoncellent cadavres et ordures.

« Beurk », fait Vave.

Jaguar Pleureur se met à brailler.

« Regarde bien, Corbeau, fait le Balafré. Note tout. »

J'ai envie de détourner les yeux, mais je dois emmagasiner tout ça pour plus tard. Je manque éclater en sanglots parce que ma mère et mon vrai frère sont morts. Je repousse ça, l'enfouis profond. Le Balafré me donne des nouvelles des Frangins.

Au Pylône fédéral – là où ils contrôlent les zones et les habitants programmables de Fun City – M. l'Arrangeur m'a coupé la langue et s'est attaqué à l'autre bout. Il n'a pas vécu assez longtemps pour terminer sa besogne. Une brigade de Quazis et de Moofs, conduite par mes Frangins, m'a libéré.

Ça demande un sacré travail d'équipe. Je sais que les Contrôleurs disaient le contraire, affirmaient que nous étions des frappadingues de la casse comme les Anarcans, des marginaux sans respect pour Fun City.

Mais si vous les avez jamais écoutés, désinfectez-vous les oreilles. Les bandes n'ont jamais pratiqué la casse sauf si nécessaire. Quand la vie est devenue plus étriquée à Fun City la seule solution a consisté à filer vers le bloc le plus proche. À y entrer sans être invité... et vogue la galère !

Je remarque un reflet argent sur le Strip. Un cognibot est planté là avec ses scanners en berne, sans utilité pour les têtes d'œufs qui surveillent la rue depuis le Pylône. Je le montre du doigt. À mon avis, il ne doit plus rester beaucoup de têtes d'œufs.

« Plus de flicaille, commente Jade.

— Rien sur notre route », déclare le Balafre.

Nous avançons sur le Strip. Nous approchons du cog lorsque Vave s'arrête pour dévisser les pointes laser de sa tourelle. Reliées à une batterie d'accumulateurs, elles feront de chouettes cracheurs.

Nous récupérons des lampes-torches dans des mégalo-marchés défoncés. Nous nous attardons un peu à examiner les ruines, mais les choses tournent vite au vilain. Nous continuons à chercher notre chemin au milieu d'une montagne d'éboulis qui étaient naguère des pyramides et des ruches d'un bloc de longueur. Ça nous prend du temps.

Sur les murs encore debout, de la peinture fraîche dont les gouttelettes noir-rouge laissent à penser qu'elle n'a jamais séché. Le centre de la ville exhale la puanteur de la mort récente. Un chat de gouttière a encore pissé sur notre bloc.

Je m'interroge quant aux survivants. Lorsque nous dépêchons nos esprits dans les ruines, nous ne sentons rien. Ici, il n'y a jamais eu beaucoup de monde, même quand ça allait bien. La plupart des ruches se sont vidées durant les années de fièvre, quand les vioques mouraient et que les marmousets, exempts de maladie, se sont rapprochés les uns des autres et ont appris à partager leur pouvoir.

Il fait de plus en plus sombre, de plus en plus chaud ; la pestilence empire. Parfois le soleil filtre à travers les tourbillons de fumée. Les corps qui regardent par les fenêtres me rendent heureux de n'avoir jamais cherché ma mère ni mon frère. On ramasse de la nourriture en conserve, sans faire le moindre bruit. Le Strip n'a jamais connu une nuit aussi calme. Les bandes étaient toujours à rôder, à casser, à se payer de saines petites basions.

Nous traversons un bloc après l'autre : Bennies, Silks, Quazis, Mannies et Angels. Personne. S'il reste des bandes encore en vie, elles sont

planquées dans des retraites inconnues ; si elles se cachent en surface, elles sont mortes comme tout le reste.

Nous attendons le signal psychique – pareil à un borborygme au creux de l'estomac – émis par une autre bande. Rien sinon la mort dans la nuit.

« Restons groupés, les mecs, fait Jade.

— Attends », fait le Balafré.

Nous nous arrêtons à la 265^e, dans le bloc des Camards. Je me retourne vers le Strip et remarque quelqu'un assis en haut d'un tas de ciment en compote. Il secoue la tête, lève les mains.

« Tiens, tiens, tiens », reprend le Balafré.

Le mec descend de son tas de ciment. Il est tellement faible qu'il titube et glisse comme une avalanche jusqu'à la rue. Nous l'entourons et il relève la tête pour se trouver nez à nez avec le zéro noir de l'arme du Balafré.

« Salut, salaud d'HiLo », lance le Balafré. Il affiche un sourire qu'il a dû mettre en réserve avec sa balle en argent. Il lui fend le visage jusqu'aux oreilles. « Comment vont les Faces de Suie ? »

HiLo n'a pas l'air très faraud. Son costume zébré rouge et noir est en lambeaux, taché, et le col arraché bande le poignet de son propriétaire. Le verre gauche de ses lunettes noires à monture ronde est brisé, et son coupe-sifflet est en miettes.

HiLo ne pipe mot. Il regarde l'arme, attend le petit bruit sec de la détente, dernier son qu'il entendra jamais. Nous attendons aussi.

Une grosse larme coule derrière le verre brisé, lavant la joue crasseuse de HiLo.

Le Balafré ricane. Puis il abaisse son arme et dit : « Pas ce soir. »

HiLo ne tique même pas.

Plus loin sur le Strip, une canalisation de gaz explose et nous recouvre tous d'une lueur orangée. Nous éclatons de rire. C'est drôle, j'imagine. Le sourire de HiLo demeure silencieux.

Le Balafré oblige HiLo à se remettre debout. « C'est pas le genre d'étoffe dont je suis fait, chefton. Tu as l'air d'une merde écrasée. Où est ta bande ? »

HiLo regarde le sol, secoue la tête.

« Chefton, fait-il, on s'est fait aplatis. Je peux pas dire mieux. » Une vague de larmes suit la première ; il les essuie. « Il n'y a plus aucun Face de Suie en vie.

— Il y a toi », fait le Balafré en posant la main sur l'épaule de HiLo.

« Peux pas être chefton sans bande, Balafré.

— Mais si. Qu'est-ce qui s'est passé ? »

HiLo observe la rue. « Une nouvelle bande a pris notre bloc, dit-il. Ce sont des géants, Balafré... Je sais que ça a l'air idiot.

— Non, intervient Jade, je les ai vus. »

HiLo reprend : « On les a entendus arriver, mais si on les avait vus, je n'aurais jamais demandé aux Faces de Suie de faire face. J'croyais qu'on avait une chance de tenir le choc, mais on s'est fait balayer.

« Ils nous ont *éjectés*. Certains de mes potes ont valsé plus haut que le Pylône. Ces gars... des gars incroyables. Maintenant, y en a plein la 400^e. Ils luisent et tremblotent comme les lumières qu'tu vois quand t'as pris un bon coup et qu'tu tombes dans les pommes. »

Vave remarque : « On jurerait une histoire à ne pas dormir la nuit.

— Si je pensais que c'était que des mecs je n'aurais pas peur, Frangin, reprend HiLo. Mais y a autre chose. On a essayé de les psycher et ça a failli marcher. Ils sont ainsi fabriqués : ça a l'air réel et prêt à te couper en rondelles, mais quand tu fonces avec ton esprit, ça fout le camp comme un essaim d'abeilles. On n'était pas assez nombreux pour parvenir à un résultat. Et on n'était pas vraiment préparé. J'ai réussi à m'en sortir uniquement parce que NimbleJax m'a assommé et collé sous un transport.

« Quand je me suis relevé, tout était terminé. J'ai suivi le Strip. J'pensais qu'y aurait des bandes en train de traîner, mais personne. Peut-être qu'ils se cachaient. J'avais peur de vérifier. La plupart des bandes m'écrabouilleraient sans que j'aie le temps de dire ouf.

— Seul, c'est dur. Avec une bande derrière soi, c'est différent, fait le Balafré. Combien de caches connais-tu ?

— Six peut-être. J'avais un tuyau sur les JipJaps, mais rien de sûr. Je sais où trouver les Zips, les Poinçons, les Gerlz, les Myrmies... les Massettes... Par les tunnels du métro on pourrait vite atteindre le bloc des Louves. »

Le Balafré se tourne vers moi. « Qu'est-ce qu'on a ? »

Je sors la liste fatiguée et la tend à Jade qui la déchiffre. « JipJaps, Massettes, Batteurs, A-V Maria, Chix, Chogs, Dannies. Si certains d'entre eux sont encore en vie, ils devraient pouvoir nous filer d'autres noms.

— Exact », déclare le Balafré.

Jade me colle un coup de coude. « Me demande si cette nouvelle bande a un nom. »

Il sait que j'aime mettre les points sur les i. Je souris, reprends la liste, m'empare d'un stylo et écris Les 400.

« Parce qu'ils ont pris la 400^e », fait Jade. J'acquiesce, mais ce n'est pas la seule raison. Un jour, je crois que j'ai lu quelque chose sur des mecs qui démolissaient le monde, qui torturaient des grand-mères. Des trucs que ces mecs sembleraient capables de faire.

Au bout de la rue, la lune émerge de nuages de fumée qui lui donnent une teinte rouille. De gros morceaux manquent.

« On va les écrabouiller », décrète Vave.

Le spectacle de la lune nous rend tristes et nous fait peur en même temps. Je me souviens de sa perfection, de sa rondeur de perle posée sur le velours d'un écrin, de sa beauté plus lumineuse que les lumières de la rue, même du temps où la pire des pollutions la teintait de brun. Pourtant cette couleur brune était mieux que ce rouge sang écaillé. On dirait qu'elle a servi de cible. Peut-être que ces mecs ont balancé Big Bridge sur Base English.

« Notre bloc est foutu, dit HiLo. Je veux ces mecs. Ce sera eux ou moi.

— On est avec toi, réplique le Balafré. Dépêchons-nous de bouger. En formation par deux, Frangins. On va dénicher des caches. Jade, le Corbeau, vous venez avec moi et HiLo. On va voir si les Louves vont entendre raison. »

Le Balafré indique aux autres Frangins où regarder, Où vérifier à nouveau. Nous nous séparons sur un au revoir. Nous découvrons les escaliers menant au tunnel de métro le plus proche et descendons vers de sombres couloirs où gisent des corps attendant le dernier train.

Dans le tunnel, on se fait courser par les rats. Ils sont plus teignes et plus gras que jamais, mais nos lampes les tiennent à distance.

« T'as toujours cette méchante lame ? demande le Balafré.

— Ce petit trésor ? » HiLo balance son bras valide et la lame d'un scalpel lui tombe dans la main.

Le regard du Balafré se fige, sa bouche se pince. « P'têt' qu'on en aura besoin, dit-il.

— Entendu, Frangin. » HiLo la fait disparaître.

Je vois que c'est ainsi que les choses doivent se passer.

Nous franchissons encore quelques couloirs avant de remonter vers la sortie. Nous nous sommes déplacés plus vite qu'en surface ; maintenant, nous approchons des bas-fonds de Fun City.

« Par ici. » Du doigt, HiLo désigne un point au-delà des ruches brisées. J'aperçois des codes inscrits sur les murs démolis : des signaux des Louves ?

« Attendez, s'écrie Jade. Je meurs de faim. »

Il y a une boîte de vins et spiritueux un bloc plus loin. Pour ouvrir la porte, il nous suffit de la soulever et de la vriller ; c'est aussi simple que de casser un bras. À l'intérieur comme dans la rue rien ne bouge tandis que la lumière de nos lampes glisse sur les rangées de bouteilles. Du verre brisé craque sous nos tennnis. Les lieux sentent la biture et je suis en train de m'en attraper une rien qu'en respirant. Nous trouvons des chips et des sucreries qui ont survécu à l'ombre d'un comptoir et les avalons sur le seuil.

« Où est donc la cache des Louves ? » demande Jade en finissant une douceur.

À cet instant précis, nous parvient le petit tiraillement en profondeur. Celui-ci murmure la mort. Une bande nous fait savoir qu'elle nous cerne.

HiLo fait : « Planquons-nous.

— Non, rétorque le Balafré. Assez de cache-cache. »

Lentement, nous regardons par la porte. Des ombres se détachent des murs et surgissent des ruelles. Nous sommes bien coincés.

« Ne sortez pas vos lames, Frangins. »

Je n'ai encore jamais affronté de Louves ; je comprends pourquoi le Balafré nous a tenus à l'écart. Elles sont bardées d'étoiles filantes, de cracheurs, de pétards et de bâtons de dynamite. Même désarmées, elles seraient impressionnantes avec leurs yeux peints façon flammes, leurs toupets brosses d'une douzaine de couleurs et leurs formes géométriques arc-en-ciel tatouées sur le visage. La plupart sont vêtues de noir ; elles circulent sur des patins à roulettes munis d'orteils lames de rasoir.

Un rideau de menaces muettes nous masque leurs sentiments.

Voix grave : « Sortez si vous avez l'intention de continuer à respirer. »

Nous sortons, bien groupés, tandis que les filles approchent. Jade lève sa lampe-torche mais, d'un coup de pied, une Louve aux joues ornées de triangles bleus et au toupet blond et mauve la lui arrache des mains. Elle décrit une folle arabesque lumineuse dans l'obscurité. Il n'y a pas une égratignure sur les doigts de Jade. Je garde ma propre lampe baissée.

Une grande Louve patine sur nous. Elle ressemble à un cognibot, avec son harnais d'accumulateurs, ses fils qui lui courent le long des bras et

jusque dans sa coiffure afro où elle a accroché des clochettes en fer-blanc et des éclats de verre. Elle a une tourelle laser attachée sur la tête et un cracheur dans chaque main.

Elle nous inspecte, Jade et moi, sous toutes les coutures, puis se tourne vers les cheftons.

« Chefton HiLo et Chefton le Balafré, dit-elle. Jolie paire.

— Fais sobre, Bala, répond le Balafré. Les blocs sont démantelés.

— C'est ce que je vois. » Elle sourit, dévoile des dents noires, rongées par l'acide. « Les Gros Bras se sont fait piétiner à côté et on a un nouveau terrain de jeux.

— Profites-en pour te marrer un jour ou deux, lance HiLo. Les mecs qui les ont aplatis vont revenir s'occuper de vous.

— Ce sont les bâtiments qui les ont écrasés. La fin de ce monde violent a eu lieu et tout va bien. Où étiez-vous ?

— Il y a une nouvelle bande qui joue dans Fun City », explique HiLo.

Les yeux de Bala se réduisent à deux minces fentes. « On compte contre nous maintenant ? Ouf, ça soulage.

— Les 400, fait Jade.

— Y a de quoi vous distraire ! » Elle éclate de rire et effectue un demi-cercle en patins. « Qui sait ?

— Ils prennent Fun City pour leur bloc – peut-être la totalité de Fun City. Ils ne jouent pas le jeu, n'ont jamais entendu parler de baston pour rigoler.

— Foutaises », réplique-t-elle en secouant ses cheveux dans un tintement de clochettes. « Vous avez un court-circuit dans la boîte à réflexion, les enfants. »

Le Balafré sait qu'elle écoute. « Nous en appelons à toutes les bandes, Bala. Faut qu'on sauve nos peaux maintenant. Ça veut dire qu'il vaudrait mieux trouver d'autres caches pour alerter d'autres meneurs. Tu es des nôtres ou pas ? »

HiLo ajoute : « Ils ont écrasé les Faces de Suie en trente secondes. Liquidés. »

Une onde de choc traverse alors la rue comme l'extrémité d'une mèche de fouet lancée du centre ville. Elle nous surprend tous et nos défenses tombent ; Louves, Frangins, Faces de Suie, tous, nous redoutons ces destructeurs. Cela nous unit en un tournemain.

Une fois le choc passé, nous nous observons, les yeux grands ouverts. Toutes les menaces muettes des Louves se sont évanouies. Il faut que nous fassions front. Ensemble.

« Ramenons ces mômes à la maison, décrète Bala.

— Ouais, m'man ! »

Dans un murmure de patins, les Louves décollent.

Notre escorte super-armée nous guide à travers un labyrinthe de pistes de patinage tracé au milieu des décombres.

« Des mecs, vous dites ? j'entends dire Bala aux autres cheftons. On croyait que c'était autre chose.

— Quoi ?

— Des dieux.

— Des dieux !

— Des genres de dieux, des trucs de la tête. La Vieille Mère a consulté son miroir et elle y a vu des villes transformées en feux de joie. Vous vous souvenez du temps avant que la bulle se déchire ? Il y avait des guerres dans le Sud, de drôles de bombes qui claquaient comme des pétards. Qui sait ce qui se mijotait au milieu de toute cette fournaise ?

« Selon la Vieille Mère, c'était la fin du monde, l'heure où ceux qui se trouvaient à l'extérieur allaient faire irruption par les fissures. Ils ont ramassé toute cette énergie, ils l'ont concentrée. Puis, ils ont déclenché des orages, ils ont commencé à tout bousiller. Et pour cela, quel meilleur endroit que Fun City.

— La fin du monde ? s'exclama HiLo. En ce cas, comment se fait-il qu'on soit encore là ? »

Bala éclate de rire. « Quel idiot ! Comment es-tu devenu chefton ? Rien ne finit jamais. Jamais. »

En l'espace de dix minutes, nous arrivons à une pyramide mégalomarché dont les fenêtres miroirs inférieures s'emboîtent comme des tessons formant puzzle. Bala émet un sifflement et les doubles portes s'ouvrent toutes grandes.

Nous entrons.

La première chose que nous voyons, ce sont des caisses de nourriture entassées dans les allées, des fourneaux qui brûlent, des lits de camp et des piles de couvertures. Je remarque également quelques personnes qui ne peuvent être des Louves

— des bébés, quelques adultes.

« Nous avons recueilli des survivants, déclare Bala. La Vieille Mère a dit que nous devons le faire. » Elle hausse les épaules.

J'ai entendu dire que la Vieille Mère était très âgée. Elle a connu les fléaux et s'est rangée du côté des bandes. Elle doit être à l'étage, à consulter son miroir en marmonnant.

Le Balafré et HiLo se regardent. Je n'arrive pas à deviner leurs pensées. Le Balafré se tourne vers Jade et moi.

« Okay, Frangins, nous avons du travail. Restez dans le coin.

— Y a un endroit où on peut dormir ? » demande Jade. De voir les lits et les couvertures, nous nous sentons fatigués.

Bala désigne un escalator en panne. « Montre-leur le chemin, Shell. »

La Louve au toupet blond strié de mauve s'élance dans une allée et saute d'un bond les quatre premières marches de l'escalator. Elle poursuit sa course avec un sans faute et, arrivée en haut, nous adresse un sourire.

« Un ange », commente Jade.

Là-haut, il y a davantage de Louves encore. Le long des murs, quelques filles entortillées dans des trucs ronflent.

La hanche provocante, Shell éclate de rire. « Jamais vu de Frangins dans un mégalomarché.

— Pourtant ma mère avait l'habitude de venir faire ses courses ici », explique Jade. Il la détaille des pieds à la tête.

« Qu'est-ce qu'elle a acheté ? Ton père ? »

Jade enfonce son pouce droit dans son poing gauche serré et le fait frétiller avec un grand sourire. Les autres filles pouffent, mais pas Shell. Ses yeux bleus s'assombrissent et, sous les triangles bleus, ses joues s'empourprent. J'attrape Jade par le bras.

« Ne le gêne pas, dit une Louve.

— Merci du conseil », réplique Shell en faisant briller une lame. « Ce sera du travail bien fait. »

Je tire sur le bras de Jade, qui le laisse retomber.

« Allez, prenez ces couvertures, lance Shell. Vous pouvez vous coucher par là. »

Nous emportons les couvertures dans un coin, nous emmitouflons et sombrons dans le sommeil. Je rêve de fumée.

Il fait encore sombre lorsque le Balafré nous réveille.

« Debout, Frangins, y a plein de boulot qui nous attend. »

Les choses se sont organisées, à ce que je vois. Les Louves connaissent nombre de caches dont nous n'avons jamais entendu parler. Certaines sont situées en dehors de Fun City. Toute la nuit des messagers ont été dépêchés et maintenant ça bouge. D'un bout à l'autre de la cité, dans un vaste rayon autour de la 400^e, ils ont fait appel à toutes les bandes susceptibles d'intervenir.

La fausse nuit de fumée s'éternise ; impossible de savoir quand elle prendra fin. Il fait encore noir lorsque Fun City commence à s'animer.

Au-dessus des ruches et sous la rue, par les égouts, les avenues et les rues, nous nous déployons en tourniquet pour mieux cerner la 400^e, où les Faces de Suie régnaient sur un bloc de poilante. De la 1^{re} à la 1000^e, de Bayview Street à Riverrun Boulevard, les décombres s'éparpillent et les tunnels du métro se remplissent à mesure que Fun City entre en action. Les Mort-aux-rats, les Batteurs, les Myrmies, les Poinçons de Piltown, Renfrew et Upperhand Hills se joignent aux Frangins et aux Louves. Les Diablos circulent avec les Chogs, les Cholos, les Massettes, les Mignons, les JipJaps et les A-V Maria, sans oublier les Tints, les Chix, les Rockoboyes, les Gerlz, les Floods, les Zips et les Zaps. Plus que je ne peux m'en souvenir.

Il n'y a plus qu'une seule et unique bande, la bande de Fun City, et tous ces noms signifient la même chose.

Nous, les Frangin, marchons coude à coude avec le dernier Face de Suie.

En haut des marches du métro, nous avançons vers une surface défoncée, noire. On croirait la fin du monde, mais nous sommes toujours en vie. Durant une minute, j'ai du mal à respirer. N'importe, je continue à marcher tout en bouillant de colère.

Devant nous les 400 se calment jusqu'à n'émettre qu'un rugissement de haut fourneau.

Au niveau de la 359^e, nous nous sommes dispersés dans les rues adjacentes pour gagner le bloc des mecs.

Quand nous atteignons la 398^e, le feu fait rage dans les ruches au-dessus de nous. On entend un bruit de gratte-ciel qui ferait ses premiers pas. L'écho d'un hurlement résonne tout là-haut entre les tours, tombe vers la rue.

Au croisement suivant, je vois un bras émergeant des décombres. Autour du poignet, la manche présente des effilochements noirs et rouges.

« Allons-y », fait HiLo.

Nous déboulons sur la 400^e. Nous regards se figent.

Les rues que nous connaissions n'existent plus. Le béton n'est plus que gravier et poussière ; il a été fracassé par une force souterraine. Les ruches pyramidales sont réduites à de petits cônes volcaniques qui crachent de la fumée, exsudent le feu et creusent des plaies noirâtres dans la terre défoncée. Autour des béances éructantes, les tours semblent vouloir se réchauffer sous le ciel plombé.

Les 400 bâtaient-ils une ville nouvelle ? Si tel était le cas, c'était pire que la mort.

Au-delà des brasiers, nous voyons ce qui reste de Fun City. La bande est partout, nous le sentons ; la vie nous lie, le même souffle nous anime.

HiLo a déjà vécu partiellement cette expérience. Cette nuit, il ne verse point de larmes. Il nous précède, se plante, noire silhouette, face aux flammes. Puis, il rejette la tête en arrière et hurle :

« Hééééé ! »

Entre les bâtiments monstres, un cône entre en éruption, couvre sa voix. HiLo reprend de plus belle.

« HE, VOUS, LES MECS DE LA 400^e ! »

Des lampadaires fracassés reviennent à moitié à la vie. Dans un éclair, l'un d'eux explose au-dessus de ma tête.

« Vous êtes sur notre bloc, les mecs ! »

Les Louves et les Mignons cognent sur les voitures renversées. Le sang court plus vite dans mes veines.

« Alors, vous défoncez nos ruches, les mecs ? Vous violez notre cité ? »

Notre univers. Je songe à la lune et les yeux me picotent.

« Alors quoi ? »

Les lampadaires s'éteignent. La terre tremble. Les cônes rugissent et vomissent un sang brûlant sur tous les bâtiments ; je l'entends grésiller tandis qu'il dégouline. Entre les tours, le tonnerre parle.

« Je parie que JAMAIS vous ne grandirez ! »

Et les voilà qui arrivent.

Soudain, il y a plus de bâtiments dans la rue. J'ai cru tout d'abord qu'il s'agissait de constructions neuves, mais ce sont de grands mecs : 400 au moins.

« Restez calmes », lance le Balafre.

Les 400 font un bruit de tonnerre dans nos rues. Nous reculons dans l'ombre vers des retraites à nous seuls accessibles.

Les premiers des mecs balancent des chaînes dont les anneaux ont la taille de patinoires. Et le sommet des ruches voisines de s'envoler. S'ils ne peuvent nous avoir d'où ils sont, les mecs ont toujours la possibilité de nous recouvrir de gravats.

Malgré leur taille, on leur donnerait sept ou huit ans ; leurs longs visages pleins de sueur gardent encore les rondeurs de la petite enfance. Dans leurs yeux, l'éclat vicieux des moutards de cet âge lorsqu'ils arrachent les pattes d'un insecte – et que le rire hystérique masque la peur de l'acte commis. Ils en paraissent doublement mortels. Sous leur peau, ils sont en feu, jaunes de fièvre.

Ils ont l'air plus effrayés que nous. Dans la bande unique que nous formons la peur s'est envolée. Ils chargent. Nous nous concentrons sur eux, les soumettons à notre pouvoir démultiplié. Nous chantons, mais j'ignore si nous recourons aux mots ; il n'y a qu'un cri signifiant peut-être : « Attrapez-nous si vous pouvez, mecs, prenez-nous à notre mesure. »

J'ai l'impression d'avoir touché une flamme de fièvre, jaune et froide ; j'en suis écoeuré, mais la douleur me dit sa réalité. J'y trouve des forces ; nous en trouvons tous. Nous nous cramponnons à ce feu, l'avalons pour le renvoyer via nos pieds dans la terre.

Les mecs se mettent à sourire et à grimacer. Ils semblent se vider de leur substance. Les plus proches vont même jusqu'à rétrécir, s'amenuisant à chaque pas.

Nous suçons la fièvre pour la recracher. Le feu nous traverse. Nos hurlements sont synchrones.

Les mecs rapetissent à vue d'œil, se font de plus en plus petits, de plus en plus ternes. Les gamins ne savent jamais s'arrêter. Même quand ils sont à bout de forces, ils continuent.

Nous nous replions lorsque le premier des mecs diminue. L'espace d'un instant, il dépasse les ruches, puis c'est à peine s'il emplit la rue. À ses côtés, une douzaine de ses potes en perte de taille. Ils brandissent leurs chaînes et invectivent le ciel comme des découpages hurlants sur fond de brasiers.

Ils bousculent HiLo au milieu de la rue, foncent sur nous. Maintenant ils ont deux fois notre taille... juste ce qu'il faut.

Ça, je peux m'en débrouiller.

« Cognez ! » hurle le Balafre.

L'un des mecs me charge avec une saleté de courbe noire que je ne vois pas venir jusqu'au moment où je l'entends siffler à mes oreilles. Je plonge vite fait, et me redresse encore plus vite là où il ne m'attend pas. Il s'effondre, flasque et lourd, mort. La sale lueur jaune jaillit par à-coups avec son sang, s'éteint progressivement.

Je me tourne pour apercevoir Jade renversé par un mec armé d'une hache. Que faire sinon contempler la lame noire qui s'élève...

Sifflement strident.

Vrombissement de roues.

Un corps vole jusqu'au mec et l'aplatit d'un pied bardé de lames de rasoir et de roulements à billes. Toupet blond et mauve et grand sourire. La Louve saute en l'air et enfonce sa hachette dans le ciment, laissant des doigts raides se crisper autour d'un amas verdâtre de sang et d'os mélangés.

Shell éclate de rire au nez de Jade et s'éclipse.

J'accours et le remets sur pied. Deux mecs filent vers une rue sombre qui s'illumine à leur approche. Nous nous lançons à leur poursuite, mais des Quazis et des Batteurs postés dans le coin s'occupent d'eux. Jade et moi revenons sur nos pas.

HiLo observe toujours attentivement la rue. L'un des mecs, plus fort que les autres et imperméable à nos pouvoirs, garde sa taille gigantesque. Il brandit une énorme massue.

« *Approche, chefton*, lui crie HiLo. *Tu te souviens de moi ?* »

Le plus grand des mecs se ramène, bouffant les rues. Nous nous concentrons pour le réduire à merci, mais il rétrécit plus lentement que ses compagnons.

Sa massue martèle le sol – Boum – Boum – Boum ! Moi et quelques Louves, on en tombe sur le cul. La massue froisse une ruche et du ciment nous pleut dessus, du verre chante dans les airs.

HiLo ne bouge pas d'un pouce. Les mains vides, il attend, ses éclairs noirs et rouges parfaitement sereins.

Nouveau moulinet du grand chefton, mais maintenant sa tête ne dépasse pas le cinquième étage d'une Rx. HiLo plonge à terre au moment où la massue s'abaisse et réduit en poussière une vitrine.

Le scalpel du Face de Suie brille dans sa main. Il se jette à la cheville du mec et s'accroche.

Il frappe deux fois. Le mec hurle comme un cochon. Jamais vu pareil coupe-jarret !

Le mec, toujours braillant, titube et, d'un violent coup de pied, envoie HiLo valdinguer dans le rideau métallique d'un magasin. HiLo s'y enfonce, atterrit dans un tas d'angles impossibles et ne bouge plus.

Le Balafre s'égosille. Son arme crie plus fort encore. Une balle sang et argent. Qui laisse une traînée brillante dans l'atmosphère enfumée.

Le mec tombe et griffe le ciment jusqu'à en faire saigner ses énormes doigts. Il a la bouche ouverte, un vrai four, les yeux fixes comme les fenêtres brisées alentour. Ses pupilles sont fendues comme celles d'un serpent venimeux, son visage long et sombre, son nez crochu.

Dieu ou humain, il est mort. Certains des nôtres aussi.

Cinq Batteurs escaladent le corps. Ils sont prêts pour un autre round, mais avec leur chefton mort, les mecs ne se sentent pas d'attaque. Les volcans éructent. À croire qu'eux aussi renoncent.

Les survivants, luisants, se tiennent debout au milieu de leur bloc. Quelques-uns se mettent à pleurer ; ça fait un bruit que je n'arrive pas à décrire. Du coup, Jaguar Pleureur éclate en sanglots. Assis sur le ciment, il pleure, le visage caché entre ses mains. Ses larmes ont la couleur d'un arc-en-ciel hydrocarbure sur l'asphalte humide.

Nous autres continuons à avaler la lueur de fièvre pour l'enfouir au plus profond de la terre. Sous la souffrance, les gémissements des mecs redoublent. Les voilà qui se déchirent les uns les autres, courent en spirales, certains vont jusqu'à se jeter dans la lave qui coule des pyramides.

Dans un hurlement, la lueur échappe à notre contrôle, à nos mains ; elle réunit ses dernières forces entre les mecs—prête à bondir.

Puis, tel un serpent brûlant qui hurle aux nuages, elle s'élance.

Les mecs s'effondrent pour ne plus jamais se relever.

Une déchirure dans la chape de fumée. Le ciel apparaît, bleu sombre, puis pâle à mesure que les nuées se dissipent. Le dernier gémissement des mecs expire avec l'aube.

Le soleil paraît meurtri, mais il est là. Salut, toi !

« Allons-y, fait le Balafre. Y a un sacré nettoyage qui nous attend. » Il a pleuré, sa bouche grise plus étirée que jamais. À mon avis, il aimait HiLo comme un Frangin. Si seulement je pouvais dire quelque chose.

On se tend la main pour se relever les uns les autres, on se donne de grandes claques dans le dos et on regarde le soleil surgir, doré, orange, puis d'un blanc éclatant.

Ah ! les copains, j'vous dis pas comme c'est bon !

Solstice

JAMES PATRICK KELLY

Titre original :

Solstice

© 1985, by Davis Publications, Inc.

Première parution dans

Isaac Asimov's Science Fiction Magazine, juin 1985.

La première publication de James Patrick Kelly date de 1975. Sa production s'est accélérée au début des années quatre-vingt, et il est à ce jour l'auteur de près de deux douzaines de nouvelles et de deux romans. Son second livre, *Freedom Beach*, écrit en collaboration avec John Kessel, a été très favorablement accueilli pour la vigueur de son invention et l'enjouement de son érudition littéraire.

Tout comme Kessel, Kelly a été associé à un groupe plus ou moins vague d'auteurs de S-F des années quatre-vingt qui serait représentatif de la nouvelle « tendance littéraire » en S-F, par opposition (en théorie) aux orientations technologiques plus marquées des cyberpunks.

En 1985, Kelly compliquait allègrement les choses en publiant la nouvelle suivante, un délire à base de technologie de pointe d'une belle audace visionnaire. Il devait récidiver avec deux autres nouvelles tout aussi inventives et originales pour aboutir à une « trilogie cyberpunk » déclarée ! Kelly a illustré par là un truisme de la S-F : là où les critiques se divisent dans le pinaillage, les auteurs s'unissent dans la synthèse.

Une fois l'an, ils l'ouvrent au public. Certains passent leur vie à rêver de cette journée. D'autres arrivent par hasard, heureux touristes débarquant en foule des aéroglisseurs affectés au circuit. Ils enregistrent les moindres détails, mais, à de rares exceptions près, ne comprennent pas ce dont ils sont témoins. Des années plus tard, quelques disques sortiront afin d'égayer des réunions moroses. La plupart sombreront dans l'oubli.

L'événement a lieu lors du solstice d'été. L'un des deux points de l'écliptique où le soleil est le plus éloigné de l'équateur céleste. Le jour le plus long de l'année. Un tournant.

Ils arrivèrent tard dans l'après-midi alors que la foule s'amenuisait. Un homme de grande taille, la quarantaine. Une adolescente. Ses cheveux paille commençaient à foncer tout comme ceux de son compagnon quand il avait eu dix-sept ans. Il y avait une ressemblance indéniable dans la façon dont ils se chuchotaient des plaisanteries, dont ils se moquaient des gens autour d'eux. Ni l'un ni l'autre ne portait d'appareil photo.

Us étaient venus se promener au milieu des blocs de grès de ce que Tony Cage considérait comme l'ensemble monumental le plus extraordinaire au monde. Certes, les pyramides étaient plus vieilles, plus grandes, mais elles avaient livré leur mystère depuis longtemps déjà. Le Parthénon, autrefois, avait été plus beau, mais les acides de l'histoire l'avaient rongé au point que l'on ne pouvait plus le reconnaître. En revanche, Stonehenge... Stonehenge était unique. Fondamental. Le lieu était un miroir dans lequel chaque époque pouvait juger de la qualité de son imagination et chaque homme mesurer sa stature.

Ils se joignirent à la foule qui attendait d'entrer dans le dôme. De temps à autre, des braillements de musique au synthétiseur déchiraient le bourdonnement des conversations ; le festival gratuit qui se tenait dans un champ voisin touchait au paroxysme. Plus tard, peut-être exploreraient-ils ses délices ; pour l'instant, ils parvenaient à l'entrée de l'enveloppe externe du dôme. La jeune fille éclata de rire en franchissant la membrane de la bulle.

« On dirait qu'un géant vous embrasse », dit-elle.

Ils se trouvaient dans l'espace aménagé entre les enveloppes externe et interne. N'importe quel autre jour ils n'auraient pu approcher davantage des cercles de pierre. Le dôme était fait de plastique optique renforcé à faible indice de réfraction. Des escaliers en colimaçon grimpaient entre les

enveloppes et les touristes qui les pratiquaient jusqu'à la dernière marche, avaient ainsi une vue aérienne de Stonehenge.

Ils pénétrèrent dans l'enveloppe interne. Là, près du bloc connu sous le nom de Heel Stone, se tenait un reporter armé d'une microcam. Il les repéra et agita la main. « Monsieur, s'il vous plaît, monsieur ! » Cage obligea sa compagne à quitter le flot des touristes et patienta ; il n'avait nullement envie que cet abruti crie son nom à la cantonade.

« Vous êtes l'artiste de la drogue. » Le reporter les entraîna à l'écart. Un sourire étudié fleurit sur son visage d'obsidienne. « Case, Cane... » Apparemment désireux d'extirper le souvenir enregistré dans sa substance neuronique, il tapotait sa douille crânienne derrière l'oreille.

« Cage.

— Et là, c'est ? » Le sourire se fit simagrée. « Votre charmante fille ? »

Cage envisagea de boxer le bonhomme. Il envisagea de s'éloigner. La jeune fille éclata de rire.

« Je m'appelle Wynne. » Elle serra la main du reporter.

« Moi, c'est Zomboy. Correspondant du Wiltshire pour *Sonic*. Vous connaissez ces vieilles pierres ? Je pourrais vous faire découvrir l'endroit. » Cage s'attendait toujours à ce que la lampe du microcam vire au rouge, mais le reporter paraissait curieusement hésitant. « Excusez-moi, n'auriez-vous pas par hasard quelques échantillons gratuits ? Pour l'un de vos grands admirateurs ? »

Wynne se mordit la lèvre pour ne pas pouffer et fouilla dans sa poche. « Je doute que vous puissiez apprendre à Tony beaucoup de choses concernant Stonehenge. Parfois, j'ai l'impression qu'il vit pour cet endroit. » Elle sortit un flacon de plastique, fit glisser quelques gélules vertes dans le creux de sa main et les tendit au reporter.

Il en prit une et l'examina soigneusement. « Pas de label sur la capsule. » Il observait Cage avec méfiance. « Vous êtes sûr que c'est sans danger ? »

— Bien sûr que non », dit Wynne en se collant deux gélules dans la bouche. « Tout à fait expérimental. Ça vous transforme le cerveau en boudin. » Elle en offrit une à Cage qui la prit. Il aurait souhaité que Wynne cesse de flirter avec la défonce. « On a passé la journée à en bouffer, ajouta Wynne. Ça ne se voit pas ? »

Précautionneusement, le reporter en mit une dans sa bouche. Puis la lumière rouge s'alluma. « Alors, vous êtes un fidèle de Stonehenge,

monsieur Cage ?

— Oh oui ! » Wynne babillait. « Il y vient tout le temps. Fait une conférence à qui veut bien l'écouter. Selon lui, l'endroit distille une sorte de magie.

— De magie ? » L'objectif fixait Cage, n'avait jamais cessé de le fixer.

« Pas la magie à laquelle vous songez, j'en ai peur. » Cage détestait être filmé lorsqu'il était défoncé. « Pas de magiciens, ni de sacrifices humains ni même d'éclairs, mais une sorte de magie subtile, la seule encore possible dans ce monde où tout est expliqué, décortiqué. » Les mots coulaient, spontanés – peut-être parce qu'il les avait déjà dits auparavant. « C'est lié à la façon dont le mystère capture l'imagination jusqu'à devenir obsession. Une magie qui opère exclusivement dans l'esprit.

— Et qui, mieux que Tony Cage, célèbre artiste de la drogue, pourrait méditer sur la magie de l'esprit ! » Le reporter ne s'adressait pas à eux, mais à un public invisible.

Cage sourit à la caméra.

En 1130, Henry de Huntingdon, archidiacre à Lincoln, fut chargé par son évêque d'écrire l'histoire de l'Angleterre. Son récit est le premier à signaler un lieu appelé « Stanenges, où des blocs de pierre de taille monstrueuse ont été érigés à la manière d'embrasures de porte dont les unes semblent avoir été empilées sur les autres ; comment ces blocs ont-ils été dressés, et pourquoi en cet endroit, nul ne peut le concevoir ».

Le nom provient du vieil anglais « stan », pierre, et « hengen », potence. Au Moyen Age, les gibets étaient faits de deux pieux et d'une entretoise. Il n'est nulle part fait mention d'exécutions à Stonehenge, bien que Geoffrey de Monmouth, qui prit la plume six ans après Henry, décrive le massacre, par de traîtres Saxons, de quatre cent soixante seigneurs britanniques. Selon Geoffrey, Uther Pendragon et Merlin, désireux d'élever un mémorial aux victimes, arrachèrent par force et magie aux Irlandais les mégalithes sacrés appelés Danse des Géants et les installèrent dans la plaine de Wiltshire. Bien que certainement fidèle à l'esprit des relations anglo-irlandaises de l'époque, la théorie « merlinesque » de l'édification de Stonehenge correspond à la tapisserie arthurienne de Geoffrey : un conte de fées chauvin.

« Réveille-toi. »

Cage avait rêvé de moutons. Une vaste pâture dénuée d'arbres roulant en vagues vertes à perte de vue. Tandis qu'il se promenait au milieu d'eux, les animaux, apeurés, s'enfuyaient. Il était perdu.

« Tony. »

Les cryologues prétendaient que les gens en hibernation ne rêvaient pas. À dire vrai, ils avaient raison, mais, à mesure que le caisson, en se réchauffant, le restituait au réel, le courant se rétablissait dans ses synapses. Les rêves alors venaient.

« Réveille-toi, Tony. »

Ses paupières frémirent. « Va-t'en. » Il se sentait comme une pelote d'épingles. Il ouvrit les yeux, la regarda. L'espace d'un moment, il crut que son rêve se poursuivait. Wynne s'était rasé les cheveux à l'exception d'un panache multicolore hérissé qui courait d'une oreille à l'autre. Et apparemment, elle venait de se faire faire une nouvelle couleur de peau. Bleue.

« Je m'en vais, Tony. Je suis restée simplement pour voir si ta décongélation se passait bien. Mes bagages sont prêts. »

Il marmonna quelque chose de sarcastique. Quelque chose qui n'avait pas grand sens, même pour lui, mais sa voix sonnait juste. Il savait qu'elle n'était pas aussi forte qu'elle l'imaginait. Sinon, elle ne lui aurait pas annoncé son départ alors qu'il se trouvait encore groggy. Il se redressa.

« Alors va-t'en, dit-il. Aide-moi à sortir de là. »

Il se pelotonna sur le sofa du salon, s'efforça de lutter contre la sensation de froid tout en contemplant la brume qui pesait sur la baie de Galway. Il n'y avait pas d'horizon. Le ciel et la terre étaient couleur de vieux chaume. Exactement le même type de temps que lorsqu'il avait grimpé dans le caisson. Il n'avait jamais beaucoup aimé l'Irlande. Cependant, lorsque la République avait décidé d'octroyer des déductions fiscales aux virtuoses de la drogue, ses comptables l'avaient obligé à prendre la citoyenneté.

Wynne avait quelque chose sur le feu ; la pièce était envahie par l'odeur âcre de la tourbe brûlée. Elle lui apporta une tasse de café. Sur la soucoupe, il y avait une pilule rouge et vert. « Qu'est-ce que c'est ? » Il la tenait en l'air.

« Une nouveauté. Serentol. Ça détend.

— J'ai passé six mois en hibernation, Wynne. J'ai eu le temps de me détendre. »

Elle haussa les épaules, lui ôta la pilule et se la flanqua dans la bouche.
« Inutile de gaspiller.

— Où vas-tu ? » demanda-t-il.

La question parut la surprendre, comme si elle s'était préparée à une dispute initiale. « En Angleterre d'abord, fit-elle. Après, je ne sais pas.

— Entendu. Inutile de rester ici plus longtemps que nécessaire. Mais reviendras-tu lorsque sonnera à nouveau l'heure du caisson ? »

Elle secoua la tête. Les cheveux multicolores voltigèrent. Il décida qu'il pourrait s'y habituer.

« Combien faudrait-il pour te faire changer d'avis ? »

Elle sourit. « Tu n'as pas assez. »

Il lui retourna son sourire. « Donne-nous un baiser alors. » Il l'obligea à s'asseoir sur ses genoux. Elle avait vingt-deux ans et était très belle. Pensée présomptueuse, il le savait, car c'était son propre reflet qu'il voyait en la regardant. Ce qu'il y avait de bien avec ces retours à la vie, c'est qu'il la voyait le rattraper en âge tandis qu'il passait ses hivers en hibernation afin de justifier, aux yeux du fisc, de sa qualité de résident. D'ici quelque trente années, ils seraient tous deux dans leur cinquantaine. « Je t'aime, dit-il.

— Sûr. » Sa voix était brouillée. « Papa aime sa petite fille. »

Cage fut choqué. Jamais, il ne l'avait entendue s'exprimer ainsi. Il s'était passé quelque chose tandis qu'il se trouvait dans le caisson. Mais elle partit alors d'un fou rire et posa la main sur sa cuisse. « Tu peux venir avec nous si tu veux.

— Nous ? » Du bout des doigts, il effleura son crâne très doux et se demanda combien de serentols elle avait absorbés dans la journée.

Stonehenge fascinait Jacques I^{er}, le fascinait tant que le roi chargea le célèbre architecte Inigo Jones d'établir un plan des ruines pour déterminer leur fonction. Le résultat de l'étude de Jones fut publié à titre posthume en 1655 par son gendre. Jones rejetait l'idée qu'une telle structure eût été érigée par un peuple indigène car « les anciens Bretons (étaient) profondément ignorants, en tant que Nation adonnée à la Guerre, et ne se sont jamais appliqués à l'Étude des Arts ni soucie d'exceller en quoi que ce soit ». En revanche, Jones, qui avait appris son métier dans l'Italie de la Renaissance et avait étudié l'architecture classique, déclara que Stonehenge

devait être un temple romain, mélange de styles toscan et corinthien, peut-être édifié sous le règne des empereurs de la dynastie flavienne.

En 1633, le Dr Walter Charlton, médecin de Charles II, contesta la théorie de Jones et affirma que Stonehenge avait été construit par les Danois « pour être une Cour Royale, ou un lieu consacré à l'Élection et à l'intronisation de leurs Rois ». Le poète Dryden applaudit Charlton en vers :

À Stone-heng, dont jadis on avait fait un temple, vous avez
trouvé
Un *trône*, où les Rois, nos Dieux Mortels, furent couronnés.

Beaucoup s'appuyèrent sur la disposition en couronne de Stonehenge pour affermir cette théorie. Ces spéculations, formulées peu après la restauration de Charles longtemps exilé, s'avérèrent bien sûr fort utiles sur le plan politique. Les plus rusés des courtisans n'épargnaient aucun effort pour discréditer la république de Cromwell et gagner la faveur royale en réaffirmant l'ancienneté du droit divin des rois.

Wynne avait constitué la plus grande extravagance de Cage. Ce dernier n'avait jamais cherché la richesse, mais les multinationales du loisir n'avaient cessé de la faire pleuvoir sur lui.

Lorsqu'il eut acquis un Raphaël, un Constable et un Klee, passé des vacances dans la tranchée de Mindanao, sur Habitat Trois et dans le Disney de la Lune, il n'éprouva plus guère de désirs matériels.

Les gens l'enviaient, lui, le riche et célèbre virtuose de la drogue. Pourtant, quand Cage avait pour la première fois, chez Western Amusement, frayé avec la richesse, il en avait presque suffoqué. Le problème était que l'argent ne pouvait dormir tranquillement. Il réclamait son attention à grands cris. Il fallait le collecter, le gérer, le dépenser et, pour ce faire, intervenait une interminable procession d'individus aux sourires pincés, aux poignées de main fermes, qui insistaient pour lui glisser des conseils quelles que fussent les sommes d'argent qu'il leur donnait pour avoir la paix. À leurs yeux, il incarnait la Société Tony Cage.

Cage travaillait à la mise au point de Focus lorsqu'il décida qu'il avait besoin de quelqu'un pour l'aider à dépenser tout cet argent. Il ne se sentait pas particulièrement pressé de convoler. Ses maîtresses du moment ne comptaient guère pour lui. L'odeur du succès, irrésistible phéromone, les

avait attirées, il le savait. Il voulait partager sa vie avec quelqu'un susceptible de lui être attaché par des liens que nul avocat ne pourrait briser. Quelqu'un qui n'appartiendrait qu'à lui seul. Et pour toujours. Du moins l'imaginait-il. Peut-être n'y avait-il là rien de romantique. Peut-être les sociobiologistes avaient-ils raison et Cage se soumettait-il à un instinct imprimé dans le cerveau des vertébrés dès le dévonien : *reproduire, reproduire*.

Wynne se développa dans une matrice artificielle. C'était plus net ainsi, aux niveaux médical et légal. L'opération exigea simplement une culture de tissus prélevés sur les cellules épithéliales de l'intestin de Cage, quelques manipulations génétiques en vue de modifier le chromosome Y en X, ainsi que diverses améliorations. Rien que cela, plus la bagatelle de un million deux cent mille dollars nouveaux, et Wynne fut à lui.

Il se dit qu'il devait rejeter toutes les étiquettes qu'on essayait de coller sur Wynne. Il refusait de la considérer comme sa fille. De même n'était-elle pas vraiment son clone. Elle s'apparentait à une sorte de... jumelle, sauf qu'ils avaient été portés dans des matrices différentes, qu'elle avait vu le jour quelque vingt-six années après lui et que son sale univers de défoncé ne l'avait pas touchée. Ce qui revenait à dire qu'elle n'avait rien d'une jumelle. Elle était quelque chose de neuf, quelque chose d'infiniment précieux. Pour son comportement, il n'y avait pas de règle ; pour ses talents, pas de limites. Il aimait fanfaronner et dire qu'il avait eu exactement ce qu'il avait commandé. « Elle est plus jolie, plus intelligente que moi et me surpasse au tennis », affirmait-il en plaisantant. « Elle vaut bien le prix que je l'ai payée. »

Cage n'eut guère de temps à consacrer à Wynne bébé. À l'époque il essayait encore le produit sur lui-même et le plus souvent rentrait chez lui en titubant, raide défoncé. Il lui trouva une nurse anglaise – parmi les meilleures. Il ne payait pas Mme Detling pour qu'elle aime la petite fille ; cette affection, Wynne sut la conquérir toute seule. Pour Wynne, la farouche vieille dame dépensa sans compter l'argent de Cage ; tous deux pensaient qu'il fallait traiter la fillette comme une disquette vierge sur laquelle on ne devait enregistrer que les informations les plus importantes. Dans l'intérêt de Wynne, ils voyageaient chaque fois que Cage pouvait quitter le laboratoire. Mme Detling l'aida à développer une maîtrise des langues très vieille Europe ; Wynne parlait l'anglais, le russe, l'espagnol, des bribes de japonais et lisait Virgile dans le texte. Quand elle entra en quatrième, les

tests du Profil d'intelligence pure de Genève la placèrent dans le quatre-vingt-dix-neuvième percentile de sa classe d'âge.

Elle avait sept ans lorsque Cage commença vraiment à apprécier sa compagnie. Son charme tenait, mélange curieux, de l'enfance et de la maturité.

Il revint un jour du laboratoire pour trouver Wynne qui transmettait un jeu sur le télé. communicateur.

« Je croyais que tu allais voir ton amie. Comment s'appelle-t-elle au fait ? dit-il.

— Haidee ? Non, j'ai changé d'avis lorsque Nanny m'a dit que tu rentrais de bonne heure.

— Je reviens simplement me changer. » À l'époque, il travaillait sur Laughers, un produit hilarant, et ressentait encore les effets de la dose prise le matin même. Il ne voulait pas éclater de rire comme un idiot devant la fillette. Il ouvrit donc le bar et en sortit une seringue remplie de neuroleptique pour se calmer. « J'ai un rendez-vous. Je dois m'en aller à six heures. »

Elle mit un terme à son jeu. « Avec ta nouvelle ? Jocelyn ?

— Oui, Jocelyn. » Il tendit la main vers la commande du télécommunicateur. « Ça t'ennuie que je vérifie le courrier ? »

Elle s'effaça. « Tu me manques quand tu travailles, Tony. »

Il avait déjà entendu ce genre de phrase. « Toi aussi, tu me manques, Wynne. » Il fit sortir le menu courrier sur l'écran et en commença le tri.

Elle se blottit contre lui et l'observa en silence. « Tony, fit-elle enfin, est-ce que les grandes personnes pleurent quelquefois ? »

« Hummm. » Western faisait des difficultés quant au retard accumulé avec Laughers et menaçait de suspendre la prime sur Soar. « Quelquefois, j'imagine.

— C'est vrai ? » Elle paraissait choquée. « Quand ils tombent et s'écorchent les genoux ?

— En général, c'est lorsqu'il leur arrive quelque chose de triste.

— Triste comment ?

— Quelque chose de triste. » Long silence. « Tu sais bien. » Il avait envie qu'elle change de sujet.

« J'ai vu Jocelyn pleurer. »

Cette fois, elle retint son attention.

« L'autre nuit, dit Wynne. Elle est venue et s'est assise sur le sofa en t'attendant. Je m'étais fait une petite maison derrière le fauteuil. Elle ne savait pas que j'étais là. Tu sais, elle est laide quand elle pleure. Le truc qu'elle a sous les yeux lui donne des larmes toutes noires. Et puis elle s'est levée ; elle filait vers la salle de bains quand elle m'a vue et elle m'a regardée comme si c'était à cause de moi qu'elle pleurait. Mais elle a poursuivi son chemin sans rien dire. En sortant, elle était redevenue heureuse. Tu lui avais fait de la peine ?

— Je l'ignore, Wynne. » Il avait l'impression qu'il lui aurait fallu se fâcher, mais contre qui ? Il n'en avait pas idée. « Peut-être.

— Moi, je ne pense pas que ça fasse très grande personne d'agir comme ça. Je crois que je ne l'aime pas beaucoup. » Wynne le regarda alors pour s'assurer qu'elle n'était pas allée trop loin. « Et d'ailleurs, pourquoi serait-elle triste ? Elle te voit plus que moi et moi je ne pleure pas. »

Il l'étreignit. « Tu es gentille, Wynne. » Il décida de ne pas voir Jocelyn cette nuit-là. « Je t'aime. »

Nombre de gens essaient de ne pas mélanger vie professionnelle et vie privée. Avant Wynne, Cage, quelle que soit sa compagne, s'était toujours senti seul. Il détestait affronter la vacuité de sa vie privée. Des paumées comme Jocelyn ne servaient qu'à nourrir ce vide. Il travaillait pour échapper à lui-même ; c'était là le secret de sa réussite. Mais à mesure que Wynne grandissait il lui fallait changer et lui faire une petite place dans sa vie jusqu'au moment où elle la remplirait entièrement.

William Stukeley appartenait à la grande tradition des excentriques britanniques. De 1719 à 1724, ce jeune antiquaire émotif consacra ses étés à explorer Stonehenge. Son travail méticuleux n'allait pas connaître d'équivalent jusqu'au règne de Victoria. Stukeley établit des relevés précis quant aux distances séparant les pierres les unes des autres. Il étudia les environs et constata que le cercle appartenait en fait à un complexe néolithique beaucoup plus vaste. C'est lui qui, le premier, découvrit que l'axe de Stonehenge était orienté vers le solstice d'été. Cependant, dix années s'écoulèrent avant qu'il ne publie ses observations. Entre-temps, il entra dans les ordres, se maria, quitta Londres pour le Lincolnshire... et décida finalement qu'il était druide.

D'après une lecture pour le moins bizarre de la Bible, de Plinie et de Tacite, Stukeley avait conclu que les druides étaient les descendants directs

d'Abraham, lequel aurait gagné l'Angleterre au moyen de bateaux phéniciens. Bien que son livre renferme un compte rendu de ses remarquables travaux à Stonehenge, ses intentions polémiques se trouvent admirablement résumées sur le frontispice où l'auteur est portraituré en Chyndonax, prince des druides. Il s'agissait d'une « histoire chronologique de l'origine et du développement de la religion vraie et de l'idôlatrie ». Stukeley offrait une vision de nobles sages pratiquant une religion pure et naturelle dont l'équivalent moderne, il se donnait bien du mal pour le souligner, n'était autre que sa très chère Église d'Angleterre ! Les druides avaient édifié Stonehenge pour en faire un temple consacré à leur dieu serpent. Bien que Stukeley crût que les rites pratiqués avaient pu comporter des sacrifices humains, il se sentait prêt à pardonner leurs excès à ses ancêtres. Peut-être avaient-ils mal interprété l'exemple d'Abraham.

Un siècle plus tard, la fantaisie druidique de Stukeley s'était infiltrée tant dans l'Encyclopaedia Britannica que dans l'imagination populaire. En 1857, on assistait à la création d'une liaison ferroviaire directe entre Londres et Salisbury que des foules de victoriens ne tardèrent pas à emprunter. D'aucuns virent en Stonehenge la confirmation éclatante de la splendeur passée et présente de la Grande-Bretagne ; pour d'autres, au contraire, Stonehenge incarnait un sombre rêve de vierges éventrées et de licence païenne. C'est à peu près à cette époque que le solstice d'été donna matière à spectacle. Les pubs d'Amesbury demeurèrent ouverts la nuit. Par temps clair, les curieux qui avançaient en titubant vers Stonehenge pouvaient se compter par milliers. Ces curieux n'avaient rien d'une foule disciplinée. Ils brisaient des bouteilles contre les pierres bleues, escaladaient les blocs de grès et dansaient dans l'aube estivale. Des rires tonitruants et le vacarme des véhicules secouaient le calme langoureux de la plaine du Wiltshire.

Cage n'avait jamais aimé Tod Schluermann. Que Tod fût devenu l'amant de Wynne tandis qu'il se trouvait dans le caisson n'avait rien à voir avec son inimitié, se disait Cage. Que Tod l'eût convaincue de le suivre en Angleterre n'avait pas davantage d'importance. En l'espace de vingt-quatre ans, Tod s'était baladé un peu partout dans le monde ; son père avait été médecin dans l'armée de l'air. Né aux Philippines, le jeune homme avait grandi sur des bases en Allemagne, Floride et Colorado. Ses mauvais résultats scolaires l'avaient obligé à quitter l'Air Force Academy et il avait

suivi les cours de plusieurs autres établissements sans acquérir autre chose de plus substantiel qu'un vif dégoût des réveils matinaux.

Tod était un garçon malingre qui paraissait à son avantage dans un de ces fuseaux criards devenus à la mode. Dans son style aérodynamique, il exerçait une certaine séduction. Son visage avait la délicate structure osseuse d'une madone de la Renaissance. Pour entrer à l'Academy, il lui avait fallu des implants cochléaires destinés à corriger un léger défaut de l'appareil auditif ; il avait demandé au chirurgien de lui couper les oreilles. Il n'avait pas le moindre poil hormis ses cheveux bruns taillés en brosse. Comme Wynne, il arborait une couleur de peau bleu pâle ; sous certains éclairages, il avait l'air d'un cadavre.

Wynne et lui s'étaient rencontrés à un club de drogue ; elle prenait Essor à une table luminescente lorsqu'il vint s'asseoir à côté d'elle. Cage ne comprit jamais très précisément ce que Tod faisait dans ce club. Tod utilisait rarement des drogues psychotropes et, bien qu'il essayât de dissimuler ses sentiments, semblait en désapprouver l'usage régulier. Une bonne recrue pour la Ligue antidrogue. Il y avait un rien de puritain en lui qui le distinguait du reste de sa génération licencieuse. Au cours des années passées entre deux établissements d'enseignement, Tod avait lu sagement, mais... mal. Comme beaucoup d'autodidactes il se méfiait de la connaissance et de la compétence. Il avait une intelligence innée, c'était manifeste, mais souvent l'arrogance le faisait paraître stupide.

« Et où trouverez-vous l'argent nécessaire pour vivre ensemble ? » lui demanda Cage au dîner, la veille de leur départ d'Irlande.

Tod versa sans ménagement un chablis premier cru dans un verre à vin en cristal de Waterford et sourit. « L'argent n'est un problème que si l'on y pense trop.

— Tony, tu arrêtes de t'inquiéter et tu nous passes le veau ? s'écria Wynne. On se débrouillera très bien. » Personne ne pipa mot tandis que Tod se resservait, puis passait le plat à la jeune fille. « Après tout, poursuivait-elle, nous aurons mes mensualités. »

Il y avait une tache de sauce au madère sur le menton de Tod. « Je ne veux pas de ton argent, Wynne. »

Cette remarque, Cage le savait, lui était expressément destinée. Wynne disposait en effet d'une allocation suffisamment généreuse pour entretenir un avocat de Mayfair ; il n'avait pas envie qu'elle la gaspille pour Tod.

« Qu'est-ce qui vous permet de croire que vous saurez utiliser un synthétiseur vidéo ? Pour ce faire, les gens suivent des cours, vous savez.

— Oui, des cours. » Il échangea un regard avec Wynne. « Eh bien, le problème est que, lorsque les professeurs en ont fini avec vous, ils ont aussi réduit votre créativité à néant. Discutez donc avec les gentils forts en thème qui marchent bien dans les grandes sociétés et vous verrez qu'ils ont oublié pourquoi ils ont choisi de devenir artistes en premier lieu. Tout ce qu'ils savent faire, c'est recycler les vieux trucs rassis qu'ils ont appris à l'école. Qui ne s'en aperçoit pas ? Tenez, appelez quelques vidéos sur le télécommunicateur ! C'est du réchauffé !

— Tod a beaucoup étudié la question. Il a énormément travaillé et a déjà acquis une certaine expérience pratique, dit Wynne. D'autre part, il n'est maintenant plus aussi difficile d'apprendre la programmation. Ils ont fait de grands efforts afin que l'interface soit plus accessible.

— Qui, ils ? Les vieux potaches rassis ?

— Tony ! » Wynne s'écarta de la table.

« Non, fit Tod. Il a raison. » Elle reprit sa place. Cage détestait la façon dont elle cédaient devant Tod. « Écoutez, je ne dis pas que ce que vous avez appris au lycée, à l'université, ne vaut rien. Prenez votre exemple. Vous n'auriez jamais pu réaliser Essor ou quoi que ce soit d'autre si vous n'étiez pas passé par là. Je vous admire beaucoup pour la manière dont vous vous en êtes sorti. Votre travail est génial. Je connais des artistes qui ne peuvent réfléchir à un projet tant qu'ils n'ont pas pris quelques mgs de votre Focus. Mais justement, tout est là. L'important, c'est l'art, pas la technologie.

— Tod, nous sommes en train de parler de synthétiseurs vidéo commandés par ordinateur. » Cage reposa sa fourchette sur son assiette. Cette conversation lui coupait l'appétit. « Il se trouve que je connais un peu la question. N'oubliez pas que j'ai eu des programmeurs à ma disposition. Ce sont des machines compliquées. Et d'une utilisation coûteuse. Comment pourriez-vous financer le temps d'accès dont vous aurez besoin ? »

Seul Tod continuait à manger. « Il y a des tas de moyens, dit-il entre deux bouchées. Après les heures de travail, les petites entreprises ouvrent volontiers leurs portes aux démarcheurs. Il suffit d'y aller à trois heures du matin, de bosser jusqu'à cinq. Pas cher.

— Mettons que vous trouviez quelque chose de valable, il faudra le distribuer. Les multinationales comme Western Amusement ne prêteront même pas une oreille distraite à un indépendant. »

Tod haussa les épaules. « Et alors ? Je commencerai par le bas de l'échelle. C'est pour cela que nous nous rendons en Angleterre. Le télécommunicateur britannique compte de nombreuses ouvertures auprès de stations d'accès collectives.

Et lorsque les gens verront ce que je leur propose, ce sera facile. Je le sais. »

Wynne versa un stimulant volatil du nom de Béatitude dans un verre à cognac, en inspira profondément les vapeurs et le passa à la ronde. Tod le sniffa rapidement, l'air désapprobateur ; il offrit le verre à Cage. Coleen accompagna le dessert et Cage comprit qu'il ne pouvait rien dire. De toute évidence, Tod n'avait pas la flexibilité nécessaire pour surmonter les revers qui inévitablement l'attendaient. Dans six mois, le tableau serait différent. Tod blâmerait Wynne ou Cage —, quelqu'un en tout cas ! – pour son échec et poursuivrait sans eux une existence futile, convaincu, dans sa folie des grandeurs, qu'il était un génie égaré dans un univers de crétins. C'était évident.

Mais il y avait Wynne, sa belle Wynne, qui souriait béatement devant Tod comme s'il était une réincarnation du grand Léonard. Et ce salaud allait l'emmener.

Sir Edmund Antrobus, le baronnet propriétaire de Stonehenge, mourut sans héritier en 1915. Des années durant, il s'était chamaillé, quant à l'accès au site, avec l'Église du Lien universel, réincarnation moderne du druidisme s'appuyant à égalité sur l'accomplissement des vœux et une mauvaise érudition. Le Grand Druide annonça que Sir Edmund avait été victime d'une malédiction druidique. Quelques mois plus tard, la propriété était mise en vente. Pour 6600 livres, Cecil Chubb se porta acquéreur de Stonehenge lors de la vente aux enchères. Il affirma avoir agi sur une impulsion. Trois ans passèrent et Chubb offrit Stonehenge à la nation. Pour sa générosité, Lloyd George le fit chevalier.

Aux yeux des prudents bureaucrates du ministère des Travaux publics, Stonehenge constituait un désastre en puissance. Plusieurs pierres penchées menaçaient de s'effondrer ; il fallait renforcer des linteaux chancelants. Pour cet ouvrage, le gouverneur chercha de l'aide auprès de l'Association des amateurs d'antiquités. Les antiquaires sautèrent sur l'occasion pour transformer les travaux de restauration en de grandioses – et catastrophiques – fouilles de l'ensemble monumental. Cependant le

gouvernement arrêta tout financement dès le redressement des pierres achevé et, pendant des années, l'Association lutta pour subventionner elle-même les recherches. Bien souvent, le colonel William Hawley, qui vivait dans une cabane rudimentaire sur le site même, dut travailler seul. En 1926, le projet fut, Dieu merci, suspendu sans avoir apporté autre chose qu'une confusion accrue à propos de Stonehenge et pas mal d'ennuis à l'Association. Ainsi qu'un Hawley égaré le confia au *Times* : « Plus nous creusons, plus le mystère s'épaissit. »

Comme nombre de gens, Cage n'avait pas choisi son métier ; c'est par hasard qu'il devint un virtuose de la drogue. En entrant à Cornell, il comptait étudier l'ingénierie génétique. À l'époque, Boggs développait des virus susceptibles d'altérer les chromosomes de cellules existantes. Kwabena venait de publier son travail révolutionnaire sur la reconstitution des algues pour la consommation humaine. À croire que, mois après mois, les généticiens avançaient sous les feux de la scène pour promettre un miracle capable de changer le monde. Or, Cage aussi voulait accomplir des miracles. En ce temps-là, l'idéalisme ne semblait pas si absurde.

Malheureusement, l'ingénierie génétique émoustillait tous les jeunes cerveaux du pays. À Cornell, la compétition était rude. Cage se trouvait en deuxième année quand il se lança, pour les besoins d'un cours, dans la création de drogues. Il commença par de petites doses de métrazine ; le produit, croyait-on, ne provoquait qu'une dépendance psychologique. Cage se savait capable de résister aux drogues. Il ne se souciait alors guère de la drogue en tant que divertissement. Pas le temps. Il lui arriva de tâter du T.H.C. en joint ou en aérosol, nouvelle formule suédoise. Un jour, durant des vacances de printemps, une femme qu'il fréquentait lui donna de la mescaline en affirmant qu'elle lui procurerait une clairvoyance neuve. Elle avait raison – il comprit qu'il perdait son temps avec elle.

Trois semestres plus tard, tout marchait de travers. Il prenait alors des mégamphétamines en doses massives, parfois à raison de plus de quatre-vingts milligrammes. Le coup de fouet initial s'apparentait à un orgasme ; après quoi, il n'avait guère envie d'étudier. Le professeur qui le conseillait lui suggéra, lorsqu'il eut décroché un « C » en chimie génétique, de renoncer à ce cours. Cage brûlait des cellules cérébrales et perdait du poids ; il avait déjà perdu le nord. Il comprit qu'il lui fallait se récupérer et recommencer de zéro.

Sur un coup de tête paranoïde, il s'était inscrit à un cours de psychopharmacologie. S'il devait étudier quelque chose, pourquoi ne pas s'intéresser à la chimie qui sous-tendait sa dépendance ? Bobby Belotti était un bon professeur. Bientôt, il devint un ami. Il aida Cage à décrocher des mégamphétamines, l'aida à passer in-extremis un diplôme des plus banals en biologie et l'encouragea à préparer une licence. L'idéalisme de Cage s'était en grande partie fané durant ces semestres de psychose amphétaminée. C'est peut-être pourquoi il n'eut pas beaucoup de mal à se convaincre que la création de nouvelles drogues était une tâche aussi noble que la guérison de l'hémophilie.

Cage écrivit sa thèse de maîtrise sur les effets des hallucinogènes indoliques sur les neurones sérotoninergiques et dopaminergiques. On pensait, depuis longtemps, que les premiers hallucinogènes indoliques, tels le L.S.D. et le D.M.T., inhibaient la production de sérotonine, cet élément neurorégulateur, ce qui d'ailleurs n'était pas surprenant vu la similitude de leurs structures chimiques. Son travail montra que les psychodysléptiques de cette famille affectaient également la production de dopamine et que la plupart des effets engendrés par ces drogues provenaient des interactions des neurorégulateurs. Ce ne fut pas, il dut l'avouer, un travail particulièrement brillant ou novateur ; ces bases avaient été posées depuis longtemps déjà. Mais l'état d'étudiant avait fini par lui peser considérablement. Sa maîtrise reflétait son état d'esprit.

Il obtint son diplôme au beau milieu du règne, bref et lamentable, de l'America First Party, ramassis de fanatiques libertaires cherchant par tous les moyens à briser le gouvernement des États-Unis. La mise en veilleuse de l'administration des Drogues et Denrées alimentaires déclencha une révolution dans l'utilisation des drogues de loisir. Cage s'interrogeait encore quant à la poursuite de ses études en vue d'un doctorat quand Bobby Belotti l'appela pour lui annoncer qu'il quittait Comell. Western Amusement recrutait des chercheurs pour son nouveau département de drogues psychotropes. Belotti était partant. Cage voulait-il tenter l'aventure ? Bien sûr.

L'équipe de Belotti était censée chercher une substance destinée à faire flasher les hommes d'affaires. Quelque chose de dur et de rapide : liposoluble, de manière à gagner très vite le cerveau et atteindre son centre d'action quelques minutes seulement après l'ingestion. Elle devait pouvoir être assimilée facilement afin de permettre l'élimination des effets

psychotropes en l'espace d'une heure ou deux. Point de seringues et faible dépendance. Pas question que le consommateur entrevoie Dieu le père ni qu'il vive l'orgasme suprême, non. On souhaitait simplement une légère distorsion psychique et de jolies images susceptibles de le laisser sur un sourire.

Cage avait déjà beaucoup travaillé sur les hallucinogènes indoliques ; Belotti lui donna donc carte blanche ou presque. Après deux mois pénibles, il s'intéressa sérieusement au D.M.D. Apparemment, la substance répondait aux spécifications, si ce n'est que les tests sur animaux n'indiquaient aucun effet psychotrope significatif. Il se demanda si le produit n'était pas trop éthéré. Un truc avait beau ne présenter aucun danger, il n'avait aucune valeur s'il laissait le consommateur aussi raide qu'un... perceuteur. Cependant, Cage réussit à convaincre Belotti de l'autoriser à procéder à des tests microiontophorétiques sur des rats.

Bobby Belotti était un homme constamment ébouriffé. Ses cheveux noirs et bouclés résistaient au peigne. Il n'arrêtait pas de rajuster sa chemise. Sa bedaine anéantissait ses efforts. Sur la strate supérieure des mémorandums et dossiers empilés sur son bureau se détachaient les cercles bruns de cafés antédiluviens ; dans les recoins de son terminal, la poussière s'amoncelait en toute quiétude. Bref, malgré toutes ses qualités, il était le type même de l'employé que la direction préférait dissimuler au monde extérieur.

« Regarde ça. » Cage fit irruption dans le bureau de Belotti et posa dix centimètres de papier plié en accordéon sur sa table. « Les résultats du D.M.D. Ce truc bloque tout dans le système sérotoninergique. »

Belotti sortit ses lunettes, se frotta l'œil avec le dos de la main. « Formidable. Tu as remarqué un effet précis ?

— Non, mais ces chiffres me disent qu'il doit y en avoir un. À mon avis, le produit fait office de déclencheur. »

Belotti soupira, entreprit de farfouiller dans les papiers entassés sur son bureau. « L'administratif réclame à cor et à cri quelque chose à lancer sur le marché, Tony. Je ne crois pas que le D.M.D. fasse l'affaire. Et toi ?

— Deux semaines, Bobby. J'y suis presque... Je le sens. »

Belotti récupéra un mémorandum, le tendit à Cage. « Laisse tomber un moment, Tony. Attends que nous ayons deux autres produits dans la manche, et peut-être pourras-tu recommencer. » Le mémorandum replaçait Cage sous les ordres directs de Belotti.

Ils eurent une longue discussion. Cage n'avait jamais appris à discuter et était très vif de caractère. Belotti, lui, se montrait trop calme, trop compréhensif. Bien qu'on n'en mentionnât rien, la dette contractée à l'égard de Belotti ne servait qu'à attiser la colère outragée de Cage. Il avait l'impression d'être un étudiant rebelle gentiment réprimandé par son bon professeur.

Furieux, Cage rapporta l'odieux mémorandum jusqu'à son box, déconnecta son terminal et regarda fixement l'écran vide. Il était d'une humeur massacrate, prêt à n'importe quelle folie. La colère lui souffla l'idée... une élucubration digne d'une vidéo sur le thème du savant fou. Il réquisitionna dix milligrammes de D.M.D. et rentra chez lui pour tenter un essai sur lui-même.

Une demi-heure après avoir absorbé la drogue, il gisait sur le lit d'une pièce obscure, attendant que quelque chose, n'importe quoi, se produise. Il se sentait nerveux comme s'il avait pris des amphétamines pas trop dures. Son pouls s'accélérait, il transpirait. D'après les tests, il savait que la drogue avait déjà gagné le cerveau. Pourtant, il n'éprouvait aucun sentiment particulier – il n'était même plus en colère. Il finit par quitter le lit, alluma les lumières et fila à la cuisine se préparer un en-cas. Un sandwich jambon-fromage à la main, il s'installa devant le télécommunicateur et envoya le moniteur. Informations. Il changea de chaîne. *Clic, clic.*

Aucun signal. Rien qu'un parasitage optique. Le déclic nécessaire pour provoquer la réaction psychoactive du D.M.D. Jamais il ne mangea son sandwich.

À la place, il passa l'heure suivante à fixer intensément un écran où des phosphores bleus, verts et rouges flamboyaient de manière erratique. Sauf que pour Cage, ces éclairs n'avaient rien d'erratique. Il voyait des images, de merveilleuses images : roues de feu, vagues de grain ambrées, anges dansant sur une tête d'épingle, visages démoniaques. Il se sentait devenir image lui-même. Libéré de son enveloppe corporelle, il bondissait sur l'écran pour jouer au milieu des magnifiques lumières.

Puis ce fut la fin, une fin très nette, très propre. Une heure et demie s'était écoulée depuis qu'il avait ingéré la pilule et l'acmé avait duré près de quarante-cinq minutes. C'était parfait. Avec un dispositif lumineux étudié pour déclencher les effets voulus, le D.M.D. pouvait devenir la drogue la plus populaire depuis l'alcool. Et il en était l'auteur, se dit-il. Il en était l'auteur, lui.

Après tout, Belotti s'était mis hors jeu avec son mémo. Cage, lui, avait pris le risque, avait exposé son corps, sa raison. Certes, l'amitié comptait, mais Cage savait que s'il jouait bien cette partie, il pouvait changer sa vie. Il s'arrangea donc pour présenter personnellement le D.M.D. à la direction en avançant que Belotti avait essayé de bloquer une recherche importante. Ses collègues le méprisèrent d'avoir écrasé un ami afin de mieux s'élever dans la hiérarchie ? Cage apprit à ne pas s'en soucier. Quant à l'administration, elle fut secrètement soulagée ; Cage était beaucoup plus présentable que Belotti. Peu après il prenait la tête de l'équipe, puis du laboratoire.

Cage s'attendait à ce que Belotti démissionne et regagne Comell. Il n'en fit rien. Peut-être s'agissait-il là d'une subtile vengeance ? Jour après jour, en effet, il venait travailler et buvait un café avec l'homme qui l'avait trahi. Cage refusa de s'abandonner à la honte. Il trouva moyen d'éviter Belotti et finit par l'enterrer en lui confiant un petit projet n'ayant que des perspectives de réussite très limitées. Après cela, les deux hommes ne se parlèrent plus beaucoup.

On appela la drogue Essor et on en fit une publicité tapageuse. Les attachés de presse de Western Amusement rendirent Cage célèbre avant qu'il n'ait eu le temps de comprendre ce qui lui arrivait. Les interviewers du télécommunicateur n'avaient jamais assez de renseignements sur son compte. Des biographies sur mesure furent véhiculées par la plupart des grands réseaux d'information : le jeune et brillant chercheur, une découverte révolutionnaire, la première étape d'un incroyable voyage psychique – au début, cette publicité amusa Cage.

Quand il pouvait se rendre au laboratoire, il passait la majeure partie de son temps à imaginer des mécanismes susceptibles de déclencher l'effet psychotrope d'Essor. La table luminescente, qui décrypte les tracés E.E.G. et les transforme en feux d'artifice sur l'ordinateur à haute résolution, connut un succès retentissant, mais il y eut d'autres gadgets. En fait, le marché connexe rapporta, au niveau du hardware, presque autant à Western Amusement que la drogue elle-même. Le laboratoire de Cage se convertit en une machine à sous. Et afin de décourager les chasseurs de têtes susceptibles de l'attirer vers d'autres sociétés, Western Amusement lui accorda un intéressement aux bénéfices. Il fut bientôt l'un des jeunes gens les plus riches de la planète.

L'usage de la drogue de loisir faisait intervenir trois éléments : le produit chimique, l'état mental de l'utilisateur et enfin l'environnement

dans lequel la drogue était consommée, que Cage appelait le « cadre ». Au fil des ans, il s'intéressa de moins en moins à la création de nouveautés. Les gamins frais émoulus de l'université s'avéraient de bien meilleurs chercheurs que lui. La conceptualisation le passionnait davantage et il aimait tout particulièrement rêver à de nouveaux cadres : le casque asensoriel, le stroboscope alpha. Les attachés de presse surent tirer le meilleur parti de l'évolution de ses intérêts. Il ne fut plus un chercheur en pharmacologie ; il fut sacré premier artiste de la drogue.

Cependant, la vraie raison sous-tendant son changement d'orientation n'avait rien à voir avec des motivations purement artistiques. En réalité, Cage avait le profil type de l'accro : il adorait la défonce. À mesure que les années passaient, il avait laissé certains produits chimiques psychotropes s'emparer de ses synapses. Bien qu'il se fût toujours débrouillé pour s'en libérer, la direction éprouvait quelques inquiétudes. On avait fait de Tony Cage un symbole de la société ; on ne pouvait donc envisager un effondrement du personnage.

Comment Cage aurait-il pu être surpris de voir son goût pour les drogues se refléter chez Wynne ? Elle commença à neuf ans. Elle avait onze ans qu'il la laissait toucher aux psychotropes majeurs. Comment aurait-il pu en être autrement puisqu'elle devait partager sa vie ? L'une des extravagances de Cage était un bar personnel qui aurait pu faire honte à la plupart des clubs de drogue. De surcroît, son propre laboratoire travaillait sur un chewing-gum au cannabinoïde destiné au marché adolescent. Malgré les déclarations de la Ligue antidrogue, Cage n'avait pas créé la « drug culture » ; c'était le contraire. Partout dans le monde, les gosses s'adonnaient à la défonce, recherchaient les flashes les plus éblouissants. Cependant, le penchant de Wynne pour les drogues le troublait.

Cage tenta d'aider Wynne à ne pas s'accoutumer à un seul produit. Il la poussa à pratiquer la diversité. Si elle manifestait une assuétude sérieuse aux hallucinogènes, par exemple, il l'obligeait à décrocher pour passer aux opiacés. Cela dit, elle n'était pas constamment défoncée. Elle se faisait des fêtes de quelques heures ou de plusieurs jours, puis observait l'abstinence la plus complète durant une semaine ou deux. Pourtant, Cage s'inquiétait. Elle absorbait des doses incroyables.

L'été précédant sa rencontre avec Tod, ils quittèrent les États-Unis en direction de l'aéroport de Vinci et s'installèrent au Hilton. Malgré un vol suborbital, ils avaient du mal à remettre leurs horloges internes à l'heure.

Or, Cage avait à faire à Rome le lendemain ; il ne pouvait donc se laisser troubler par le décalage horaire. Wynne demanda qu'on leur apportât deux milk-shakes à la fraise et au placidex. Cage réintégra son lit ; cette mixture lui donnait le sentiment qu'il allait se fondre dans le matelas. Assise dans un fauteuil thermique, Wynne jouait avec le télécommunicateur, ne cessait de changer de chaîne. Elle finit par l'arrêter et demanda à Cage s'il estimait qu'il forçait trop sur la drogue.

Cage était sur le point de s'assoupir ; brusquement, il se sentit aussi alerte qu'un individu sous placidex pouvait l'être. « Bien sûr. Je n'arrête pas de penser à ça. Pour le moment, j'ai l'impression d'être o.k. Parfois, cependant, je me suis dit que j'allais au-devant de sérieux ennuis. »

Elle hocha la tête. « Comment sais-tu si tu es sur une pente dangereuse ?

— Quand tu cesses de t'inquiéter, c'est déjà un indice. »

Elle croisa les bras sur sa poitrine comme si elle avait froid.

« Tu parles d'un truc à dire ! Il te faut être inquiet pour te sentir en sécurité ?

— Ou avoir décroché !

— Oh, arrête ! Tu as décroché au maximum combien de temps ?

Récemment.

— Six mois. Quand j'étais dans le caisson. » Ils partirent d'un même éclat de rire. « Puisque tu as abordé le sujet, dit-il, parlons de toi. Et toi, tu crois que tu forces trop ? »

Elle réfléchit, comme si la question l'avait déroutée. « Non, fit-elle enfin. Je suis jeune. Je peux supporter. »

Il lui confia alors la dépendance aux amphétamines qu'il avait connue du temps où il était à Cornell. L'histoire ne parut pas l'impressionner.

« Mais de toute évidence tu t'en es remis, remarqua-t-elle. Tu n'étais donc pas si accro.

— Tu as peut-être raison. N'empêche, j'ai le sentiment d'avoir eu de la chance. Deux mois de plus et je n'aurais sans doute jamais pu décrocher.

— J'aime bien la défonce. Mais il y a d'autres choses qui me plaisent tout autant.

— Quoi donc ?

— L'amour, comme si tu ne le savais pas. » Elle s'étira. « L'espace, l'apesanteur. Me perdre dans un bouquin, une pièce de théâtre, une vidéo.

Dépenser ton argent. » Elle bâilla. Les mots coulaient de plus en plus lentement. « Sombrier dans le sommeil.

— Viens te coucher alors. Tu nous empêches tous les deux de dormir. »

Elle défit l'attache de sa robe-peignoir qui se débobina par terre avec un bruit soyeux. Puis elle s'installa à côté de lui. Sa peau était fraîche sous la main. « Et qui a inventé le placidex ? » demanda-t-elle en se blottissant contre lui. Il sentait la douceur de son ventre contre son dos. « Ce type savait ce qu'il faisait.

— Non, ce type ne savait *pas* ce qu'il faisait. » C'était le placidex qui riait ; cette réflexion, Cage aurait préféré la formuler sérieusement. Pourtant, c'était drôle, macabrement drôle. « Un jour, il s'est pris une bonne dose, puis il s'est endormi dans son fauteuil thermique. Il avait forcé sur la minuterie. Son affaire était cuite.

— En tout cas, il est mort heureux. » Elle lui caressa la hanche et se retourna. « Fais de beaux rêves. »

En 1965, l'astronome Gerald Hawkins publiait un livre au titre présomptueux : *Stonehenge Decoded* (Stonehenge décrypté). Les commentateurs antérieurs avaient toujours cherché dans l'environnement des explications susceptibles d'appuyer leurs théories sur Stonehenge. Selon les époques, on recourut à la Bible et à la tradition religieuse, aux ruines romaines ou aux grands historiens de l'Antiquité. Comme ses prédécesseurs, Hawkins invoqua les autorités de son temps pour étayer son ingénieuse théorie. Grâce à l'ordinateur IBM 7090 harvardo-smithsonien qui lui permit d'analyser les modes d'alignements solaires et lunaires de Stonehenge, Hawkins put arriver à une conclusion qui électrisa le monde. Stonehenge était un observatoire ayant servi aux astronomes d'antan. Il prétendait en fait qu'une partie de l'ensemble monumental constituait un « ordinateur néolithique » que ses bâtisseurs avaient utilisé pour prédire les éclipses de lune.

Du fait de la couverture incompréhensible réalisée par les journaux, encore imprimés à l'époque, l'imagination populaire s'enflamma pour la théorie de Hawkins. Les journalistes déliraient sur cette trouvaille merveilleuse : les savants de l'âge de la pierre avaient édifié un ordinateur de grès et de granit bleu que seul un cerveau électronique moderne pouvait « décoder » ! La télévision diffusa même une émission spéciale sur

quelques-uns des vieux réseaux antérieurs au télécommunicateur. Que Hawkins eût utilisé un ordinateur fit beaucoup de bruit ! Pourtant, les chiffres manipulés auraient pu l'être... à la main. En réalité Hawkins avait prouvé quelque chose de bien différent de ce qu'il croyait avoir prouvé. Ses travaux montraient effectivement que les fosses de Aubrey, anneau de cinquante-six trous régulièrement espacés, pouvaient être utilisées pour prédire les éclipses. Ils ne prouvaient pas pour autant que tel était l'objectif des bâtisseurs de Stonehenge. D'aucuns proposèrent bientôt des interprétations contradictoires et maintes théories « astronomiques » savamment raisonnées proliférèrent. On ne tarda pas à cerner le problème : Stonehenge avait trop de significations astronomiques. C'était un miroir dans lequel tout théoricien pouvait apercevoir le reflet de ses propres idées.

Cage ne suivit pas immédiatement Tod et Wynne en Angleterre. Il s'en alla aux États-Unis pour faire le point avec Western Amusement après sa retraite cryogénique. Cage n'était plus un employé de la société. Entrepreneur indépendant, il constituait une entreprise à lui tout seul. Cependant, dans le laboratoire qu'il avait rendu célèbre, il n'y avait pour lui aucune porte fermée, aucun secret. On lui glissa donc la dernière nouvelle d'importance : durant les six mois que Cage avait passés dans son caisson, Bobby Belotti avait réalisé des prouesses sur le projet Share¹⁰.

Cage avait lancé ledit projet des années auparavant quand il travaillait encore à plein temps au laboratoire. Sa base de réflexion : la manière dont la socialisation semblait promouvoir l'usage des drogues de loisir. La plupart des utilisateurs préféraient se défoncer en compagnie d'autres amateurs, dans des clubs de drogue et des réunions privées, avant de faire l'amour ou de s'attaquer à un repas fin ou de danser en chute libre dans l'espace. Si un tel facteur rehaussait le plaisir, pourquoi ne pas trouver un moyen permettant aux consommateurs de partager une expérience identique ? Non point en créant des cadres analogues, mais en synchronisant les effets aux niveaux des synapses. Stimulation directe du cortex sensoriel. Une sorte de télépathie artificielle.

La direction se montra sceptique. Le simple fait de mentionner la télépathie donnait au projet une connotation pseudoscientifique. Et de surcroît, il paraissait coûteux. À l'époque, Cage pensait que l'effet devrait être provoqué par un biais électrochimique avec interaction drogue-stimulation cérébrale électronique. Il faudrait sûrement recourir à quelque

chose comme des implants cérébraux. Mais les études de marché montraient que nombre de gens redoutaient les douilles crâniennes. Le facteur zombiesque, disaient-ils.

Cage ne renonça pas pour autant. Il était persuadé que Share pourrait constituer, à défaut d'autre chose, un bon aphrodisiaque. La belle affaire qu'un coût élevé si le produit procurait une véritable révélation érotique ? Personne n'avait jamais fait faillite en vendant des potions d'amour, souligna-t-il encore. On le laissa procéder à une étude de faisabilité.

Il devait veiller au projet ; restaient nombres de problèmes que seules des recherches de base pouvaient régler. Mais des recherches étaient en cours, sinon chez Western Amusement, du moins ailleurs. Il ne put leur soutirer que la promesse d'un effort suivi. Le lieu rêvé pour enterrer Bobby Belotti. Un pari secondaire à long terme.

Et, maintenant, des années plus tard, Belotti tenait quelque chose d'apparemment très prometteur. Il avait emprunté une drogue, la 7,2-DAPA, mise au point par des neurologues qui travaillaient sur les troubles du langage. Elle pouvait provoquer une anomie euphorique et bouleverser ainsi la faculté de désigner certains stimuli visuels. L'utilisateur éprouvait des difficultés à nommer ce qu'il voyait. Les noms propres et les noms abstraits posaient des difficultés toutes particulières. La sévérité de l'anomie se trouvait liée, plus qu'au dosage, à la complexité de l'environnement visuel. Ainsi, le sujet auquel l'on présentait une rose à longue tige pouvait être incapable de prononcer les termes de fleur ou de rose tout en restant à même de poursuivre une conversation intelligente sur le jardinage ; il suffisait également de l'amener dans une serre pour qu'il se vît réduit au silence. Si en revanche il coupait la fleur, la respirait ou entendait le mot rose, la connexion lui redevenait possible. Dans ces flashes de reconnaissance, les neurones encéphalinergiques s'affolaient et le cerveau se trouvait submergé par la joie de la découverte.

« Le problème », expliqua Belotti à Cage, « c'est qu'il n'y a pas moyen de prévoir avec exactitude quels seront les mots perdus. Trop de variations individuelles. Ainsi, peut-être serais-je incapable de prononcer le mot "rose" tandis que tu y parviendrais. Dans ce cas, il m'est possible de recevoir un flash par ton intermédiaire ; et toi, rien. Pour partager l'effet escompté, il faudrait que nous ayons perdu, puis retrouvé le même mot.

— À t'entendre, on a du mal à imaginer que ce truc puisse remplacer le sexe. » Cage éclata de rire. Belotti tressaillit. Le bonhomme n'avait pas

changé. Ses cheveux clairsemés auraient encore eu besoin d'un coup de peigne. Sous sa peau ridée courait un réseau de veinules éclatées. Il paraissait bien vieux, bien vide. Cage avait du mal à retrouver le souvenir de leur amitié d'autrefois.

« Le sexe, quand on le partage, peut être intéressant. » Belotti s'exprimait comme s'il répétait des formules bateau. « Cela dit, tu n'obtiendrais guère d'effet en expliquant à quelqu'un qu'il a un orgasme. Trop tactile, pas grand-chose à voir avec un stimulus visuel. Cependant, étant donné que l'encéphaline inhibe les stimulations douloureuses, le plaisir s'en trouve augmenté d'autant. N'oublie pas néanmoins que, vu les dosages envisagés, tout cela reste relativement modéré. En revanche, si l'on en prend trop, on constate une tendance au repliement sur soi-même accompagnée d'hallucinations. C'est imprévisible... dangereux.

— Peut-on bloquer cet effet ?

— Les neuroleptiques sont les seules substances antagonistes que nous ayons découvertes jusqu'à présent. Et ils agissent très lentement. » Belotti haussa les épaules. « Les tests ne sont pas encore terminés. En réalité, je n'y ai pas prêté grande attention. Ils m'avaient retiré du projet, tu sais. J'ai passé dix ans à travailler sur tes spécifications, et maintenant je bosse sur des simulations par ordinateur – il faut bien qu'on m'occupe. »

Il y avait longtemps que Cage n'avait pas songé à Bobby Belotti ; brusquement, il se sentait désolé pour le vieil homme. « Et qu'en ferais-tu, Bobby ?

— Je te l'ai dit, la décision ne m'appartient pas. Le marketing trouvera quelqu'un pour chapeauter le projet. À mon avis, ils sont un peu déçus de ne pas avoir mis la main sur l'aphrodisiaque que tu leur avais promis.

— Tu as fait du bon boulot, Bobby. Tu n'as pas à présenter d'excuses à quiconque. Mais j'ai du mal à croire que tu aies travaillé aussi dur et aussi longtemps sans songer aux applications commerciales.

— Eh bien, si on pouvait savoir quels sont les mots perdus, il serait possible de recourir à des guides qui fourniraient les répliques nécessaires. » Belotti se gratta la nuque. « Peut-être faudrait-il y adjoindre un hypnotique afin d'affermir l'autorité psychologique des guides ? À mon sens, cela s'avérerait utile dans les cours de critique d'art. Qui sait ? Les musées pourraient éventuellement vendre ça avec leurs visites enregistrées sur cassettes. »

Merveilleux. Une grande nouvelle pour les musées. Cage imaginait déjà la publicité. Seins nus, la reine de la vidéo lance à son amoureux à l'écran : « Hé, Toto, descendons nous défoncer à la National Gallery ! » Pas étonnant qu'ils lui aient retiré le projet. « Pourquoi te tracasser ? De quoi as-tu besoin sinon de deux personnes en train de se faire un ping-pong verbal devant une table de cuisine ?

— Mais les mots... ce n'est pas si simple. Il n'est pas question de jolies petites lumières ; il s'agit de symboles intériorisés susceptibles de déclencher des réactions mentales complexes. Émotions, souvenirs...

— Bien sûr, Bobby. Écoute, je vais discuter avec l'administration, voir si on ne peut pas te confier un nouveau projet, ta propre équipe.

— Ne te tracasse pas. » Il était de marbre. « Ils m'ont proposé une retraite anticipée que je vais accepter. J'ai soixante et un ans, Tony. Et toi, quel âge as-tu maintenant ?

— Je suis désolé, Bobby. À mon avis, tu as fait merveille en poussant aussi loin la mise au point de Share. » Son sourire indiquait que l'entretien avait assez duré. « Où puis-je me procurer quelques échantillons ? »

Belotti hocha la tête, comme s'il avait prévu cette question. « Tu as toujours besoin d'essayer ? Tu sais, ils surveillent le produit de près. Ils ignorent encore ce qu'ils vont en faire.

— Je suis un cas particulier, Bobby. Tu devrais le savoir, depuis le temps. Il y a des règles qui ne s'appliquent pas à moi. »

Belotti hésita comme s'il essayait de résoudre quelque équation affreusement compliquée.

« Allez, Bobby. Pour un vieil ami ? »

Un sourire venimeux aux lèvres, Belotti pressa une carte magnétique afin d'ouvrir son bureau ; du tiroir supérieur, il sortit un flacon vert qu'il tendit à Cage. « Pas plus d'un à la fois, tu comprends ? Et ce n'est pas moi qui t'ai donné ça. »

Cage ôta le couvercle. Six pilules : de la poudre jaune dans des gélules transparentes. L'espace d'un instant, il éprouva une certaine méfiance ; Belotti paraissait curieusement ravi d'enfreindre les ordres. Mais il y avait longtemps que Cage s'était fait une opinion au sujet du bonhomme. Il ne parvenait pas à se méfier d'un être qu'il méprisait autant, il essaya de se mettre dans la peau d'un personnage tel que ce pauvre Belotti, vieux, en fin de carrière, aigri et las. Qu'est-ce qui le maintenait donc en vie ? Il

frissonna, chassa cette pensée et empocha le flacon vert. « Au fait, quelle heure est-il ? demanda-t-il. J'ai promis à Shaw de le voir à déjeuner. »

Belotti toucha les branches de ses lunettes et les verres s'opacifièrent. « Tu sais, il fut un temps où je t'ai vraiment détesté. Puis j'ai compris : tu ne savais pas ce que tu faisais. Autant blâmer un chat qui joue avec une souris. Tu ne vois rien ni personne, Tony. Je te parie que tu ne te vois pas toi-même. » Ses mains tremblaient. « Bon, ça suffit, je me tais maintenant. » ü arrêta son terminal. « Je rentre chez moi. Si je suis venu ici, c'est simplement parce qu'ils m'ont dit que tu voulais me rencontrer. »

Cage, ne voulant prendre aucun risque, fit analyser les échantillons de Belotti. Ils étaient purs. Puis, désireux d'éviter une nouvelle confrontation, Cage leva le pied. Il y avait des avocats à Washington, des comptables à New York. Il prit la parole à la réunion annuelle de l'Association américaine de Psychopharmacologie qui se tenait à Hilton Head en Caroline du Sud et donna une demi-douzaine d'interviews sur le télécommunicateur. Il rencontra une Japonaise et ils firent des réservations pour passer un week-end en orbite sur Habitat Trois. Ensuite, ils se rendirent à Osaka où il découvrit qu'elle faisait de l'espionnage industriel pour le bénéfice d'Unico. Entre-temps, près de deux mois avaient passé. Le temps, se disait-il, que Tod se fût cassé la gueule, que Wynne eût compris qu'elle avait affaire à un raté et que leurs amours eussent fini écrasées sous le poids de l'impossible. Cage prit un vol suborbital pour Heathrow. Il était plein de certitudes.

La surprise fut désagréable : Tod Schluermann avait eu de la chance.

La vidéo *Londres brûle-t-il ?* ne durait que cinq minutes. Elle s'ouvrait sur un plan de silos. Compte à rebours. Lancement. Londres était pris sous le feu, non point de missiles, mais d'énormes Wynne nues qui, en se précipitant sur la ville, laissaient des arcs-en-ciel dans le ciel avant d'exploser. En lieu et place de flammes s'élevait alors une végétation verdoyante ; arbres et buissons recouvraient tous les immeubles de la cité bientôt enfouie sous une forêt dense. La caméra s'arrêtait ensuite sur une clairière où jouait un groupe appelé Flog. C'est lui qui avait composé la langoureuse bande sonore. Puis le tempo s'accélérait, les musiciens jouaient de plus en plus vite jusqu'au moment où leurs instruments prenaient feu, consumant artistes et forêt. Le dernier plan était un panoramique sur des cendres et des débris de bois calcinés. Cage jugea cette vidéo idiote.

Qui aurait pu prévoir que les adolescents britanniques allaient choisir ce moment précis pour s'enticher de Flog ? Au moment de la réalisation de *Londres brûle-t-il ?*, nul n'avait entendu parler de Flog. En l'espace d'un mois, le groupe passa d'un sous-sol de Leeds à un étage du *Claridge's* à Londres. Tod ne gagna certes pas beaucoup d'argent avec cette vidéo, mais il se fit un nom. Le gamin qui s'était un jour comparé à Nam June Paik faisait désormais des vidéos pour des gamins dingues de musique.

Wynne et lui habitaient dans un hôtel-capsule de Battersea. Vu ses moyens, Wynne aurait pu vivre mieux. Il insistait pour vivre selon ses revenus. Il y avait là près de deux cents capsules en plastique serrées dans ce qui avait été autrefois un entrepôt. Chacune avait quelque trois mètres de long ; les simples faisaient un mètre et demi de diamètre, les doubles deux. Pour tout mobilier, elles bénéficiaient d'un placard installé sous un matelas de colloïde, d'un terminal de télécommunicateur et d'un minuscule jacuzzi en guise d'évier. Il y avait toujours la queue pour la douche. Les toilettes sentaient mauvais.

Pour Tod, c'était très bien ; il passait la majeure partie de son temps à hanter les laboratoires vidéo ou à traiter avec des imprésarios. Il disposait même d'un bureau chez VidStar et d'une séance régulière de synthétiseur entre quatre et cinq heures du matin les mardis, jeudis et samedis. Mais Wynne n'avait aucun rôle, aucune fonction chez VidStar. Certes, ils sortaient presque tous les soirs pour écouter des orchestres ou regarder des vidéos de Tod dans des clubs de la ville, mais Wynne n'avait apparemment pas grand-chose à faire. Cage n'arrivait pas à comprendre pourquoi elle paraissait si heureuse.

« Parce que je suis amoureuse, lui dit-elle. Pour la première fois de ma vie.

— J'en suis content pour toi, Wynne. Crois-moi. » Ils étaient installés dans un pub devant une *lager* et attendaient que Tod termine son travail et les rejoigne pour le dîner. L'endroit était obscur. Il était plus facile de mentir dans la pénombre. « Mais combien de temps pourras-tu rester sans rien faire ? Sans rien faire pour toi ?

— Pour devenir célèbre ? Comme toi ? » Elle éclata de rire tout en caressant du doigt le rebord de son verre. « Pourquoi devrais-je m'en préoccuper maintenant, Tony ? Tu m'as dit toi-même qu'il me fallait prendre le temps de respirer lorsque j'aurais fini le lycée.

— J'ai beaucoup réfléchi depuis que tu es partie avec Tod. Tu pourrais entrer dans n'importe quelle école ou université, si tu voulais.

— Tu sais ce que Tod pense de ce genre de choses. Cela dit, j'ai songé à suivre des cours d'économie et de commerce. J'ai pensé que je pourrais devenir l'imprésario de Tod. Il aurait ainsi davantage de temps à consacrer à la création. Il est vraiment bon et pourtant il continue à apprendre, à s'informer. C'est incroyable. Tu as eu l'occasion de voir *Londres brûle-t-il ?* »

Cage acquiesça.

« Tu as reconnu les femmes ?

— Bien sûr. »

Elle sourit. *Elle était fière d'apparaître dans la vidéo de Tod.* Cage se rendait compte que son plan d'abstention avait été une erreur, une grosse, grosse erreur. Il allait lui falloir intervenir dans leur relation sous peine de perdre Wynne à tout jamais.

« Bonnes nouvelles », déclara Tod en se glissant sur la banquette aux côtés de Wynne. Ils s'embrassèrent. « Je leur ai vendu mon idée. J'ai obtenu une commission pour tourner une vidéo de trente minutes au festival. »

Wynne l'enlaça. « C'est formidable, Tod. Je savais que tu allais réussir.

— Au festival ? demanda Cage. De quoi parlez-vous ?

— Vous savez bien ! » Tod termina le verre de *lager* de Wynne. « Vous ne cessez de nous en parler ; c'est d'ailleurs comme ça que j'y ai pensé. Je vais faire une vidéo sur la fête du solstice. À Stonehenge. »

L'histoire reste muette quant à la date à laquelle la drogue fit son apparition à Stonehenge. Cependant, il ne fait guère de doute que la plupart des hallucinogènes majeurs disponibles en 1974 furent ingérés durant le premier festival de Stonehenge. Radio Caroline, station pirate offshore, avait incité ses auditeurs à se rendre à Stonehenge pour y célébrer « l'amour et la conscience de soi ». Cette année-là, au jour du solstice, une horde cradingue de fans qui allaient sur leurs vingt ans s'installa dans un champ voisin du parking. À l'époque la musique à la mode s'appelait *rock*, et cela, selon toute apparence, sans jeu de mot délibéré. Le plat pays bordant les ruines se hérissait de tentes et de tipis, de voitures et de caravanes. Les guitares électriques hurlaient et des fragrances marijuanesques embaumaient la brise estivale. Une vaste humanité psychédélique s'était rassemblée pour l'occasion : le couple binoclard de Des Moines avec leurs

chemises assorties en polyester ; l'ingénieur japonais souriant qui filmait à perdre haleine ; la jeune mère de famille de Luton allaitant son fils sur la pierre de l'autel, le policier d'Amesbury, les mains dans le dos, debout au pied du cercle extérieur ; le druide de Leicester dans sa robe de cérémonie blanche ; l'adolescent chevelu de Dorking, grimpé sur le grand trilithe, et hurlant quelque chose à propos de Jésus, des Ovnis, du soleil et des Beatles. Le festival a toujours été l'un des meilleurs cadres pour la défonce. Les pionniers des hallucinogènes avaient d'ailleurs une expression colorée pour désigner les chocs radicaux auxquels une telle expérience soumettait la perception, la fascinante étrangeté de tout cela. Du festival de Stonehenge, ils auraient affirmé qu'il vous faisait péter la tête.

Pour ce festival de cinq jours, Wynne et Tod se firent envoyer leur capsule ou plutôt leur lit-capsule de Battersea à Stonehenge. De fait, il y en avait près d'un millier dans le vieux parking situé de l'autre côté de l'A 360 par rapport au dôme qui protégeait désormais les pierres. Les capsules ressemblaient à des gélules géantes d'Essor éparpillées dans l'herbe. Au milieu, il y avait également des bulles extensibles, des tentes de Gore-Tex à géométrie variable, des aéroglisseurs et des voitures, et même des gens installés sur des chaises pliantes à l'abri de parasols multicolores. Cage était descendu dans un hôtel d'Amesbury et regardait le festival sur le télécommunicateur.

La veille du solstice, il réussit à convaincre Tod et Wynne d'accepter une invitation à dîner en ville. Il attendit le dessert pour lancer sa proposition.

« Je ne sais pas. » Tod paraissait dubitatif. « C'est le dernier jour demain. Le grand jour. Je ne sais pas s'il est bien raisonnable que je prenne des drogues expérimentales. »

Cage avait prévu la réaction de Tod. Il comptait sur Wynne. « Ô Tod, dit-elle, tu serais le seul à ne pas être défoncé. Pourquoi refuser l'esprit du festival ? » Ses yeux brillaient d'un éclat curieux. « Regarde, combien d'heures de pellicule as-tu déjà tournées ? Quarante, cinquante ? Ils n'ont demandé qu'une demi-heure. Et même si tu rates quelque chose, tu peux toujours synthétiser.

— Je sais, répondit-il, agacé. Je suis fatigué, voilà tout.

C'est à peine si je peux réfléchir pour l'instant. » Il dégustait son bordeaux. « Je dis peut-être, O.K. ? Peut-être. Expliquez-moi tout encore une

fois depuis le début. »

Cage commença par affirmer que *Londres brûle-t-il* ? l'avait impressionné ; il prétendit vouloir mieux connaître Tod, comprendre son art. Cage parla de l'idée qui lui était venue en regardant le festival sur le télécommunicateur. Pourquoi ne prendraient-ils pas Share avant d'aller célébrer tous ensemble la fête du solstice, où ils pourraient s'appuyer sur Stonehenge, la foule et sur eux-mêmes comme autant d'éléments pour forger leur expérience ? Cage suggéra que l'esthétique du hasard constituait une réponse au problème de la sélection. Il ajouta qu'ils approchaient peut-être d'une découverte historique ; Share pourrait être un moyen nouveau permettant aux non-artistes de participer au processus de la création artistique.

Cage ne précisa pas qu'il avait additionné la dose de Tod d'un anticholinergique qui anéantirait complètement ses défenses psychologiques. Lorsque ce dernier serait privé de ses résistances, incapable de mentir, Cage le questionnerait. Il l'obligerait à dire la vérité ; il forcerait Wynne à admettre que ce blanc-bec l'utilisait pour asseoir sa carrière. Alors Wynne verrait à son tour cette laideur que Cage avait toujours distinguée derrière ce visage séduisant. Lorsque Tod avouerait la fragilité de ses sentiments à l'égard de la jeune fille, c'en serait fini de leur histoire.

« Allez, Tod, fit Wynne. Il y a longtemps que nous n'avons rien pris ensemble. J'en ai assez de me défoncer toute seule. Et quand Tony conseille un truc pareil, tu peux être sûr qu'il y a un flash d'enfer à la clé.

— Vous êtes sûr que je pourrai travailler même avec ce truc ? » Les réticences de Tod s'effiloçaient. « Je ne veux pas perdre ma journée à filmer des tiges d'herbes.

— J'apporterai quelque chose pour neutraliser le produit. En cas de problème, vous aurez ainsi la possibilité de vous récupérer. Ne vous inquiétez pas, Tod. En fait, Share devrait accentuer votre appréciation visuelle. N'affirmez-vous pas que le langage gêne l'expression artistique ? Or Share balaie la superstructure des préconceptions. Vous ne pourrez pas identifier vos visions ; vous verrez, voilà tout. Et avec les yeux d'un enfant, Tod. Songez-y. »

L'espace d'un moment, Cage se demanda s'il n'en avait pas trop fait. Wynne reportait maintenant son attention sur son discours plutôt que sur la réaction de Tod. Il sentait le poids de son regard aigu, mais il l'éluda. Le

serveur lui apporta l'addition et, tout en la réglant, Cage usa de sa dernière carte, véritable hameçon.

« Si vous avez peur d'essayer, Tod, dites-le. Il s'agit d'une nouveauté après tout. Personne ne pourrait vous reprocher d'y renoncer.

— Très bien, monsieur. » En authentique Britannique, le serveur faisait mine de n'avoir rien entendu tandis que Cage lui tendait le chèque. « Merci, monsieur.

— Cependant, poursuivit Cage, je crois en Share et je crois en vous. D'ailleurs, j'aimerais, lorsque vous aurez fini, présenter votre vidéo à Western Amusement. Ils n'ont pas encore décidé comment distribuer Share. Si cette vidéo est aussi bonne que je le pense, le problème sera réglé. Je me débrouillerai pour qu'ils l'achètent. Vous deviendrez alors le porte-parole – que dis-je, le père – d'une nouvelle forme de collaboration artistique. »

Cette fois, il tenait Tod, il le savait. C'est ce que ce gamin avait toujours voulu. Dès le début, Cage avait vu clair : Tod avait séduit Wynne par intérêt professionnel. D'accord, autant lui offrir cette ouverture auprès d'une multinationale des loisirs – et à ses propres conditions. Autant le laisser croire qu'il avait manipulé Cage. Ce n'était pas important du moment que Cage retrouvait Wynne.

« Où veux-tu en venir, Tony ? » s'écria Wynne. Son teint bleu affichait une grande pâleur. Sans doute devinait-elle les manœuvres de Cage...

« Où je veux en venir ? » Cage se levait, riait. « Je n'en suis pas vraiment sûr. C'est tout le piquant de la chose, non ?

— Entendu. » À son tour, Tod se levait. « J'essaierai votre truc.

— Tony. » Wynne regardait les deux hommes.

« Que se passe-t-il ? » demanda Wynne en désignant Stonehenge. Des éclairs trouaient l'obscurité, éclairant la foule debout à l'entrée du dôme.

« Un son et lumière, expliqua Cage. Les techniciens holographistes du ministère de l'Environnement ont ainsi trouvé le moyen de soutirer quelques doublons de plus aux touristes. » Ils continuaient à avancer sur l'A 360, où la navette d'Amesbury les avait déposés. « Regarde ce qui suit. »

Quelques secondes plus tard, deux arcs-en-ciel laser chatoyaient entre les pierres. « Les super-tubes de Stonehenge », déclara Tod avec mépris. « C'est ici que Constable et Turner ont réalisé certains de leurs meilleurs tableaux. Turner, fidèle à son emphase habituelle, joua d'éclairs, de bergers

morts et de chiens hurlants. Quant à Constable, il s'efforça de raviver ses tristes aquarelles avec un double arc-en-ciel. »

Cage se mordit la lèvre pour ne rien répondre. Il n'avait pas vraiment besoin d'un cours sur Stonehenge, surtout venant de Tod. Après tout, ne possédait-il pas l'un des dessins que Constable avait faits de Stonehenge ?

Tod abaissa la visière de son casque VidStar ; il ressemblait ainsi à une mante religieuse aux yeux globuleux. Cage entendait le bruit de minuscules moteurs indiquant que les caméras jumelles étaient entrées en action. « Est-ce que ça vient aussi pour vous ? demanda Wynne.

— J'ai fait beaucoup de recherches sur cet endroit, vous savez, poursuivait Tod. Les gens qui sont venus ici, c'est incroyable.

— Oui, fit Cage. J'éprouve une sensation de fraîcheur humide sur ma nuque – comme de la boue. » Ils avaient absorbé les capsules de Share dans la pénombre du trajet. « Quelle heure est-il ?

— Quatre heures dix-huit. » Tod glissa une disquette vierge dans l'unité d'entraînement attachée à sa ceinture. « Lever de soleil à cinq heures sept. »

Cage se tourna vers le nord-est ; le ciel commençait déjà à s'éclairer. Les étoiles ressemblaient à des mites de cristal happées par la grisaille.

« Elles arrivent par vagues, fit Wynne. Les hallucinations.

— Oui », répondit Cage. Il ressentait comme un picotement au fond des yeux. Quelque chose allait de travers, il le savait, mais il ne parvenait pas à deviner quoi.

Ils passèrent devant l'inévitable poste de surveillance de la Ligue antidrogue ; par chance, personne ne reconnut Cage. Enfin ils atteignirent un couloir de fils barbelés qui fendait la foule et menait au dôme. À l'autre bout du couloir cheminait une troupe de fantômes habillés de longues robes blanches ; certains arboraient des lunettes. Us transportaient des coupes en cuivre, des branches d'arbre et des bannières offrant des images de serpents et de pentacles. Hommes et femmes, ils semblaient âgés. Ils psalmodiaient un chant qui faisait penser au bruit du vent soufflant dans les feuilles tombées. De vieux fantômes desséchés, chiffonnés et déterminés, repliés sur leur moi profond comme s'ils cherchaient dans leur esprit la solution d'un problème d'échecs.

« Les druides », remarqua Tod. Ces mots rompirent l'état de transe et un frisson dansa sur les épaules de Cage. Il jeta un coup d'œil vers Wynne, vit immédiatement qu'elle éprouvait des sensations analogues. Dans la

lueur de l'aube naissante, un sourire de connivence éclaira le visage de la jeune fille.

« Ça va ? » lui demanda Tod.

Elle éclata de rire. « Non. »

Tod fronça les sourcils et passa le bras autour de ses épaules. « Allons-y. Il nous faudra contourner le dôme si nous voulons voir le soleil se lever sur la pierre dressée. »

Ils se frayèrent un chemin à travers la foule vers le côté sud-ouest du dôme. L'espace entre les deux enveloppes était vide désormais, et Cage apercevait la procession de druides qui entourait le cercle de grès. Tous se dirigeaient vers le nord-est pour se trouver face à la pierre dressée et au soleil levant.

« Voilà, fit Tod. Nous sommes juste dans l'axe. »

La grosse dame debout à côté de Cage rayonnait. À l'exception de cuissardes en cuir cloutées, elle était nue. Sa peau brillait d'un doux éclat vert tandis que ses mamelons et ses poils arboraient une teinte orange vif. À chacun de ses mouvements, la graisse roulait comme des vagues baignées de lumière lunaire. Tout d'abord, il crut à une nouvelle hallucination. À un accident de parcours.

« Tu la vois, toi aussi ? chuchota Wynne.

— C'est un ver luisant. » Tod ne fit aucun effort pour baisser le ton et la dame verte les dévisagea.

Wynne hocha la tête comme si elle avait compris. Cage posa la main contre son oreille. « Qu'est-ce qu'un ver luisant ?

— Elle s'est fait faire une teinture corporelle luminescente », lui fut-il répondu dans un murmure.

Tod éclata de rire en braquant ses objectifs sur elle. « Savez-vous à quel point ce truc est cancérigène ? Quatre-vingts pour cent de mortalité après cinq ans. »

La démarche dandinante, elle approcha de lui. « Et alors, Flash, c'est mon corps, non ? » Cage sursauta lorsqu'elle glissa la main autour de la taille de Tod. « Tu ne ferais pas une vidéo, Flash ? Et je suis dedans ?

— Exact, dit-il. Tout le monde peut être célèbre l'espace de dix minutes. Tu sais que la caméra t'adore, ver luisant. C'est pour ça que tu as choisi ces couleurs. »

Elle pouffa. « T'es avec quelqu'un, Flash ?

— Non, pas maintenant, ver luisant. Le soleil se lève. »

Autour d'eux, photographes amateurs et cameramen professionnels commençaient à se battre pour une bonne place. Tod, qui jouait habilement des coudes, ne put être délogé. Au nord-est, le cercle brillant du soleil apparut au-dessus des arbres. À l'intérieur du dôme, les druides levèrent leurs cors pour saluer l'arrivée d'un jour nouveau. À l'extérieur, ce n'était que cris inarticulés et applaudissements polis. Un homme à longue barbe roula sur le sol en aboyant.

« Mais il n'y a pas d'alignement », protestait quelque crétin. « Le soleil est mal placé. »

L'astre solaire avait éclairci les arbres et courait sur l'horizon aux reflets brique. Cage ferma les yeux, mais la vision ne se dissipa point : rouge sang, bleu éclatant, des veines frémissantes sous sa surface.

« Le soleil n'est pas mal placé », dit un homme à qui la caméra tenait lieu de tête. « Stonehenge n'est pas vraiment dans l'alignement. Ne l'a jamais été. C'est un mythe. »

Bien qu'il n'eût pas immédiatement reconnu l'homme, Cage sentit qu'il haïssait cette voix moqueuse. Quand il ouvrit les yeux à nouveau, le soleil avait déjà nettement grimpé dans le ciel. Quelques instants plus tard, il passait au-dessus de la pierre dressée, à l'autre bout de Stonehenge. Là, il parut arrêter sa course, comme s'il était soutenu en l'air par un seul bloc de grès brut de cinq mètres de haut. Monolithes verticaux et linteaux du cercle externe cernaient sa vision. C'était comme s'il se tenait sur l'échine de l'univers. Il était envoûté : des hommes vêtus de peau de bêtes avaient construit un édifice capable de capturer une étoile. Autour, la foule demeurait silencieuse, ou peut-être Cage avait-il cessé de percevoir tout ce qui n'appartenait pas à sa vision de feu solaire et de pierres. Puis l'instant s'évanouit. Le soleil reprit sa course ascensionnelle.

« Cela ressemble à une embrasure de porte, s'écria le ver luisant. Ouverte sur un autre monde. » Dans la lumière de l'aube, elle paraissait pâle.

Embrasure de porte. Le mot envahit son esprit. *Des embrasures de portes empilées les unes sur les autres.* Quelqu'un déclara : « Je dirais qu'il y a quatre degrés de moins. » Cage vit des gens s'accroupir pour aider l'homme qui aboyait.

« Tony ? » Une jeune femme étrange et belle lui avait pris la main. Sa voix lui revenait en un écho déformé : babil flou d'un bébé, cri joyeux d'un enfant. Dans la lumière douce, il la regarda en cillant. Peau bleue, cheveux

hérissés, elle était vêtue d'argent : écrin pour un saphir. Son visage, un bijou. Précieux. Cage était en train de tomber amoureux.

« Qui êtes-vous ? » Il n'avait plus de souvenir.

« Elles arrivent par vagues », dit-elle. Il ne comprenait pas.

« Il plane tellement qu'il se prend les pieds dans les nuages », dit la tête-caméra à la voix moqueuse.

« Qui êtes-vous ? » Cage prit sa main, la serra dans la sienne.

« C'est moi, Tony. » La belle jeune femme riait. Cage voulut rire aussi.
« Wynne. »

Wynne. Il se répéta ce nom encore et encore, frissonnant de plaisir à chaque fois. Wynne. Sa Wynne.

« Et moi, je suis Tod, vous vous souvenez ? » La tête-caméra paraissait écœurée. « Mon Dieu ! Heureusement que j'ai balancé ce truc. Regardez-vous tous les deux. Elle ne peut s'arrêter de rire et vous, vous avez l'air d'un catatonique. Mais comment aurais-je pu travailler ? Vous vous rendez compte à quel point vous êtes défoncés ? »

Tod. Cage se débattit au milieu d'une nouvelle vague d'hallucinations, essaya de se souvenir. Un plan... obliger Tod à ouvrir les yeux de Wynne... Cage le savait depuis le début. Mais si Tod n'avait rien pris, c'était mauvais.
« Vous n'avez pas pris... ? »

— Bon sang, non ! » Tod se retourna. Cage sentit les yeux d'insecte qui jaugeaient, enregistraient, jugeaient. « Je ne suis pas aussi naïf que vous le croyez. J'ai décidé de faire semblant, de voir d'abord comment vous réagissiez. Je savais que je pourrais toujours vous rattraper au cas où l'expérience aurait été chouette. »

Il y eut alors une petite lumière rouge qui clignota au beau milieu du casque de Tod. « Coupez-moi ça, salaud, s'écria Cage. Vous n'allez pas me prendre sur votre saleté de... votre bon Dieu de saleté... »

— Ah non ? » Cage distinguait un sourire sous la visière. « Vous êtes un personnage célèbre. Vous nous appartenez. »

— Tod, fit Wynne. Ne le provoque pas. »

La lumière rouge s'éteignit. Il releva sa visière et tendit la main vers la jeune femme. Elle abandonna Cage et alla vers lui.

« Allons faire un tour, Wynne. Je veux te parler. »

Tandis qu'il les regardait s'éloigner, Cage eut l'impression de se transformer en statue. Il l'avait perdue. La foule tourbillonna autour d'eux, les engloutit.

« Ne seriez-vous pas Tony Cage ? »

Interloqué, il observa une femme d'âge mûr qui portait une robe d'humeur. Elle vira du bleu au vert argent quand la dame interpella son mari. « Marv, viens vite. » Un homme bedonnant en vêtements isothermes répondit à son appel. « Vous êtes bien Tony Cage, n'est-ce pas ? »

Cage ne put ouvrir la bouche. L'homme serra sa main inerte.

« Bien sûr, nous vous avons vu sur le télécommunicateur. Des tas de fois. Nous venons des États-Unis. Du New Hampshire. Nous avons essayé toutes vos drogues.

— Mais c'est Essor notre préférée. Je m'appelle Sylvie. Nous sommes retraités. » La robe s'éclaira, passa du jaune citron au vert. Cage ne pouvait regarder son interlocutrice en face.

« Moi, je m'appelle Marv. Dites donc, vous avez l'air drôlement défoncé. Qu'avez-vous pris ? Quelque chose de nouveau ? »

Des têtes se retournaient. « Excusez-moi. » Sa langue était de pierre. « Je ne me sens pas très bien. Il faut que je... » Sur ce, il s'éloigna en titubant de ses fans hystériques. Par chance, ils ne le suivirent pas.

Combien de temps erra-t-il au milieu de la foule, comment s'éclipsa-t-il, que cherchait-il exactement ? Autant de questions dont il ne garda pas le souvenir. Un soupçon effroyable l'obsédait. Peut-être la dose clochait-elle ? Enfin les druides en terminèrent avec leur service et le dôme fut ouvert au public. Il dériva au gré d'un flot humain pour finalement échouer sur la pierre des Sacrifices.

La pierre des Sacrifices était un bloc de grès couvert de lichen situé à une trentaine de mètres du cercle externe : le bon endroit pour s'asseoir et observer, loin du brouhaha qui s'élevait autour des monolithes. La surface de la pierre était granuleuse, ponctuée de trous. D'aucuns avaient cru que ces cavités naturelles servaient à recevoir le sang sacrificiel, humain et animal. Un autre mythe encore, vu que le bloc se dressait verticalement à l'origine. Maintenant, Cage et la pierre, leurs fondations minées, leurs buts perdus, n'étaient plus que deux choses déchues. Leurs existences reposaient sur un état de conscience assez voisin. Les pensées de Cage étaient des pensées de grès, sa compréhension celle du roc.

Le soleil montait. Cage avait chaud. La température corporelle des gens associée à la chaleur du soleil saturaient la climatisation du dôme. Il ne fit rien. Les vagues d'hallucinations semblaient refluer. La foule avait escaladé le cercle externe et marchait le long des linteaux. Une femme

entreprit de se déshabiller. Les gens applaudirent et l'encouragèrent à poursuivre. « La vestale, la vestale », hurlaient-ils. Tout près, un petit garçon observait la scène avec intérêt tout en pressant un flacon jetable rempli de cidre. Cage avait soif ; il ne fit rien. Quand il eut fini, le petit garçon laissa tomber son flacon à terre et s'éloigna. Un policier, qui se tenait sous le cercle, s'avança pour regarder l'effeuilleuse se défaire de sa culotte. La foule rugit et elle lui accorda une faveur supplémentaire. C'était une amputée ; elle ôta sa prothèse d'avant-bras et l'agita au-dessus de sa tête. Le monde devenait fou, tentait, d'entraîner Cage à sa suite. Il mit un neuroleptique dans sa seringue et se l'injecta dans le bras.

« Tony. »

Il n'y avait pas de Tony. Il n'y avait qu'une pierre.

« Hé ! » Un étranger le secoua. « C'est moi, Tod. Il y a quelque chose qui cloche avec Wynne ! Qu'avez-vous pris ? On a besoin de le savoir.

— Par vagues. » Cage se mit à rire. « Elles arrivent par vagues. » Maintenant, il savait. Des hallucinations. Mais pas à cause de Share. Il riait tant qu'il tomba à la renverse sur la pierre. « Belotti ! » Ce pauvre Bobby avait fini par se venger - après tant d'années. La drogue était pure certes, mais la dose... trop forte. Un hallucinogène. Dangereux, avait-il dit. Imprévisible. C'est lui qui était imprévisible, ce vieux... « Salopard ! » Cage suffoquait.

« Il lui faut de l'oxygène. Vite.

— Regardez ses yeux ! »

Quand la dernière vague le frappa, Cage s'agrippa à la pierre. La foule disparut. Le dôme s'évanouit. Le parking, l'A 360, tout signe de civilisation- effacés. Puis les pierres s'éveillèrent et se mirent à danser. Celles qui gisaient à terre se redressèrent. Une route surgit de l'herbe. La pierre des Sacrifices se cabra et, en se relevant, le rejeta. Un bloc identique apparut à côté d'elle : une porte. Il voulut la franchir, descendre la route, contempler Stonehenge dans sa totalité. Mais la magie l'en empêchait. Dans un monde où tout était expliqué, décortiqué, seule la magie la plus puissante et la plus subtile avait survécu, la magie qui n'opérait que dans l'esprit. Un sort. Une race ignorante et disparue avait jeté un sort sur l'imagination du monde. Dans sa splendeur primitive, Stonehenge défiait quiconque de comprendre sa signification et cependant son secret demeurait à jamais enfermé derrière les impénétrables murs du temps.

« Allongez-le ici.

— Tony !

— Il ne peut vous entendre. »

Brusquement, ils l'entouraient tous. Tous ceux qui s'étaient tenus là où Cage se tenait maintenant. Politiciens, écrivains, peintres, historiens, savants et touristes – oui, même les touristes qui, en quête d'une heure de divertissement, avaient buté sur un éternel mystère. Tous ceux qui, en relevant le défi de Stonehenge, étaient tombés sous le coup du sort. Ils avaient, qui avec des mots, qui avec des images, tenté de percer le secret, mais tout ce qu'ils avaient vu, c'était eux-mêmes. Le soleil devint alors très brillant, et les côtés des pierres prirent une couleur argent. Cage voyait tous les fantômes qui se reflétaient dans les pierres éclatantes. Il se voyait.

« Tony, vous m'entendez ? Wynne fait une sorte de syncope. Il faut que vous nous disiez. »

Cage aperçut son propre reflet dans la pierre des sacrifices. Quelle importance ? Il l'avait déjà perdue. L'image de Wynne parut chatoyer. Lui ressemblait à un fantôme ; la perspective de la mort ne lui déplaisait pas. Devenir pierre.

« Réveillez-vous. Vous devez la sauver. *C'est votre fille, bon sang !*

— Non. » À cet instant précis, le reflet de Cage s'effaça de la pierre et il découvrit l'image de son double. Wynne. Qui souffrait. Il comprit qu'elle souffrait depuis longtemps, qu'elle avait dissimulé sa souffrance derrière un masque de produits chimiques et feint la solidité. Il aurait dû s'en douter. Prisonnier de la logique magique de l'hallucination, il ressentait véritablement sa souffrance et la certitude d'en être la cause le mettait au supplice. Ce n'était plus la drogue, mais Stonehenge qui l'obligeait à souffrir avec elle, Stonehenge qui créait un paysage magique où le voile des mots se trouvait déchiré, où l'esprit touchait directement l'esprit. Du moins Cage en avait-il l'impression. Un bruit lacéra cette vision : un hurlement. « Non ! » Les pierres s'effondrèrent, disparurent, mais Cage ne put échapper à la souffrance. Tous les mensonges qu'il s'était répétés s'écroulèrent. En un instant de grâce terrible, il comprit ce qu'il avait fait. À sa fille.

Tod avait perdu son casque qui, sans doute, gisait quelque part sur le gazon et filmait des brins d'herbe en gros plan. Sa peau, malgré sa teinte bleue, paraissait très pâle. Cage cilla, chercha à retrouver la question qu'on lui avait posée. Autour de sa tête, de ses poignets, on avait appliqué des électrodes. Un médecin suivait le tracé.

« Que lui avez-vous donné ? » demanda-t-il.

Les mains de Cage tremblaient tandis qu'il fouillait dans sa poche à la recherche de la seringue. « Tenez... une injection... neuroleptique. Elle en a besoin tout de suite. Tout de suite ! »

Le médecin, apparemment très jeune, semblait dubitatif. Cage se redressa, arracha l'électrode fixée sur sa tempe. « Vous savez qui je suis ? » L'univers tournait comme une toupie. « Faites-la-lui. »

Le médecin jeta un bref coup d'œil vers Tod, puis il s'empara de la seringue et courut vers les pierres dressées. Tod, les yeux rivés sur Cage, hésitait.

« Qu'avez-vous dit à Wynne ? » Cage essayait de se relever.

Tod passa un bras autour des épaules de Cage pour l'aider à retrouver son équilibre. « Ça va ?

— Lui avez-vous dit ? Qu'elle était ma fille ?

— C'est ce qu'elle pense. Nous nous disputons à ce sujet.

— Elle était ma maîtresse. Vous le savez, je suppose. Une nuit, elle est venue vers moi. Il y a trois ans. Nous étions tous les deux défoncés. Je n'ai pas pu... je n'ai pas pu la renvoyer. »

Tod regardait droit devant lui. « C'est ce qu'elle m'a dit. Elle a ajouté que c'était de sa faute. Ensuite, elle est tombée en syncope.

— Non. » Cage se voyait toujours ; il ne pourrait jamais plus cesser de se voir. « J'étais seul, je me suis débrouillé pour qu'elle le soit elle aussi. Et j'ai appelé ça de l'amour. » Les mots faillirent l'étouffer. « Où est-elle ? Conduisez-moi jusqu'à elle. » Ils firent quelques pas. « Vous l'aimez, Tod ?

— Je ne sais pas. » Il réfléchit un moment. « Ça y ressemble. »

Elle n'avait pas repris connaissance, mais la syncope se dissipait et le médecin disait que les signes cliniques étaient bons. Cage accompagna Tod à l'hôpital. Ils passèrent la journée à attendre ; ils parlèrent de tout, sauf de leur préoccupation majeure. Cage découvrait qu'il avait fait une erreur au sujet de Tod. Tant d'erreurs. Lorsque Wynne finit par reprendre conscience, Tod alla la voir. Seul.

« Je ne suis pas là, dit Cage. Dites-lui que je suis parti.

— Je ne peux pas faire cela.

— Dites-le-lui ! »

On n'accorda que dix minutes de visite à Tod, dix minutes pendant lesquelles Cage ne cessa de s'inquiéter : et si Tod le faisait appeler ?

« Elle va bien ?

— On dirait. Elle vous a demandé ; je lui ai dit que vous étiez parti récupérer dans votre chambre. Je lui ai dit qu'elle vous verrait demain. Ils la gardent pour la nuit.

— Je m'en vais, Tod. » Cage lui tendit la main. « Vous ne me verrez plus jamais.

— Quoi ? Vous ne pouvez lui faire ça. Elle a vu quelque chose ce matin, quelque chose qui la culpabilise horriblement. Si vous disparaissiez, elle se sentirait plus mal encore. Vous comprenez ? Vous lui devez de rester. »

Cage laissa sa main retomber. « Vous voulez que je me conduise en héros, Tod. Le problème, c'est que je suis lâche – je l'ai toujours été. Moi aussi, j'ai vu quelque chose aujourd'hui et je vais passer le reste de ma vie à essayer d'oublier. Elle... vous serez tous les deux mieux sans moi. »

Tod l'attrapa par les épaules. « Bon sang, je vous assure que vous la verrez demain. Écoutez-moi. Si vous l'aimez un tant soit peu...

— Je l'aime. » Cage se libéra. « Autant que je m'aime. »

Cette nuit même, il prit une navette de Heathrow à Shannon. Il savait que Tod avait raison ; c'était cruel et égoïste de s'enfuir ainsi. Tod avait le droit de penser ce qu'il voulait. Il ne saurait jamais combien Cage souffrait de renoncer ainsi à Wynne... Si Cage s'échappait, c'était vers la souffrance. Il espérait que Wynne comprendrait. Un jour. Sa belle Wynne. Il lui fallut quelques jours pour régler toutes ses affaires. Il lui laissa une fortune en actions Western Amusement. Il prépara une cassette à son intention, lui dit adieu.

La brume s'agrippe à la terre. Aux yeux de Cage, la grisaille ardoisée de la baie de Galway évoque le grès. Le caisson cryogénique attend, réglé sur cent ans. Cela suffira-t-il à sauver Wynne ? À le sauver ? Il n'en sait rien. Il sait qu'il ne la reverra probablement jamais. Mais, pour quelque temps du moins, il connaîtra la paix. Il dormira de l'impénétrable sommeil des pierres.

Petra

GREG BEAR

Titre original :

Petra

© 1982, by Greg Bear

Première parution dans *Omni*, février 1982.

C'est en 1966 que Greg Bear vendit sa première nouvelle – il avait alors quinze ans. Il lui fallut cependant attendre la fin des années soixante-dix et le début des années quatre-vingt pour donner sa vraie mesure, quand une rafale de nouvelles et de romans l'eurent désigné comme un écrivain à suivre.

L'œuvre de Greg Bear s'ancre dans la meilleure tradition intellectuelle de la S-F. Auteur prolifique et discipliné, il accorde une grande valeur à la rigueur spéculative et au respect du fait scientifique. Cette attitude le lie à la S-F pure et dure traditionnelle – malgré une production fort appréciée dans le domaine de la « fantasy ».

Au fil de sa carrière, les ressources de son imagination devaient se manifester d'une façon d'autant plus frappante qu'elles étaient servies par un solide métier. Une telle combinaison a engendré une S-F radicalement « hard » animée d'une grande puissance visionnaire, comme le démontrent des romans aussi largement appréciés que *La Musique du sang* et *Eon*.

La nouvelle suivante, publiée au début de 1982, a marqué chez l'auteur un saut quantique qui lui a fait dépasser les limites traditionnelles pour l'entraîner dans des domaines neufs et passablement ahurissants. De par son traitement soigné et détaillé d'un concept franchement fantastique, elle révèle la technique de Bear à son sommet.

« Dieu est mort, Dieu est mort »... Perdition !

Quand Dieu mourra, vous le saurez.

Confessions de saint Augustin

Je suis l'un de ces fils monstrueux faits de pierre et de chair ; impossible de le nier. Je n'ai aucun souvenir de ma mère. Il est possible qu'elle m'ait abandonné peu après ma naissance. Très probablement, elle est morte. Mon père – hideuse chose à bec et à demi ailée, s'il ressemble à son fils – je ne l'ai jamais vu.

Pourquoi un tel malheureux voudrait-il jouer les historiens ? Je crois pouvoir pointer le moment où je fis ce choix. Il appartient à mes souvenirs les plus anciens, et doit s'être produit il y a une trentaine d'années, bien que j'aie la certitude d'avoir auparavant vécu de nombreuses années aujourd'hui perdues pour moi. Ce jour-là, je me tenais accroupi derrière les lourds rideaux poussiéreux d'un vestibule ; j'écoutai un prêtre raconter Mordieu à des novices, tous de pure chair. Ses mots sont toujours vivants dans ma mémoire.

« D'après mon estimation la plus précise, disait-il, Mordieu se produisit il y a environ soixante-dix ans. Les savants nient que les forces de la magie aient alors été libérées de par le monde, mais rares sont ceux qui contestent que Dieu, en tant que tel, soit mort. »

C'était faire montre d'une excessive sobriété langagière. Toutes les charnières de notre univers autrefois grandiose avaient cédé, l'axe basculé, les portes cosmiques s'étaient refermées à la volée et les règles de l'existence avaient perdu leurs fondements. N'importe, le prêtre continuait, d'une voix crispée de respect, à décrire cette époque.

« J'ai entendu des sages parler de ce lent déclin. Là où la pensée humaine était forte, le soudain ébranlement de la réalité prit des allures de petite secousse tellurique. Là où la pensée était faible, la réalité disparut, engloutie par le chaos. Toute illusion devint aussi tangible que la matière elle-même. » Sa voix tremblait d'émotion. « La douleur aveuglait, le sang s'embrasait dans nos veines, les os se brisaient, la chair se réduisait en poussière. L'acier coulait comme un liquide. L'ambre pleuvait des deux. Des foules se pressaient dans des rues qui ne correspondaient plus au moindre plan, si tant est que les plans eux-mêmes n'eussent pas été modifiés. Les hommes ne savaient que faire. Leurs faibles esprits ne pouvaient saisir... »

La plupart des humains, à ce que je comprends, étaient déjà bien trop irrationnels. Des peuples entiers disparurent, ou se transformèrent en d'incompréhensibles tourbillons de misère et de dépravation. On dit que quelques universités, bibliothèques et musées survécurent, mais nous n'avons à ce jour que peu de contacts avec eux.

Je pense souvent à ces malheureuses victimes des premiers temps de Mortdieu. Elles avaient connu un monde relativement stable ; nous nous sommes adaptés depuis lors. Les gens virent avec horreur les villes devenir forêts, leurs cauchemars prendre vie. Des corbeaux prodigues se perchèrent sur la cime d'arbres qui, naguère, avaient été des immeubles ; des cochons, debout sur leurs pattes arrière, parcoururent les rues au pas de course... et ainsi de suite. (Le prêtre ne poussait pas ses novices à méditer sur ces bizarreries. « La surexcitation, affirmait-il, attise la prolifération des monstres. »)

Notre Cathédrale survécut. Dans cette région, cependant, la rationalité s'était émoussée quelques siècles avant Mortdieu, pour être remplacée par une vague routine. La Cathédrale souffrit. Les survivants – clergé et employés, fidèles en quête d'un refuge – furent la proie de sinistres visions, et firent de sinistres rêves. Ils virent accéder à la vie toutes les sculptures de pierre de la Cathédrale. Dans un univers coupé de tout fondement, il suffisait d'un être capable de voir et de croire pour que mes aïeux abandonnent leur enveloppe de pierre et deviennent créature de chair. Des siècles de célibat minéral pesaient sur eux. Quarante-neuf nonnes avaient trouvé refuge dans la Cathédrale et, si l'on en croit quelques grossières légendes, ne se montrèrent point farouches. Mortdieu eut sur les fidèles un effet aphrodisiaque étonnant, et des acouplements eurent lieu.

De la durée de la gestation, on ignore tout car, à cette époque, la grande roue de pierre n'avait pas été lancée dans ce mouvement d'avant en arrière qui permet de compter les heures. De même, personne ne s'était vu octroyer la chaise de Chronos afin de surveiller ladite roue et fournir une ligne directrice pour les activités quotidiennes.

Mais la chair ne rejeta pas la pierre et c'est ainsi que naquirent les fils et les filles de chair et de pierre, dont je suis. Celles qui avaient forniqué avec des figures inhumaines furent chassées vers les plus hauts des recoins secrets pour y élever – ou éliminer – leur monstrueuse progéniture. Celles qui avaient accepté les étreintes des saints de pierre et autres figures humaines furent l'objet d'un moindre blâme, mais néanmoins bannies vers

les sphères supérieures. On érigea une structure de bois afin de diviser la grande nef en deux niveaux. Pour éviter que les ordures ne pleuvent, on tendit un drap de grosse toile au-dessus de l'échafaudage et, au premier niveau de la Cathédrale, les plus humains des fils de pierre et de chair s'attachèrent à créer une vie nouvelle.

J'ai longtemps essayé de comprendre comment un semblant d'ordre avait vu le jour. Selon la légende, ce fut l'archexistentialiste Jansard – celui-là même qui crucifia saint Argentine le bien-aimé – qui, se repentant à son erreur, découvrit que l'esprit et la pensée pouvaient apaiser la mer démontée de la réalité.

Le prêtre achevait son sermon, ô combien sommaire, en soulignant brièvement ce point : « À jamais privée du regard vigilant de Dieu, l'humanité dut s'emparer de la trame effilochée du monde. Les survivants – ceux qui avaient eu l'intelligence de préserver leur enveloppe chamelle – devinrent la seule force de cohésion au milieu du chaos. »

J'avais déjà acquis une maîtrise du langage suffisante pour comprendre les paroles du prêtre ; ma mémoire était bonne – elle l'est toujours – et ma curiosité naturelle me donnait envie d'en apprendre davantage.

En rampant derrière les rideaux poussiéreux qui tapissaient les murs de pierre, j'écoutais prêtres et nonnes psalmodier les Écritures à l'intention d'une volée d'enfants de chair. La scène se passait au rez-de-chaussée. C'est dire que j'étais en grand danger ; les êtres de pure chair regardaient les gens de mon espèce comme une abomination. Mais le risque méritait d'être couru.

Je parvins à dérober un psautier et appris à lire. Je volai d'autres livres ; ils m'aidèrent à définir mon propre monde en m'offrant les moyens de le comparer à d'autres univers. Tout d'abord, je ne crus pas à l'existence de ces autres mondes. Seule la Cathédrale s'inscrivait dans la réalité. J'ai encore des doutes, d'ailleurs. Lorsque je colle mon visage à l'œil-de-bœuf percé dans l'un des murs de ma chambre, j'aperçois la grande forêt et le fleuve qui entourent la Cathédrale, mais rien de plus. Aussi mon expérience des autres mondes est-elle loin d'être directe.

Peu importe. Je lis, mais n'ai rien d'un érudit. Ce qui m'intéresse, c'est l'histoire récente – l'ultime finalité engendrée par cette heure passée à l'écoute du prêtre. Du métaphysique au personnel pur.

Je suis petit – à peine quatre-vingt-dix centimètres – mais je me déplace avec rapidité dans la plupart des passages secrets. Je peux donc

observer sans attirer l'attention. Peut-être suis-je même le seul historien de notre communauté ? D'autres, qui prétendent à ce rôle, négligent ce qu'ils ont sous les yeux. Ils recherchent des vérités suprêmes, ou du moins de Grands Schémas ; ou, si vous préférez, une histoire où l'historien ne s'implique pas et se contente de regarder les autres. Si objectif que je m'efforce d'être, j'ai des sujets de prédilection...

Au moment où commence mon histoire, les enfants de pierre et de chair étaient encore en quête du Christ de pierre. Ceux d'entre nous qui étaient issus de l'union de gargouilles ou de statues de saints avec de malheureuses nonnes croyaient que notre salut résidait dans le grand célibataire de pierre, éveillé à la vie de concert avec toutes les autres statues.

Bien moins importants étaient les rendez-vous secrets de la fille de l'évêque avec un jeune homme de pierre et de chair. Pourtant, de telles rencontres étaient interdites, même entre gens de chair pure ; comme, de surcroît, ces amoureux n'étaient pas mariés, leur double péché m'intriguait.

Elle s'appelait Constantia et avait quatorze ans. La silhouette élancée, la chevelure brune et la poitrine pleine, elle avait un regard qui trahissait ce stupide culte du divin fréquent chez les filles de cet âge. Lui se prénommaient Corvus et avait quinze ans. Je ne me souviens pas très précisément de ses traits, mais il était assez beau et agile ; il escaladait les échafaudages presque aussi vite que moi. Je les découvris pour la première fois durant l'un de ces nombreux raids où j'allais voler des livres dans la réserve. Ils se tenaient dans la pénombre, mais j'ai l'œil perçant. Ils parlaient à voix basse, de manière hésitante. Quand je les vis, mon cœur se serra ; je songeais à leur tragédie, car je compris immédiatement que Corvus n'était pas de pure chair et que Constantia était la fille de l'évêque en personne. J'eus la vision du vieux tyran infligeant à Corvus le châtiment traditionnel pour de tels manquements aux règles de la moralité et de la hiérarchie : la castration. Pourtant, il y avait dans leur dialogue une douceur qui masquait presque la puanteur de la nef inférieure.

« As-tu déjà embrassé un homme ?

— Oui.

— Qui ça ?

— Mon frère. » Elle éclata de rire.

« Et puis ? » Sa voix s'était faite plus tranchante. Ce frère, il serait capable de le tuer, semblait-il dire.

« Jules, un ami.

— Où est-il ?

— Oh ! Il a disparu au cours d'une expédition pour ramasser du bois.

— Ah ! » Il l'embrassa à nouveau. Je suis un historien, pas un voyeur, je tairai donc l'éclosion de leur passion. Si Corvus avait eu le moindre bon sens, il aurait joui de sa conquête pour ne plus jamais revenir. Mais il lui était attaché et continua à la voir malgré le danger. C'était de la loyauté, de l'amour, de la fidélité, et c'était rare. Cela me fascinait.

Je viens de prendre le soleil un bon moment, de regarder le monde au-delà des arcs-boutants. Il fait beau. La Cathédrale ressemble à un lézard très ventru dont les arcs-boutants seraient les pattes. Chacun dispose à sa base de maisonnettes où les gargouilles à tête de dragon avaient coutume de se pencher au-dessus des arbres (ou de la ville, ou de tout ce qui se trouvait en contrebas). Aujourd'hui, des gens vivent là. Il n'en est pas toujours allé ainsi. Jadis, le soleil était interdit. Depuis leur enfance, Corvus et Constantia s'étaient vu refuser sa lumière de sorte que, malgré leur jeunesse éclatante, ils affichaient un visage blême et noirci par la fumée des chandelles et des lampes à huile. En ce temps-là, il fallait faire partie d'une expédition de ramassage de bois pour prendre un peu de soleil.

Après avoir espionné l'une des rencontres clandestines des jeunes amoureux, je rêvassai une heure dans un coin sombre, puis m'en allai rendre visite à l'apôtre Thomas ; le géant de cuivre était la seule forme humaine à vivre si haut dans la Cathédrale. Il arborait une règle graduée sur laquelle était gravé son véritable nom – on avait modelé l'apôtre d'après Viollet-le-Duc, qui avait autrefois restauré la Cathédrale. Il connaissait la Cathédrale mieux que quiconque et je l'admirais beaucoup. La plupart des monstres l'évitaient – par peur, sinon pour une autre raison. C'était un colosse, noir comme la nuit, mais tacheté de vert pâle, le visage plissé en une méditation éternelle. Il se trouvait assis non loin de la base de la flèche, dans sa traditionnelle niche de bois, à moins de six mètres de l'endroit où j'écris maintenant ces lignes, et méditait sur des temps que nul d'entre nous n'avait connus : des temps de joie et d'amours enfuies si l'on en croit certains ; selon d'autres, il songeait au fardeau qui lui incombait maintenant que la Cathédrale était devenue le centre de ce monde chaotique.

C'est le géant qui m'avait élu entre les hordes hideuses dès lors qu'il m'avait vu avec un psautier. Il m'encouragea à poursuivre mes efforts de lecture. « Tu as l'œil vif, me dit-il. Ta mobilité dénote ta vivacité d'esprit et tu es propre et sec. Tu n'es point creux comme les gargouilles ; tu as une substance. Pour notre salut à tous, sers-t'en pour apprendre les mystères de la cathédrale. »

Je m'y appliquai donc.

Il leva les yeux à mon entrée. Je m'assis sur un tronc à ses pieds et dis : « Une fille de chair fréquente un fils de pierre et de chair. »

Il haussa ses massives épaules. « Il ne peut en être autrement, avec le temps.

— N'est-ce pas un péché ?

— C'est un acte si monstrueux qu'il dépasse le péché pour devenir nécessité, fit-il. Cela se reproduira de plus en plus au fil des ans.

— Je crois qu'ils s'aiment, ou qu'ils vont s'aimer. »

Il hocha la tête. « À part moi, il n'y a que l'Autre à ne pas avoir forniqué durant la nuit de Mortdieu. Hormis l'Autre, je suis seul à pouvoir juger. »

J'attendis qu'il me donnât son jugement, mais il soupira et me tapota l'épaule. « Et je ne juge jamais, n'est-ce pas, mon vilain ami ?

— Jamais, répondis-je.

— Alors abandonne-moi à ma tristesse », ajouta-t-il en clignant de l'œil. « Et souhaitons-leur plus de force. »

L'évêque de la Cathédrale était un vieillard. D'après les commérages, il n'aurait pas été évêque avant Mortdieu ; il se serait agi d'un vagabond survenu durant le chaos, avant que la forêt n'ait remplacé la ville, qui se serait octroyé la responsabilité suprême de cette section de l'ancien domaine de Dieu en prétextant qu'on le lui avait demandé.

Il était petit, massif, doté d'énormes bras velus semblables aux mors d'un étau. Un jour, il avait tué une gargouille rien qu'en la serrant entre ses doigts, et pourtant les gargouilles, faute d'avoir des entrailles comme vous (je suppose) et moi, sont des êtres coriaces. Les cheveux qui ceignaient son crâne chauve étaient blancs, drus et indisciplinés, et ses sourcils saillaient au-dessus de son nez avec une souplesse merveilleuse. Tel un porc, il était toujours en rut, mangeait énormément et déféquait une merde liquide (aucun détail ne m'échappe). Un homme. de son temps s'il en fut.

C'était lui qui avait décrété le bannissement de tous ceux qui n'étaient pas de pure chair, le meurtre à vue de tous ceux qui n'avaient pas forme humaine.

Après ma visite au géant, je trouvai la nef inférieure en effervescence. On avait vu quelqu'un grimper dans l'échafaudage et on avait envoyé la troupe pour l'abattre. Il s'agissait de Corvus, bien entendu. J'étais meilleur grimpeur et connaissais à la perfection l'enchevêtrement des poutrelles ; aussi est-ce moi, quand il se trouva coincé dans un semblant de cul-de-sac, qui, dans la pénombre, lui indiquai du doigt un trou suffisamment grand pour qu'il puisse s'y glisser et se sauver. Il s'y précipita sans un mot de remerciement, mais je n'ai jamais été à cheval sur l'étiquette. Quant à moi, je pénétrai dans le mur de pierre par une fente de la largeur d'une main (menue) et me faufilai jusqu'en bas pour voir ce qui allait se passer. Des événements aussi excitants étaient rares.

Le bruit courait que la silhouette avait été aperçue en compagnie d'une fille, mais la foule ignorait l'identité de celle-ci. Les hommes et les femmes qui se pressaient dans l'atmosphère enfumée, entre les rangées de mesures à toit ouvert, bavardaient gaiement. À l'époque, castrations et exécutions comptaient parmi nos rares plaisirs ; je les appréciais moi aussi, mais il se trouvait que les victimes potentielles m'intéressaient et j'étais inquiet.

Mon inquiétude et mon intérêt furent plus forts que moi. Je me glissai dans une brèche que l'on n'avait pas réparée et tombai d'un côté de la ruelle courant entre le mur extérieur et les mesures. Un groupe d'adolescents crasseux me repéra. « Il est là ! hurlèrent-ils. Il n'a pas réussi à s'enfuir ! »

La troupe masquée de l'évêque a la liberté de circuler sur tous les niveaux. Elle faillit m'acculer ; elle m'attendait à un point crucial des escaliers – je devais les traverser pour atteindre l'étape suivante de ma fuite vers le salut – et m'obligea à rebrousser chemin. Je me targuais de connaître la Cathédrale de fond en comble, mais, tandis que je me carapatais comme un fou, je tombai sur un tunnel que je n'avais encore jamais remarqué. Il plongeait dans un épais mur de fondation. J'étais en sécurité pour le moment, mais craignais que l'on ne dénichât mes caches de nourriture et que l'on n'empoisonnât mes barils d'eau de pluie. Cela dit, je ne pouvais rien faire tant que mes poursuivants demeuraient dans les parages ; je décidai donc de consacrer ces heures d'angoisse à l'exploration du tunnel.

La Cathédrale est une source constante de surprises ; je me rends compte à présent que je ne connaissais pas alors la moitié de ce qu'elle

avait à offrir. Il est toujours de nouveaux moyens de se rendre d'un endroit à un autre (à mon avis, certains passages sont aménagés quand personne ne regarde) et il arrive même qu'il y ait de nouveaux endroits à découvrir. Tandis que les sbires de l'évêque reniflaient au-dessus de la brèche, près des escaliers – seul un enfant de deux ou trois ans aurait pu s'y introduire – je descendis une volée de marches grossières conduisant vers les profondeurs de la pierre. L'eau et la boue rendaient ma progression difficile, glissante. L'espace d'un moment, je me retrouvai dans une obscurité d'une opacité qui m'était encore inconnue – obscurité si dense que la seule absence de lumière ne suffisait pas à l'expliquer. Puis j'aperçus une faible lueur jaune en contrebas. Très prudemment, je ralentis pour avancer en silence. Passé une porte métallique rugueuse et rouillée, j'entrai dans les lieux d'où provenait la lumière. Il y flottait une odeur de pierre effritée, une senteur d'eau minérale, de gadoue – et la puanteur d'une gargouille morte. La bête gisait sur le sol de la pièce étroite ; elle paraissait morte depuis plusieurs mois, mais sentait toujours. J'ai déjà souligné combien il est difficile de tuer une gargouille – pourtant celle-ci avait été assassinée. Trois cierges, placés de fraîche date dans les niches autour de la pièce, frémissaient sous le courant d'air léger venant d'en haut. Malgré mes craintes, je traversai le dallage, m'emparai d'un cierge et examinai le tronçon suivant du tunnel.

Sur plusieurs mètres encore, il s'enfonçait dans les profondeurs pour aboutir à une nouvelle porte métallique. C'est là que je détectai une odeur qui m'était encore inconnue – l'odeur d'une pierre purissime, tel un jade rare ou un marbre immaculé. J'éprouvai comme une légère ivresse qui me fit presque éclater de rire, mais mon extrême prudence m'en empêcha. Je poussai la porte et fus accueilli par une bouffée d'air le plus frais, le plus doux, de cet air qui flotte auprès de la tombe d'un saint dont le corps ne corrompt point l'environnement mais repousse plutôt la putréfaction vers les profondeurs du néant. J'en demeurai le bec ouvert. À travers les ténèbres, la lueur de la chandelle était tombée sur une silhouette que je pris d'abord pour celle d'un petit enfant. Mais je changeai bientôt d'avis. La silhouette affichait plusieurs âges à la fois. Comme je cillai, elle prit la forme d'un homme d'une trentaine d'années, bien constitué, le front et les mains élégants, pâles comme la glace. Il avait les yeux rivés sur le mur derrière moi. Je me laissai tomber sur mes genoux squameux, posai mon front du mieux que je pus contre la pierre froide tout en frissonnant jusqu'au bout de mes ailes vestigielles. « Pardonne-moi, Joyau des

Espérances de l'Homme, dis-je. Pardonne-moi. » J'avais découvert la retraite du Christ de pierre.

« Tu es pardonné, répondit-il d'une voix lasse. Tôt ou tard, tu devais arriver jusqu'ici. Mieux vaut maintenant que plus tard, lorsque... » Sa voix s'estompa et Il secoua la tête. Il était très mince et seule l'enveloppait une robe grise qui portait encore les stigmates des siècles. « Pourquoi es-tu venu ?

— Pour échapper à la troupe de l'évêque. »

Il acquiesça. « Ah oui, l'évêque. Depuis combien de temps suis-je ici ?

— Depuis avant ma naissance, Seigneur. Soixante ou soixante-dix ans. » Il était si mince, presque éthéré, cet être en qui j'avais imaginé un solide charpentier. Je baissai la voix et l'implorai : « Que puis-je faire pour vous servir, Seigneur ?

— T'en aller.

— Je ne pourrai pas vivre avec un tel secret. Vous êtes le salut. Vous avez le pouvoir de renverser l'évêque et d'abolir la hiérarchie qui sépare les niveaux.

— Je ne suis ni général ni soldat. Va-t'en, je t'en prie et ne dis à pers... »

Je sentis un souffle d'air dans mon dos, puis le sifflement d'une arme. Je me jetai de côté et mes plumes se soulevèrent tandis qu'une épée de pierre me frôlait avant de heurter le sol. Le Christ leva la main. Toujours sous le choc, je découvris une bête qui me ressemblait fort. Le visage noir de fureur, elle me retourna mon regard, figée cependant par le pouvoir de Sa main. J'aurais dû me montrer plus prudent — la gargouille morte, les cierges neufs...

« Mais Seigneur, grogna la bête, il va parler.

— Non, fit le Christ. Il ne dira rien à personne. » Il me regardait presque sans me voir et murmura : « Va-t'en, va-t'en. »

En pleurs, je rampai et glissai dans la pénombre orangée qui baignait la Cathédrale. Je ne pouvais même pas aller voir le géant. J'avais été réduit au silence aussi sûrement que si l'on m'avait tranché la gorge.

Le lendemain matin, j'observai depuis un sombre recoin de l'échafaudage la foule s'attrouper autour d'un homme seul vêtu d'une robe crasseuse en toile de jute. Je l'avais déjà vu ; il s'appelait Psalo et, en témoignage de la magnanimité de l'évêque, on ne l'importunait pas. Geste symbolique ; la plupart des gens le considéraient comme à moitié fou.

Ce matin-là, pourtant, je prêtais l'oreille au discours de Psalo et découvris que ses paroles trouvaient chez moi un incroyable écho. Il exhortait l'évêque et ses sbires à laisser à nouveau entrer la lumière dans la Cathédrale en ôtant les bâches qui aveuglaient les fenêtres. Il avait déjà formulé cette revendication à laquelle l'évêque avait répondu comme de coutume – la lumière engendrerait un surcroît de chaos, car l'esprit humain était désormais un cloaque d'illusions. Au moindre encouragement, c'en serait fini de la sécurité des habitants de la Cathédrale.

À cette époque, je regardais sans plaisir croître l'amour de Constantia et de Corvus. Ils devenaient plus insouciantes. Leur dialogue se faisait plus hardi.

« Nous annoncerons notre mariage, disait Corvus.

— Ils ne le permettront jamais. Ils te... châtreront.

— Je suis malin. Ils ne m'attraperont jamais. L'Église a besoin de chefs, de révolutionnaires courageux. Si personne ne brise les traditions, tout le monde en souffrira.

— Je crains pour ta vie – et pour la mienne. Mon père serait capable de me rejeter comme un agneau malade.

— Ton père n'a rien d'un berger.

— C'est mon père », dit Constantia, les yeux grands ouverts, les lèvres pincées.

Assis le bec entre les pattes, les yeux mi-clos, je parvenais à imiter chaque déclaration avant même qu'elle ne soit formulée. L'amour éternel... l'espoir d'un avenir terne... conneries et mélo ! Tout cela, je l'avais lu dans des livres sentimentaux cachés dans le bric-à-brac d'une défunte nonne. Dès que j'eus fait ce rapprochement, mesuré l'immuable banalité – ainsi que la futilité – de ce que je voyais, et que je comparai le babillage de ces amoureux à l'infinie tristesse du Christ de pierre, je basculai de l'innocence au cynisme. La transition m'étourdit, ne laissant derrière elle que de maigres flaques de noble émotion, mais l'avenir me parut limpide. Corvus serait pris et exécuté ; sans mon aide, il aurait déjà été châtré sinon mis à mort. Constantia pleurerait, s'empoisonnerait ; les troubadours chanteraient cette histoire (ceux-là même qui auraient acclamé la mort de l'amant) ; moi-même, j'écrirais peut-être cette chronique à laquelle je songeais depuis longtemps et, plus tard, peut-être suivrais-je leurs traces, succombant à mon tour au péché d'ennui.

Au fil de la nuit, les choses devinrent plus discutables. Il était facile de fixer l'écran noir d'un mur, d'y laisser s'y matérialiser les rêves. Jadis, paraît-il, les rêves ne prenaient forme que durant le sommeil ou lors de brèves incursions dans l'imaginaire ; du moins l'ai-je déduit de mes lectures. Personnellement, je n'ai que trop souvent combattu ces choses nées de mes rêves qui, soudain libres et affamées, se détachaient du mur. Il arrive fréquemment que les gens meurent durant la nuit, dévorés par leurs propres cauchemars.

Ce soir-là, je m'endormis la tête pleine de visions du Christ de pierre. Je rêvai de saints hommes, d'anges et d'élus de Dieu. Comme j'en avais l'habitude, je m'éveillai en sursaut. L'un des personnages était resté en arrière. Les autres, je les distinguai qui allaient et venaient de l'autre côté de l'œil-de-bœuf, et faisaient en chuchotant des plans pour s'enfuir vers le paradis. L'apparition demeurée là formait une silhouette sombre dans un coin. Elle avait le souffle rauque. « Je m'appelle Pierre, dit-elle, on me prénomme également Simon. Je suis la pierre sur laquelle est bâtie son Église et les papes seraient les héritiers de ma charge.

— Je suis pierre aussi, répliquai-je. Du moins, en partie.

— Ainsi soit-il. Tu dois donc hériter de ma charge. Va et sois pape. Ne vénère pas le Christ de pierre, car un Christ ne vaut que par ce qu'il accomplit et s'il n'accomplit rien, il n'est point de salut à attendre de Lui. »

L'ombre tendit la main pour tapoter ma tête et je vis ses yeux s'agrandir de surprise quand elle eut pris conscience de ma morphologie. Elle marmonna quelques formules destinées à chasser les démons, puis s'échappa par la fenêtre pour rejoindre ses compagnons.

Si de tels propos étaient rapportés au Conseil ecclésiastique, on pouvait supposer, conformément au droit canon, que cette bénédiction accordée par un fantôme onirique serait déclarée sans valeur. Je m'en moquais. C'était la meilleure suggestion que j'avais reçue depuis que le géant de cuivre m'avait conseillé de lire et de m'éduquer.

Mais il faut, pour être pape, disposer d'une hiérarchie de serviteurs susceptibles d'exécuter vos ordres. La pierre la plus puissante ne peut se mouvoir seule. Aussi, enflé d'un sentiment de puissance, décidai-je de me présenter dans la nef inférieure pour annoncer aux gens la nouvelle.

Il fallait bien du courage pour apparaître ainsi en plein jour, sans manteau, et arpenter le second niveau de l'échafaudage au milieu d'une horde de vendeurs qui préparaient leurs étals. Certains firent montre d'un

sectarisme classique, d'autres voulurent me chasser à coups de pied ou se gaussèrent de moi. Mon bec les en dissuada. Je grimpai en haut d'une stalle d'importance sous un cercle de lumière brouillée, puis m'éclaircis la gorge. Sous une pluie de grenades pourries et de légumes flasques, je révélai mon identité à la foule, lui contai ma vision. Paré d'une couronne de détritrus, je sautai à terre au bout de quelques minutes et m'enfuis vers l'entrée d'un tunnel trop étroit pour la plupart des hommes. Certains jeunes garçons me suivirent et l'un d'entre eux perdit même un doigt en essayant de me couper avec un fragment de verre coloré.

Une révélation directe s'avérait inutile. Il existe plusieurs niveaux de sectarisme, et je me situais tout en bas de chacune des listes.

Ma stratégie suivante consista à trouver un moyen d'ébranler la Cathédrale de fond en comble. Les sots eux-mêmes, quand ils sont ravalés au rang de populace, peuvent être troublés par la présence d'un être capable et manifestement élu. Je passai deux jours à circuler entre les murs. Dans une structure aussi fragile que celle de l'Église, il devait bien exister une faille fondamentale et, sans envisager toutefois une destruction totale, je souhaitais quelque chose de spectaculaire, d'inéluctable.

Tandis que je réfléchissais, suspendu au-dessus de la communauté de pure chair, la voix grave et rocailleuse de l'évêque se fit entendre, dominant le brouhaha de la foule. J'ouvris les yeux, observai la situation dans la nef inférieure. La troupe masquée immobilisait une silhouette agenouillée au-dessus de laquelle l'évêque psalmodiait : « Que tous ceux qui m'entendent à présent sachent que ce jeune bâtard de chair et de pierre... »

Corvus, me dis-je. Ils ont fini par le prendre. Je fermai un œil, mais le second refusa de renoncer au spectacle.

«... a violé ce que nous avons de plus sacré et qu'il expiera ses crimes ici, demain, à la même heure. Chronos ! Note la progression de la roue ! » Celui qui officiait sous le nom de Chronos, un vieillard grand et maigre, avec des cheveux gris sale qui lui descendaient jusqu'aux reins, s'empara d'un morceau de charbon et traça un X sur le vaste tableau mural, derrière lequel la roue tournait avec force grincements.

La foule hurlait son enthousiasme. Je vis Psalo se frayer un chemin dans l'assistance.

« Quel crime a-t-il commis ? lança-t-il. Dites-le-nous.

— Violation du niveau inférieur ! répliqua le chef de la troupe masquée.

— Voilà qui mérite le fouet et un retour sous escorte vers l'étage supérieur, fit Psalo. Je soupçonne un crime autrement plus sérieux. De quoi s'agit-il ? »

L'évêque abaissa un regard glacial sur Psalo. « Il a essayé de violer ma fille Constantia. »

À cela, Psalo ne pouvait rien répondre. La peine était la castration et la mort. Tous les humains purs acceptaient cette loi. Il n'y avait nul recours.

Je méditai en observant Corvus que l'on conduisait au cachot. L'avenir que je souhaitais alors m'apparut dans toute sa clarté. J'en sursautai. Je voulais cette part d'héritage qui m'avait été déniée – pour être en paix avec moi-même, entouré de ceux qui m'acceptaient, de ceux qui ne valaient pas mieux que moi. Avec le temps, c'est ce qui se produirait, avait dit le géant. Mais en serais-je jamais témoin ? Ce que Corvus essayait de faire, par le biais de la chair, c'était d'unifier les niveaux en mêlant chair et pierre pour qu'un jour nul ne puisse voir la différence.

Au-delà de ce point, mes plans demeuraient très flous. Il s'agissait moins de plans que de sentiments rayonnants, d'images de bonheur où des enfants jouaient de par les champs et les forêts au-delà de l'île, tandis que le monde se tissait sous le regard bienveillant de l'héritier de Dieu. Mes enfants, jouant dans la forêt. Le souffle de la vérité m'effleura alors. J'avais désiré être Corvus quand il prenait Constantia.

J'avais donc à présent deux tâches que je pourrais accomplir de pair si je faisais montre d'intelligence. Il me fallait distraire l'évêque et sa troupe et sauver Corvus, mon camarade révolutionnaire.

La nuit suivante dans ma chambre me fut un supplice fiévreux. À l'aube, j'allai consulter le géant. Il me regarda froidement et dit : « Nous perdrons notre temps si nous essayons de leur faire entendre raison par la force. Mais que faire sinon le perdre, ce temps ?

— Comment puis-je agir ?

— Apporte-leur l'illumination. »

Je frappai le sol d'une griffe nerveuse. « Ce sont des rocs ! Essayer d'illuminer des rocs ! »

Il sourit de son petit sourire triste. « Illumine-les », répéta-t-il.

Je quittai la pièce dans une colère noire. Je n'avais pas accès au tableau temporel de la grande roue, et ne pouvais donc savoir avec précision l'heure de l'exécution. Je devinais néanmoins – grâce aux gargouillements d'estomac dont je gardais le souvenir – qu'elle risquait de se produire en

début d'après-midi. J'errai d'un bout à l'autre de la nef, puis du transept. Je faillis m'effondrer d'épuisement. Comme je traversais une aile déserte de la Cathédrale, je ramassai un morceau de verre coloré que j'examinai, intrigué. À tous les niveaux, nombre de garçons en avaient en poche, tandis que les filles s'en paraient – habitudes vivement désavouées par leurs aînés qui affirmaient que ces objets brillants favorisaient la prolifération des monstres dans la tête. Où se les procuraient-ils donc ?

Dans l'un des livres que j'avais étudiés des années auparavant, j'avais vu des illustrations vivement colorées des fenêtres de la Cathédrale. « Illumine-les », avait dit le géant.

La requête de Psalo demandant qu'on laissât entrer la lumière dans la Cathédrale me revint à l'esprit.

Dans la galerie qui courait au-dessus de la nef, je découvris les fixations des poulies commandant l'ouverture des bâches recouvrant les fenêtres. Les meilleures, décidai-je, devaient être les immenses fenêtres des transepts nord et sud. Dans la poussière, j'esquissai un dessin pour essayer de deviner la saison et donc l'orientation probable de la lumière – pure spéculation, mais je phosphorais alors fébrilement. Il fallait dévoiler toutes les fenêtres. Je ne parvenais pas à faire un choix.

J'étais prêt en début d'après-midi, juste après les prières de sexte. J'avais sectionné les cordes principales et affaibli les fixations des poulies en les descellant du mur à l'aide d'un pic volé dans la salle d'armes de l'évêque. Je marchai le long d'une haute corniche, empruntai ensuite un puits presque vertical qui traversait le mur jusqu'au niveau inférieur et attendis.

Installée derrière le balcon en bois de la loge réservée à l'évêque lors des exécutions, Constantia, à la fois terrifiée et fascinée, regardait Corvus sur l'estrade située à l'extrémité opposée de la nef, au centre de la croisée du transept. Des torches illuminaient la silhouette du jeune homme et celles de ses bourreaux, trois hommes et une femme.

Je connaissais la procédure. La vieille femme commencerait par l'émasculer, puis les hommes lui ôteraient la tête. Corvus avait revêtu la robe des condamnés, rouge pour mieux dissimuler ce sang qui, chose que l'évêque ne voulait pour rien au monde, risquait d'exciter les faibles. Autour de l'estrade, la troupe patientait, prête à purifier les lieux avec de l'eau parfumée.

Le temps me pressait. Il me faudrait plusieurs minutes pour venir à bout du système de cordes et de poulies, pour libérer les toiles. Je gagnai mon poste, démantelai les dernières fixations puis, à l'instant où la Cathédrale résonnait d'un terrible craquement, réintégrai le puits menant à mon observatoire.

Trois minutes plus tard, les toiles s'affaissaient. Je vis Corvus lever la tête. Ses yeux brillaient. L'évêque se trouvait dans la loge, au côté de sa fille. Il la repoussa dans l'ombre. Deux minutes plus tard, les toiles s'abattirent sur la partie supérieure de l'échafaudage dans un fracas effroyable. Pour les extrémités de la structure en bois, le poids était trop lourd ; l'ensemble s'effondra et les toiles tombèrent en cascade jusqu'au sol, bon nombre de mètres plus bas. L'illumination se fit tout d'abord indécise et bleutée ; peut-être un nuage vagabond la filtrait-il ? Puis un éclair de lumière traversa la Cathédrale, plongea mon univers enfumé dans la clarté. La splendeur d'un millier de fragments de verre coloré, caché pendant des décennies et durement touché par de jeunes vandales, frappa aussitôt les niveaux inférieur et supérieur. Le hurlement de la foule faillit me déséquilibrer. Effrayé de ce que j'avais provoqué, je courus me cacher au niveau inférieur. Il y avait plus que la simple lumière du soleil. Les fenêtres des transepts figeaient tous ceux qui les contemplaient comme s'ils avaient assisté à la floraison de deux roses, dont l'une eût été plus colorée que l'autre.

L'œil accoutumé à une pénombre orangée, à la fumée, à la brume, à l'ombre, ne peut fixer une telle splendeur sans en subir un effet radical. Je protégeai mon visage et cherchai une sortie adéquate.

Mais les gens ne cessaient d'affluer. Tandis que la lumière s'intensifiait, que les visages, de plus en plus nombreux, cédaient au phototropisme et se tournaient vers la source lumineuse, la splendeur désaxa certaines personnes. De leurs esprits se déversèrent des choses trop prodigieuses pour être cataloguées avec pertinence. Cependant, les monstres ainsi libérés n'avaient rien de violent et la plupart des visions n'avaient rien de monstrueux.

Les parties supérieure et inférieure de la nef luisaient de reflets éblouissants, de silhouettes oniriques et d'enfants vêtus de falbalas de lumière. Partout, ce n'était que saints et prodiges. Un millier de jeunes gens nouvellement créés s'installèrent sur le sol brillant pour évoquer des merveilles, des villes orientales et des époques qu'ils avaient jadis connues.

Des clowns habillés de feu paraient sur les étals du marché. Des animaux inconnus dans la Cathédrale faisaient des cabrioles entre les mesures et prodiguaient des conseils amicaux. Des abstractions, sphères lumineuses cernées de filets d'or et de rubans de soie, chantaient et flottaient autour des niveaux les plus élevés. La Cathédrale devenait le vaisseau de tous les rêves chatoyants de ses citoyens.

Peu à peu, quittant la nef inférieure, des gens de pure chair escaladèrent l'échafaudage pour gagner l'étage supérieur et contempler ce qu'ils ne pouvaient voir d'en bas. De ma cachette, je vis la troupe masquée de l'évêque hisser sa litière le long d'un escalier étroit. Constantia le suivait, les yeux clos dans la clarté nouvelle.

Chacun tentait de se voiler les yeux, mais nul ne parvenait à prolonger longtemps cet effort.

Je pleurais. À demi aveuglé par les larmes, je grimpai un peu plus haut encore, observai à mes pieds la foule en effervescence. Je vis Corvus, les mains toujours entravées, que la vieille femme emmenait. Constantia le vit également ; ils se regardèrent comme des étrangers, puis se prirent par la main du mieux qu'ils purent. La jeune fille emprunta un poignard à l'un des soldats de son père et trancha les liens de son amant. Autour d'eux tourbillonnèrent alors les rêves les plus éblouissants où le blanc immaculé, le rouge sang et le vert d'eau se conjuguèrent pour visualiser ces enfants qu'ils auraient un jour en toute innocence.

Je leur accordai plusieurs heures pour reprendre leurs sens – et moi, les miens. Puis je m'installai sur le podium abandonné par l'évêque et, au-dessus des têtes du niveau inférieur, hurlai : « Le temps est venu ! Nous devons désormais nous unir ; nous devons nous unir... »

Ils commencèrent par m'ignorer. J'étais assez éloquent, mais leur surexcitation était encore trop vive. J'attendis donc encore un peu, repris la parole. Des hurlements me réduisirent au silence. Des morceaux de fruits et de légumes décrivirent des arcs dans ma direction. On me traita de fou, d'avorton, et on me chassa.

Je me traînai le long des escaliers de pierre, trouvai l'étroite fente et m'y faufilai. Ainsi caché, j'enfouis mon bec entre mes pattes, cherchai à comprendre pourquoi les choses avaient mal tourné. Il me fallut un temps étonnamment long pour admettre que, dans mon cas, c'étaient moins les stigmates de la pierre que la laideur de ma conformation qui vouait à l'échec mes ambitieuses aspirations.

J'avais néanmoins ouvert la voie au Christ de pierre. Il sera sûrement capable de prendre sa place maintenant, me dis-je. Fort de cette constatation, je gagnai donc la pièce secrète à la lueur jaune. Là, tout était paisible. Je butai d'abord sur le monstre de pierre qui, de ses prunelles gris vitreux, me considéra avec méfiance. « Vous revoilà », fit-il. Accablé par sa perspicacité, je lui décochai un regard noir tout en acquiesçant, puis demandai à rencontrer le Christ.

« Il dort.

— Importantes nouvelles, dis-je.

— Quoi ?

— J'apporte de bonnes nouvelles.

— Confiez-les-moi.

— Confidentiel. »

D'un recoin sombre sortit alors le Christ. Il paraissait beaucoup plus vieux, cette fois-ci. « Que se passe-t-il ? demanda-t-il.

— Je Vous ai ouvert la voie. Simon, que l'on nomme aussi Pierre, m'a dit que j'étais l'héritier de sa charge, que je devais me présenter à Vous... »

Le Christ de pierre secoua la tête. « Tu crois que je suis la source de toutes les bénédictions ? »

Dans l'incertitude, j'opinaï du chef.

« Qu'as-tu fait là-bas ?

— J'ai fait entrer la lumière.

— Tu me sembles une créature assez sage. Tu as entendu parler de Mordieu.

— Oui.

— En ce cas, tu dois savoir qu'il me reste tout juste assez de force pour demeurer entier, pour me soigner, mais non pour veiller sur les autres, là-bas. » Son geste désignait un point au-delà des murs. « Ma propre source s'est tarie », ajouta-t-il avec tristesse. « Je vis sur des réserves, et celles-ci sont plutôt limitées.

— Il veut que vous partiez, que vous cessiez de nous importuner, expliqua le monstre.

— Là-bas, ils ont leur lumière désormais, reprit le Christ. Ils vont s'en divertir quelque temps, puis s'en lasseront et reviendront à leur état antérieur. Crois-tu pouvoir y trouver ta place ? »

Je réfléchis un moment, puis secouai la tête. « Non. Je suis trop laid.

— Tu es trop laid, et moi trop célèbre. Il me faudrait émerger d'entre leurs rangs, anonyme, et c'est évidemment impossible. Non, laisse-les tranquilles quelque temps. Ils me recréeront ou, mieux encore, m'oublieront, nous oublieront. Nous n'avons nulle place parmi eux. »

J'étais abasourdi. Je me laissai choir brutalement sur le sol dallé et, en passant, le Christ me tapota la tête. « Regagne donc ta cachette et tâche d'y vivre le mieux possible. Notre temps est révolu. »

Je me détournai pour partir. J'atteignais le tunnel quand Sa voix résonna dans mon dos. « Sais-tu jouer au bridge ? Si oui, trouve-nous un quatrième ! »

Je remontai jusqu'à l'escalier de pierre, passai au travers des murs et le long des voûtes au-dessus du théâtre des réjouissances. Non seulement je n'allais pas devenir pape – bien que saint Pierre en personne m'eût désigné ! – mais je ne parvenais même pas à convaincre quelqu'un de plus compétent que moi d'assumer cette charge.

Il existe, je crois, un symptôme de l'éternel étudiant : quand son intelligence le lâche, il retourne vers son maître.

Je retournai donc auprès du géant de cuivre. Il était perdu dans ses pensées. À ses pieds étaient éparpillés des bouts de papier portant les plans détaillés de certaines parties de la Cathédrale. J'attendis patiemment qu'il me remarquât. Le menton dans la main, il se tourna vers moi et me dévisagea.

« Pourquoi tant de tristesse ? »

Je secouai la tête. Lui seul savait lire les émotions sur mes traits.

« As-tu appliqué mon conseil avec ceux d'en bas ? J'ai entendu un grand remue-ménage.

— *Mea maxima culpa*, dis-je.

— Et...? »

Lentement, en hésitant, je fis mon rapport, terminai sur le refus du Christ de pierre. Le géant m'écouta attentivement sans jamais m'interrompre. Quand j'eus fini, il se leva, me dominant de sa haute stature et, de sa règle, m'indiqua un portail ouvert.

« Tu vois cela, là-bas ? » demanda-t-il. La règle balayait les forêts au-delà de l'île jusqu'au lointain horizon vert. Une fois de plus, le géant paraissait perdu dans ses pensées.

« Jadis, il y avait une ville là où poussent aujourd'hui ces arbres. Les artistes y venaient par milliers ; les putains, les philosophes et les

universitaires aussi. Quand Dieu mourut, putains, philosophes et universitaires ne purent empêcher la trame du monde de se déchirer. Et tu voudrais que nous réussissions là où ils ont échoué ? »

Nous ? « Ce que l'on attend ne devrait-il pas déterminer que l'on agisse ou non ? » fis-je.

Le géant éclata de rire et me donna un coup de règle sur la tête. « Peut-être avons-nous reçu un signe qu'il nous faut apprendre à interpréter correctement ? »

Je lui décochai un regard mauvais témoignant de ma perplexité.

« Peut-être Mordieu est-il le signe de notre sevrage ? Il faut que nous fouillions au plus profond de nous-mêmes, que nous refassions le monde, seuls, sans aide. Qu'en penses-tu ? »

J'étais trop fatigué pour juger du bien-fondé de son discours, mais jamais encore je n'avais vu le géant se tromper. « Soit. Je vous l'accorde. Et alors ?

— Le Christ de pierre veut peut-être nous dire que sa responsabilité s'arrête là. Si Dieu nous sèvre de nos vieilles habitudes, comment espérer un instant que son fils nous redonnera le tétan ?

— Effectivement... »

Le visage radieux, il s'accroupit à mes côtés. « Je me suis toujours demandé qui viendrait sur le devant de la scène. C'est évident. Pas Lui. Alors, petit, quel est le choix suivant ?

— Moi ? » fis-je d'une voix humble. Le géant me considéra avec un rien de pitié.

« Non, répondit-il quelques minutes plus tard. Je suis le suivant. Nous sommes sevrés ! » Il esquissa quelques pas de danse. J'en fus tellement surpris que le bec me sauta d'entre les pattes. Je clignai des yeux. Il empoigna mes ailes vestigielles et me souleva. « Tiens-toi droit et dis-m'en davantage.

— À quel sujet ?

— Raconte-moi tout ce qui se passe en bas, et tout ce que tu sais d'autre.

— J'essaie de comprendre ce que vous me dites, protestai-je en tremblotant.

— Borné comme la pierre ! » Il se pencha vers moi en souriant. Puis son sourire s'évanouit et il s'efforça à la sévérité. « C'est une lourde responsabilité. Nous devons désormais refaire le monde par nous-mêmes.

Nous devons coordonner nos pensées, nos rêves. Le chaos n'est pas une solution. Quelle chance d'être l'architecte d'un univers entier ! » Il brandit sa règle vers le plafond. « Bâtir les deux mêmes ! L'ancien monde, avec ses règles et ses contraintes strictes, aura été un terrain d'expérience. Mais voilà, nous dit-on, que nous sommes prêts à tourner le dos au passé, à avancer vers quelque chose de plus adulte. T'ai-je appris certains principes d'architecture ? Je songe à l'esthétique. Le besoin d'harmonie, d'interaction, d'utilité, de beauté ?

— Quelques-uns, répondis-je.

— Parfait. Je ne pense pas qu'il faille de meilleurs principes pour recréer l'univers. Bien sûr, il nous faudra procéder par expériences successives et peut-être certaines flèches de nos églises s'effondreront-elles. N'importe. Désormais, c'est pour nous que nous œuvrons, pour notre propre gloire et pour la plus grande gloire de Dieu, notre créateur ! N'est-ce pas, mon vilain ami ? »

Comme nombre d'histoires, la mienne doit commencer par l'infiniment petit, l'étroitement localisé, pour gagner l'infiniment grand. Mais, à l'inverse de la majorité des historiens, je ne dispose pas de ce luxe qu'est le temps. En vérité, mon histoire est loin d'être achevée.

Bientôt, les légions de Viollet-le-Duc entameront leurs campagnes. La plupart ont reçu une éducation remarquable : arrachés aux régions inférieures, amenés dans les hauteurs, instruits à mon image. Bientôt, nous les renverrons sur le terrain, un par un.

Quant à moi, j'enseigne de temps à autre, écris de temps à autre et observe en permanence.

L'étape suivante sera la plus importante. Je n'ai pas idée de la manière dont nous allons procéder.

Mais, comme le dit le géant : « Il y a longtemps, le toit s'est effondré. Aujourd'hui, il nous faut le relever, le consolider, réparer la charpente. » À ce point de son discours, il sourit aux élèves. « Pas seulement la réparer. La remplacer. La charpente, c'est nous. Chair et pierre ont engendré une matière beaucoup plus solide. »

Certes, il y aura toujours un balourd pour lever la main et demander : « Et si nos bras se fatiguent à force de soutenir les deux ? »

Notre tâche, vous le voyez, est loin d'être achevée.

Le jour où des voix humaines nous éveilleront

LEWIS SHINER

Titre original :

Till Human Voices Wake Us

© 1984, by Mercury Press, Inc.

Première parution dans

The Magazine of Fantasy and Science Fiction, mai 1984.

Depuis sa première publication en 1977, Lewis Shiner a écrit toute une flopée de nouvelles dans des genres extrêmement variés : suspense, fantastique, horreur, science-fiction. Mais c'est la sortie en 1984 de son premier roman, *Frontera*, qui a mis en relief l'importance de son rôle dans l'histoire du Mouvement. Dans *Frontera*, on trouve à la fois la structure d'un roman de science-fiction classique et un portrait saisissant de la société post-industrielle du début au xxf siècle. Le réalisme cru du livre et le traitement qu'il fait subir à l'imagerie de la S-F ont suscité de vifs commentaires.

L'œuvre de Shiner est caractérisée par une recherche minutieuse et une grande rigueur de construction. La sobriété et la vigueur de sa prose révèlent sa prédilection pour le polar à l'emporte-pièce et pour des auteurs de quasi-littérature générale comme Elmore Léonard et Robert Stone.

Fils d'anthropologue, Shiner éprouve une attirance particulière pour les systèmes de croyances bizarres, comme le zen, la théorie des quanta et les archétypes mythiques. Bien qu'il soit capable de grandes envolées dans le domaine de l'étrange, il fait preuve dans ses ouvrages les plus récents d'un réalisme acerbe et d'un intérêt croissant pour la politique mondiale.

La nouvelle que nous vous proposons, parue en 1984, associe des images mythiques à une vision sociopolitico-technologique en un mélange typiquement cyberpunk.

Ils se trouvaient à douze mètres de profondeur, dans l'obscurité. Dans l'étroit cercle de lumière de sa lampe de plongée, Campbell observait les polypes de corail en train de se nourrir, leurs formes déchiquetées transformées en fleurs rapaces.

Si quelque chose pouvait encore les sauver, pensa-t-il, c'était bien cette semaine.

La lanterne de Beth vacilla comme la jeune femme, d'un geste vif, évitait un oursin, fleur piquante aux pétales blancs. En dépit des recommandations de Campbell, Beth ne portait qu'un tee-shirt blanc sur son bikini, et il vit qu'elle avait les cuisses hérissées par la chair de poule. Tout ce que je vois de son corps depuis... cinq semaines ? Six ? songea-t-il. Quand avaient-ils fait l'amour pour la dernière fois ? Il n'arrivait pas à s'en souvenir.

Il déplaçait sa lampe quand il crut apercevoir une forme dans la pénombre. Il pensa : un requin, et sentit sa gorge se nouer sous l'effet de la peur. Il orienta à nouveau sa lampe, la vit.

La lumière l'éblouissait, comme tout animal sauvage. Ses longs cheveux en liberté flottaient autour d'elle et se fondaient dans la nuit. Dans l'obscurité sous-marine, les pointes de ses seins nus se faisaient elliptiques et mauves.

Ses jambes s'amalgamaient en une queue aux écailles vertes.

Campbell entendit le bruit rauque de sa propre respiration dans le régulateur. Il regardait les pommettes larges, les yeux pâles et le frémissement inquiet des branchies sur le cou.

Puis les réflexes lui revinrent et il leva son Nokonos, arma. L'éclair stroboscopique la fit sursauter violemment. Elle frémit, projeta vers lui sa queue en forme de croissant, et disparut.

Un désir soudain, inexplicable, le prit. Il jeta l'appareil photo et s'élança à sa poursuite en nageant de toute la force de ses bras et de ses jambes. Comme il parvenait au bord d'une faille d'une trentaine de mètres, il balaya les lieux de sa lampe. Dans la lumière, il l'aperçut une dernière fois, qui plongeait vers l'ouest. Elle était partie.

À la surface, il retrouva Beth, frissonnante et furieuse. « Qu'est-ce qui t'a pris de me laisser toute seule ? J'étais morte de peur. Tu as entendu ce que ce type a dit au sujet des requins...

— J'ai vu quelque chose, répondit Campbell.

— Foutrement-tastique. » Elle avait du mal à flotter. Campbell la regarda affronter une vague, bouche ouverte. Quand elle eut recraché l'eau avalée, elle ajouta : « C'était une promenade ou une fuite ?

— Regonfle ton gilet de sauvetage avant de te noyer », répliqua Campbell. Il se sentait engourdi, déprimé. Il tourna le dos à sa compagne et nagea vers le bateau.

Sa douche prise, Campbell, assis au clair de lune devant son bungalow, commença à douter de lui-même.

Beth, collée contre le bord du lit, s'était déjà emmitouflée dans une chemise de nuit en flanelle. Elle allait rester dans cette position, parfois sans même se soucier de fermer les yeux, tant qu'il ne serait pas endormi. Campbell le savait.

Ses rêveries incessantes, obsessionnelles, l'avaient poussé à venir sur cette île. Comment être sûr que la créature aperçue sur le récif n'était pas une hallucination ?

À Beth, il avait dit qu'ils avaient eu de la chance que sa demande de congé, faite plusieurs mois à l'avance, ait été acceptée. La réalité était tout autre. Ses visions avaient tellement nui à sa concentration professionnelle que la société lui avait donné l'ordre de passer ses vacances sur cette île sous peine de subir un programme complet de tests psychologiques.

Il avait été plus effrayé qu'il ne voulait l'admettre. Ses bizarreries avaient évolué. Au début, signe d'une violence encore mesurée, il s'était contenté de frapper son écran à tube cathodique puis, image folle et sinistre, il avait vu son propre corps s'échapper par les fenêtres fracassées de son bureau pour aller, non pas s'écraser quarante étages plus bas, mais flotter en totale apesanteur dans la brume blanchâtre.

Bien au-dessus de lui, Campbell distinguait le bar de la société, étincelant comme un monstre de chrome et d'acier à peine sorti de son état de larve.

Il secoua la tête. De toute évidence, il avait besoin de dormir. Une bonne nuit de sommeil, se dit-il, et il n'y paraîtrait plus.

Le lendemain matin, alors que Beth dormait encore, Campbell sortit avec le bateau de plongée. Il était distrait, maladroit et troublé par des ombres sur sa vision périphérique.

Le moniteur vint tourner autour de lui pendant qu'ils changeaient les bouteilles et lui demanda : « Quelque chose vous tracasse ? »

— Non, dit Campbell. Ça va bien.

— Il n'y a pas de requins de ce côté-là du récif, vous savez.

— Il ne s'agit pas de cela, répondit Campbell. Je n'ai pas de problème. Je vous assure. »

Dans le regard du moniteur, il déchiffra : encore un cas de psychose traumatique. La société doit en produire des douzaines, pensa Campbell. Cadres stressés et victimes du conseil d'administration, tous figés dans une même expression hagarde.

Cet après-midi-là, ils plongèrent autour d'une petite épave à la pointe est de l'île. Beth fit équipe avec une autre femme, et Campbell resta donc avec son partenaire du matin, un pilote au crâne dégarni, du bureau de Cincinnati.

L'épave n'était rien de plus qu'une coque, une enveloppe vide. Tandis que les autres nageaient au-dessus des bois en décomposition, Campbell dérivait de son côté. Il n'avait plus de but, s'abandonnait à l'apesanteur incolore des eaux profondes.

Après le dîner, il suivit Beth dans le patio. Il n'avait plus aucune notion du temps passé à contempler le jeu des nuages sur l'eau sombre lorsqu'elle dit : « Je n'aime pas cet endroit. »

Campbell reporta son regard sur elle. Dans sa veste de lin blanc aux manches remontées jusqu'aux coudes et avec ses cheveux encore humides relevés en un chignon orné d'une orchidée, elle paraissait lisse et immaculée. Depuis la fin du repas elle boudait, le nez dans son cognac et, une fois de plus, sa capacité à vivre dans un univers mental complètement distinct du sien l'étonna. « Pourquoi ? »

— Tout est truqué. Artificiel. L'île entière. » Elle faisait tourner le cognac dans son verre, sans le boire. « Comment se fait-il qu'une société américaine possède une île pour elle toute seule ? Que sont devenus les gens qui vivaient ici auparavant ? »

— D'abord, répondit Campbell, il s'agit d'une multinationale et non d'une société uniquement américaine. Et les gens habitent toujours ici, sauf que maintenant ils ont du travail au lieu de crever de faim. » Comme d'habitude avec Beth, il se tenait sur la défensive. Pourtant, l'américanisation des lieux ne l'enchantait pas autant qu'il le prétendait. Il

avait rêvé d'indigènes avec guitares et congas et non de stéréos portatives beuglant reggae et néo-funk électroniques. Le bungalow qu'il partageait avec Beth était une sorte de dôme géodésique, confortable et climatisé, mais il lui manquait le bruit de l'océan.

« Je n'aime pas, c'est tout, dit Beth. Je n'aime pas les lieux top-secrets que l'on doit isoler derrière des clôtures électrifiées. Je n'aime pas que la société envoie par avion les gens en vacances ici comme si elle jetait un os à un chien. »

Ou une paille à un noyé, songea Campbell. Comme tout le monde, il était intrigué par les installations qui se trouvaient à l'ouest de l'île, mais, bien entendu, le problème n'était pas là. Beth et lui entamaient maintenant un pas de danse qui les conduirait inévitablement au divorce. Campbell le voyait bien. Tous leurs amis avaient divorcé au moins une fois et une union de dix-huit ans leur paraissait sans doute aussi anachronique qu'une Chevrolet de 1957.

« Pourquoi ne pas accepter l'évidence ? s'écria Campbell. La seule chose que tu n'aimes pas dans cette île, c'est d'y être clouée à mes côtés ! »

Elle se leva et Campbell, envahi par une sourde jalousie, sentit les regards des hommes se poser sur elle. « À tout à l'heure », dit-elle, et des têtes se tournèrent pour suivre le claquement de ses sandales.

Campbell commanda une autre Salva Vida et regarda Beth qui descendait la colline. Des lanternes japonaises éclairaient les escaliers cernés de fleurs sauvages mauves et orangées. Lorsqu'elle parvint près du bar de la plage et de la ligne de bungalows, elle n'était plus qu'une ombre et Campbell avait presque fini sa bière.

Maintenant qu'elle était partie, il se sentait épuisé et un peu étourdi. Il regarda ses mains, encore toutes plissées du fait des longues heures passées dans l'eau, y vit des coupures et des meurtrissures, résultat de trois jours d'activités physiques. Des mains douces, des mains de cadre enfermé dans un bureau, des mains faites pour tenir un crayon ou pianoter sur un clavier d'ordinateur pendant vingt ans encore avant de prendre leur retraite pour télécommander un grand écran... de télévision.

La bière épaisse, au goût caramélisé, commençait à lui faire de l'effet. Il secoua la tête, se leva et se dirigea vers les toilettes.

Dans le miroir gauche au-dessus du lavabo, le reflet de son visage brilla, s'estompa. Campbell comprit qu'il cherchait par tous les moyens à fuir l'air glacé et stérile du bungalow.

Et puis il y avait les rêves. Ils empiraient depuis son arrivée dans l'île, se faisaient plus nets, plus inquiétants de nuit en nuit. Il ne se souvenait d'aucun détail, retenait simplement de vagues sensations, lentes et érotiques, sur sa peau, l'impression de flotter dans une eau cristalline et fluide, de se rouler dans des draps soyeux. Il se réveillait alors, à bout de souffle, cherchant de l'air comme le poisson qui se noie, le pénis gonflé et palpitant.

Il revint à sa table avec une autre bière, non qu'il en eût vraiment envie, mais il désirait la tenir entre ses mains. Il ne cessait de s'intéresser à une autre table, située à un niveau inférieur, à laquelle était installée une jeune femme plutôt banale qui discutait avec deux hommes à lunettes et chemises de soirée. Il n'arrivait pas à comprendre pourquoi il lui trouvait un air si familier quand soudain elle eut un mouvement de tête embarrassé. Alors, il la reconnut. Les pommettes hautes, les yeux pâles.

Il aurait pu entendre les battements de son propre cœur. On lui avait donc fait une farce ? Une femme déguisée ? Et les branchies sur son cou ? Et comment, au nom du ciel, avait-elle pu disparaître aussi rapidement ?

Elle se leva, fit un geste d'excuse à l'adresse de ses amis. La table de Campbell se trouvait près des escaliers et il vit qu'il lui faudrait passer devant lui pour sortir. Il ne prit pas le temps de réfléchir, se leva à son tour pour lui bloquer le passage et dit : « Excusez-moi.

— Oui ? » Elle n'était pas très séduisante, songea-t-il.

N'importe, elle l'attirait malgré sa taille épaisse, ses jambes courtes et lourdes. Son visage paraissait plus vieux, plus las que celui qu'il avait vu sur le récif. Mais bien trop semblable pour qu'il puisse s'agir d'une coïncidence. « Je voulais... puis-je vous offrir un verre ? » Peut-être suis-je en train de perdre la tête, se dit-il.

Elle sourit et ses yeux se plissèrent chaleureusement. « Je suis désolée. Il est vraiment très tard et je travaille demain matin.

— Je vous en prie, insista Campbell. Rien qu'une minute ou deux. » Il percevait sa méfiance et, derrière, une faible lueur de satisfaction narcissique. Il comprit qu'elle n'avait pas l'habitude qu'un homme l'aborde. « Je veux simplement bavarder avec vous.

— Vous n'êtes pas journaliste, n'est-ce pas ?

— Non, rien de tel. » Il chercha des paroles rassurantes. « Je travaille pour la société. Le bureau de Houston. »

Mots magiques, songea Campbell. Elle s'assit sur la chaise de Beth et dit : « Je ne sais pas si je vais reprendre quelque chose, je suis déjà à moitié grise. »

Campbell hocha la tête, remarqua : « Vous travaillez donc ici.

— En effet.

— Secrétaire ?

— Biologiste, rectifia-t-elle d'un ton un peu cassant. Je suis le Dr Kimberly. » Devant l'absence de réaction de son interlocuteur, elle ajouta d'une voix plus douce, « Joan Kimberly.

— Excusez-moi, dit Campbell. J'ai toujours cru que les biologistes étaient des gens plutôt laids. ». Le badinage lui venait tout naturellement. Elle possédait la même beauté que la créature du récif, une espèce de timidité ardente et de sensualité distante, mais plus profondément cachées.

Mon Dieu, songea Campbell. Je ne rêve pas, je suis vraiment en train d'essayer de séduire cette femme. Il jeta un coup d'œil sur ses seins, dont il connaissait les rondeurs sous le tee-shirt bleu foncé. Connaissance qui lui procura une sensation de chaleur dans le bas-ventre.

« Finalement, je crois que j'accepterais bien un verre », dit-elle. Campbell fit signe au serveur.

« Je n'arrive pas à imaginer la vie ici, déclara-t-il. Voir ça tous les jours.

— On s'y habitue, répondit-elle. Je veux dire, c'est toujours insupportablement beau parfois, mais il y a le travail et la vie va son train. Vous voyez ?

— Oui, dit Campbell. Je vois exactement ce que vous voulez dire. »

Elle laissa Campbell la raccompagner. Son côté solitaire et fragile ressemblait à un parfum entêtant, si fort qu'il lui inspirait de la répulsion tout en exerçant sur lui une irrésistible attirance.

Elle s'arrêta sur le seuil de son bungalow, lui aussi de forme géodésique, mais perché sur le haut de la colline, enfoui sous un bosquet de palmiers et de bougainvilliers. La tension sexuelle était si vive que Campbell sentait trembler son plastron.

« Merci, dit-elle d'une voix rauque. C'est très agréable de parler avec vous. »

Il aurait pu se détourner ; mais il était comme cloué sur place. Il noua les bras autour d'elle tandis qu'elle plaquait sa bouche contre la sienne,

maladroitement. Puis ses lèvres bougèrent et sa langue se fit passionnément caressante. Sans s'écarter de lui, elle ouvrit la porte d'un coup et ils manquèrent s'effondrer dans le bungalow.

Appuyé sur ses bras tendus, il la regardait bouger sous lui. Le clair de lune filtrait à travers les arbres, coulait en douces vagues d'un vert aquatique sur le lit. Ses seins se balançaient lourdement tandis qu'elle se cambrait et ondulait, haletante. Elle gardait les yeux fermés et ses jambes enveloppaient celles de Campbell, les emprisonnaient, semblables à une longue queue fourchue.

Avant l'aurore, il échappa à l'étreinte molle de son bras droit et enfila ses vêtements. Elle dormait encore lorsqu'il sortit.

Il avait eu l'intention de regagner son bungalow, mais ses pas le conduisirent jusqu'au sommet de l'aiguillon rocheux de l'île pour y attendre le lever de soleil.

Il n'avait même pas pris de douche. Le parfum et le musc de Kimberly lui collaient aux mains, au pubis, tel un stigmate sexuel. En dix-huit années de mariage, c'était la première infidélité de Campbell, un acte définitif, irréversible.

Il connaissait presque tous les poncifs : la crise de la quarantaine et tout le reste. Sans en garder un souvenir conscient, il avait probablement déjà aperçu Kimberly un soir au bar et projeté sur son visage des fantasmes chargés d'évidentes connotations freudiennes d'eau et de renaissance.

Dans la faible lumière du lever de soleil, le lagon était gris tandis que la barrière du récif formait une tache plus sombre brisée par des crêtes blanches, recourbées comme des écailles sur l'épiderme de l'océan. Des feuilles de palmier desséchées bruissaient dans la brise et les oiseaux de l'île s'éveillaient dans un concert de gazouillements. Plus bas sur la plage, une ombre sortit de l'un des bungalows et grimpa vers la route. Une grosse valise et un sac de voyage l'encombraient. Au-dessus d'elle, sur la bande d'asphalte en haut des escaliers, un taxi s'arrêta sans bruit sur le bas-côté et éteignit ses feux.

S'il avait couru, il aurait pu la rattraper et peut-être même la retenir, mais cette impulsion vague ne toucha pas ses jambes. Non, il demeura assis jusqu'à ce qu'il sentît la chaleur du soleil sur son cou, et que ses yeux fussent aveuglés par l'éclat du sable blanc et de l'eau.

Au nord de l'île, face au continent, le village d'Espejo s'étalait dans la boue, pour les besoins de la station balnéaire et de la société. Une piste de terre aux ornières remplies d'une eau grasse le traversait. Les maisons en briques de mâchefer posées sur des socles de béton, les vieilles Fords rouillées au milieu des cours, rappelaient à Campbell, vision de cauchemar, la banlieue américaine des années cinquante.

C'était là que vivaient les indigènes employés aux cuisines de la société ou affectés au balayage des planchers de la société, et leurs gosses se bagarraient dans les ruelles qui sentaient le poisson pourri ou traînaient à l'ombre en jetant des pierres à des chiens à trois pattes. Une vieille femme vendait des chemises en toile de sac de farine à la saint François, accrochées sur des cordes tendues entre les piliers de sa maison. Sous un auvent de plastique ondulé vert s'amoncelaient des bananes et les mouches pullulaient sur des quartiers de bœuf. À côté, se trouvait une *farmacia* ornée d'une enseigne Kodak d'un jaune passé qui promettait *Vos photos en une journée*.

Campbell cligna des yeux et se faufila dans l'arrière-boutique, où un garçon d'une dizaine d'années lisait *La Novela Policiaca*. Il reposa sa bande dessinée sur le comptoir et fit : « Oui, monsieur ? »

— Pour quand pouvez-vous les développer ? demanda Campbell en poussant la cartouche vers lui.

— *Mande ? »*

Campbell s'agrippa au rebord du comptoir. « Prêtes aujourd'hui ? demanda-t-il lentement.

— Demain. Même heure. »

Campbell tira de son portefeuille un billet de vingt dollars qu'il posa sur le bois abîmé. « Cet après-midi ? »

— *Momentito. »* Le garçon pianota sur le clavier d'un terminal d'ordinateur à sa droite. Le cliquètement des touches irrita Campbell. « Ce soir, okay ? dit le garçon. *A las seis. »* Du doigt, il indiqua le cadran de sa montre et reprit : « Six.

— D'accord », répondit Campbell. Pour cinq dollars de plus, il s'acheta une bouteille de Canadian Club, puis regagna la rue. Il avait l'impression d'être une feuille de verre à peine teintée que le soleil traversait. Il était idiot, bien sûr, de prendre ce genre de risque avec la pellicule, mais il fallait qu'il ait cette photo.

Il fallait qu'il sache.

Il mouilla le bateau tout près de l'endroit où il avait jeté l'ancre la veille. Il disposait de deux bouteilles d'air comprimé et de la moitié de la bouteille de whisky.

Plonger seul et en état d'ébriété allait à rencontre de toutes les règles qu'on lui avait enseignées, mais l'idée d'une mort simple et propre par noyade lui paraissait tellement grotesque qu'il n'y songeait même pas.

Son jean et son sweat-shirt de plongée, encore humides et sales de la veille, l'étouffaient. Il se harnacha aussi rapidement que possible et roula par-dessus bord.

Sous l'effet vivifiant et rafraîchissant de l'eau, il reprit ses esprits. Il purgea l'air de son gilet et se laissa descendre directement au fond. Engourdi par le whisky et le manque de sommeil, il se débattit un bon moment dans le sable avant de recouvrer son équilibre.

Sur le bord d'une faille, il hésita, puis fila sur sa droite pour longer la falaise. Compte tenu de sa condition physique, il brûlait plus d'air qu'il ne l'aurait souhaité. Descendre davantage ne pouvait qu'aggraver la situation.

Le rouge vif d'une boîte de Coca en équilibre sur un massif de corail attira son attention. Il l'écrasa et la coinça dans sa ceinture, ressentant une soudaine colère contre la société qui violait l'île avec insouciance, contre lui-même qui se laissait manipuler, contre Beth qui l'avait quitté, contre le monde entier et la race humaine. Il se propulsa d'un violent battement de pieds, traversa des bancs de mulets et des bouquets d'algues bleues sans faire vraiment attention au paysage tourmenté, aux couleurs chatoyantes, qui s'étalait au-dessous de lui.

Les vapeurs de l'alcool s'étaient en partie évanouies durant ses premiers efforts, et il ralentit progressivement l'allure pour se demander ce qu'il espérait bien accomplir ainsi. C'était inutile, pensa-t-il. Il pourchassait un fantôme. Cependant, il ne fit pas demi-tour.

Il nageait encore lorsqu'il heurta le filet.

Presque invisible, c'était une sorte de toile tissée d'une seule fibre, en carrés d'une trentaine de centimètres de côté, assez résistante pour arrêter un requin ou une bande de marsouins. Il y essaya la lame dentée de son couteau de plongée. En vain.

Il se trouvait à proximité de la pointe ouest de l'île où la société abritait ses installations pour la recherche. Le filet longeait la ligne du récif

jusqu'au large.

Elle existe donc, songea-t-il. Ils ont construit ce truc pour la retenir. Mais comment a-t-elle réussi à passer au travers ?

La dernière fois qu'il l'avait vue, elle filait vers les profondeurs. Campbell vérifia son manomètre et constata qu'il lui restait moins de trente-trois bars d'air comprimé. Assez pour descendre d'un trentaine de mètres encore et remonter. Il était plus raisonnable de regagner le bateau pour y récupérer une bouteille pleine.

Il descendit quand même.

Durant sa progression, il voyait luire les minces fils de la toile. Ils semblaient adhérer au corail même. Par quel procédé ? Il n'arrivait même pas à l'imaginer. Son regard ne cessait d'aller du filet au profondimètre. Passé les trente mètres, il lui faudrait se soucier de la décompression comme... de sa bouteille vide.

À trente mètres de profondeur, il ouvrit la manette de sa réserve d'air comprimé. Vingt bars en comptant large. Tous les tons rouges avaient disparu des massifs de corail, ne laissant que des bleus et des mauves. L'eau était sensiblement plus sombre, plus froide, et la respiration de Campbell devenait de plus en plus bruyante, comme le grondement d'un geyser. Trois mètres encore, se dit-il. Il se trouvait à quarante mètres de fond quand il aperçut la déchirure dans le filet.

Son équipement s'accrocha dans les mailles et il dut, en luttant contre la panique, faire plusieurs tentatives pour se dépêtrer. Déjà, il sentait ses poumons se comprimer comme s'il essayait de respirer avec une feuille de plastique sur la bouche. Il avait vu auparavant des bouteilles tellement vidées que leurs parois en étaient creusées. On les avait retrouvées empêtrées dans des filets de pêche ou sur des plongeurs coincés entre des rochers.

Il dégagea sa bouteille, remonta en suivant la trajectoire ascendante des bulles d'air. La minuscule réserve d'air dans ses poumons se dilatait à mesure que diminuait la pression environnante, mais pas assez cependant pour éliminer son besoin de respirer. Il se força cependant à expirer pour éliminer l'azote de son corps.

À quinze mètres, il ralentit et bifurqua vers un mur de corail, le contourna et nagea vers un lagon abrité.

L'espace de quelques secondes interminables, il oublia qu'il n'avait plus d'air comprimé.

Le, fond du lagon était entièrement tapissé de carrés de verdure – varech, mousse, ainsi qu’une plante ressemblant à un chou géant. Un banc de perches de mer, guidé par une boîte métallique dotée d’une lumière clignotante au bout d’une longue antenne, tournoya autour de lui. Des sous-marins pourvus de bras mécaniques articulés travaillaient au fond de l’océan ; ils éclaircissaient la végétation et assombrissaient l’eau de produits chimiques. Deux ou trois dauphins nageaient aux côtés de plongeurs humains et semblaient converser entre eux.

Les poumons en feu, Campbell leur tourna le dos et se propulsa vers la surface, en essayant de rester aussi proche que possible des rochers. Désireux de décompresser progressivement, il voulut s’arrêter à trois mètres, mais cela s’avéra impossible. Il n’avait plus d’air du tout.

Il fit surface à moins de trente mètres d’un dock de béton. Derrière lui, un alignement de bouées balisait l’emplacement du filet jusqu’en pleine mer, à l’extrémité du lagon.

Le dock était désert dans la brume ensoleillée. Sans une nouvelle bouteille d’air comprimé, Campbell n’avait aucune chance de sortir par l’endroit où il avait plongé. Nager à la surface de l’eau constituait à coup sûr le meilleur moyen de se faire repérer. Il lui fallait trouver une autre bouteille ou une autre issue.

Il cacha son équipement sous une bâche de plastique, traversa la dalle de béton brûlante pour gagner le vaste bâtiment bas situé de l’autre côté, un entrepôt rempli de caisses en bois. Sur le mur de gauche, Campbell repéra un placard où l’on rangeait des équipements de plongée. Il s’en approchait lorsqu’il entendit une voix derrière lui.

« Hé ! Vous là-bas ! Arrêtez-vous ! »

Campbell plongea derrière une pile de caisses, découvrit un couloir carrelé qui menait vers l’arrière du bâtiment. Il s’élança, mais à peine avait-il fait trois ou quatre pas qu’un garde surgissait et pointait un calibre 38 sur sa poitrine.

« Vous pouvez nous laisser seuls.

— Vous êtes sûre, docteur Kimberly ?

— Tout ira bien, dit-elle. Je vous appellerai s’il y a le moindre problème. »

Campbell s’écroula dans un fauteuil en plastique face au bureau. La pièce était d’une rigueur toute fonctionnelle, étanche et traitée contre la

moisissure. Derrière Campbell, une baie vitrée révélait le lagon et la balise de bouées.

— Qu’avez-vous vu au juste ? demanda-t-elle.

— Je ne sais pas. J’ai vu des espèces de parcs de culture. Des machines. »

Elle poussa vers lui une photographie représentant une créature dotée d’une poitrine de femme et d’une queue de poisson. Le visage ressemblait tant à celui de Joan Kimberly qu’il aurait pu appartenir à sa sœur.

Ou à son clone.

Soudain Campbell prit conscience de la situation dans laquelle il s’était empêtré.

« Le garçon de la *farmacia* travaille pour nous », dit Kimberly.

Campbell hocha la tête. C’était évident. Comment aurait-il pu se procurer un ordinateur ? « Vous pouvez garder ta photo, et même le négatif », dit Campbell en cillant pour éviter que la sueur ne lui tombe dans les yeux.

« Soyons réalistes », ajouta-t-elle tout en pianotant sur le clavier de son ordinateur. « Même si nous vous autorisons à conserver votre emploi, je ne vois pas comment sauver votre mariage. Et puis, vous avez deux enfants en passe d’entrer à l’université... » Elle secoua la tête. « Votre cerveau est plein d’informations ultra-confidentielles. Nombre de gens seraient prêts à payer le prix fort pour les obtenir et pourraient à cet effet vous manipuler aisément. Avec vous, le risque n’est pas mince, *monsieur* Campbell. » Son visage irradiait la souffrance de la trahison. De honte, Campbell aurait souhaité disparaître.

Elle se leva et regarda par la fenêtre. « C’est ici que nous construisons l’avenir, dit-elle. Un avenir inimaginable il y a seulement quinze ans. L’enjeu est trop important pour qu’une seule personne vienne tout gâcher. De la nourriture en abondance, de l’énergie bon marché, l’accès à un réseau informatique pour le prix d’un téléviseur, une forme de gouvernement entièrement nouvelle...

— Je l’ai vu votre avenir, dit Campbell. Vos bateaux ont détruit le récif de corail sur plus d’un kilomètre autour de l’hôtel. Les massifs de corail sont recouverts de vos vieilles boîtes de Coca-Cola. Vos mariages ne durent pas, vos gosses se droguent et vos programmes de télévision ne valent rien. Merci bien.

— Vous avez vu ce garçon à la pharmacie ? Il apprend le calcul infinitésimal sur son ordinateur alors que ses parents ne savent ni lire ni écrire. Actuellement, nous testons sur les humains un vaccin qui guérira probablement la leucémie. Nous appliquons des techniques révolutionnaires de chirurgie et de greffes au laser. Révolutionnaires, oui. Littéralement.

— Et elle, c'est de là qu'elle vient ? » demanda Campbell en montrant la photo.

Kimberly baissa la voix. « C'est un procédé synergique, voyons ! Pour effectuer nos greffes, il nous fallait cloner les cellules du donneur. Pour ce faire, nous avons dû procéder à une manipulation génétique au laser...

— Ils ont cloné vos cellules ? À titre d'essai ? »

Elle hocha lentement la tête. « Il s'est passé quelque chose d'imprévu. Elle a grandi, puis sa croissance s'est arrêtée brusquement et elle a gardé, au niveau des membres inférieurs, sa forme embryonnaire. Que faire sinon... en tirer le meilleur parti ? »

Campbell contempla longuement la photo. Non, ce n'était pas le mythe romantique qu'il avait tout d'abord imaginé. Dans la lumière crue du flash, on voyait nettement que la queue avait un aspect cireux, que les nageoires étaient en fait des jambes inachevées. Fasciné jusqu'à l'écœurement, il ne parvenait pas à détacher son regard de la photo. « Vous auriez pu la laisser mourir.

— Non. Elle m'appartenait. Je ne possède pas grand-chose et n'accepterais en aucun cas de la perdre. » Kimberly serra les poings. « Elle n'est pas malheureuse, elle me connaît. Je crois qu'elle m'aime à sa façon. » Elle marqua un temps, les yeux rivés au sol. « Je suis une femme solitaire, Campbell, mais ça, vous le savez déjà. »

Campbell, la gorge sèche, réussit à articuler d'une voix étranglée. « Et moi, je vais mourir ? »

— Non, répondit-elle. Pas davantage... »

Campbell nageait vers la clôture. Ses souvenirs étaient brumeux, il avait du mal à rassembler ses pensées, mais parvint à discerner la brèche dans le filet qui ouvrait sur la haute mer. Il n'eut aucune peine à descendre à trente-cinq mètres de profondeur, heureux de sentir la fraîcheur apaisante de l'eau sur sa peau nue. Puis il franchit le filet et s'éloigna lentement du bruit et de la puanteur de l'île, vers la paix et l'éternité d'espaces encore vierges.

Ses branchies palpitaient doucement.

Freezone

JOHN SHIRLEY

Titre original :

Freezone

© 1985, by John Shirley

Première parution dans *Eclipse* (Bluejay).

John Shirley a souvent été le premier à fouler des terres vierges qui allaient devenir plus tard des sentiers battus de la tendance cyberpunk. En tant que musicien de rock, il s'est trouvé mêlé de près aux premiers débordements punk sur la côte ouest. Auteur prolifique dont l'œuvre compte des romans comme *La Ballade de City*¹¹, *The Brigade* et, dans le registre de l'horreur, *Cellars*, Shirley est célèbre pour son imagerie surréelle et ses fulgurances visionnaires.

« Freezone » constitue un volet indépendant du dernier projet de Shirley, la trilogie d'Éclipse. Adoptant une perspective globale, *Éclipse* décrit un futur proche étourdissant où culture pop, politique et paranoïa se heurtent en une lutte pour la survie pénétrée de haute technologie. Pionnier largement influencé par nombre de courants underground, Shirley, de par son intérêt pour les problèmes d'ordre universel, pourrait bien marquer un renouveau du radicalisme politique en S-F

John Shirley vit actuellement à Los Angeles où il se produit avec son orchestre.

Freezone flottait dans l'océan Atlantique, cité baignée par les remous d'une confluence culturelle internationale.

Freezone se trouvait ancrée à quelque cent cinquante kilomètres au nord de Sidi Ifni, ville somnolente de la côte marocaine, dans un courant chaud et doux et dans un secteur où la mer n'était que rarement troublée par de gros orages. Les tempêtes qui se levaient là déversaient leurs fureurs sur le labyrinthe de parapets de béton que l'administration de Freezone avait passé des années à construire autour de l'île artificielle.

À l'origine, Freezone n'avait été qu'une plate-forme de forage parmi tant d'autres. Pour l'heure on n'avait exploité que le quart des réserves de l'énorme gisement pétrolier situé par quatre cents mètres de fond sous l'île artificielle. La plateforme de forage appartenait conjointement au gouvernement marocain et à une société pétrolière texane également spécialisée dans les produits électroniques, Texcorp. Cette entreprise s'était d'ailleurs portée acquéreur de Disneyland, de Disneyworld et de Disneyworld II – lesquels avaient fermé leurs portes à la suite de la D.M.O. : la dépression des mémoires d'ordinateurs. Également appelée la dépression informatique.

Un groupe de terroristes arabes – au dire du ministère américain des Affaires étrangères – avait installé un dispositif électromagnétique sur une petite bombe à hydrogène elle-même cachée dans une navette spatiale en mission de routine. Dans l'explosion, la navette se volatilisa, ainsi qu'un satellite et une station habitée. Mais quand la D.M.O. frappa, personne ne prit le temps de pleurer les morts.

La bombe orbitale avait failli déclencher l'Armageddon : il fallut désamorcer trois missiles de croisière et, par chance, deux autres furent détruits par les Soviétiques avant que la cellule terroriste n'ait eu le temps de revendiquer la déflagration en haute altitude. L'explosion de la bombe s'était en majeure partie effectuée vers le haut ; ce qui eut lieu vers le bas en constituait l'effet secondaire : l'I.E.M. Une impulsion électromagnétique qui – conformément aux prédictions des années soixante-dix – se répercuta sur des milliers de kilomètres de fils et de circuits électriques sur le continent au-dessus duquel s'était produit l'explosion de la bombe H. Le ministère de la Défense se trouvait protégé ; le système bancaire, à de rares exceptions près, ne l'était pas. L'impulsion anéantit quatre-vingt-treize pour cent du bureau d'Ajustement du crédit bancaire américain. Le BACBA, nouvellement constitué, gérât soixante-seize pour cent des transferts

d'argent de la nation. La plupart des achats étaient effectués par le canal du BACBA ou de sociétés apparentées... jusqu'au moment où l'I.E.M. effaça les mémoires du BACBA, l'impulsion saturant les circuits, les faisant fondre et grillant littéralement toutes les puces. C'était couper le jarret de l'économie américaine. Des centaines de milliers de comptes bancaires furent « suspendus » en attendant la reconstitution des fichiers – entraînant une véritable ruée sur les banques restantes. Compagnies d'assurance et programmes de garantie fédérale s'affolèrent. Ils ne pouvaient couvrir les pertes.

Les États-Unis avaient déjà connu des périodes difficiles. Dans les années 1980 et 1990, le pays avait perdu sa suprématie économique : du fait de l'ignorance et de l'incompétence de ses ouvriers, de la corruption et de la cupidité de ses syndicats et de la médiocrité des normes de production, l'industrie américaine n'avait pu lutter contre le boom manufacturier de l'Asie et de l'Amérique du Sud. L'onde de choc de l'I.E.M. sur le crédit acheva de précipiter la nation, déjà au bord de la récession, dans l'abîme de la dépression, et provoqua la risée du monde entier. Les coupables ? Une cellule de terroristes arabes – des fondamentalistes islamiques purs et durs – composée de sept hommes. Sept hommes qui paralysaient un État.

Cependant l'Amérique disposait encore d'un énorme potentiel militaire, de chercheurs en médecine, en électronique. Et l'économie de guerre lui permit de continuer ses activités. Tel cet homme atteint d'un cancer qui avale des amphétamines pour un dernier sursaut d'énergie. Pendant ce temps-là, interminables avenues et ensembles résidentiels, construits à peu de frais et nécessitant un entretien constant, devenaient de jour en jour plus misérables, laids et sales. Et dangereux.

Désormais les États-Unis ne constituaient plus un endroit sûr pour les riches. Les centres de villégiature, les parcs d'attractions, les élégants quartiers résidentiels se désagrégeaient sous l'effet conjugué de grèves continuelles et d'attentats terroristes persistants. La masse croissante de pauvres – elle augmentait depuis les années 1980 – voyait d'un mauvais œil les riches se divertir. Quant à la classe moyenne, son importance devenait insignifiante.

Néanmoins, il y avait encore aux États-Unis des enclaves où l'on pouvait se perdre dans le tourbillon des médias, se laisser hypnotiser par les cartes lumineuses du désir jusqu'à glisser dans une version extatico-télévisuelle du Rêve américain tandis que dix mille sociétés se disputaient

vosre attention, vous suppliaient d'acheter et de continuer à acheter. Des lieux qui étaient des États-villes fortifiés nourris des illusions de la classe moyenne.

Mais les nantis subodoraient l'effondrement de leur royaume. Ils ne se sentaient plus en sécurité aux États-Unis. Ils avaient besoin d'un ailleurs, d'un lieu stable. L'Europe était désormais hors de question ; l'Amérique centrale et l'Amérique du Sud trop risquées. Le théâtre du Pacifique constituait une autre zone de conflit.

C'est alors qu'intervint Freezone.

Un entrepreneur texan – qui n'avait pas confié ses intérêts financiers au BACBA – entrevit les possibilités offertes par la collectivité qui s'était organisée autour de l'énorme ensemble de plates-formes de forage en mer. Un collier en stras de bordels, galeries et cabarets s'était cristallisé sur les bateaux au rebut ancrés en permanence autour des installations pétrolières. Deux cents prostituées et trois cents employés de casino exploitaient le mélange cosmopolite d'hommes qui exploitaient le gisement. L'entrepreneur passa un contrat avec le gouvernement marocain. Il racheta les carcasses rouillées et les bicoques qui faisaient office de night-clubs. Et il licencia tout le monde.

Notre Texan possédait une société de plastique qui avait mis au point un plastique léger, extrêmement résistant, que l'entrepreneur utilisa pour la réalisation des radeaux sur lesquels on construisit la nouvelle cité flottante. La communauté disposait maintenant de quarante-trois kilomètres carrés de radeaux urbains que protégeaient les forces de l'ordre les plus rosses du monde. Freezone visait à fournir d'agréables distractions aux riches installés dans la zone la plus chic et – dans les lieux de second ordre situés à la périphérie – aux technigogos des plates-formes. Les lieux de second ordre abritaient aussi quelques glandeurs à demi hors la loi et quelques centaines d'artistes.

Comme Rickenharp.

Appuyé contre le mur sud du Semiconducteur, Rick Rickenharp se laissait inonder par le vacarme et la radiance du club tout en écrivant mentalement une chanson. Chanson qui disait quelque chose du genre : « Bruit frénétique, vision stroboscopique, nostalgie de la chaise électrique. »

Puis, il se dit : « Putain de conneries. »

Il faisait de son mieux pour paraître cool mais vulnérable, dans l'espoir qu'une des femelles qui fulguraient au milieu de la foule se souviendrait de l'avoir vu sur scène la nuit précédente, essaierait de lier conversation, de jouer les groupies. Mais, en général, elles préféraient les danseurs branchés.

Et en aucun cas Rickenharp ne se brancherait minimono.

Foutre non !

Rickenharp était un classico du rock. Il portait un blouson de moto en cuir noir, vieux de quelque cinquante-cinq années, que John Cale aurait endossé du temps où il appartenait encore au Velvet Underground. Les coutures commençaient à craquer et, sur l'ornementation chromée, trois clous manquaient. Aux coudes et sur la bordure du col, la teinture avait disparu pour laisser apparaître, dans son authenticité, le cuir brun de l'animal d'origine. N'importe, pour Rickenharp ce cuir était une seconde peau. Il ne portait rien en dessous. Derrière la fermeture Éclair cassée, son torse osseux et lisse présentait des reflets blanc bleuté translucide. Ses jeans, qui n'avaient que dix ans d'âge, paraissaient néanmoins plus anciens que son blouson. Ses bottes étaient d'authentiques Harley Davidson. Des boucles ponctuaient ses grandes oreilles, un peu trop proéminentes, et ses cheveux brun-roux semblaient avoir été coiffés avec un pétard.

Et il portait des lunettes noires.

Et il faisait tout cela sciemment, pour ne pas suivre la mode.

Son groupe le tannait à ce sujet. Ils voulaient que leur chanteur-premier guitariste soit minimono.

« Si on doit faire dans le minimono, autant vendre nos putains de guitares et nous faire brancher tout de suite », leur avait répondu Rickenharp.

Le batteur avait alors eu la stupidité et l'indélicatesse de rétorquer : « Merde, nous devrions peut-être nous faire brancher, mec. »

Rickenharp avait dit : « Peut-être qu'on pourrait aussi utiliser une boîte à rythmes, espèce de foutu abruti ! » Et accompagné ses paroles d'un grand coup de pied dans le tabouret du batteur, projetant Murch dans les cymbales avec un joli tintamarre. De sorte que Rickenharp avait ajouté : « Dommage que tu ne tires pas un son pareil de tes cymbales quand tu es sur scène. Enfin, maintenant, on sait comment faire. »

En guise de réponse, Murch avait voulu lui jeter ses baguettes à la tête, mais il s'était souvenu qu'il fallait les commander sur mesure puisqu'on n'en réalisait plus, et avait donc lancé : « Je te pisse au cul, grande star ! »

Sur ce, il s'était levé et avait quitté la pièce. Ce n'était pas le premier incident du genre, mais c'était la première altercation sérieuse et seuls les trésors de diplomatie que Ponce déploya empêchèrent Murch d'abandonner le groupe.

Le coup de téléphone de leur agent avait mis le feu aux poudres. C'était là le nœud de l'histoire. L'éditeur modernisait son répertoire. Rickenharp était viré. Ses deux derniers albums ne s'étaient pas vendus et, de fait, les ingénieurs du son avaient affirmé que la batterie passait mal sur les mini-musicapsules qui remplaçaient désormais les disques. Les vidéos et holovidéos de Rickenharp n'étaient pas diffusées.

De toute façon, Vid-Co allait probablement mettre la clé sous la porte. Engloutie, comme tant d'autres entreprises, dans le trou noir de la dépression. « Ce n'est donc pas notre faute si nos trucs ne se vendent pas, avait observé Rickenharp. Des fans, nous en avons, mais nous ne disposons pas d'une distribution suffisante pour les toucher. »

José était intervenu. « Merde, nous sommes hors Grille et tu le sais. De toute façon, nous étions portés par la vague nostalgique et rien de plus. Tu ne peux pas faire plus de deux tubes avec une reprise, mec. »

Julio, le bassiste, avait grommelé en jargon technigogo quelque chose que Rickenharp n'avait même pas pris la peine, tant c'était idiot, de traduire – il avait suggéré d'engager un danseur branché en guise de leader. Devant l'indifférence de Rickenharp, il s'était vexé et avait à son tour quitté les lieux. Foutrement susceptibles, ces technigogos !

Et maintenant le groupe se trouvait au point mort. Train stoppé entre deux stations. Ils devaient passer en première partie d'un groupe branché, ce que Rickenharp ne voulait pas faire, mais ils avaient signé un contrat et il y avait à Freezone beaucoup de nostalgiques du rock, dont un éventuel public auquel il devait bien ça. Virer de la scène ces putains de branchés !

Il jeta un coup d'œil dans le Semiconducteur, regretta que le Rétroclub soit fermé. Il y avait beaucoup d'amateurs de rétro au R.C., y compris des fans de rockabilly dont certains savaient vraiment ce qu'était le rockabilly. En revanche, le Semiconducteur était un repaire de minimonos.

Ces derniers portaient des cheveux longs qui, partant d'un point au niveau de la couronne crânienne, se déployaient en éventail sur le dos ; le tout était droit, absolument droit et raide de sorte que, vue de derrière, la tête ressemblait à un tipi noir, gris, rouge ou blanc. Les monochromes constituaient les seules nuances acceptables. Tons neutres, pas de mèches.

Leurs vêtements constituaient une extension stylistique de leurs coiffures. Le mouvement minimono s'était posé en réaction aux Flammes. Au chaos de la guerre, à l'économie de guerre et à l'évolution languide de la Grille. Le style flamme s'émoussait, se perdait.

Rickenharp n'avait jamais éprouvé que du mépris à l'égard de ces dandys de Flammes, mais il les préférait aux minimonos. Au moins, les Flammes avaient de l'énergie.

Ce mouvement était issu des styles contournés et anticonformistes de la dernière partie du XX^e siècle. Les Flammes étaient censés *relever* leurs cheveux le plus droit possible sur la tête et cela, en quelque sorte, *exprimait*, soulignait la personnalité, l'originalité. Plus il y avait de couleurs, mieux c'était. Il n'y avait point « d'individualité » sans flamme expressive. Spirales, faucilles, auréoles, épaisseurs de boucles multicolores constituaient autant de formes d'élection. Les boutiques spécialisées dans l'élaboration de coiffures flammes amassèrent des fortunes qu'elles perdirent avec la fin d'un style qui dura néanmoins plus longtemps que la plupart des modes ; cette vogue offrait d'infinies variations et, pour l'affermir, l'attrait de sa vitalité. Nombre de gens éludèrent l'impératif de créativité en adoptant une flamme politiquement standardisée. Il suffisait ainsi de modeler ses cheveux conformément à l'emblème du pays défavorisé du tiers-monde que l'on préférait (en arrière quand, avant l'apparition du nouvel axe commercial, ils étaient vraiment défavorisés). Ces coiffures demandaient tant de soins que la plupart des gens en vinrent à adopter des perruques flammes qu'ils mettaient pour sortir. Et leurs drogues s'alignèrent sur la mode. Des neurotransmetteurs excitants de toute sorte – antidépresseurs, produits donnant une apparence lumineuse. Les Flammes les plus riches arboraient des ceintures nimbus qui distillaient des aurores artificielles. Les plus snobs y voyaient une marque de narcissisme grossier, ce qui, pour les non-Flammes, était une plaisanterie vu que tous les Flammes manifestaient la même vanité.

Rickenharp ne s'était jamais teint les cheveux, ne les avait jamais modelés sinon pour fortifier un hérissonisme punk.

Mais Rickenharp n'avait rien d'un punk. Il s'identifiait avec l'époque pré-punk, de la fin des années cinquante au début des années soixante-dix. Rickenharp était un anachronisme. Un rocker pur et dur, aussi peu à sa place dans le Semiconducteur que le be-bop l'aurait été dans un club de danse des années quatre-vingt.

Rickenharp jeta un coup d'œil sur les tuniques et combinaisons monochromes, noir mat, gris mat, les bracelets-phones noirs, l'uniformité à l'emporte-pièce ; sur les bronzages identiques et les boucles d'oreilles voyantes représentant la colonie FirStep (une seulement et toujours au lobe gauche). On racontait que ces fétichistes de la technologie de pointe qu'étaient les minimonos rêvaient d'une place dans la colonie spatiale en orbite comme jadis les rastas avaient rêvé d'un retour en Éthiopie. Rickenharp trouvait d'ailleurs amusant que les Soviétiques aient instauré un blocus de ladite colonie. Amusant de voir les minimonos, installés dans le répétitif, peu portés aux éclats, se calmer à coups d'amphéticool et se réunir en groupes crispés pour critiquer les Soviétiques avec un air outragé du genre va-t-on-rester-sans-rien-faire ?

La régularité abêtissante des rythmes de leur musique en boîte ricochait contre les murs et faisait vibrer le sol. Il suffisait de s'appuyer contre une paroi pour que cette sensation vous percute la moelle de belle manière.

Il y avait dans l'assistance quelques Flammes, pleines d'audace provocante ; or, pour ce qui était de se mettre à l'horizontale, les Flammes constituaient le meilleur espoir de Rickenharp. Dans ce milieu, la tendance était au respect du vieux rock.

La musique se tut ; une voix hurla « Joel NouvelEspoir » et les projecteurs éclairèrent la scène. Le premier show branché démarrait. Rickenharp jeta un coup d'œil sur sa montre. Dix heures. Il devait ouvrir pour la vedette à onze heures et demie. Déjà, il imaginait le club se vidant dès son entrée en scène. De toute façon, son temps y était compté. Mais qui sait ? Une foule différente se présenterait peut-être ? Les extras ajoutent parfois du piment.

NouvelEspoir fit son entrée. Prestation branchée. Il était anorexique et chirurgicalement asexué : minimono radical. Sa nudité en témoignait : il n'était habillé que de longues feuilles peintes qui enveloppaient son corps de noir et de gris. Comment ce mec pisse-t-il ? se demanda Rickenharp. La légère fente sur son pubis ? Un mannequin dansant. En fait, sa sexualité était branchée sur sa nuque : simple électrode de chrome qui activait, durant la catharsis hebdomadaire légalement contrôlée, le centre de plaisir de son cerveau. Mais il était si maigre – enfin, peut-être recourait-il à un cérébrostim acquis au marché noir pour se connecter sur le vibreur. Pourtant ces minimonos étaient censés respecter scrupuleusement la loi.

Les câbles fichés dans les bras, les jambes et le torse de NouvelEspoir s'alimentaient à un capteur-traducteur d'impulsions installé sur la scène, de sorte que le chanteur ressemblait à une marionnette dont les fils auraient été montés à l'envers. Cependant c'était lui le marionnettiste, les contractions de ses bras, jambes et torse déclenchant les longues et lugubres plaintes qui jaillissaient des haut-parleurs cachés. Pour un minimono, il n'était pas mauvais, songea Rickenharp avec un rien de condescendance. On pouvait deviner la mélodie, la chanson modulée par sa danse, et l'ensemble présentait un peu plus de complexité que n'en offrait d'ordinaire les M'n'Ms... D'ailleurs la foule M'n'M se lançait maintenant dans ces figures de danse géométriques qui se situaient entre le disco et le quadrille, kaléidoscopes à la Busby Berkeley exécutés conformément à des règles qu'il fallait connaître lorsque l'on avait l'audace de participer. Essayez les figures libres au milieu de leur chorégraphie soudée et un phénomène de rejet social pur et simple, porté sur les ailes du langage corporel, vous frappera comme le vent polaire.

Parfois Rickenharp se livrait à un rock forcené au milieu de la configuration minimonesque, comme ça, juste pour le plaisir d'attiser leur mépris. Mais le groupe l'avait obligé à mettre un terme à ses agissements. Ne va pas nous aliéner le public pour notre seul passage, mec. Probablement, notre *dernier* putain de passage...

Le danseur branché fit exploser des riffs aux accents de cornemuse par-dessus la section rythmique pré-enregistrée. Les murs prirent vie.

Dans les années 1965 ou 1975 ou 1985 ou 1995 ou 2000, un club de rock digne de ce nom se devait d'être étroit, sombre, fermé, propice à la claustrophobie. Les cloisons se devaient d'être d'une sobriété monochrome – noires et recouvertes de miroirs par exemple – ou délibérément criardes. Bref, le tout était voyant, placardé de n'importe quel truc avant-gardiste d'alors ou de graffiti gueulards.

Le Semiconducteur présentait ces deux aspects. Il se faisait tout d'abord très viril, avec ses murs d'un noir vitreux ; mais durant les concerts, il prenait un aspect criard car ses murs sonosensibles réagissaient à la musique en se parant de raies de couleurs qui ondulaient selon des tracés d'oscilloscope : nuances blanc bleuté pour les aigus, rouges et mauves pour la basse et les percussions. Réponse immédiate, produisant un effet hypnotique, à chaque note. Les minimonos détestaient les murs réactifs. Ils les qualifiaient de kitsch et de « vid-ho ».

Le danseur spasmaït la scène et Rickenharp observait à contrecœur, s'efforçant à l'honnêteté. Se disant : C'est une autre forme de rock'n'roll, c'est tout. Tel un chrétien témoin d'une cérémonie bouddhiste, il se répétait : « Oh ! bon sang, ce ne sont finalement que les expressions d'un seul et unique Dieu. »... Rickenharp se disait encore : Mais le vrai rock est bien mieux. *Le vrai rock est de retour !* crierait-il à tous les gens ou presque qui se montreraient prêts à l'écouter. C'est-à-dire quasiment personne.

Une Chaoticiste entra et il la regarda, se sentit moins seul.

Les Chaoticistes étaient beaucoup plus proches des vrais rockers. Celle-ci était une skin-head qui avait peint les côtés de son crâne. Une jupe faite d'au moins deux cents guenilles en tissu synthétique cousues sur sa ceinture de cuir – sorte de pagne de haillons brillants. Seins nus aux mamelons percés de vis discrètes. Les minimonos l'observaient, écoeurés. C'étaient des prudes et montrer ses seins était tout à fait déplacé selon leurs critères. En guise de réponse, elle leur adressa un sourire radieux. Ses beaux traits sémites s'ornaient ici et là de taches de couleur. Son maquillage évoquait une peinture au tourniquet. Ses dents étaient limées.

À la regarder, Rickenharp en avala sa salive. Bon sang, cette fille, c'était *son genre*.

Sauf que... sauf qu'elle portait un sniffeur à mescaline bleue. En forme de point d'interrogation renversé, il s'accrochait à son oreille droite pour venir pendre sous sa narine droite. De temps à autre, elle inclinait la tête de façon à pouvoir inhaler un peu de poudre bleue.

Rickenharp dut détourner le regard. En jurant silencieusement.

Il avait écrit une chanson intitulée « J'essaie de décrocher à tout jamais ».

La mescaline bleue. Ou la coke de synthèse. Ou l'héroïne. Ou l'amphétamorphine. Ou l'XT2. Mais en général, il prenait de la mescaline bleue. Et la mescaline bleue entraînait l'accoutumance. Et c'était tellement *bon*.

La mescaline bleue, également appelée le boss bleu. Elle offrait les qualités de la mescaline alliées à celles de la cocaïne, le tout enveloppé dans la douceur gélatineuse des méthaqualones. Mais, à l'inverse de la coke, la descente était légère. Sinon que... lorsqu'on arrêtait après une période d'usage intensif, le monde perdait de son sens. Il n'y avait pas à proprement parler de phénomène de manque, mais une dépression aux résonances profondes, une impression d'inutilité qui semblait s'installer comme de la

poussière et de la merde d'asticot sur chacune des cellules de l'utilisateur. Pas la même chose qu'une redescende d'un trip à la coke, mais...

Mais certaines personnes disaient de la mescaline bleue qu'elle avait les vertus d'un « forfait suicide ».

Elle pouvait vous donner le sentiment d'être ce mineur prisonnier d'un éboulis ; comme si vous étiez emmuré au plus profond de vous-même.

Rickenharp avait tâté d'une thérapie, payée par ses parents - vu qu'il avait dilapidé l'argent gagné avec son seul grand tube sur le boss bleu et la dope. Il venait tout juste de décrocher. Et récemment, du moins avant les tensions au sein du groupe, il avait commencé à reprendre goût à la vie.

De regarder la fille au sniffeur passer devant lui, de la regarder s'en servir, Rickenharp se sentait accablé, perdu, comme s'il avait vu une chose lui rappelant un amour passé. Syndrome du toxico reconverti. Douleur née de la culpabilité d'avoir abandonné sa drogue.

Il imaginait la douce brûlure de la came dans ses narines, l'arrière-goût chimique sucré au fond du palais ; ou, piqure oblige, l'explosion de confiance fluorescente, confiance que vous sentiez de façon aussi physique que les lèvres d'une femme sur votre bite. Le choc en retour auto-érotique de la mescaline bleue. Rien que d'y songer, il en éprouvait une ombre de sensation, revoyait le fantôme fascinant du flash. Il la goûtait, la sentait, la vivait... de mémoire. De la voir en prendre ravivait une centaine de souvenirs irrisés. Une nostalgie quasiment insurmontable. (Pendant ce temps, une petite voix intérieure essayait d'attirer son attention, essayait de l'alerter : *Hé ! souviens-toi, cette merde t'a donné envie de te foutre en l'air quand tu as arrêté ; n'oublie pas qu'elle te rend bêtement trop sûr de toi et rustaud ; n'oublie pas qu'elle te bouffe à l'intérieur...* une petite voix de plus en plus ténue...)

La fille le regardait. Une lueur d'invite dans l'œil.

Il vacilla.

La petite voix se fit plus forte.

Lui dit : *Rickenharp, si tu vas à elle, si tu vas avec elle, tu finiras pas y retoucher.*

Déchiré par une angoisse intérieure, il se détourna. Se fraya en titubant un passage au milieu de ce déluge de sons et de lumières et de gens monochromes pour gagner sa loge, les guitares, les écouteurs et l'univers acoustique, plus sain.

Rickenharp écoutait un vieil enregistrement de collection du Velvet Underground, reproduit sur l'audiopuce qu'il avait dans l'oreille. La chanson, de 1968, s'intitulait « White Light/White Heat » et les guitaristes effectuaient des trucs qui auraient fait dire au baron Frankenstein : « Il est des choses que l'homme devrait ignorer. » Du coup, il enfonça son audiopuce un peu plus, de façon que les vibrations lui titillent l'os derrière l'oreille, frissons qui le parcouraient en harmonie avec les cordes de la guitare. Pour accompagner la musique, il avait enfilé un visièr-clip : un documentaire sur les peintres expressionnistes. Écouter le Velvet Underground tout en regardant du Edvard Munch. Quel pied !

C'est alors que Julio lui enfonça un doigt dans l'épaule.

« Le bonheur est éphémère », murmura Rickenharp en relevant sa visièr d'un mouvement brusque. La visièr ressemblait à ces machins à serre-tête et réflecteur qu'utilisaient autrefois les médecins, sauf que l'écran qui se rabattait devant les yeux présentait la forme rectangulaire d'un rétroviseur. Certaines visièr s'accompagnaient d'un objectif caméra amovible et d'un stimulateur de champ que l'on portait dans le dos, à même la peau, comme s'il se fût agi d'un corset. La caméra captait une image de la rue que vous empruntiez et l'envoyait au stim qui vous agaçait le dos selon le schéma de vision de l'objectif. À partir de ces données, votre esprit élaborait une représentation plus ou moins grossière de la rue. Le principe avait été mis au point pour les aveugles dans les années 1980. Aujourd'hui, il faisait la joie des accros de la vidéo ; à pied ou en voiture, ils circulaient dans les rues avec leurs visièr, regardant la télé en même temps qu'ils se pilotaient au stim, les yeux bouchés par l'écran mais sans jamais buter franchement sur quiconque. Mais Rickenharp, lui, n'utilisait jamais de stimulateur de champ.

C'est donc son propre regard qu'il fixa sur Julio. « Que veux-tu ?

— Han dix », marmonna Julio. Julio, le bassiste technigogo. Dans dix minutes. Dans dix minutes, c'était à eux.

José, Ponce, Julio, Murch : guitare rythmique et soutien vocal, clavier, basse et batterie.

Rickenharp acquiesça et leva la main pour rabattre la visièr sur ses yeux, mais Ponce appuya sur l'interrupteur du casque. L'image disparut, tel un paysage avalé par un tunnel ferroviaire, et Rickenharp eut l'impression que son estomac se rétrécissait au même rythme. « Okay », dit-il en se tournant vers eux. « *Quoi ?* »

Ils se tenaient dans la loge. Les murs étaient noirs de graffiti. Les vestiaires de clubs de rock seront toujours noirs de graffiti. Placardés, flagellés de ces inscriptions. Telle cette déclaration plate : LES PARASITES AU POUVOIR, ou l'arrogance joyeuse de SYMBIOSE 666 S'EST FAIT SACRÉMENT CHIER ICI, ou l'existentialisme indirect de LES FRÈRES ALCOOLOÏDES VOUS AIMENT TOUS MAIS PENSENT QUE VOUS SERIEZ MIEUX MORTS, ou le mystère d'un SYNC 33 MARCHE MAINTENANT. On aurait cru les motifs d'un papier peint vilainement froissé. Disposé en couches, le tout formait un palimpseste. Stylistique hallucinatoire évoquant le tracé des électrons du cortex visuel.

Les murs, aux rares endroits libres de graffiti, révélaient le matériau dont ils étaient faits, de l'aggloméré peint en gris. Il y avait juste assez de place pour le groupe de Rickenharp, assis sur des chaises de cuisine au dossier cassé et un fauteuil de bureau à trois pieds. Entassés entre les sièges, les instruments dans leurs étuis aux bords abîmés, au similicuir râpé, et dont la moitié des lanières étaient brisées.

Rickenharp regarda le groupe, alla d'un visage à l'autre dans le sens des aiguilles d'une montre, sonda leurs expressions : José à sa gauche, un rien de tristesse dans les yeux, les anneaux qui en ornaient la partie inférieure parfaitement assortis à sa double rangée de boucles d'oreilles, les cheveux taillés en un triple mohawk, avec une touffe centrale rouge et les deux autres en bleu et blanc ; l'index gauche arborant une bague en cristal fumé qui faisait écho – il le savait – à ses yeux d'ambre fumé. Rickenharp et José avaient été proches. Chacun regardait l'autre d'un air accusateur. Bien qu'ils n'eussent jamais été amants, une bouderie d'amants les séparait. José était blessé parce que Rickenharp refusait la transition : Rickenharp faisait passer ses goûts musicaux avant la survie du groupe. Rickenharp était blessé parce que José voulait s'aligner sur les minimonos branchés et trahir ainsi l'éthique du groupe ; et aussi parce que José était prêt à le sacrifier. À le remplacer par un danseur branché. Ces raisons, tous deux les connaissaient, bien qu'ils n'aient jamais échangé un mot à ce sujet. La majeure partie de ce qui passait entre eux se transmettait sémiotiquement sur le mode soigneusement détourné des mecs super-cool. Pour l'heure, José n'annonçait rien de bon. Il penchait la tête comme s'il avait le cou brisé. Son regard était terne.

Ponce, quant à lui, donnait dans le style minimono, du moins son look, et ils avaient d'ailleurs eu une dispute féroce à ce propos. Très mince et

élancé, Ponce avait un faciès de renard et arborait maintenant une couleur gris cuirassé de la tête aux pieds, teinte de peau et de cheveux comprise. Dans l'atmosphère enfumée du club, il lui arrivait parfois de se transformer en homme invisible.

Il portait des verres de contact argentés et contemplait les dix reflets de la petite galerie des glaces que formaient ses ongles miroirs. La morosité incarnée.

Julio, ah oui ! il aurait bien aimé emmerder Rickenharp. Le changement, il le voulait. Bien sûr, il était fidèle à Rickenharp, mais dans certaines limites. Cependant, c'était également un conformiste. Il défendrait éventuellement Rickenharp... et finirait par adopter le consensus. Julio avait une luxuriante chevelure noire bouclée genre portoricain relevée sur le dessus de la tête comme la figure de proue d'un navire, le profil et les longs cils d'une femme. Il arborait un clou d'argent à l'oreille et, comme Rickenharp, portait le classique cuir noir du rock rétro. Il tripotait nerveusement la bague à tête de mort passée à son pouce, répondant à son sourire par un froncement de sourcils, fixant dessus le regard de qui aurait craint que l'un des yeux en faux rubis ne se détache.

Murch était une grosse limace de mec aux cheveux vilainement coupés en brosse. C'était un batteur médiocre, mais un batteur tout de même, espèce de musiciens en voie d'extinction. « Murch est aussi rarissime qu'un dodo », s'était un jour exclamé Rickenharp, « et ce n'est pas son seul point commun avec cet oiseau. » Murch portait des lunettes noires à monture d'écaille et avait toujours une bouteille de Southern Comfort sur les genoux. Le Southern Comfort faisait partie intégrante de son attirail. Au même titre que ses bottes de cow-boy. Du moins, le croyait-il.

Murch regardait Rickenharp avec un mépris évident. Il n'était pas assez malin pour dissimuler.

« Va te faire foutre, Murch, fit Rickenharp.

— Quoâ ? J'ai rien dit.

— T'en as pas besoin. Tes pensées, je les renifle. De quoi faire vomir le plus vicelard des vers de terre. » Rickenharp se leva et avisa les autres. « Je sais ce que vous avez en tête.

Mais accordez-moi une dernière bonne session. Après, vous ferez ce que vous voudrez. »

La tension déploya ses ailes et s'envola.

Un autre oiseau se posa dans la pièce. De son troisième œil, Rickenharp le vit : un *thunderbird*. Moitié peinture de tipi indien, moitié chrome du véhicule du même nom. Quand il étendit ses ailes, ses coutons étincelèrent comme des pare-chocs polis. Sur son poitrail, il y avait deux phares qui s'allumèrent lorsque le groupe récupéra ses instruments pour gagner la scène¹².

Rickenharp transportait sa Stratocaster dans son étui noir. L'étui en question était bandé de chatterton et recouvert d'autocollants défraîchis et en lambeaux. Mais la Strat était impeccable. Transparente. Sa ligne avait les courbes voluptueuses d'une voiture de sport.

Ils empruntèrent un couloir de plastibrique blanc menant à la scène. Dès le premier tournant, le couloir se rétrécit et il leur fallut marcher de côté en tenant leurs instruments devant eux. Sur Freezone, l'espace était précieux.

Le régisseur vit arriver Murch en premier et avertit le D.J. qui interrompit la musique pour annoncer le groupe via les haut-parleurs. À l'ancienne mode, ainsi que Rickenharp l'avait demandé : « Et maintenant, nous avons le plaisir d'accueillir... *Rickenharp*. »

En guise de réponse, nul hurlement de la part de la foule, hormis quelques sifflets et un soupçon d'applaudissements.

Très bien, salope, essaie de me jeter, songea Rickenharp tout en attendant que le reste du groupe se mette en place. Lui, il entra en scène en dernier. Quand ils avaient réglé le projecteur sur lui. Toujours.

Des coulisses, Rickenharp jeta un coup d'œil furtif pour observer, au-delà du ruissellement de lumière, la sombre fosse aux serpents où se tenait le public. Composé pour moitié seulement de minimonos. Tant mieux ; ainsi avait-il une chance de faire passer son tour de chant.

Le groupe se mit en place. Activa les accordeurs automatiques, tripota des touches.

Rickenharp eut l'agréable surprise de constater que, conformément à sa requête, on avait braqué des spots d'un rouge tamisé sur la scène. Peut-être que l'éclairagiste en chef était l'un de ses admirateurs. Peut-être que le groupe ne bousillera pas ce passage-ci. Peut-être que tout se passerait bien. Peut-être que le verrou de la cage buterait sur la bonne combinaison, que la porte s'ouvrirait, que le bel oiseau appelé *thunderbird* s'envolerait.

Quelques commentaires étouffés lui parvinrent. La plupart des spectateurs n'avaient encore jamais vu, sinon pour la salsa, un batteur en

chair et en os. Rickenharp surprit des bribes de jargon technigogo. « Kesskifé aveksa ? » Autrement dit : Qu'est-ce que c'est que ce truc qu'il bricole ? La batterie.

Rickenharp sortit la Strat de son étui et la passa. Ajusta la sangle. Pressa l'accordeur. Il n'avait pas besoin de se brancher. Dès qu'il entrerait en scène, le signal de la Strat se transmettrait sur la fréquence directionnelle de l'amplificateur et déclencherait la rangée de Marshalls derrière le batteur. Dommage, en un sens, cette miniaturisation de l'électronique ; malgré une puissance égale à celle du xx^e siècle, les amplis étaient petits et d'apparence moins imposante. Le public chuchotait aussi quelque chose concernant les Marshalls. La plupart des gens n'avaient jamais vu de vieux amplis démodés. « C'est pour quoi faire, ces trucs ? »

Murch regarda Rickenharp. Rickenharp hochla la tête.

L'espace d'un moment, Murch martela son 4/4 seul. Puis la basse intervint, établit une strate sonore qui s'apparentait à un support décentré. Et les claviers déployèrent les draps de l'infini.

Maintenant, il pouvait entrer en scène. Comme si basse, batterie et claviers avaient, en s'unissant, construit un pont pour permettre à Rickenharp de franchir l'abîme le séparant de la scène. Il passa le pont, s'engouffra dans la chaleur des projecteurs. Il sentait le rayonnement des lampes sur sa peau comme s'il venait de quitter une pièce climatisée pour pénétrer dans le royaume des tropiques. La musique souffrait délicieusement sous la luxuriance tropicale. La lumière blanche et pure du projecteur l'enveloppa, se fixa sur sa guitare, ainsi qu'il l'avait demandé, et il songea : Bon Dieu, l'éclairagiste marche vraiment avec moi.

Il eut l'impression de ressentir ce que ressentait la guitare. Elle brûlait d'envie qu'on la touche.

Sans en avoir véritablement conscience, Rickenharp bougeait au rythme de la musique. Pas trop. Pas de cette façon arrogante, à la regarde-moi-cinq-minutes chère à certains artistes. Cette façon dont ils essayaient de *forcer* l'enthousiasme du public, et qui donnait à chacun de leurs gestes un air artificiel.

Non, Rickenharp faisait dans le naturel. La musique coulait en lui, physiquement, sans que l'arrêtent les angoisses ou les nœuds de l'ego. Son ego était là, qui alimentait sa propre torche olympique. Mais il était aussi immaculé que la robe d'un pontife.

Le groupe le sentait. Ce soir-là, Rickenharp se trouvait dans une forme rare. Parce qu'il était libéré. Les tensions s'étaient dissipées parce qu'il se savait au bout du rouleau : le groupe s'était vu notifier sa condamnation à mort. Désormais, Rickenharp, comme lorsque l'on choisit vraiment son suicide, n'avait plus peur. Il avait le courage du désespoir.

Le groupe le sentait et laissait faire. L'alchimie était bien là, cette fois, lorsque Ponce et José attaquèrent le couplet, José avec un riff sinueux qu'il alla chercher très bas, presque sur le capodastre qui tenait les cordes, Ponce avec un thème superbement redondant rincé à la tonalité cuivres'du synthétiseur. Tous les musiciens ressentait cette alchimie comme un agréable choc électrique, ce choc délectable né de la fusion de plusieurs egos individuels en un ego de groupe. Sensation qui dépassait le plaisir sexuel.

Les spectateurs écoutaient, mais résistaient. Ils ne voulaient pas se laisser séduire. Pourtant, la salle était comble – à cause de la réputation du club et non à cause de Rickenharp – et tous ces corps entassés formaient une sorte d'exosquelette sensible aux variations atmosphériques, sensibilité qui, Rickenharp le savait, les rendait vulnérables. Il savait où il fallait toucher.

Sentant que le Chouette Truc était en passe de se produire, Rickenharp se montrait confiant, mais sans verser dans l'arrogance. Il était trop arrogant pour manifester son arrogance.

Le public regardait Rickenharp comme qui observerait un adversaire vaniteux avant un corps à corps en se demandant : Qu'est-ce qu'il a à fanfaronner, qu'est-ce qu'il y a qu'il connaît ?

Il connaissait son timing. Et il savait aussi qu'il était des sentiments que même le plus réservé des spectateurs ne pourrait contrôler dès lors qu'ils seraient libérés. Or il connaissait le moyen de les libérer.

Rickenharp plaqua un accord. Il le laissa chatoyer dans la salle et les surveilla, établit un contact visuel.

Il aimait ces regards de défi, qui rendraient sa victoire d'autant plus complète.

Parce qu'il *savait*. Durant les deux dernières semaines, il avait joué cinq fois avec le groupe et, à chaque fois, l'atmosphère s'étaft révélée tendue, l'alchimie n'intervenant que par éclairs. Telle l'échelle de Jacob dont le mauvais alignement des montants aurait empêché le passage de l'étincelle.

Pareil au désir, ce sentiment avait grandi en eux, comme une énergie sexuelle, repoussé derrière leurs rancœurs personnelles ; et maintenant il franchissait le barrage, et le groupe en était ébranlé tandis que Rickenharp grondait dans son élan et commençait à chanter...

Le public le dévisageait avec une hostilité persistante, mais Rickenharp adorait ces moments où la nana jouait à fais-semblant-de-me-violer. *Vas-y, mec. Plante-la-leur dans les oreilles.*

Le groupe injectait le carburant dans la chambre de combustion de la salle ; Rickenharp déclenchait la combustion, obligeait le public à réagir, à actionner les pistons et... ils fonçaient. Rickenharp était au volant. Il les emmenait quelque part, et chaque chanson s'apparentait à un paysage qu'il faisait défiler sous leurs yeux. Tout en grattant ses cordes au point qu'il en dominait les choristes, il chanta :

« Tu veux des nuits pas compliquées
tu te veux libérée
genre réaction en chaîne sans passion
mais avec un brin d'affection
Tu dis c'est juste une consolation
et finalement c'est une compensation
à l'insécurité
Ainsi y a pas de coup fourré
Ainsi personne n'est blessé
Pas de problèmes moraux
Pas de sang sur le calicot
Mais pour moi, oui pour moi
LA SOUFFRANCE EST UN TOUT
La souffrance est partout
Chérie prends un peu de la mienne
ou lèche un peu de la sienne
LA SOUFFRANCE EST UN TOUT
La souffrance est partout
La souffrance est UN TOUT... »

Extrait d'« une interview de Rickenharp : Le Jeune Mathusalem », publiée dans la revue Guitar Player, mai 2017.

G.P. : Rick, vous ne cessez de parler de dynamique de groupe, mais j'ai l'impression que vous n'utilisez pas ce terme de dynamique dans son acception musicale traditionnelle.

RICKENHARP : Pour former un groupe, il n'y a qu'un seul vrai moyen, c'est que ses membres se cherchent et se trouvent les uns les autres, tels des amants. Au fil des mesures ou autrement. Les musiciens du groupe s'apparentent à des produits chimiques qui, ensemble, engendrent une réaction chimique spécifique. Si le mélange est bon, le public ne peut que s'impliquer dans cette... cette sorte de, euh, de réaction chimique sociale.

G.P. : Ne pourrait-il s'agir d'une illusion de votre psychologie ? Je veux dire de votre besoin d'un groupe organiquement soudé ?

RICKENHARP (après un long silence) : En un sens. C'est vrai que j'ai besoin de quelque chose de ce genre. J'ai besoin d'une appartenance. Je veux dire... okay, je suis un « non-conformiste », et pourtant, quelque part, j'ai besoin d'une appartenance. Peut-être que les groupes de rock constituent un succédané de famille. La cellule familiale est éclatée, aussi... le groupe constitue ma famille. Je ferais n'importe quoi pour qu'il ne se sépare pas. J'ai besoin de ces mecs. Je serais comme un môme dont la mère, le père et les frères et sœurs auraient été tués si je perdais ce groupe.

Et il chanta :

« LA SOUFFRANCE EST UN TOUT

La souffrance est partout

Chérie prends un peu de la mienne

Suce un peu de la sienne

Oui, répète LA SOUFFRANCE EST UN TOUT... »

Il chantait avec insolence, moitié en criant, moitié en roucoulant à la fin de chaque note, sur le ton va-te-faire-foutre-salope, opérant cette magie entre toutes, hurlant une mélodie. Sur leurs visages, il voyait des portes s'ouvrir, même chez les minimonos, même chez les neutres, et tous les flammes, les révos, les chaoticiens, les B.C.B.G., les rétros. Dans l'unification organique et orgastique de la musique, ils en oubliaient leurs sous-classes culturelles. Sous les lumières, il transpirait à grosses gouttes, faisait gicler des sons sous ses doigts, et c'était comme s'il les sentait prendre forme entre ses mains à la façon dont le sculpteur modèle l'argile entre ses doigts, c'était comme s'il n'y avait aucun écart entre la résonance des sons à l'intérieur de son crâne et leur jaillissement hors des haut-parleurs. Son cerveau, son corps, ses doigts avaient comblé le fossé, formaient un seul disjoncteur qui réglait parfaitement le passage du jus.

Une part de lui-même cherchait la chaoticiste qu'il avait remarquée un peu plus tôt. En vain. Il en éprouva une vague déception. Il se dit : Tu devrais être heureux, tu l'as échappé belle, elle t'aurait replongé dans le boss bleu.

Mais quand il la vit qui se pressait vers le premier rang de spectateurs et lui adressait un très léger signe de tête à la façon assurée des initiés, il se sentit tout simplement heureux et se demanda ce que son subconscient lui réservait... Toutes ces pensées qui lui venaient par éclairs. La plupart du temps, son esprit conscient se trouvait complètement centré sur le son et le travail de son corps pour l'imposer au public. Il jouait sous l'emprise de la douleur, la douleur de la perte. Sa famille allait mourir, et il jouait des mélodies qui faisaient vibrer en chacun la corde de la séparation...

Et le groupe était uni de façon quasi surnaturelle. La gestalt était là, qui les soudait, et il en activait les effets dans le corps collectif du public qu'il conduisait là où il le voulait, en songeant : C'est le pied, les gars, mais cela ne facilitera pas les choses quand le tour de chant sera terminé.

C'était une expérience identique à celle d'un couple divorcé qui vivrait le plaisir physique tout en sachant que cette jouissance même ne sauverait pas leur mariage. En fait, le plaisir découlait de la séparation acceptée.

Mais pendant ce temps un feu d'artifice éclatait.

Quand ils entamèrent le dernier morceau du récital, l'ambiance du club était si électrique que, pour reprendre ce qu'avait dit un jour José dans le style mélo des rockers, « si on l'avait coupée au couteau, elle aurait saigné ». La drogue, l'herbe et la fumée du tabac pétrissant l'air semblaient conspirer avec les lumières de la scène pour créer une atmosphère de magie exceptionnelle. À chaque accord entraînant une variation lumineuse du rouge au bleu au blanc et au jaune soufre correspondait une longueur d'onde émotionnelle qui parcourait la pièce. L'énergie s'accumulait et Rickenharp, la Strat faisant office de paratonnerre, la déchargeait.

Puis le récital s'acheva.

Rickenharp écrasa les cinq dernières notes, seul, amena son finale au point orgasmique. Puis il quitta la scène. C'est à peine s'il entendit les hurlements de la foule. Il se surprit courant presque dans le triste couloir de plastibrique, se retrouva dans la loge sans avoir compris comment il y était parvenu. Tout lui parut plus réel que d'habitude. Ses oreilles bourdonnaient comme celles de Quasimodo dans son beffroi.

Il entendit des pas, se retourna en réfléchissant à ce qu'il allait dire au groupe. Mais c'était la chaoticiste et quelqu'un d'autre, et enfin une troisième personne qui suivait le quelqu'un d'autre.

Le quelqu'un d'autre était un gars maigrichon aux cheveux bruns naturellement sales, pas sales au nom d'un sous-courant culturel. Il avait la bouche entrouverte et l'une de ses incisives était noire de caries. Il avait le nez brûlé par le vent et des veines saillantes déformaient ses mains. Le troisième personnage était un Japonais : petit, les yeux noirs, d'apparence banale, l'expression normale, un rien plus amicale que neutre. Le blanc maigrelet portait un blouson de l'armée dépourvu d'insignes, un jean brillant et des tennis pourris. Il avait les doigts nerveux comme s'ils serraient d'ordinaire quelque chose qui leur faisait pour l'heure défaut. Un instrument ? Peut-être.

Le Japonais, lui, arborait une tenue de combat nipponne, bleu ciel et propre comme un sou neuf. Ses mains vides paraissaient à l'aise. Il y avait quand même une bosse sur sa hanche – quelque chose qu'il atteignait en passant son bras droit dans la fermeture Éclair sur le devant de son uniforme – et Rickenharp avait la certitude qu'il s'agissait d'une arme. Enfin, ces trois-là avaient un point commun : ils semblaient à moitié morts de faim.

Rickenharp frissonna – son vernis de sueur séchait – mais s'obligea à dire : « Kesskisspass ? » Il avait la bouche pâteuse. Du regard, il cherchait le groupe.

« Le groupe est dans les coulisses, déclara la chaoticiste. Le bassiste a lancé : “Ditzy kissemaigne dnourejoind.” »

Son imitation du jargon technigogo de Julio arracha un sourire à Rickenharp : Dites-lui qu'il se magne de nous rejoindre.

Puis l'impression de défonce s'estompa ; il entendit les hurlements et comprit que la foule le rappelait.

« Diable, un rappel, fit-il spontanément. Putain que ça fait longtemps.

— Eh, mon pote », dit le maigrichon qui prononçait mon pate. British ou Australien. « J't'ai vu à Stonehenge y a cinq ans quand t'as fait ton s'cond tube. »

Rickenharp cilla un peu quand le gars lâcha *ton s'cond tube*, soulignant distraitemment le fait que Rickenharp n'avait connu que deux succès et que tout le monde savait qu'il n'en ferait vraisemblablement plus d'autre.

« Je m'appelle Carmen, dit la chaotiste. Et voici Willow et Yukio. »

Yukio se tenait un peu à l'écart et Rickenharp comprit à un petit quelque chose dans son comportement qu'il surveillait le couloir mine de rien.

Carmen surprit le regard que Rickenharp portait sur Yukio et expliqua : « Les flics vont arriver.

— Pourquoi ? demanda Rickenharp. Le club a une licence.

— Ce n'est pas pour toi, ni pour le club. Pour nous. »

Il l'observa et ajouta : « Hé, je n'ai pas besoin qu'on me colle en taule. » Il saisit sa guitare et s'engagea dans le couloir. « Il faut que j'y retourne avant qu'ils se lassent. »

Elle le suivit dans le couloir vibrant de l'écho des rappels, et demanda : « On peut se cacher un moment dans la loge ?

— Oui, mais c'est pas un sanctuaire. Vous y venez, pourquoi pas les flics ? » Ils se trouvaient dans les coulisses maintenant. Rickenharp fit un signe à Murch et le groupe recommença à jouer.

Elle ajouta : « En fait, ce ne sont pas vraiment des flics. Ils ne connaissent sûrement pas ce genre d'endroit ; ils vont nous chercher au milieu de la foule, pas ici.

— T'es du genre optimiste. Je vais dire au videur de s'installer ici et s'il voit quelqu'un se diriger par là, de déclarer qu'il n'y a personne, qu'il vient juste de vérifier.

— Merci. » Elle regagna la loge tandis qu'il discutait avec le videur avant d'entrer en scène. Il se sentait épuisé, la guitare lui pesait. Mais il se mit au diapason de la foule et récupéra assez d'énergie pour tenir deux nouveaux rappels. Fidèle aux règles de l'art, il les laissa sur leur faim et, collant de sueur, revint vers sa loge.

Ils étaient toujours là : Carmen, Yukio, Willow.

« Y a une sortie des artistes ? demanda Yukio. Sur la rue ? »

Rickenharp acquiesça. « Attendez dans le couloir. J'arrive dans une minute et je vous montre le chemin. »

Yukio hocha la tête, et ils s'éclipsèrent. Le groupe entra alors, passa en file indienne devant Carmen, Yukio et le British sans trop les remarquer. Les musiciens durent les prendre pour des paumés de coulisse ; seul Murch regarda les seins de Carmen et, histoire de crâner, fit tournoyer ses baguettes.

Le groupe s'assit dans la loge en riant ; on se tapa dans les mains, on alluma divers trucs à fumer, mais on n'offrit rien à Rickenharp. On savait qu'il ne consommait pas.

Rickenharp rangeait la guitare dans son étui lorsque José lui dit : « Tu as été bon.

— Tu veux dire qu'il t'a fait du bien à la tête ? » lança Murch, remarque qui arracha un hennissement à Julio.

« Ouais, déclara Ponce, ce mec fait du bien à la tête, à la clavicule, aux reins...

— Du bien aux reins ? Rick te suce les reins ? Je crois que je vais dégueuler. »

Et en avant les plaisanteries puériles chères au groupe ; normal, le récital les avait éclatés et occultait encore tout ce qui, ils le savaient, allait suivre. Finalement Rickenharp dit : « De quoi veux-tu parler, José ? »

José le regarda et les autres se turent.

« Je sais que tu as quelque chose en tête », ajouta Rickenharp d'une voix douce.

José fit : « Euh, c'est que... Ponce connaît un agent qui pourrait nous prendre. C'est un technigogo qui nous balancerait sur un circuit technigogo, mais nous nous débrouillerions pour nous en sortir ; en attendant, c'est une bonne base. Mais ce mec dit que nous devrions prévoir un numéro branché.

— Vous n'avez pas perdu de temps, les mecs », répliqua Rickenharp en refermant Pétui de la guitare.

José haussa les épaules. « Hé, on n'a rien fait derrière ton dos ; on a vu ce type hier soir seulement. On n'a pas vraiment eu l'occasion de te parler depuis, alors... euh, nous gardons le même personnel, mais nous changeons de tenues, nous changeons le nom du groupe, nous écrivons de nouvelles chansons...

— On y perdrait », fit Rickenharp. Il se sentait plonger. « On perdrait ce qui nous appartient. Et en faisant cette merde, tu ne le retrouveras pas, tout se superpose.

— Le rock n'est pas une putain de religion, riposta José.

— Non, c'est pas une religion, mais un moyen de s'exprimer. Maintenant, voici ma proposition : nous composons de nouveaux titres, dans notre style habituel. Nous avons fait un bon truc ce soir. Peut-être est-ce le début d'un tournant pour nous. Nous restons ici pour élargir le public conquis aujourd'hui. »

C'était comme s'il avait jeté des pièces de monnaie dans le Grand Canyon. Impossible de les entendre toucher le fond.

Le groupe se contenta de le regarder.

« Entendu, fit Rickenharp. Entendu, ça fait bien dix fois qu'on se fait ce scénario. Entendu. Tout est dit. » Il avait préparé un petit laïus d'adieu, mais il lui restait dans la gorge. Il se tourna vers Murch et poursuivit : « Tu penses qu'ils vont te garder, ils-t-ont dit ça ? Foutaises ! Ils feront sans batteur, mec. Tu ferais mieux d'apprendre vite à programmer. » Puis, il avisa José. « Va te faire foutre, José. » Ces mots, il les prononça calmement.

D se tourna vers Julio, qui gardait les yeux rivés sur le mur opposé comme s'il cherchait à décrypter quelques graffiti particulièrement mystérieux. « Julio, tu peux prendre mon ampli, je vais voyager léger. »

Il fit demi-tour et, sa guitare à la main, s'éloigna sans que quiconque élève la voix derrière lui.

Il fit un signe de tête à l'adresse de Yukio et guida le trio vers la sortie des artistes.

À la porte, Carmen lui demanda : « Tu pourrais nous trouver une petite planque ? »

Rickenharp avait salement besoin de compagnie. Il hocha la tête. « Oui... si tu me donnes une dose de cette mescaline. » Elle répondit : « Bien sûr. » Et ils s'engagèrent dans la rue.

Rickenharp chaussa ses lunettes noires parce que le Mail le tirait d'une drôle de façon.

Sur près de sept cents mètres, le Mail serpentait d'un exoflotteur de Freezone à l'autre, décrivait des boucles qui montaient pour revenir sur elles-mêmes à travers un canyon en épingle à cheveux rempli d'arcades semées de néon et de flocons lumineux. Une éclatante superposition de lumières colorées soulignait son allure spiralée.

Rickenharp et Carmen marchaient, presque d'un même pas, dans la moiteur de la nuit. Yukio les suivait, Willow les précédait. Rickenharp avait l'impression d'appartenir à une patrouille en mission dans la jungle. Et il éprouvait un autre sentiment aussi : la sensation qu'on était sur leurs traces, qu'on les épiait. Peut-être Yukio et Willow, qui se retournaient de temps à autre, l'influençaient-ils...

Sous ses pieds, Rickenharp sentit l'onde d'une force cinétique, un arc de boue qui glissait en un languide coup de fouet à travers le matériau

flexible de la rue et lui signalait que les vagues déferlantes étaient à l'œuvre ce jour-là, pesant contre les parapets de l'île artificielle.

Les arcades couraient sur trois étages au-dessus du niveau de la rue ; chacun des niveaux disposait de son trottoir-balcon ; les gens s'appuyaient contre la balustrade pour mieux observer le serpent segmenté de la circulation de la rue. La profusion d'arcades canalisait vers Rickenharp un large éventail de senteurs : frites des fast foods ; agressivité sucrée des fumées – herbe, gynofumée, tabac ; parfums à la limite de l'écœurant ; odeurs mêlées de brochettes de poisson, d'urine, de bière éventée, de popcorn, d'embruns ; et la vague trace d'ozone émanant des minuscules voitures électriques manœuvrant dans la rue. La première fois qu'il s'était trouvé là, Rickenharp avait pensé que ce lieu avait une drôle d'odeur pour un quartier chaud. « C'est bizarre », avait-il constaté. Puis, il s'était rendu compte qu'il lui manquait un arrière-fond de monoxyde de carbone. Il n'y avait pas de moteur à combustion sur Freezone.

Les sons éclaboussaient Rickenharp en une vague de fécondité culturelle chaleureuse ; les mélodies pop des assourdisseurs et des boîtes à rythme prenaient davantage d'ampleur à leur passage et, à côté des mesures syncopées des protosalsas ou de la cadence minimonesque savamment redondante, les gars qui trimbalaient les appareils responsables de tout ce bruit paraissaient insignifiants.

Rickenharp et Carmen passèrent sous une arche de fibre de verre – tellement couverte de graffiti qu'elle en avait perdu son sens commémoratif initial – puis s'engagèrent d'un pas tranquille dans la lumière laiteuse de la promenade sous le caillebotis des arcades du deuxième niveau. À mesure qu'ils approchaient du centre du Mail, la foule cosmopolite se faisait plus dense. Les lumières douces placées sous la promenade de polystyrène donnaient aux visages un petit air film d'horreur des années 1940, et, bien que Rickenharp portât ses lunettes noires, les lieux le bombardaient d'un millier d'invites subliminales.

Il chevauchait toujours la houle de la mescaline bleue, mais la vague commençait à refluer ; il la sentait éclater sous son poids. Il regarda Carmen. Elle lui retourna son regard et ils se comprirent. Elle jeta un coup d'œil alentour puis, d'un signe de tête, lui désigna le seuil ombreux d'un ex-cinéma, encoignure jonchée de saletés à quelque six mètres du chemin. Ils s'y dirigèrent ; Yukio et Willow, le dos tourné vers l'entrée, faisaient écran aux regards curieux de sorte que Rickenharp et Carmen purent absorber

chacun une double dose de mescaline bleue. Il y avait dans ce rituel un je-ne-sais-quoi de plaisir infantile, une bouffée de romanesque style hors-la-loi défiant la foule. Dès le deuxième sniff, les graffiti sur les portes de fibre de verre fermées semblèrent vibrer de sens. « Je n'en ai presque plus », dit Carmen en désignant le flacon de mescaline.

Cela, Rickenharp ne voulait pas y penser. Son esprit se déchaînait maintenant et il se sentait s'enclencher sur le mode verbal du boss bleu. « Tu vois ce graffiti ? “Tu vas mourir jeune parce que l'E.I. t'a volé la seconde moitié de ta vie.” Tu sais ce que ça signifie ? Hier encore, j'ignorais ce qu'était l'E.I., j'avais remarqué ces trucs et je m'interrogeais quand quelqu'un m'a dit...

— C'est lié à l'immortalité ou quelque chose, fit-elle en nettoyant son sniffeur d'un petit coup de langue.

— L'Élite Immortelle. Il paraît que certaines personnes gardent pour elles un traitement qui les rend immortelles parce que le gouvernement ne veut pas que le grand public vive trop longtemps afin d'éviter la surpopulation. Encore une de ces conneries de théories sur les cabales.

— Tu ne crois pas aux cabales ?

— Je ne sais pas... à certaines. Rien d'aussi tiré par les cheveux. Mais... je pense qu'on ne cesse de manipuler les gens. Même ici, ces lieux te draguent, tu sais. Comme... »

Willow intervint : « Bon, on se farcira un cours de sociologie plus tard, les enfants, okay ? Où que c'est qu'il est, ce mec qui peut nous aider à quitter cette île ?

— Venez », fit Rickenharp en les ramenant dans le flot de la foule. Mais sans interrompre son verbiage sous mescaline. « Je veux dire, cet endroit est un Times Square, d'accord ? Tu as lu ces vieux romans qui en parlaient ? C'était l'archétype. Tout comme certains endroits de Bangkok. À mon avis, ces sites sont soigneusement pensés. Peut-être de façon subconsciente. Cependant ils sont organisés aussi savamment que des jardins japonais, sauf que l'esthétique y est inversée. Bien sûr, tous ces culs serrés d'évangélistes geignards et contents d'eux-mêmes qui ont dénoncé la séduction diabolique de tels endroits avaient raison dans un sens, se trouvaient pleinement justifiés parce que, ouais, ces endroits émoustillent, séduisent et vampirisent les gens. Ouais, ce sont des attrape-mouches. Des Svengali¹³ architecturaux. Conformes à tous les clichés concernant les

aspects négatifs de la ville. Tous ces vénérables prêcheurs : le révérend Iko, le révérend – comment s'appelle-t-il déjà ? – Rick Crandall le Souriant... »

Elle lui jeta un regard acéré. Il se demanda pourquoi, mais la mescaline l'emportait.

« Tous ces prêcheurs disent vrai, mais la raison de leur pertinence sous-tend également leurs erreurs. Tout, ici, cherche à te vendre quelque chose. Plein de lumières et un manège aspirant pour te pousser irrésistiblement à y balancer ton énergie – sous forme d'argent. En général, les gens viennent ici pour acheter ou se laisser agacer au point d'avoir envie d'acheter. Cette tension entre l'envie d'acheter et la résistance à ce désir recharge tes batteries. C'est là que je me fais prendre : je laisse le truc me chatouiller les glandes, mais je m'empêche de cracher au bassinet. Tu comprends ? Une sollicitation constante, mais pas de plongeon sinon tu gaspilles ton fric ou tu attrapes une M.S.T. ou tu te fais agresser ou on te fourgue des saloperies de drogues ou n'importe quoi... Je veux dire, on ne te vend ici que des conneries. Mais cette nuit, c'est plus dur pour moi de résister... » Informulé : *parce que je suis défoncé*. « Ça te rend susceptible, Réceptif à tous les messages subliminaux exprimés sous forme de panneaux, cette expression cinétique criarde, ces putains de lampes clignotantes – qui te font flasher sur les vieux modèles de raisonnement informatique, raisonnement binomial, marche-arrêt, marche-arrêt, *tic-tic* –, tous ces tubes au néon qui t'attirent comme le pendule du magnétiseur dans les films d'autrefois... et les couleurs qu'ils utilisent, la force des enseignes, la vitesse des impulsions, le rythme du clignotement de ces lampes, tout est pensé en fonction de principes psychologiques dont les gens qui y recourent n'ont même pas conscience, des couleurs qui insufflent des décharges glandulaires et des flux chimiques excitants vers le centre du plaisir... comme ces obscénités sorties de la bouche peinte d'une putain que tu as payée... comme ces jeux vidéo... je veux dire...

— Je sais ce que tu veux dire », dit-elle en achetant, de désespoir, une bière servie dans un gobelet plastifié. « Tu dois avoir soif après ce monologue. Tiens. » Elle lui colla sous le nez le gobelet ourlé de mousse.

« Je parle trop. Désolé. » En trois gorgées, il avala la moitié de la bière, reprit son souffle, termina sa boisson et, l'espace d'un moment, ce fut le paradis dans sa gorge. Une vague de quiétude l'apaisa – puis se dissipa comme le feu de la mescaline bleue flambait de plus belle. Oui, il était pris.

« Ça ne m'ennuie pas de t'écouter, dit-elle, sinon que tu risques d'en dire trop et je ne suis pas sûre qu'on ne nous sonde pas. »

Penaud, il hocha la tête et ils poursuivirent leur route. Il écrasa le gobelet entre ses mains, commença méthodiquement à le déchiqueter.

Rickenharp s'émerveillait des couleurs des lieux, des couleurs qui se mélangeaient et inondaient la foule, transformant le flot de têtes et de chapeaux en un échantillon vivant de guigan irisé, les voitures en glaçons mobiles aux mille nuances.

Tu prends le terme *rougeoiement*, songea Rickenharp, tu le mets nature dans une cuve remplie du jus du mot *attrait*. Tu laisses reposer en attendant que les acides de l'attrait décolorent le rougeoiement de façon à obtenir un arc-en-ciel hydrocarburé à la surface de la cuve. Ensuite, à l'aide d'une gaze, tu ôtes ce pétro arc-en-ciel pour le déposer dans une éprouvette et tu le dilues abondamment avec de l'huile d'innocence de dessin animé et de l'extrait de subjectivité pure. Enfin, tu fais passer le courant à travers le tube de verre ainsi que dans tous les autres tubes au néon des enseignes rythmant le Mail de Freezone.

Le Mail, qui s'étirait devant eux, ressemblait presque à un tube de lumières colorées convergeant en un kaléidoscope ; de chaque côté, les façades concaves des immeubles clignotaient d'une douzaine de variétés de panneaux lumineux. Le flux sensuel des informations au néon en couleurs primaires s'interrompait à intervalles réguliers, brisé par les lumières crues d'enseignes publicitaires à la Times Square : CANON, ATAR, NIKE, COCA-COLA, WARNER, AMEX, SEIKO, SONY, NASA CHEMCO, BRASILIAN EXPORTS INT, EXXON, NESSIO. Dans cette débauche néonesque, un seul détail indiquait la guerre : deux enseignes éteintes, FABRIZZIO et ALLINNE, sociétés italienne et française, exterminées par les blocus soviétiques. Les panneaux étaient ternes, sans vie.

Ils passèrent devant un magasin de télé-shirts ; des touristes en sortaient, avec sur le torse un défilement d'images vidéo. Des circuits microscopiques et des puces incrustés sur le devant du vêtement orchestraient ce gadget permettant à tout un chacun de projeter la séquence de son choix.

Sur le trottoir, des camelots de toute origine vendaient des bêta-sucreries additionnées de bêta-endorphine, des brochettes style tempura de coquillages pêchés dans les eaux mêmes de Freezone ; des porte-clés porno-holocubiques ; des instantanés de vous en compagnie de votre femme à

moins qu'il ne s'agisse de votre petit ami ?... Malgré la proximité de l'Afrique, il y avait peu d'Africains noirs ; l'administration de Freezone considérait que leur présence risquait de compromettre la sécurité générale. Les touristes étaient pour la plupart des Japonais, des Canadiens, des Brésiliens – qui avaient profité du boom brésilien –, des Sud-Coréens, des Chinois, des Arabes, des Israéliens et quelques Américains. Plus très nombreux, les Américains, avec la dépression.

On se serait cru dans une serre. Un bain de vapeur multicolore. L'atmosphère était étouffante, les diverses fumées des lieux voilaient les lueurs des néons, filtraient et gommaient les couleurs des enseignes, des télé-shirts et des bijoux vinyliques. Plus haut, entre les différentes pièces pas très bien emboîtées du puzzle d'enseignes, de lumières et des panneaux vidéo des maisons de plaisir déployant une imagerie sexuelle suppurante, apparaissaient des tranches bleu-noir de ciel nocturne. Au niveau de la rue, le fouillis prenait forme, se voyait délimité par des portes qui ouvraient indifféremment sur des flots de gens entrant ou sortant des mails, des fumeries, des magasins de souvenirs, des holocinés et surtout des galeries à frissons.

Les dealers erraient tels des poissons de rocher, qui grappillent quelque pitance avant de repartir un peu plus loin. De temps à autre, ils s'arrêtaient pour proposer : « L.D., super L.D. » – Liaison Directe, stimulation illicite du centre cérébral du plaisir. Ils offraient également des drogues, de la cocaïne et diverses herbes fumables, des excitants, des tranquillisants ; près de la moitié des dealers étaient des artistes lessivés par la drogue qui vendaient du bicarbonate de soude ou des pseudo-stims. Ils avaient tendance à accrocher Rickenharp et Carmen parce qu'ils avaient une tête de consommateurs et que Carmen arborait un sniffeur. La mescaline bleue et les sniffeurs étaient interdits, mais il en allait de même pour nombre de choses que les flics de Freezone ignoraient délibérément. On pouvait porter un sniffeur et se promener avec de la came pourvu qu'on demeurât discret.

Dans la rue, des prostitués des deux sexes déambulaient, racolant ouvertement. L'administration de Freezone était censée contrôler la prostitution, mais tolérait les pros du marché noir du moment que quelqu'un payait pour les gardes du secteur et dans la mesure où leur nombre restait limité.

La foule alentour révélait la diversité du genre humain en un perpétuel déploiement. Nouvelle étape du déploiement et un maquereau spécialisé

apparut, poussant deux adolescents, garçon et fille, devant lui. Coincés dans un équipement-camisole de caoutchouc noir, ils clopinaient. Des masques en caoutchouc noir, vides d'expression, dissimulaient leur visage ; des bâillons d'aluminium leur maintenaient la bouche grande ouverte en une invite qui, aux yeux de Rickenharp, relevait de l'œuvre d'un orthodontiste fou.

Tout au long des rues étaient postés des gardes chargés de la sécurité sur Freezone. Vêtus d'uniformes pare-balles, ils évoquaient pour Rickenharp des arbitres de base-bail, le visage enfermé derrière un casque, les armes rangées dans un étui dont ils composaient, disait-on, les quatre chiffres commandant l'ouverture en une seconde seulement.

Ils se contentaient généralement d'être présents tout en bavardant grâce à la radio de leur casque. Pour l'heure, deux d'entre eux bousculaient un artiste du bonneteau, un petit gars noir et desséché qui n'avait pas les moyens de régler le bakchich ; ils se le renvoyaient de l'un à l'autre, se lançant des plaisanteries via les amplis de leur casque, leur voix couvrant la musique disco des haut-parleurs des boutiques.

« QU'EST-CE QUE TU FOUS SUR MON SECTEUR, SAC À MERDE ? HE, BILL, TU SAIS SKE SMEC FICHE SUR MON SECTEUR ? »

— BORDEL, NON, J'SAIS PAS SKI FAIT SUR TON SECTEUR.

— Y M' REND MALADE AVEC SA SALOPERIE DE JEU DE CARTES. »

L'un d'eux frappa trop fort de son bras équipé de waldos, et le petit gars s'effondra en tournant sur lui-même telle une toupie privée d'élan, morte.

« RODER SUR LES TROTTOIRS DU SECTEUR, TU T'RENDS COMPTE, BILL.

— JE M' RENDS COMPTE ET J'EN SUIS MALADE, JIM. »

Les flics tirèrent alors le petit gars par la cheville jusqu'à un kiosque en forme de losange et le fourrèrent dans une capsule individuelle. Ils la scellèrent, gribouillèrent un rapport qu'ils collèrent sur la coque de plastique dur et poussèrent la capsule, comme s'il se fût agi d'un courrier, dans un tube pneumatique directement relié à la prison de Freezone.

« À croire qu'ici on se débarrasse des gens comme s'ils étaient des ordures », remarqua Carmen lorsqu'ils passèrent devant les flics.

Rickenharp la regarda. « Tu n'as pas montré la moindre nervosité à côté des flics. Ce ne sont pas eux, hein ? »

— Non.

— Tu veux me dire qui sont ceux que nous devons éviter ?

— Hon-hon.

— Et si ces flics de l'extérieur qui t'inquiètent avaient averti et recruté des membres de la police locale pour les aider ?

— Yukio affirme qu'ils ne le feront pas, ils n'ont pas envie qu'on examine leurs activités ici parce que l'administration de Freezone ne peut pas les piffer.

— Hummm... »

Rickenharp avait deviné. Les gens à éviter appartenaient à la Seconde Alliance. La corporation internationale de sécurité de la Seconde Alliance, des cryptofascistes infiltrés à la faveur de l'effondrement de l'Europe. La S.A. jouait le rôle d'une police multinationale, qui prenait le pouvoir et imposait ses idées en matière d'ordre public là où les légions de l'OTAN, démoralisées, s'effondraient. L'influence de la S.A. et de ses sympathisants prenait de plus en plus d'ampleur à mesure que se prolongeaient désespérément les ravages de la guerre. Mais Freezone n'était pas encore touché – l'indépendant patron de Freezone aurait aimé voir tous les membres de la S.A. se faire gazer. Ils ne pouvaient opérer sur son territoire – sinon dans l'ombre.

Ces putains de flics de la S.A. ! Merde !... La mescaline bleue attisait la parano de Rickenharp. L'adrénaline giclait, accélérail les battements de son cœur. Au milieu de la foule, il se sentit devenir claustrophobe. Dans l'agitation qui l'entourait, il voyait maintenant des formes, des formes chargées d'une signification surpuissante que lui dictait son esprit galvanisé par la peur. Des formes qui, accablantes, lui soufflaient : *La S.A. est sur tes talons*. Horreur et exaltation lui nouaient l'estomac.

Toute la nuit, il s'était battu pour éviter de penser au groupe. Et à sa responsabilité quant à l'échec du groupe. *Il avait perdu le groupe*. Et il était presque impossible de faire comprendre à quiconque pourquoi il était maintenant comme un homme qui perd femme et enfants. Et il y avait sa carrière.

Toutes ces années d'efforts pour le groupe, de luttes pour lui donner une place dans la Grille des médias. Désormais tout ça était foutu, et son identité avec. Confusément, il savait qu'il était vain d'essayer de monter un autre groupe. La Grille ne voulait tout simplement plus de lui et il ne voulait plus de cette putain de Grille. Et c'est là que s'ancrait l'exaltation : lorsqu'il songeait à ces flics de la S.A., le gouffre qui béait hideusement à l'intérieur de lui-même se refermait, *s'effaçait*. Les flics menaçaient son existence, et

cette menace l'interpellait à un niveau qui lui permettait d'oublier le groupe. *Il avait trouvé un moyen de s'en sortir.*

Mais l'horreur était là aussi. Si on le trouvait en compagnie des ennemis de la S.A... si les flics de la S.A. mettaient la main sur lui...

Et merde. De toute façon, que lui restait-il ?

Il sourit à Carmen qui, faute de connaître la signification de ce sourire, lui jeta un regard interrogateur.

Et maintenant que faire ? se demanda-t-il. Aller au Gaipied. Trouver Frankie. Frankie, la porte de sortie.

Mais qu'est-ce qu'il en fallait du temps pour aller là-bas. La drogue bousille ton appréhension de la durée, se dit-il. Une perception accrue la fait paraître plus longue.

La foule semblait plus dense, l'air plus chaud, la musique plus bruyante, les lumières plus vives. Autant d'éléments qui atteignaient Rickenharp. Il commençait à ne plus pouvoir dissocier ses fantasmes et la réalité. Il se voyait maintenant comme une molécule d'enzyme flottant dans un courant de sang macrocosmique. Le genre de chose qui le surdéfonçait toujours quand il prenait une drogue énergisante dans un environnement saturé de stimuli.

Que suis-je ?

Sur la marquise, au-dessus de sa tête, des flèches de néon orangé et grésillant dégoulaient sur la façade, coulaient jusqu'au trottoir, serpentaient pour s'enrouler autour de ses chevilles, comme pour l'entraîner dans un grand magasin à frissons. Les hologrammes présentés se tordaient en un entrelacement charnel ; des seins, des fesses, lui sautaient aux yeux et, malgré sa volonté, il réagissait conformément à tous les clichés, le sexe raidi dans le pantalon ; stimuli visuels ; singe regarder, singe répondre. Il songea : Au coup de sifflet, le chien salive.

Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Qui était ce mec à lunettes noires derrière lui ? Pourquoi portait-il des lunettes de soleil en pleine nuit ? Peut-être s'agit-il d'un gars 'de la S.A...

Nooonn, mec. *Moi-même*, je porte des lunettes noires en pleine nuit. Ça ne veut rien dire.

Il essaya de repousser la parano, mais elle était curieusement mêlée à l'excitation sexuelle sous-jacente. Chaque fois qu'il apercevait une prostituée ou une enseigne vidéo porno, la parano se fichait en lui comme le

dard d'un scorpion sur son intumescence adolescente. Il sentait ses terminaisons nerveuses qui lui sortaient de la peau.

Qui suis-je ? La foule ?

(Il comprenait qu'après avoir décroché aussi longtemps, sa résistance à la mescaline bleue était particulièrement faible.)

Il vit Carmen regarder quelque chose dans la rue, puis se pencher aussitôt vers Yukio.

« Que se passe-t-il ? » demanda Rickenharp.

Elle murmura : « Tu as vu ce truc argent ? Une sorte de palpitation argentée ? Là, de l'autre côté du taxi... Regarde, je ne peux pas te montrer ça du doigt. »

Il observa la rue. Un taxi s'arrêtait au tournant. Son moteur électrique gémit comme il avançait péniblement au milieu d'un tas d'ordures. Les fenêtres avaient été placées sous opacité mercurique. Au-dessus de lui et légèrement en retrait planait un oiseau de chrome dont les ailes battaient comme celles d'un colibri, si vite qu'elles en étaient invisibles. Il avait à peu près la taille d'une grive et arborait un objectif photographique en guise de tête. Sur son poitrail d'aluminium, une sorte d'insigne. Pourtant, Rickenharp ne parvenait pas à en tirer de conclusion. « Vu, mais j' peux pas dire de quoi il s'agit. »

Elle plongea dans une galerie à frissons ; Willow, Yukio et Rickenharp la suivirent. Il leur fallut acheter des jetons pour entrer. Ils demandèrent le minimum, quatre chacun. Au comptoir, un vieux schnock chauve, tout en bajoues, compta les jetons sans lever les yeux de la minitélé qu'il portait au poignet. Sur l'écran, un présentateur miniature disait d'une voix ténue : «... le révérend Rick Crandall a fait aujourd'hui l'objet d'une tentative d'assassinat... » Puis des mots marmottés, déformés. « Crandall est sérieusement blessé et un vaste service d'ordre veille sur sa sécurité au centre médical de Freezone. La présence inattendue de Crandall à une réunion dans le Fuji Hilton de Freezone... »

Ils ramassèrent leurs jetons et s'engagèrent dans la galerie. Rickenharp entendit alors Willow murmurer à Yukio : « Le salaud est encore vivant. »

Deux et deux font quatre, se dit Rickenharp.

La tonalité dominante des lieux était chair : toutes les surfaces verticales disponibles étaient recouvertes d'émulsions d'humanité nue, généralement de ces clichés abominables comme il en sort des Polaroids. En passant d'une photo ou d'un holo à l'autre, on découvrait des gens à

l'envers, répandus, imbriqués en un millier de variations couplées, comme si un enfant avait joué avec des poupées nues avant de les abandonner en désordre. Dans chaque cabine, une lumière rouge presque liquide vibrait ; une lumière accrocheuse, un rayonnement calculé pour stimuler la curiosité sexuelle. Dans chaque « cabine particulière » se trouvaient un écran et un titilleur. Ledit titilleur ressemblait au tuyau d'un aspirateur du XX^e siècle pourvu d'un énorme couvercle de salière à l'une de ses extrémités. Tout en regardant les images et en écoutant les sons, l'amateur faisait courir le titilleur sur les zones érogènes de son corps ; l'appareil stimulait alors les terminaisons nerveuses idoines grâce à un champ électrique, très atténué, qui pénétrait dans l'hypoderme. Dans les douches des clubs de gymnastique, on pouvait remarquer les gars qui avaient utilisé un titilleur un peu trop longtemps. Il suffisait en effet de dépasser « le seuil critique des trente-cinq minutes » pour que votre peau présentât tous les symptômes d'un coup de soleil... Cinq jetons supplémentaires dans les machines déclenchaient l'ouverture d'une trappe au plafond d'où tombait un masque à oxygène permettant d'inhaler un mélange de nitrate d'amyle et de phéromones.

« Pour m'exprimer de façon classique, fit soudain Yukio, y a-t-il ici une autre sortie ? »

Rickenharp acquiesça. « Oui. Cet endroit est situé à un croisement. Selon toute probabilité, il existe deux entrées, une sur chaque rue. Et peut-être y a-t-il une sortie donnant sur une ruelle... »

Willow fixait le texte publicitaire d'une affiche présentant la photo de deux hommes, d'une femme et d'une chèvre. Il avança d'un pas, lorgnant la chèvre comme s'il lui cherchait un air de famille, et la cabine détecta sa présence. Les images sur l'affiche se mirent aussitôt à bouger : elles se penchaient, se léchaient, se pénétraient, changeaient de forme avec une maladresse bizarrement codifiée ; la lumière de la cabine prit une tonalité rouge accrue, exhala une bouffée attirante de phéromone et de nitrate d'amyle en vue de le séduire.

« Eh bien, où elle est, cette autre porte ? demanda Carmen dans un souffle.

— Quoi ? » Rickenharp la regarda. « Oh ! pardon, je suis tellement – euh – je ne sais pas vraiment. » Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, baissa la voix. « L'oiseau-espion ne nous a pas suivis. »

Yukio murmura : « Les champs électriques des titilleurs perturbent les systèmes de guidage de l'oiseau, mais il nous faut garder notre avance. »

Rickenharp examina les alentours – mais le labyrinthe de cabines et la tonalité chair semblaient se replier sur eux-mêmes, se tordre avec lourdeur comme s'ils s'écoulaient dans quelque canalisation cubique...

« Je vais vous la trouver, moi, cette autre porte », déclara Yukio. Plein de gratitude, Rickenharp lui emboîta le pas. Lui aussi voulait *prendre le large*.

Ils traversèrent précipitamment le couloir étroit entre les cabines. Les clients avançaient d'un air pensif – ou déambulaient avec une nonchalance excessive – d'une cabine à l'autre, décryptant les textes publicitaires, examinant les images, sélectionnant dans l'index fétichiste les éléments correspondant à leur libido personnelle ; ils ne se regardaient pas sinon de manière périphérique et évitaient soigneusement les marges d'espaces personnels comme s'ils craignaient la volatilité d'une élasticité sexuelle latente.

Quelque part jouait une musique haletante, soupirante ; les lumières rouges évoquaient le rougeoiement du sang sur une main tendue au-dessus d'une lueur vive. Pourtant, l'endroit était rigoureusement calviniste de par ses règles tacites, véritable course d'obstacles. Ici et là, au détour d'un couloir étroit, torride, entre des rangées de cabines, des vigiles ennuyés, en civil, se balançaient sur leurs talons en disant aux badauds : « Circulez, s'il vous plaît, vous pouvez acheter des jetons aux caisses de l'entrée principale. »

Rickenharp songea brusquement que cet endroit voulait le dépouiller de sa sexualité, comme si les tuyaux d'aspirateur dans les cabines allaient le vider de son énergie, le laisser aussi froid qu'un eunuque.

Fous le camp d'ici, se dit-il.

Puis il aperçut le panneau SORTIE, et ils s'élancèrent.

Ils se retrouvèrent dans une ruelle. Ils levèrent la tête, regardèrent alentour, s'attendant à moitié à voir l'oiseau. Pas d'oiseau. Rien que les intersections grises des plans de styrobéton, étonnamment ternes après la débauche chromatique de la galerie h frissons.

Ils gagnèrent l'extrémité de la ruelle, demeurèrent là un instant à observer la foule se déverser à droite et à gauche. À croire qu'ils se tenaient sur la berge d'un torrent. Puis ils plongèrent dedans. Rickenharp fantasmait, s'imaginait en train de se faire tremper par la chair liquéfiée du flot d'humanité, tout en gardant, d'instinct, le cap sur son objectif premier : le Gaipied.

Ils poussèrent les portes en agglo noir écaillées qui ouvraient sur les sombres remugles du hall du Gaipied et Rickenharp passa son blouson à Carmen pour qu'elle cache ses seins nus. « Ici, c'est réservé aux hommes, expliqua-t-il, mais si tu n'exhibes pas tes attributs féminins, ils nous laisseront peut-être entrer. »

Carmen enfila le blouson, remonta la fermeture Éclair – très soigneusement – et Rickenharp lui donna ses lunettes noires.

Il frappa ensuite aux carreaux du kiosque de filtrage voisin de la porte fermée qui menait aux salles de drague. Derrière la vitre, quelqu'un, occupé à regarder un écran de télévision, releva la tête. « Salut, Carter, fit Rickenharp.

— Salut. » L'autre lui retourna son sourire. Carter était, de son propre aveu, « un pédé dans le vent ». H arborait une flexitenue gris cuirassé bordé de blanc, dans le plus pur style minimono. Mais les authentiques M'n'Ms l'auraient désavoué avec mépris parce qu'il portait une boucle d'oreille lumineuse – elle lançait une série de mots scintillants en lettres vertes : *Va... te... faire... foutre... si... tu... n'aimes... pas... ça. Va... te... faire... foutre... si* – intolérable sujétion aux diktats de la Grille. De toute façon, le visage de Carter, large et batracien, ne correspondait pas à l'allure svelte des minimonos. Il jeta un coup d'œil sur Carmen. « Pas de filles, Harpie.

— C'est un travelo », répondit Rickenharp. Il glissa un billet plié de vingt nouveaux dollars par la fente de la vitre. « D'accord ?

— D'accord, mais à l'intérieur, c'est à ses risques et périls », ajouta Carter, en haussant les épaules. Il fourra le billet de vingt dollars dans son minislip anthracite.

« Bien sûr.

— Tu as eu des nouvelles de Geary ?

— Non.

— Il s'est foutu en l'air avec de la China White parce qu'il pissait vert.

— Oh ! merde ! » Rickenharp avait la chair de poule. Sa parano flambait de plus belle et, pour l'apaiser, il dit : « Eh bien, je ne suis pas prêt à lécher n'importe quoi de n'importe qui. Je cherche Frankie.

— Ce con. Il est là, à tenir sa cour ou je ne sais quoi. N'empêche qu'il te faut quand même payer l'entrée, mon chéri.

— Bien sûr. »

Rickenharp sortit un nouveau billet de vingt de sa poche, mais Carmen arrêta son geste et dit : « Nous nous chargeons de cela. » Et de poser

brutalement la somme due.

Carter s'en empara en gloussant. « Bon sang, ce travelo a sacrément travaillé son larynx. » Il savait pertinemment qu'il avait affaire à une femme. « Tu joues toujours au...

— J'ai rompu l'engagement. » Rickenharp lui avait coupé la parole, essayant de chasser la souffrance. L'effet de la mescaline bleue s'estompait et lui laissait l'impression d'être intérieurement fabriqué de carton prêt à se gondoler à la moindre pression. De temps à autre, ses muscles se contractaient, agités comme les pieds de ces enfants rétifs qui renâclent. Il redescendait en piqué. Il avait besoin d'une nouvelle prise. Quand on est bien défoncé, les choses présentent leurs bons côtés, leurs façades ; quand on flashe, elles présentent leurs hideux viscères ; et quand on redescend, elles montrent leurs mauvais côtés, leurs arrière-cours. Note ça, mon pote, tu le mettras en chanson.

Carter appuya sur le bouton commandant l'ouverture de la porte. Elle les nargua lorsqu'ils entrèrent.

À l'intérieur, l'atmosphère était sombre, chaude et humide.

« Je crois que ta bleue était coupée de coke ou de métamphé ou d'autre chose », dit Rickenharp à Carmen comme ils franchissaient les vestiaires déglingués. « J'ai une redescente bien plus difficile que la normale.

— Oui, sans doute... qu'est-ce qu'il voulait dire avec ce gars qui pissait vert ?

— Qu'il était séropositif au Sida-3, cette forme de Sida qui tue en six semaines. Tu mets une pilule dans tes urines et si elles virent au vert, c'est que t'es atteint. Il n'y a pas de remède pour ce nouveau type de Sida, le gars s'est donc... » Il haussa les épaules.

« Mais qu'est-ce que c'est que c'te bon Dieu d'endroit ! » demanda Willow.

À voix basse, Rickenharp lui répondit : « Ce sont des bains pour homosexuels... sans bain. Des lieux de drague, mais la moitié des gens sont des mecs qui ont tout perdu au casino et qui cherchent un endroit pas cher pour dormir, tu comprends ?

— Ah oui ? Et comment ça s'est fait que tu sais tout ça, dis ? »

Rickenharp arbora un sourire affecté. « Tu me prendrais pas pour un pédé, des fois ? »

À ces mots, un rire s'éleva d'une alcôve voisine.

Willow, lui, discutait à mi-voix avec Yukio. « J'aime pas ça, un point c'est tout. Ces putains de travelos trimbalent des kilos de maladies. Y a un gars genre quartier de bœuf bronzé qui va me décharger sur la jambe.

— On fait que passer, on touche pas, répliqua Yukio. Rickenharp sait ce qu'il faut faire. »

Je l'espère, songea Rickenharp. Peut-être que Frankie pourrait les aider à quitter Freezone sans problème, peut-être que non.

Les murs étaient en aggloméré noir. Même structure labyrinthique que dans les galeries à frissons, mais en négatif. La lumière rouge se faisait plus banale et il flottait là cette odeur particulière qu'engendre le frottement de maintes peaux - à laquelle s'ajoutait le mélange de diverses senteurs, fumées, aftershaves, savons bon marché et la puanteur tenace de la sueur ; et sous-jacents, des relents de vaseline, aphrodisiaques et sperme rance. Les murs s'arrêtaient à trois mètres de haut, happés par les ombres qui mangeaient le plafond, tout en haut. L'ensemble était un espace d'entreposage reconverti, avec une étrange vibration dans la stratification : une couche de claustrophobie sous une couche d'agoraphobie. Ils traversèrent des tanières de drague sombres comme mousse en sous-bois. Des visages flous à force d'anonymat, l'expression aussi glacée qu'une caméra de télévision, se tournèrent pour les examiner.

En l'espace de cinquante ans, pareils lieux n'avaient guère changé. Certains étaient plus minables que d'autres. Les plus sordides offraient des toilettes bouchées, des 16-mm pornographiques à l'image mal réglée et des haut-parleurs distillant des gémissements soûlographiques censés passer pour des enregistrements salaces. Et le Gaipied comptait parmi les plus sordides.

Ils traversèrent une salle de jeux avec ses tables de billard maculées, ses divertissements vidéo bégayants et ses distributeurs automatiques vandalisés. En lambeaux sur les murs, entre les machines, des posters d'hommes dont la féminité délicate n'avait d'égale que leur arrogance machiste – des caricatures : parties génitales démesurées et muscles qui ressemblaient à une sorte d'organe sexuel, visages de surfers californiens. Pour retenir son fou rire, Carmen se mordit le doigt. Le narcissisme tout particulier des lieux la stupéfiait.

Ils traversèrent une salle de drague décorée comme une grange. Sur un banc de bois, à l'intérieur d'une « stalle », deux hommes se mignotaient. Bruits de chairs humides. Willow et Yukio détournèrent les yeux. Carmen,

fascinée, regarda. Rickenharp passa sans réagir, guidant le groupe à travers ces nichées nocturnes d'hommes amoureux, le long d'hommes endormis sur des bancs, sur des sofas, ronflant avec ennui et repoussant d'une claque molle des mains importunes. Ils trouvèrent Frankie dans le salon de télévision.

Le salon de télévision était bien éclairé, les murs d'un jaune tonique. Il y avait là les traditionnelles lampes de motel posées sur de petites tables basses, un canapé, une télévision couleur classique branchée sur une chaîne de rock vidéo et, sur une cloison, une batterie de télémoniteurs. C'était comme s'ils émergeaient des bas-fonds. Assis sur le sofa, Frankie attendait le client.

Frankie traitait ses affaires sur un portaterminal branché sur une prise multimodale. L'acheteur lui donnait un numéro de compte ou une carte de crédit ; Frankie vérifiait le compte, transférait la somme convenue sur son propre compte (enregistrée au titre « d'honoraires pour consultation ») et remettait alors les paquets.

Les murs du salon étaient incrustés de moniteurs vidéo ; l'un d'entre eux montrait la salle d'orgie, l'autre un film porno, l'autre était relié à une chaîne du réseau de la Grille émettant par satellite. Sur ce dernier un présentateur bavassait, en technijargon cette fois, sur la tentative d'assassinat de Crandall ; Rickenharp fit un vœu pour que Frankie n'y prête pas attention, ne fasse pas le rapport. Frankie le Miroir était du genre à prendre l'argent là où il se trouvait et la SA. payait les informateurs.

Frankie était installé sur le canapé de vinyle bleu déchiré et se penchait sur son terminal de poche posé sur la table basse. Quant à son client, c'était un homo disco qui arborait une flamme bleue, en aileron de requin, des muscles en stéroïde et un peignoir blanc de karatéka ; le gars se tenait d'un côté et, pendant que Frankie achevait sa transaction, lorgnait la table ou plutôt le petit sac de toile noire renfermant les paquets bleus.

Frankie était noir. Son crâne chauve était enduit de chrome réfléchissant ; sa tête avait tout d'un miroir, reflétant les écrans de télévision en des miniatures saisies au grand angle. Il portait un costume trois-pièces gris à fines rayures. Un vrai costume, mais froissé et maculé comme s'il l'avait gardé pour dormir ou pour baiser. Il fumait, jusqu'au filtre doré, un mini-cigare Nat Sherman. Ses yeux injectés de coke de synthèse étaient d'un rouge démoniaque. Il décocha un sourire jaune à Rickenharp, regarda Willow, Yukio et Carmen et affecta un air maussade. « Ces putains de flics

des stupés... ils vous tendent des pièges de plus en plus tordus. Voilà qu'ils nous envoient quatre agents, dont l'un ressemble à mon pote Rickenharp ; quant aux trois autres, il y en a deux qui ont une tête de réfugié et le troisième de concepteur d'ordinateur. Mais ce Jap n'a pas d'appareil photo. C'est ce qui le trahit.

— Qu'est-ce que c'est que c't his... », fit Willow.

Rickenharp l'interrompt d'un geste qui signifiait : *Il plaisante, idiot*. « J'ai deux transactions à réaliser », lança-t-il en dévisageant l'acheteur de Frankie. Ce dernier s'empara de son paquet et s'évanouit dans les tanières.

« Tout d'abord », reprit Rickenharp en sortant sa carte de son portefeuille, « j'ai besoin d'un peu de boss bleu, trois grammes.

— C'est comme si c'était fait, mon garçon. » Et Frankie de faire courir un photostyle sur la carte. Puis il envoya une requête sur l'état du compte en question. Le terminal demanda le numéro de code secret. Frankie passa alors le terminal à Rickenharp qui tapa son code, puis en effaça l'impression visuelle. Ensuite, il donna l'ordre à la machine de transférer les fonds sur le compte de Frankie. Celui-ci s'empara du terminal, vérifia que la transaction avait bien été enregistrée et, en effet, le terminal présenta le solde de Rickenharp et le gain de Frankie.

« Ça va te bouffer la moitié de tes finances, Harpie, fit Frankie.

— J'ai des projets en vue.

— J'ai entendu dire que toi et José vous vous sépariez.

— Déjà ? D'où tu tiens la nouvelle ?

— Ponce est venu acheter ici.

— Oui, bon... maintenant que je me suis débarrassé d'un poids mort, les perspectives sont encore meilleures pour moi. » Tout en prononçant ces mots, il se sentait un poids mort dans les tripes.

« V'là ton bien, mec. » Frankie tendit la main vers le sac de toile, en sortit trois paquets déjà pesés de poudre bleue. Il paraissait vaguement amusé. Rickenharp n'aimait pas cet air-là. Comme s'il signifiait : *Je savais que tu y reviendrais, pauvre minus*.

« Va te faire foutre, Frankie », dit-il en s'emparant des paquets.

« Pourquoi ce brusque accès d'humeur, mon enfant ?

— Ça ne te regarde pas, sale prétentiard. »

Du coup, l'arrogance de Frankie tripla. Il jeta un regard pensif vers Carmen, Yukio et Willow. « Il y a autre chose, n'est-ce pas ?

— Oui. On a un problème. Mes amis... quittent le radeau. Ils ont besoin de filer discrètement avant que Machin et Truc ne les voient.

— Humm. Dans quelle histoire y s' sont fourrés ?

— C'est une affaire privée. L'héliport doit être surveillé, toute sortie justif...

— Nous avons une autre solution, s'écria brusquement Carmen, mais ça n'a pas marché... »

D'un regard, Yukio lui imposa silence. Elle haussa les épaules.

« Très mystérieux, commenta Frankie. Cependant, il existe de sages limites à la curiosité. Entendu. Trois mille tickets les trois couchettes sur le prochain de mes bateaux à quitter Freezone. Mon boss m'envoie une équipe pour récupérer une cargaison. Je devrais pouvoir garder les hommes ici. Cela dit, le bateau met cap à l'est. Ni à l'ouest, ni au nord, ni au sud. Une direction et une seule.

— C'est ce qu'il nous faut », dit Yukio qui hochait la tête en souriant. Comme s'il discutait avec un agent de voyages. « L'est. Quelque part dans le bassin méditerranéen.

— Malte, dit Frankie. L'île de Malte. C'est tout ce que je peux vous offrir. »

Yukio fit oui de la tête. Willow haussa les épaules. Le silence de Carmen exprimait son adhésion.

Rickenharp essayait sa marchandise. Depuis le nez jusqu'au cerveau, elle agissait déjà. Frankie le regardait faire placidement. Il connaissait bien les changements que la drogue produisait sur les gens. Il observait l'expression du visage de Rickenharp qui se modifiait. Il observait Rickenharp s'enfoncer dans son ego.

« Nous aurons besoin de *quatre* couchettes, Frankie », dit Rickenharp.

Frankie haussa les sourcils. « Tu ferais mieux d'attendre que se dissipent les effets de cette saloperie pour prendre une décision.

— J'avais déjà décidé », déclara Rickenharp, ignorant s'il disait vrai.

Carmen le fixait du regard.

Il la prit par le bras et fit : « Je peux te parler une minute ? » Il l'entraîna hors du salon, vers le couloir sombre. Sous ses doigts, la peau de son bras était d'une douceur électrisante. Il voulait davantage encore. Mais il relâcha son étreinte et lança : « Tu peux obtenir le pognon ? »

Elle acquiesça. « J'ai une fausse carte, des bidules aimantés dans... enfin, je m'en servirai pour nous. Je veux dire, pour Yukio, Willow et moi.

Pour t'emmener, il faut que je demande une autorisation. Et je ne peux pas faire ça.

— C'est ça ou je ne vous aide pas à filer.

— Tu ne sais pas...

— Si, je sais. Je suis prêt à partir. Il suffît simplement que je retourne chercher ma guitare.

— Là où nous allons, elle nous gênerait. Pour gagner l'endroit où nous voulons nous rendre, nous devons pénétrer en territoire occupé. Il te faudrait donc l'abandonner. »

Là, il faillit craquer. « Je vais la mettre dans un coffre. Je la récupérerai bien un jour ou l'autre. » De toute façon, il ne pouvait plus en jouer : il instillait tant de souffrance dans son jeu que chaque note sonnait faux. « Le problème est que... s'ils nous ont observés par l'intermédiaire de cet oiseau, ils m'ont vu à vos côtés. Ils en déduiront que je suis des vôtres. Écoute, je sais ce que vous faites. La S.A. vous recherche. D'accord ? Ça veut dire que vous...

— Okay, ferme-la, merde, baisse la voix. Écoute, ils t'ont peut-être repéré, je m'en rends compte. Tu dois donc quitter le radeau toi aussi. Okay, viens avec nous à Malte. Mais ensuite, tu...

— Il faut que je reste avec vous. La S.A. est partout. Ils m'ont repéré. »

Elle prit une profonde inspiration, puis expira en un doux sifflement. Elle fixait le sol. « Tu ne peux pas faire ça. » Elle releva la tête, le regarda. « Tu n'es pas fait pour ce genre de choses. Tu es un putain d'*artiste*. »

Il éclata de rire. « On croirait que tu me balances la pire des injures. Écoute, je peux faire ça. Je vais le faire. Le groupe est mort. J'ai besoin de... » Il haussa les épaules, incapable de préciser. Puis il tendit la main, ôta les lunettes noires de Carmen et regarda ses yeux voilés d'ombre. « Et lorsque je serai seul avec toi, je te ramonerai sacrément l'utérus. »

Elle lui décocha un solide coup de poing sur l'épaule. Douloureux. Mais elle souriait. « Tu crois que ce genre de remarque m'excite ? Eh bien, oui. Mais ce n'est pas pour ça que tu m'auras. Quant à venir avec nous... qu'imagines-tu donc ? Tu vas trop au cinéma.

— La S.A. m'a marqué. Qu'est-ce que je peux faire d'autre ?

— Ce n'est pas une raison suffisante pour... pour t'impliquer dans ce truc. Tu dois y croire vraiment parce que c'est *dur*. Il ne s'agit pas d'une course à la célébrité.

— Bon Dieu, lâche-moi. Je sais ce que je fais. »

C'était autant de foutaises. Il était fichu, grillé. Il songea : *Mon ordinateur est en surtension. Tous les circuits sont bousillés. Merde, brûle le reste.*

Il vivait un rêve, mais refusait de l'admettre. Il répéta : « Je sais ce que je fais. »

Elle le regarda, marmotta : « Okay. »

Et dès lors, tout fut différent.

Pierre vit

PAUL DI FILIPPO

Titre original :

Stone Lives

© 1985, by Mercury Press, Inc.

Première parution dans

The Magazine of Fantasy and Science Fiction, août 1985.

Paul Di Filippo est un auteur publié depuis peu et son œuvre est encore restreinte. Ce qui n'empêche pas celle-ci d'attirer déjà l'attention par l'ambition de ses perspectives et la singularité de son imagerie.

Paru en 1985, le morceau suivant était la troisième nouvelle de Paul Di Filippo. De par son thème – modification physique, bouleversements sociaux, impact des nouvelles technologies – il démontre la solide maîtrise de l'auteur en matière de dynamique cyberpunk.

Paul Di Filippo vit à Providence, Rhode Island.

Autour du bureau de l'immigration, les odeurs bouillonnent, brouet infect. Sueur d'hommes et de femmes désespérés, ordures putréfiées épandues dans les rues grouillantes, odeur d'eau de toilette épicée de l'un des gardes en faction devant la porte d'entrée. Le mélange est entêtant, presque insupportable pour quiconque né en dehors du Cloaque, mais Pierre y est habitué. Cette indéfectible puanteur constitue la seule atmosphère qu'il ait jamais connue, son élément naturel, trop familier pour engendrer le dégoût.

Le bruit s'enfle pour rivaliser avec la pestilence : voix criardes qui s'élèvent pour éclater en disputes, voix geignardes qui s'abaissent pour se répandre en supplications. « Ne me bouscule pas, sale con ! » « Je serais tout plein gentille avec toi, chéri, pour une petite part de ce truc. » Près de la porte du bureau de l'immigration, une voix artificielle débite les offres d'emplois du jour, reprenant inlassablement les propositions pourries.

«... pour essayer de nouvelles toxines aérosol antipersonnel 4M s'engage par contrat à fournir aux survivants une régénération Citrine complète. McDonnell Douglas recherche des vidangeurs en orbite haute. Doivent accepter de se faire imprimer... »

Apparemment, personne ne court proposer sa candidature. Personne ne supplie les gardes pour entrer. Seuls ceux qui ont des dettes insensées ou de graves inimitiés dans le Cloaque se risquent à accepter les emplois de la catégorie 10, misérables aumônes de l'immigration. Pierre a une certitude : il ne veut aucun de ces boulots qui n'en sont pas. Comme tous les autres alentour, il est là devant l'immigration simplement parce que le bureau constitue un point focal, un lieu de rassemblement aussi vital qu'un étang dans le parc naturel de Serengeti. C'est là que se bricolent tous ces bluffs tordus, tous ces coups pourris qui passent pour des affaires dans la Z.L.E. du South Bronx – autrement nommée la Jungle du Bronx, autrement nommée le Cloaque.

- La chaleur accable la foule bruyante, la rend plus irritable que de coutume – situation explosive. L'hypervigilance dessèche la gorge de Pierre. Il tend la main vers sa hanche, vers la gourde de plastique polie-au-contact-de-ses-doigts, avale un peu d'eau croupie. Croupie, mais saine, se dit-il, en savourant son secret. Par pure chance, il est tombé sur l'imperceptible fuite de la canalisation inter-Z.L.E. près de l'enceinte du fleuve qui entoure le Cloaque. Comme un chien, il

reniflait l'eau pure de loin et, en laissant ses mains courir sur plusieurs mètres de canalisation froide, il avait découvert le suintement. Il a maintenant mémorisé tous les nombreux repères y conduisant.

Sur ses pieds nus, calleux (c'est fou les informations que peut recueillir la plante des pieds en vue de préserver âme et corps !), Pierre se glisse dans la foule, cherche à glaner des renseignements qui l'aideront à survivre un jour de plus dans le Cloaque. Survivre est son principal – son unique – souci. S'il lui reste quelque fierté, après tout ce qu'il a subi, c'est bien la fierté d'avoir survécu, de continuer à survivre.

Une voix claironnante proclame : « Je te leur ai filé une pile, mon pote, que ça a mis fin à cette bagarre. Trente secondes plus tard, ils étaient morts tous les trois. » Un auditeur siffle d'admiration. Pierre imagine qu'il parvient à s'emparer d'une pile, à la vendre avec un bénéfice fabuleux qu'il dépense pour se trouver une chambre salubre et sûre, et de quoi remplir son ventre toujours vide. Guère vraisemblable, mais un beau rêve tout de même.

Rien que de songer à la nourriture, il en a des crampes d'estomac. Sur le tissu encroûté qui lui colle au diaphragme, il pose sa main droite qui ne cesse de l'élancer à l'endroit de la coupure infectée. Du moins, Pierre soupçonne-t-il l'infection. Comment le savoir tant qu'il n'y a pas de puanteur ?

La progression de Pierre parmi les bavardages, les chairs pressées, l'a amené tout près de l'entrée de l'immigration. Entre la foule et les gardes, il devine un volume d'air vide, un quart de sphère de respect et de crainte appuyé contre le mur vertical du bâtiment. Le respect est engendré par le statut d'employés des gardes, la crainte par leurs armes.

Quelqu'un – un criminel déporté ayant reçu quelque instruction – avait un jour décrit ces armes à Pierre. De longs tubes volumineux avec un renflement à mi-longueur, à l'endroit du magnétopulseur. Crosses et fûts de plastique. Elles émettent à des vitesses relativistes des faisceaux d'électrons chargés énergétiquement. Si le rayon vous fauche, l'énergie cinétique vous fait éclater comme une saucisse écrasée ; si par hasard le rayon de particules vous manque, son cône de rayons gamma vous irradie de telle sorte que c'en est fini de vous en quelques heures.

De cette explication – dont Pierre se souvient mot pour mot – il ne retient que la description d'une mort horrible. Cela lui suffit.

Pierre s'arrête un instant. Une voix familière – celle de Mary, la vendeuse de rats, parle d'un ton de conspirateur du prochain arrivage de vêtements, fournis par quelque œuvre de charité. Pierre en déduit qu'elle se trouve à la périphérie de la foule. Puis elle baisse la voix. Pierre ne discerne plus ses paroles qui pourtant valent la peine d'être entendues. Il avance, en prenant garde à ne pas se retrouver coincé dans la populace...

Un silence de mort. Personne ne parle ni ne bouge. Pierre perçoit un déplacement d'air entre les gardes : quelqu'un se tient dans l'encadrement de la porte.

« Vous. » Une voix féminine distinguée. « Le jeune homme aux pieds nus, à la combinaison... » Elle hésite, cherche derrière la crasse le qualificatif approprié. «... rouge. Venez ici, s'il vous plaît, je voudrais vous parler. »

Pierre ne sait pas s'il s'agit de lui (rouge ?) jusqu'au moment où il sent le poids des regards posés sur lui. Aussitôt il pivote sur ses talons, se dérobe, cherche une échappatoire... trop tard. Des dizaines de mains avides l'agrippent. Il se débat. Le tissu moisi se déchire, mais les mains se referment maintenant sur la peau. Il mord, distribue coups de poing, coups de pied. En vain. Au cours de la lutte, il n'émet pas le moindre son. On finit par le ceinturer, on l'entraîne, toujours se débattant, on lui fait franchir cette invisible ligne qui délimite un monde différent aussi sûrement que l'enceinte infranchissable séparant le Cloaque des vingt-deux autres Z.L.E.

Une fragrance de cannelle l'enveloppe, un garde appuie quelque chose de froid et de métallique sur sa nuque. Aussitôt, toutes les cellules de son crâne flamboient, puis viennent les ténèbres...

Pierre, qui a repris conscience, devine la forme de trois personnes, ainsi que leurs positions respectives. Il le devine à l'air qu'elles déplacent, à leurs odeurs, à leurs voix – et à une composante subtile qu'il a toujours qualifiée de sens de la vie.

Derrière lui : un gros bonhomme qui respire d'une drôle de façon sans doute à cause de la puanteur de Pierre. Ce doit être un garde.

À sa gauche : une personne plus petite – la femme ? – au parfum de fleur. (Pierre a une fois senti une fleur.)

Devant lui, rivé au bureau : un homme, assis.

L'arme utilisée contre Pierre ne produit aucun effet secondaire – à moins que la désorientation totale qu'il éprouve n'en soit un. Pourquoi lui

a-t-on mis le grappin dessus ? Il n'en a pas la moindre idée et n'a qu'un désir : regagner le Cloaque et ses dangers familiers.

Mais il sait qu'on ne le laissera pas filer.

La femme prend la parole ; sa voix est la plus douce que Pierre ait jamais entendue.

« Cet homme va vous poser quelques questions. Une fois que vous lui aurez répondu, je vous en poserai une. Cela vous convient-il ? »

Pierre acquiesce. Il ne voit rien d'autre à faire.

« Votre nom ? demande le fonctionnaire de l'immigration.

— Pierre.

— C'est tout ?

— C'est comme ça qu'on m'appelle. » (Intolérable brûlure de la souffrance quand ils ont arraché les yeux du gamin surpris à les regarder découper le cadavre. Mais il n'avait pas poussé un cri, oh non ! d'où : Pierre.)

« Lieu de naissance ?

— Ce tas de merde, là. Que croyez-vous donc ?

— Parents ?

— Qu'est-ce que c'est ?

— Age ? »

Un haussement d'épaules.

« On le déterminera plus tard avec un examen cellulaire. Je crois que nous en savons assez pour établir votre carte. Ne bougez plus maintenant. »

Sur son visage, Pierre sent courir de multiples faisceaux de chaleur ; quelques secondes plus tard, un bruit de chuintement s'élève du bureau.

« Cette carte prouve votre citoyenneté et vous donne accès au système. Ne la perdez pas. »

Pierre tend la main vers la voix, reçoit un rectangle de plastique. Il va pour l'enfouir dans l'une de ses poches et s'aperçoit qu'elles ont été arrachées dans la bagarre. Alors il le garde, le serre maladroitement comme s'il s'agissait d'un lingot d'or qu'on allait lui enlever.

« Voici ma question maintenant. » La voix de la femme évoque une idée d'amour dont Pierre a conservé un souvenir lointain. « Accepteriez-vous un travail ? »

Le système d'alarme de Pierre se déclenche. Un boulot dont ils ne disent rien officiellement ? Pour échapper à toutes les catégories classiques, il doit être foutrement tordu !

« Non, merci, madame. Ma vie ne vaut pas grand-chose, mais c'est tout ce que je possède. » Il tourne les talons.

« Bien que je ne puisse vous donner de détails avant que vous n'ayez accepté, nous pouvons cependant établir dès maintenant un contrat stipulant qu'il s'agit d'un emploi de catégorie 1. »

Pierre s'arrête net. Il doit s'agir d'une mauvaise blague. Mais si c'était vrai ?

« Un contrat ?

— Préposé », dit la femme d'un ton impérieux.

On tape sur une touche et le bureau débite le contrat à voix haute. Aux oreilles profanes de Pierre, tout semble normal, sans embrouille. Un emploi de catégorie 1, à durée indéterminée, chacune des parties ayant le droit de résilier le contrat ; la description du poste interviendra ultérieurement.

Pierre n'hésite que quelques secondes. Le souvenir de toutes ces nuits terrifiantes, de toutes ces journées pénibles dans le Cloaque lui revient à l'esprit ; le plaisir brûlant d'avoir survécu aussi. L'espace d'un moment, il éprouve un regret irrationnel à l'idée d'abandonner la source secrète qu'il a si astucieusement découverte dans la ville. Mais cela lui passe.

« Je pense que vous avez besoin de ça pour enregistrer mon accord », dit Pierre en tendant sa carte nouvellement acquise.

« Je pense que oui », répond la femme en riant.

La voiture silencieuse circule, vitres fermées, dans des rues animées. Malgré l'absence de bruit extérieur, les commentaires du chauffeur quant à la circulation et leurs arrêts fréquents suffisent à traduire l'agitation de la ville alentour.

« Où sommes-nous maintenant ? » demande Pierre pour la dixième fois. En plus du renseignement demandé, il souhaite entendre cette femme. Sa voix, songe-t-il, ressemble à une ondée de printemps quand on est bien à l'abri quelque part.

« Z.L.E. de Madison Park, nous traversons la ville. »

Satisfait, Pierre hoche la tête. Vu le flou de son imagerie mentale, elle aurait tout aussi bien pu dire : « En orbite, filant vers la Lune. »

Avant de le laisser partir, l'immigration lui a fait plein de trucs : on l'a rasé de la tête aux pieds, on l'a épouillé, on lui a fait prendre une douche de dix minutes avec un savon légèrement abrasif, on l'a désinfecté, on l'a soumis à plusieurs tests et examens rapides, on lui a administré six piqûres

et on lui a fourni des sous-vêtements, une combinaison propre et des chaussures (des chaussures !).

Son odeur personnelle inhabituelle souligne d'autant l'attrait du parfum de la femme. Dans l'espace limité de l'arrière du véhicule, Pierre nage dans cette fragrance. Il finit par n'y plus tenir.

« Euh, ce parfum – c'est quoi ?

— Muguet des bois. »

Le miel de ce mot donne à Pierre l'impression d'appartenir à un autre siècle, plus clément. Il se promet de s'en souvenir à jamais. Et il tiendra sa promesse.

« Oh ! » Consternation. « Je ne sais même pas votre nom.

— June. June Tannhauser. »

June Pierre. June et Pierre et plein de muguet des bois. June en juin avec Pierre dans le bois au muguet. C'est comme une chanson qui n'arrête pas de tourner dans sa tête.

« Où allons-nous ? » demande-t-il au milieu de la mélodie muette.

« Chez un médecin.

— Je croyais qu'ils s'étaient occupés de tout.

— C'est un spécialiste. Un spécialiste des yeux. »

C'est, après tant d'autres, l'ultime choc. Il balaie même la chanson joyeuse dans la tête de Pierre.

Durant le reste du trajet, il demeure tendu, l'esprit vide...

« Voici le modèle grandeur nature de ce que l'on va vous implanter », déclare le médecin en mettant une bille froide dans la main de Pierre.

Incrédule, Pierre la presse entre ses doigts.

« Le cœur de ce système oculaire est constitué de D.C.C. – dispositifs à charges couplées. Chaque particule de lumière – nommée photon – qui les touche active un ou plusieurs électrons. Ces électrons forment un signal continu décodé par une puce électronique qui le transmet ensuite à vos nerfs optiques. Résultat : une vision parfaite. »

Pierre serre la bille froide avec tant de force qu'il se meurtrit les paumes.

« Esthétiquement, ces yeux sont un peu choquants. Pour un jeune homme comme vous, je conseillerais des implants organiques. Cependant, la personne qui règle la facture m'a donné l'ordre de vous greffer ceux-ci. Bien entendu, ils offrent plusieurs avantages. »

Malgré le mutisme de Pierre, le médecin poursuit : « En invoquant les mots clés mnémoniques programmés sur la puce, vous déclencherez diverses fonctions.

« Premièrement : vous pouvez stocker sur la mémoire vive de la puce des copies numériques d'une image particulière. Lorsque vous rappellerez cette dernière, grâce au mot clé, vous aurez l'impression de la contempler à nouveau en direct, et ce, quel que soit le spectacle que vous ayiez alors sous les yeux. Un autre mot clé vous restituera une vision en temps réel.

« Deuxièmement : en diminuant le taux de photons par rapport aux électrons, vous pourrez observer sans dommage le soleil ou la flamme d'une lampe à souder.

« Troisièmement : en augmentant ce taux, vous obtiendrez une vision pratiquement normale même par nuit noire.

« Quatrièmement : pour votre plaisir personnel, vous pourrez également engendrer des couleurs artificielles. Pour votre cerveau le noir deviendra blanc, c'est en quelque sorte le principe des anciennes lunettes à verres roses.

« Voilà, je pense vous avoir tout dit.

— Combien cela prendra-t-il de temps, docteur ? » demande June.

Manifestement ravi de déployer une rigueur toute professionnelle, le médecin adopte un ton sentencieux.

« Un jour pour l'opération proprement dite, deux jours de récupération accélérée, une semaine de rééducation et de convalescence – disons, deux semaines au plus.

— Très bien », fait June. À ses côtés, Pierre la sent qui se lève du canapé, mais il demeure assis.

« Pierre, dit-elle, une main sur son épaule. Il est temps de partir. »

Mais Pierre ne peut se lever : ses larmes ne veulent pas s'arrêter.

Les canyons de verre et d'acier de New York – cette orgueilleuse et prospère fédération de Zones de Libre Entreprise – s'étirent vers le nord en une douzaine de nuances de bleu froid. Les rues qui, telles de lointaines rivières, courent avec une précision toute géométrique au fond des canyons sont rouge sang. À l'ouest et à l'est, ce que l'on aperçoit de l'Hudson et de l'East River prend des allures de coulées vert tilleul. Au milieu de l'île, Central Park est une muraille jaune tournesol. Au nord-est du parc, le Cloaque est une sombre étendue désolée.

Pierre savoure la joie d'avoir recouvré la vue. Quelques jours auparavant, la moindre vision, le flou le plus dilué, lui étaient encore des trésors inimaginables. Et ce qu'on vient de lui donner – cette faculté merveilleuse de transformer le quotidien en un fabuleux pays des merveilles – est presque trop beau pour être vrai.

Momentanément rassasié, Pierre ramène sa vision à la normale. La ville reprend aussitôt ses couleurs habituelles, gris acier, bleu ciel, vert végétal. La vue est toujours magnifique.

Pierre se tient devant une rangée de fenêtres, au 150^e étage de la tour Citrine, dans la Z.L.E. de Wall Street. Depuis deux semaines, c'est là son domicile ; il n'en a pas bougé. Ses seuls visiteurs ont été une infirmière, un cyber-thérapeute et June. L'isolement et la relative absence de contact humain ne le gênent pas. Après le Cloaque, une telle tranquillité relève de la félicité pure. Et puis, bien sûr, il a été pris dans les rets sensuels de la vision.

La première image qu'il a vue à son réveil, après l'opération, a donné le ton à ses superbes explorations visuelles. Le visage souriant d'une femme se penchait sur lui. La peau mate, translucide, les yeux d'un brun éclatant, tandis qu'une cascade de cheveux de jais encadrait les traits.

« Comment vous sentez-vous ? avait demandé June.

— Bien », avait répondu Pierre. Puis il avait prononcé un mot dont il n'avait encore jamais eu l'usage. « Merci. »

June avait eu un geste désinvolte de sa main fine. « Ne me remerciez pas. Ce n'est pas moi qui ai payé. »

C'est alors que Pierre avait appris que June n'était pas son employeur, qu'elle travaillait pour quelqu'un d'autre. Et bien qu'elle n'ait pas voulu lui dire le nom de son bienfaiteur, il l'apprit bientôt quand on le transféra de l'hôpital à l'immeuble qui portait son nom.

Alice Citrine. Même Pierre avait entendu parler d'elle.

Pierre se détourne des fenêtres, marche à grands pas sur l'épaisse moquette crème de son appartement. (Qu'il est étrange de se déplacer avec une telle assurance, sans être obligé de s'arrêter ou de tâtonner !) Il a passé ces derniers quinze jours à exercer ses yeux tout neufs. Toutes les promesses du docteur se sont révélées vraies—miracle de la vue dotée de dimensions nouvelles. Tout est passionnant. Et le luxe de sa situation est indéniable. Il dispose d'une nourriture très variée. (Bien qu'il se fût contenté de n'importe quoi – de krill industriel par exemple.) Musique, holovision et surtout, surtout, la compagnie de June. Mais aujourd'hui,

brusquement, il se sent un peu irritable. Quel est cet emploi pour lequel on l'a engagé ? Où se situe son lieu de travail ? Pourquoi n'a-t-il toujours pas rencontré son employeur ? Il commence à se demander s'il ne s'agit pas d'une embrouille super-machiavélique.

Pierre s'arrête devant un miroir en pied fixé sur la porte d'un placard. Les miroirs ont toujours le pouvoir de le fasciner. Ce double totalement obéissant, sans autre volonté que la sienne, qui imite chacun de ses mouvements. Et le monde secondaire à l'arrière-plan, inaccessible et silencieux. Quand il avait encore ses yeux, dans le Cloaque, Pierre n'avait jamais vu son reflet que dans des flaques d'eau, des fragments de vitres. Aujourd'hui il découvre dans le miroir un étranger impeccable et cherche derrière ses traits l'essence de sa personnalité.

Pierre est petit et maigre ; sa stature trahit la malnutrition. Mais ses membres sont droits, ses muscles fluets durs. Ce que la combinaison sans manches laisse voir de sa peau est balaféré, tanné par les intempéries. Des pantoufles de synthécuir – raides, mais néanmoins très confortables – lui couvrent les pieds.

Son visage. Tout en arêtes, comme cet étrange tableau dans sa chambre. Comment June a-t-elle dit ? « Picasso » ? Mâchoire anguleuse, nez mince, courte toison blonde sur le crâne. Et ses yeux : deux hémisphères à facettes d'un noir mat : inhumains. Mais ne me les reprenez pas, s'il vous plaît, je ferai tout ce que vous voudrez.

Derrière lui s'ouvre la porte de sa suite. C'est June. Sans qu'il ait pu réfléchir, Pierre verbalise son impatience en des mots qui se superposent à la phrase que prononce June pour coïncider complètement avec elle à la fin.

« Je veux voir...

— Nous allons voir...

— ... Alice Citrine. »

Cinquante étages au-dessus de la suite de Pierre, le panorama est encore plus spectaculaire. Par June, Pierre a appris que la tour Citrine se dressait sur un terrain qui n'existait même pas un siècle auparavant. Le besoin d'expansion a entraîné un vaste remblaiement de l'East River, au sud du pont de Brooklyn. La tour Citrine a été édiflée sur ces terres artificielles au cours de la période de boom économique qui a suivi la Seconde Convention constitutionnelle.

Pierre augmente le rapport photon-électron de ses yeux et l'East River se transforme en une plaque d'un blanc incandescent.

Éphémère diversion pour apaiser ses nerfs à vif.

« Mettez-vous là, à côté de moi », fait June en lui montrant un disque au-delà de la porte de l'ascenseur, à quelques mètres d'une autre entrée.

Pierre s'exécute. Il croit sentir les rayons qui le scrutent, mais sans doute cette impression est-elle due à la proximité de June dont le coude l'effleure. Son parfum lui emplit les narines et il se prend à espérer que la vue retrouvée n'émoussera pas l'acuité de ses autres sens.

Devant eux, la porte s'ouvre silencieusement.

June le guide.

À l'intérieur, Alice Citrine attend.

Elle est assise dans un fauteuil mécanique derrière une batterie d'écrans disposés en fer à cheval. Ses cheveux courts ont la blondeur des blés, sa peau n'a pas une ride. Cependant, avec cette intuition qui, du temps de sa cécité, lui permettait de percevoir toute émotion, Pierre la devine très âgée. Il étudie son profil aquilin, vaguement familier, comme l'est un visage dont on a un jour rêvé.

Elle pivote, se présente de face. June l'a conduit à moins d'un mètre de la console vernie.

« Ravie de vous voir, monsieur Pierre, fait Alice Citrine. Je crois comprendre que vous êtes confortablement installé, que vous n'avez aucun motif de plainte.

— C'est exact », répond Pierre. Il essaie de retrouver les remerciements qu'il avait préparés, mais n'y parvient pas tant il est déconcerté. Au lieu de cela, il déclare d'un ton hésitant : « Mon travail...

— Vous vous posez des questions, c'est bien naturel », reprend Alice Citrine. « Il doit s'agir de quelque chose d'illégal, de répugnant ou de mortellement dangereux. Sinon pourquoi aurais-je eu besoin de recruter quelqu'un du Cloaque ? Eh bien, je vais enfin vous éclairer. Votre travail, monsieur Pierre, consiste à étudier. »

Pierre en reste médusé. « Étudier ?

— Oui, étudier. Vous connaissez le sens de ce mot, n'est-ce pas ? Me suis-je trompée ? Étudier, apprendre, vous informer pour me soumettre un rapport lorsque vous penserez avoir compris quelque chose. »

Pierre est passé de l'ébahissement à l'incrédulité. « Je ne sais même pas lire ni écrire. Et que diable suis-je censé étudier ?

— Votre champ d'étude, monsieur Pierre, sera notre monde actuel. Vous le savez peut-être, j'ai joué un grand rôle dans l'édification de notre

société contemporaine. Maintenant que j'arrive au terme de ma vie, j'aimerais vraiment savoir si ce que j'ai bâti est bon ou mauvais. De nombreux experts m'ont remis des rapports, aussi bien positifs que négatifs. Mais aujourd'hui je veux le point de vue neuf de quelqu'un des bas-fonds. Tout ce que je demande, c'est l'honnêteté, la précision.

« Quant à la lecture et à l'écriture, ces compétences démodées de ma jeunesse, June vous aidera à les acquérir si vous le désirez. Mais vous disposez de machines capables de transcrire vos exposés et de lire les textes qui vous intéresseront. Vous pouvez vous mettre au travail dès maintenant. »

Pierre essaie d'assimiler cette requête démente. Sans doute s'agit-il d'un caprice, d'un prétexte pour dissimuler de sombres desseins. Mais que faire sinon accepter ?

Il acquiesce.

Un mince sourire fleurit sur les lèvres d'Alice Citrine. « Très bien. En ce cas, notre conversation est terminée. Oh ! une dernière chose. Si vous désirez procéder à des enquêtes sur le terrain, June devra vous accompagner. Et vous ne devez dire à personne que c'est moi qui vous emploie. Je ne veux pas de sycophantes. »

Ces conditions sont bien douces – avoir June toujours à ses côtés ! – et Pierre marque son accord d'un hochement de tête.

Alice Citrine leur tourne alors le dos. Devant ce qu'il aperçoit, Pierre sursaute. Ses yeux le trahissent-ils ?

Perché sur le large dossier du fauteuil de la vieille dame se tient un petit animal qui ressemble à un lémurien ou à un tarsier. La queue en spirale au-dessus de son dos, il les regarde tristement de ses grands yeux lumineux.

« Son animal domestique », murmure June qui entraîne Pierre précipitamment vers la sortie.

La tâche est trop énorme, trop complexe. Pierre se traite d'idiot d'avoir accepté.

Mais comment agir autrement s'il veut garder ses yeux ?

Son existence étriquée dans le Cloaque ne l'a guère préparé à sonder l'univers multiple, extravagant, trépidant, dans lequel il se trouve transplanté. (C'est du moins son sentiment initial.) Maintenu si longtemps dans les ténèbres, au propre et au figuré, il considère le monde extérieur à la tour Citrine comme un endroit déroutant.

Il y a des centaines, des milliers de choses dont il n'a encore jamais entendu parler : gens, villes, objets, événements. Il est des disciplines scientifiques dont il peut à peine prononcer le nom : airologie, chaotisme, modélisation fractale, paraneurologie. Sans oublier l'histoire, ce puits sans fond à la surface duquel l'instant présent n'est qu'un canevas de bulles. Pour Pierre, la découverte la plus bouleversante, c'est l'histoire. Il ne se rappelle pas avoir jamais envisagé qu'il ait pu y avoir une forme de vie antérieurement à sa naissance. La révélation des décennies, des siècles, des millénaires, le plonge dans un abîme de perplexité. Comment espérer comprendre le présent sans connaître tout ce qui s'est passé auparavant ?

S'entêter est insensé, suicidaire.

Pourtant, Pierre s'entête.

Il se cloître derrière sa fenêtre magique ouverte sur le monde, un terminal connecté à l'unité centrale de la tour Citrine – vaste et incompréhensible ruche bourdonnante d'activités – et, par le biais de cette machine, dialogue avec presque toutes les autres unités du monde entier. Des heures durant, images et mots fulgurent devant ses yeux comme ces couteaux dont joue le virtuose du cirque – couteaux que lui, assistant loyal mais inepte, se doit de saisir au vol s'il veut survivre.

Formé à rude école, Pierre possède une excellente mémoire et il assimile énormément de choses. Néanmoins, chaque chemin emprunté donne naissance à un nouvel embranchement au bout de quelques pas, et chaque embranchement en engendre d'autres à son tour, non moins riches que les premiers...

Pierre a une fois failli se noyer quand une bande de voyous l'avait laissé inconscient dans le caniveau et qu'il s'était mis à pleuvoir. La sensation éprouvée alors, il la retrouve aujourd'hui.

June lui apporte fidèlement trois repas par jour. Sa présence l'électrise toujours. La nuit, allongé sur son lit, il se repasse des images d'elle pour s'endormir. June penchée, assise, June qui rit, une lueur brillante dans ses yeux asiatiques. Les courbes douces de ses seins, de ses hanches. Mais la fièvre d'apprendre est plus forte, et il a tendance à ignorer June à mesure que les jours passent.

Un après-midi, Pierre remarque une pilule sur le plateau de son déjeuner. Il interroge June.

« C'est de la mnémotropine – ça active l'encodage des souvenirs à long terme, dit-elle. J'ai pensé que cela pourrait vous aider. »

Pierre l'avale avidement et retourne à l'écran bourdonnant.

Tous les jours, il trouve une pilule avec son déjeuner. À peine l'a-t-il avalée que son cerveau semble croître en volume. L'effet est puissant, lui permet d'imaginer qu'il pourrait absorber le monde entier. Pourtant, chaque soir, quand il s'oblige enfin à s'arrêter, il a le sentiment de ne pas en avoir fait assez.

Les semaines passent. Il n'a pas préparé une seule phrase pour Alice Citrine. Que comprend-il ? Rien, Comment porter un jugement sur le monde ? C'est de l'orgueil, de la folie.

Combien de temps patientera-t-elle avant de le renvoyer à la froidure de la rue ?

Pierre cache son visage entre ses mains. Devant lui, la machine le nargue en crachant à jet continu des faits inutiles.

Une main se pose, légère, sur son épaule. Pierre s'imprègne du doux parfum de June.

Du poing, Pierre écrase si violemment le bouton d'arrêt du terminal qu'il se fait mal. Silence béni. Il lève les yeux vers June.

« Je suis nul. Pourquoi m'a-t-elle choisi ? Je ne sais même pas par où commencer. »

June s'assied sur un coussin à côté de lui. « Pierre, je n'ai rien dit jusqu'ici parce que j'avais ordre de ne pas vous influencer. Mais je ne crois pas que vous faire part d'un peu de mon expérience aura valeur d'interférence. Il vous faut limiter votre sujet. Le monde est trop vaste. Alice ne vous demande pas de tout comprendre et de distiller ça en un chef-d'œuvre de concision et de pertinence.

« De toute façon, le monde ne se prête pas à de telles réductions. Je pense qu'inconsciemment vous savez ce qu'elle désire. Ne vous a-t-elle pas fourni un indice lors de votre conversation ? »

Pierre évoque ce jour, se repasse une image stockée de la vieille dame sévère. Ses traits occultent ceux de June. Cette vision suscite l'émergence d'une phrase.

«... savoir si ce que j'ai bâti est bon ou mauvais. »

C'est comme si les yeux de Pierre venaient de subir une surcharge. La compréhension l'emplit de soulagement. Bien sûr ! Cette femme puissante et vaniteuse voit son existence comme le thème dominant de l'époque moderne, fil radieux traversant le temps avec, enfilés comme des perles, les nœuds critiques de ses actes. Il est bien plus facile de comprendre une

simple vie humaine que celle du monde entier (du moins le pense-t-il sur le moment). Il s'en croit capable. Dresser l'histoire personnelle d'Alice Citrine, les ramifications de sa longue carrière, les vagues nées au pied de son trône. Qui sait ? Peut-être le résultat s'apparentera-t-il aux archétypes ?

De joie, Pierre pousse un cri inarticulé, enlace June. Elle ne se dérobe pas à son étreinte et ils tombent sur le canapé.

Ses lèvres sont chaudes et complaisantes sous les siennes. À travers son chemisier, ses seins brûlent le torse de Pierre. Ses cuisses emprisonnent sa jambe gauche.

Brusquement, il se recule. Il s'est vu trop nettement : maigre paria, aux yeux inhumains, échappé des égouts de la ville.

« Non, dit-il, amer. Vous ne pouvez pas me désirer.

— Calme-toi, fait-elle. Calme-toi. » Ses mains courent sur son visage ; elle l'embrasse dans le cou ; il fond ; et il retombe sur elle, trop impatient pour s'arrêter.

« Pour quelqu'un d'aussi intelligent, tu es bien idiot, murmure-t-elle plus tard. Tout comme Alice. »

Il ne cherche pas à savoir ce qu'elle veut dire.

Le toit de la tour Citrine est aménagé en piste d'atterrissage pour phaétons, véhicules sub-orbitaux des entreprises et de leurs cadres. Pierre a le sentiment d'avoir tout appris de la vie d'Alice Citrine tandis qu'il se trouvait cloîtré dans la tour. Pour mieux la juger, il veut désormais éprouver le poids et les vibrations des lieux et des gens.

Mais avant de pouvoir partir, lui explique June, il leur faut parler à Jerrold Scarfe.

Dans une petite salle d'attente très paisible avec ses murs blancs ondulés et ses chaises moulées, ils se rencontrent tous les trois.

Scarfe est chef de la sécurité de Citrine Technologies. Petit et sec, il affiche un visage impassible ; du sommet de son crâne sempiternellement épilé et tatoué à la semelle de ses bottes, il frappe Pierre comme un être ultracompétent. Sur son torse, il arbore l'emblème de C.T. : une spirale rouge percée d'une flèche dirigée vers le haut.

June salue Scarfe avec une certaine familiarité et demande : « Avons-nous l'autorisation de partir ? »

Scarfe agite une feuille de papier pelure. « Votre plan de vol est un peu ambitieux. Est-ce vraiment nécessaire de visiter Mexico avec M. Pierre à

bord ? »

Pierre s'étonne de la sollicitude de Scarfe à son égard, lui, un inconnu insignifiant. June remarque sa perplexité et explique. « Jerrold est l'une des rares personnes à savoir que vous représentez Mme Citrine. Si nous avons des problèmes, il craint naturellement que les conséquences n'affectent Citrine Technologies.

— Je ne cherche pas les ennuis, monsieur Scarfe. Je veux seulement faire mon travail. »

Scarfe scrute Pierre avec l'acuité des dispositifs de sécurité placés devant le sanctuaire d'Alice Citrine. Le résultat favorable de cet examen se manifeste enfin par un léger grognement et une déclaration : « Votre pilote vous attend. Allez-y. »

Au-dessus de la terre mère, plus haut qu'il ne s'est jamais trouvé, la main droite posée sur le genou gauche de June, Pierre, qui se sent exalté, riche et libre, repense à la vie d'Alice Citrine, au sens qu'il commence à y deviner.

Alice Citrine a 159 ans. À sa naissance, l'Amérique était encore composée d'États et non de Z.L.E. et de Z.C.R. L'homme commençait tout juste à voler. À soixante ans, elle se trouva à la tête d'une entreprise appelée Citrine Biotics. C'était l'époque des guerres commerciales qui, bien que menées à coups de barrières douanières, de plans quinquennaux, de chaînes d'assemblages automatisées et d'appareils décideurs de la cinquième génération, s'avéraient aussi mortelles et cruciales que les conflits armés. C'était aussi l'époque de la Seconde Convention constitutionnelle, cette réorganisation de l'Amérique pour l'état de guerre.

Durant les années où le pays fut divisé en Zones de Libre Entreprise – régions urbaines autonomes de haute technologie où les seules lois étaient celles imposées par les sociétés, et l'objectif unique le profit et la suprématie – et en Zones de Contrôle Restrictif – enclaves rurales à dominance agricole où les valeurs traditionnelles se trouvaient strictement respectées – Citrine Biotics obtint de ses chercheurs et autres spécialistes des progrès remarquables dans le domaine des puces au carbone : structures microbiologiques, unités curatives programmées introduites dans le flux sanguin. Le produit final, que Citrine commercialisa à l'intention des gens aisés, provoquait une régénération quasi totale, la mue des cellules ou, tout simplement, la mue.

En l'espace de six ans, Citrine Biotics se hissait au sommet des cinquante meilleures entreprises sélectionnées par la revue Fortune.

Elle s'appelait alors Citrine Technologies.

Et Alice siégeait au faîte de cet ensemble.

Mais pas pour toujours.

On ne peut pas tricher avec l'entropie. La dégradation des informations que subit l'A.D.N. avec l'âge n'est pas totalement réversible. Malgré les efforts opiniâtres des puces au carbone, les erreurs s'accumulent. Le corps, bien que docile, finit par lâcher.

Alice Citrine approche du terme théorique de sa vie prolongée. Malgré la fraîcheur de son apparence, elle sera un jour victime de la défaillance d'un organe vital suite à un million de transcriptions erronées.

Elle a besoin de Pierre, entre tous, pour justifier son existence.

Pierre presse le genou de June et se délecte de son importance. Pour la première fois de sa triste et sordide vie, il dispose d'un certain pouvoir. Ses paroles, ses sentiments comptent. Il est résolu à accomplir un bon travail, à dire la vérité telle qu'il la perçoit.

« June, dit-il d'un ton ferme, je dois tout voir. »

Elle sourit. « Oui, Pierre. Certainement. »

Enfin, le phaéton entame sa descente – vers Mexico, qui s'est effondré l'an passé sur une population de trente-cinq millions d'habitants. De ses succursales de Dallas et Houston, Citrine Technologies finance les secours. Sur les motifs de cette opération, Pierre éprouve quelque méfiance. Pourquoi ne pas avoir agi avant le point de rupture ? Se peut-il qu'on ne s'inquiète que des réfugiés qui traversent en masse la frontière ? Quelles que soient les raisons, Pierre ne peut nier que les travailleurs de C.T. œuvrent pour le bien, secourent les pauvres et les malades, rétablissent le courant électrique et les communications, aident (ou suppléent ?) le gouvernement de la ville. L'esprit enfiévré, il remonte dans le phaéton et se retrouve bientôt...

... dans l'Antarctique où un hélicoptère les emmène des dômes de C.T. jusqu'à un bateau de récolte et de traitement du krill, source de la majorité des protéines mondiales. June trouve la puanteur agressive, mais Pierre respire à pleins poumons. Voguer sous ces latitudes étranges et glacées tout en regardant s'activer des hommes et des femmes compétents le ragaille. June est heureuse de reprendre bientôt les airs, puis c'est...

... Pékin où des experts en heuristique de chez C.T. travaillent sur la première intelligence organique artificielle. Pierre, amusé, assiste à un débat sur le nom à donner à cette I.O.A. : K'ung Fu-tzu ou Mao ?

La semaine est un tourbillon kaléidoscopique de sensations. Pierre a l'impression d'être une éponge qui absorbe des sons et des images trop longtemps hors de sa portée. À un moment il se retrouve en train de quitter en compagnie de June un restaurant situé dans une ville dont il a oublié le nom. Dans sa main, il serre la carte d'identité avec laquelle il vient de régler leur repas. Du fond de sa paume, un holoportrait l'observe. Le visage est cadavérique, sale, ponctué de deux orbites vides et couvertes de croûtes à la place des yeux. Pierre se souvient de la douce chaleur des rayons laser qui ont fixé son holo dans le bureau de l'immigration. S'agissait-il vraiment de lui ? Ce jour semble appartenir à la vie d'un étranger. Il range la carte dans sa poche sans savoir s'il changera de holo ou s'il le gardera en souvenir du passé, de l'endroit d'où il sort.

Et où il risque se retrouver ?

(Que fera-t-elle de lui lorsqu'il lui aura remis son rapport ?)

Le jour où Pierre demande à voir les installations orbitales, June met le holà.

« Pour un premier voyage, je crois que nous en avons fait assez, Pierre. Rentrons, tu pourras commencer à synthétiser toutes ces informations. »

À ces mots, une profonde lassitude submerge Pierre et sa folle exaltation s'évanouit. Il acquiesce en silence.

Hormis les lumières diffuses de la ville qui filtrent par la fenêtre, la chambre de Pierre est plongée dans la pénombre. Pierre a démultiplié sa vision : il peut ainsi admirer à loisir la glorieuse nudité de June à ses côtés. Il a découvert que les couleurs se brouillent lorsqu'il réduit le taux de photons, mais qu'il obtient en revanche des images en noir et blanc extrêmement nettes. Il lui semble être un citoyen du siècle passé, occupé à regarder un des premiers films de l'histoire du cinéma. Sinon que June est bien vivante sous ses mains.

Le corps de June est un réseau de lignes chatoyantes semblable à quelque mystérieux circuit de capillaires au sein de l'I.O.A. Mao/K'ung Fu-tzu. Fidèle à la mode, elle s'est fait implanter un motif de microcanaux sous-cutanés. Ces canaux sont remplis de luciférase de synthèse, enzyme à l'origine de la luminescence des lucioles, qu'elle active à volonté. Dans

l'incandescence résiduelle qui suit l'amour, elle s'est éclairée. Ses seins sont des volutes de braise, son pubis épilé une galaxie spirale qui entraîne le regard de Pierre vers des profondeurs insondables.

Les yeux rivés au plafond, June parle abstraitement de sa vie avant Pierre tandis que celui-ci la caresse d'une main nonchalante.

« Ma mère était le seul enfant survivant d'un couple de réfugiés vietnamiens. Arrivés en Amérique peu après la guerre d'Asie, ils firent ce qu'ils savaient faire : pêcher. Ils vivaient au Texas, en bordure du golfe. Grâce à une bourse, ma mère a pu aller à l'université. Là, elle a rencontré mon père, qui appartenait à un autre genre de réfugiés. Il avait quitté l'Allemagne avec ses parents, peu après la Réunification. Selon eux, le gouvernement de compromis n'était ni chair ni poisson, et ils ne pouvaient s'en satisfaire. J'imagine que mon passé correspond à un microcosme de bon nombre des bouleversements de notre époque. » Elle emprisonne la main de Pierre entre ses genoux, la serre très fort. « Mais auprès de toi j'éprouve maintenant une grande quiétude, Pierre. »

Tandis qu'elle continue à évoquer les choses qu'elle a vues, les gens qu'elle a rencontrés, et sa carrière en tant qu'assistante personnelle d'Alice Citrine, un sentiment des plus étranges s'empare de Pierre. À mesure que ses mots s'intègrent à l'image de plus en plus précise qu'il se fait du monde, il ressent un vertige abyssal identique à celui qu'il a vécu en découvrant l'histoire.

Avant même d'avoir décidé consciemment s'il veut vraiment le savoir, il se surprend à demander : « June, quel âge as-tu ? »

Elle se tait. Pierre la regarde qui le dévisage en aveugle, elle qui ne possède pas d'appareil oculaire ultra-sensible.

« Plus de soixante ans, dit-elle finalement. C'est important ? »

Pierre s'aperçoit qu'il n'a pas de réponse, qu'il n'en sait rien.

Lentement, June éteint son corps luminescent.

Pendant ce temps, Pierre se divertit avec ce qu'il aime à considérer comme son art.

En lisant attentivement les informations concernant la puce au silicium implantée dans son crâne, il a découvert qu'elle possédait une propriété dont le docteur n'avait pas parlé. Le contenu de sa MEV peut être transmis sous forme de signal à un ordinateur sur l'écran duquel les images s'affichent alors aux yeux de tous. Mieux encore, il peut manipuler les images numériques, les recombinaison entre elles ou avec des représentations

graphiques stockées pour former des images quasiment réelles de choses inexistantes ; images pouvant bien entendu être tirées sur papier.

En réalité, Pierre est une caméra vivante et son ordinateur un studio entier.

Depuis quelque temps, Pierre travaille sur une série d'images de June. Les reproductions couleurs jonchent son appartement, rythment ses murs.

La tête de June sur le corps du Sphinx. June ou La Belle Dame Sans Merci. Le visage de June surimposé à la pleine lune au-dessus de Pierre, tel Endymion, endormi dans un pré.

Ces portraits sont plus troublants qu'apaisants et, de l'avis de Pierre, assez injustes. Cependant, Pierre a l'impression d'y trouver un effet thérapeutique, de se rapprocher chaque jour davantage de ses vrais sentiments à l'égard de June.

Il n'a toujours pas parlé à Alice Citrine. Cet état de choses le tourmente beaucoup. Quand lui remettra-t-il son rapport ? Que dira-t-il ?

Le problème est réglé l'après-midi même. En rentrant d'un des cours de gymnastique dispensés dans la tour, il trouve un message sur son terminal.

Alice Citrine le recevra le lendemain matin.

Seul cette fois-ci, Pierre se tient debout sur la plaque devant la porte d'Alice Citrine ; il attend que l'on ait vérifié son identité, espère d'ailleurs qu'on lui communiquera les résultats lorsque la machine en aura terminé car il ignore qui il est.

Telle la gueule invitante d'une caverne, la porte glisse dans le mur.

L'Avernus, songe Pierre, et il entre.

Alice Citrine est toujours assise à l'endroit où elle se tenait quelques semaines plus tôt (que d'événements entre-temps !). Apparemment éternelle, elle n'a pas changé. Sur les trois côtés de son fauteuil mécanique, les écrans papillotent de façon épileptique. Pour l'heure, cependant, les yeux rivés sur Pierre qui avance en tremblant, elle les ignore.

Pierre s'arrête en face d'elle, juste derrière la console, cette infranchissable douve. Il observe ses traits, remarque cette fois-ci avec un mélange de stupeur et d'inquiétude qu'ils ressemblent, de façon incroyable, à son propre visage désormais émacié. En est-il venu à ressembler à cette femme simplement parce qu'il travaille pour elle ? Ou faut-il croire que la vie hors du Cloaque frappe les traits de tous d'une même dureté ?

Alice Citrine passe la main au-dessus de ses genoux et Pierre remarque, lové dans les plis de son vêtement brun, son animal familier dont les yeux trop grands réfléchissent les couleurs des écrans.

« Il est temps de me faire un rapport préliminaire, monsieur Pierre, dit-elle. Mais votre pouls est bien trop élevé. Détendez-vous un peu. Tout ne dépend pas de cette seule entrevue. »

Se détendre, Pierre le voudrait bien. Mais on ne lui propose pas de siège et il sait que l'on pèsera ses mots.

« Alors... que ressentez-vous face à ce monde qui porte mon empreinte et celles d'autres gens à mon image ? »

Le ton un rien arrogant d'Alice Citrine balaie la prudence de Pierre et il manque hurler : Il est injuste ! Il se tait un instant, puis l'honnêteté le pousse à reconnaître : « Superbe, éclatant, passionnant par moments... mais fondamentalement injuste. »

Cet éclat semble ravir Alice Citrine. « Très bien, monsieur Pierre. Vous avez découvert la contradiction fondamentale de la vie. Il y a des bijoux enfouis dans des tas de fumier, des larmes au milieu des rires. Mais comment tout cela s'ordonne-t-il, personne ne le sait. Je crains cependant de ne pouvoir endosser seule la responsabilité de l'injustice de ce monde. J'étais enfant qu'il était déjà injuste et il l'est resté malgré tous mes efforts. En fait, j'ai peut-être accentué les disparités. Les riches sont plus riches, et par comparaison les pauvres paraissent plus pauvres. Néanmoins, la mort finit par abattre jusqu'aux titans.

— Pourquoi n'avez-vous pas déployé plus d'efforts pour changer les choses ? demande Pierre. Ce doit être en votre pouvoir. »

Pour la première fois, Alice Citrine éclate de rire. Pierre y retrouve l'écho du croassement amer qui parfois lui échappe.

« Monsieur Pierre, dit-elle, je dispose de tout ce qu'il faut pour rester en vie. Je ne parle pas seulement des soins physiques – ils me sont dispensés automatiquement. Non, je songe aux moyens d'éviter mon assassinat. N'avez-vous pas appréhendé la vraie nature des affaires dans notre monde ? » Pierre ne comprend pas le sens de ses paroles et le dit.

« En ce cas, permettez-moi de vous expliquer. Peut-être cela modifiera-t-il quelque peu votre point de vue ? Vous connaissez les objectifs avoués de la Seconde Convention constitutionnelle, n'est-ce pas ? Ils ont été couchés en phrases pompeuses du genre : “Libérer les forces du système américain” et “affronter la concurrence étrangère afin d'assurer au

commerce américain une victoire qui assiera la démocratie dans le monde entier”. Autant de nobles motifs. En fait, le résultat fut bien différent. Les milieux d'affaires n'ont aucun intérêt dans quelque système politique que ce soit. Ils coopèrent dans la mesure où cette coopération sert leurs intérêts. Et le principal intérêt des milieux d'affaires, c'est la croissance et la suprématie. Une fois dégagées de toute contrainte grâce à rétablissement de Zones de Libre Entreprise, les grandes sociétés en sont revenues à une lutte primitive qui se poursuit aujourd'hui encore. »

Pierre essaie d'assimiler tout cela. Durant son périple, il n'a remarqué aucune lutte ouverte. Partout, certes, il a vaguement perçu des tensions sous-jacentes, mais sans doute Alice Citrine exagère-t-elle. Quoi, elle présente une image du monde civilisé pire que l'anarchie du Cloaque ?

Comme si elle lisait dans son esprit, Alice Citrine ajoute : « Vous êtes-vous jamais demandé pourquoi le Cloaque demeurerait cet îlot de misère et d'exploitation fiché comme un chancre dans la chair de la ville, monsieur Pierre ? »

Sur un ordre muet, les écrans d'Alice Citrine affichent soudain maintes scènes de la vie du Cloaque. Pierre en est éberlué. Devant lui défilent les détails sordides de sa jeunesse : ici, des formes en haillons, à mi-chemin entre le sommeil et la mort, gisent dans des ruelles empestant l'urine ; là, le chaos autour du bureau de l'immigration ; l'enceinte au sommet coupant comme un rasoir en bordure du fleuve.

« Le Cloaque, poursuit Alice Citrine, est une zone disputée.

Il en est ainsi depuis plus de quatre-vingts ans. Qui se chargera de son développement ? On n'en sait rien : les grandes sociétés ne parviennent pas à se mettre d'accord. Toute amélioration apportée par l'une est immédiatement détruite par l'équipe tactique de l'autre. Voici le genre d'impasses qui prévaut pour la majeure partie du monde.

« Tout le monde voulait gagner le paradis en s'y faisant tirer par les cordons de la bourse, comme l'adepte de Krishna par sa natte. Et qu'avons-nous obtenu ? Ce patchwork de fiefs ! »

Les convictions de Pierre vacillent. Il est venu avec l'idée qu'on allait l'interroger, lui faire dégorger tout ce qu'il pensait savoir. Au lieu de cela, on lui fait un cours, on l'a provoqué comme si Alice Citrine cherchait à mesurer ses capacités d'interlocuteur. A-t-il réussi ou a-t-il échoué ?

Alice Citrine règle la question en déclarant : « C'est assez pour aujourd'hui, monsieur Pierre. Réfléchissez encore un peu. Nous en

reparlerons. »

Durant trois semaines, Pierre rencontre Alice Citrine presque tous les jours. Ensemble, ils explorent un ahurissant réseau de thèmes chers à Alice. Peu à peu, Pierre prend de l'assurance, exprime son avis et ses observations sur un ton plus ferme. Ils ne concordent pas toujours avec les vues d'Alice mais, dans l'ensemble, Pierre éprouve une surprenante affinité avec cette femme vénérable.

Parfois, on croirait qu'elle le forme, en un rapport de maître à élève, qu'elle est fière de ses progrès. À d'autres moments elle demeure distante, réservée.

Ces semaines ont apporté d'autres modifications. Bien que Pierre n'ait plus dormi avec June depuis cette nuit fatidique, il ne la voit plus comme la femme fatale de ses rêves ; il a cessé de la portraiturer ainsi. Ils sont amis et Pierre lui rend souvent visite, apprécie sa compagnie, lui est à jamais reconnaissant du rôle qu'elle a joué en le sauvant du Cloaque.

Pendant les entrevues avec Alice Citrine, son animal familier est toujours là. Sa présence constante et mystérieuse trouble Pierre. Il ne trouve nulle trace de sentimentalité chez Alice Citrine et ne parvient pas à comprendre la nature de son intérêt pour cette créature.

Un jour, Pierre pose finalement la question, sans détour, à Alice Citrine.

Ses lèvres se tordent en une sorte de sourire. « Égypte est la pierre de touche qui me permet d'atteindre à la vraie vision des choses, monsieur Pierre. Peut-être ne voyez-vous pas à quelle espèce elle appartient ? »

Pierre admet son ignorance.

« C'est un *Aegyptopithecus zeuxis*, monsieur Pierre. Sa race prospérait, il y a plusieurs millions d'années. À présent, c'est le seul spécimen vivant, un clone – ou, pour être plus précis, une récréation effectuée à partir de cellules fossiles.

« Elle est votre ancêtre et le mien, monsieur Pierre. Avant l'ère des hominidés, elle représentait l'humanité sur terre. Quand je la caresse, je mesure la pauvreté de notre évolution. »

Inexplicablement écoeuré par l'antiquité de la bête, par ce qu'elle révèle de l'intériorité de sa maîtresse, Pierre tourne les talons, s'éloigne à grands pas.

C'est la dernière fois qu'il voit Alice Citrine.

C'est la nuit.

Pierre gît seul dans son lit ; il se passe des images informatiques de l'histoire pré-Z.LE. qui lui ont échappé.

L'histoire qui lui a échappé.

Soudain retentit un craquement sonore, semblable à la décharge simultanée d'un millier de gigantesques arcs d'électricité statique. À la seconde même, deux choses se produisent :

Pierre éprouve un brusque vertige.

Ses yeux cessent de fonctionner.

Puis, une énorme explosion, au-dessus de sa tête, ébranle toute la structure de la tour Citrine.

En slip, nu-pieds comme dans le Cloaque, Pierre se lève d'un bond. Lui, aveugle à nouveau ? Il ne peut y croire. C'est pourtant la réalité. Le voici revenu dans cet univers obscur où seuls existent l'ouïe, l'odorat et le toucher.

De partout, des sirènes se déchaînent. Pierre se précipite dans la pièce de devant, avec son inutile panorama sur la ville. Il approche de la porte d'entrée, mais elle refuse de s'ouvrir. Il s'empare des commandes manuelles, hésite.

Aveugle, que peut-il faire ? Il ne ferait que trébucher. Mieux vaut demeurer dans son appartement et attendre la suite des événements.

Pierre songe alors à June. C'est tout juste s'il ne sent pas son parfum. Elle ne va sûrement pas tarder à descendre pour lui dire ce qui se passe. C'est cela. Il va attendre June.

Trois minutes durant, Pierre arpente la pièce d'un pas nerveux. Il ne peut croire qu'il a perdu la vue. Cependant, il a toujours su que cela finirait par lui arriver.

Les sirènes se sont tues. Du coup Pierre entend des bruits de pas, quasi subliminaux, dans le couloir ; des pas qui se dirigent vers sa porte. Grâce à son sens de la vie, Pierre devine que le visiteur est un inconnu.

Ses instincts du Cloaque reprennent le dessus. Il cesse de spéculer sur les événements ; tout n'est que peur et rapidité.

Les rideaux de la pièce sont retenus par de fins cordons de velours. D'un geste vif, Pierre en arrache un, prend position derrière la porte d'entrée.

L'onde de choc, quand la porte est enfoncée, manque renverser Pierre. Mais, un goût de sang dans la bouche, il recouvre son équilibre au moment

où l'homme se rue à l'intérieur.

En un éclair, Pierre est sur le dos trapu de l'inconnu ; il noue les jambes autour de sa taille, le cordon autour de son cou.

L'homme laisse tomber son arme, se rejette précipitamment contre le mur. Pierre sent ses côtes faiblir, mais il serre la corde très fort, tous les muscles tendus.

Tous deux parcourent la pièce en titubant ; soudés en une espèce d'accouplement obscène, ils renversent meubles et vases.

Enfin, après une éternité, l'homme bascule en arrière, s'effondre lourdement sur Pierre.

Pierre ne relâche pas son étreinte tant qu'il n'a pas la certitude que l'homme a cessé de respirer.

Son assaillant est mort.

Pierre vit.

Tremblant et meurtri, il se dégage péniblement de sous la masse de chair flasque.

Il se remet sur ses pieds quand il entend approcher des gens qui discutent entre eux.

Jerrold Scarfe est le premier à entrer, il appelle Pierre. Dès qu'il l'aperçoit, il crie : « La civière par ici. »

Des hommes allongent Pierre sur le brancard et l'emmènent.

Scarfe marche à ses côtés, se lance dans un monologue surréaliste.

« Ils ont appris qui vous étiez, monsieur Pierre. Ce salopard a réussi à nous berner. Nous avons bloqué les autres dans l'effondrement des étages supérieurs. Ils nous ont frappés avec une impulsion électromagnétique guidée qui a fait sauter tous nos systèmes électroniques, y compris votre vue. Peut-être avez-vous perdu quelques cellules cérébrales quand le circuit a brûlé, mais rien qui ne puisse être réparé. Après l'I.E.M., ils ont lancé un missile contre l'étage de Mme Citrine. Je crains qu'elle ne soit morte sur le coup. »

Pierre a l'impression qu'on le met en pièces, physiquement et mentalement. Pourquoi Scarfe lui raconte-t-il tout cela ? Et June ?

Pierre croasse son nom.

« Elle est morte, monsieur Pierre. Quand le commando chargé de l'enlever a commencé à s'occuper d'elle, June s'est suicidée à l'aide d'une poche à toxines implantée. »

Le muguet des bois se fane quand vient l'hiver.

Les brancardiers sont arrivés au poste hospitalier. Pierre est installé dans un lit et des mains impeccables soignent ses blessures.

« Monsieur Pierre, poursuit Scarfe, je dois insister pour que vous écoutiez ceci. C'est impératif et cela ne prendra qu'une minute. »

Pierre commence à détester cette voix insistante. Mais il ne peut se boucher les oreilles ni sombrer dans une délicieuse inconscience ; il est donc obligé d'écouter la cassette que lui passe Scarfe.

C'est Alice Citrine qui parle.

« Sang de mon sang, plus proche qu'un fils pour moi. Tu es le seul en qui je pouvais avoir confiance. »

Le dégoût submerge Pierre en cet instant où tout se met en place, où il comprend qui il est.

« Tu entends ceci-après ma mort. C'est-à-dire que tout ce que j'ai construit t'appartient désormais. Tous les gens ont été achetés pour assurer cet état de fait. À toi maintenant de conserver leur loyauté. J'espère que nos discussions t'auront aidé. Sinon, il te faudra plus de chance encore que je ne peux t'en souhaiter.

« Veuille me pardonner de t'avoir abandonné dans le Cloaque. Mais il importe tant de recevoir une bonne éducation, et je crois que tu as reçu la meilleure. Je t'ai observé en permanence. »

Scarfe coupe la cassette. « Quels sont vos ordres, monsieur Pierre ? »

Avec une lenteur déchirante, Pierre réfléchit tandis que des gens invisibles s'occupent de lui.

« Nettoyez simplement ce gâchis, Scarfe. Nettoyez ce foutu gâchis. »

Mais comme il prononce ces mots, il comprend que ce n'est pas là le travail de Scarfe.

C'est le sien.

Étoile rouge, orbite gelée

**BRUCE STERLING
ET
WILLIAM GIBSON**

Titre original :

Red Star, Winter Orbit

© 1983, by Omni Publications International, Ltd.

Première parution dans *Omni*, septembre 1983.

Les nouvelles écrites en collaboration constituent une tradition en science-fiction, mais c'est une pratique particulièrement fréquente au sein de la tendance cyberpunk dans la mesure où les auteurs, travaillant déjà ensemble au niveau conceptuel et critique, en sont venus logiquement à l'étape suivante : la création en commun. D'une certaine façon, en combinant diverses voix, l'écriture en collaboration permet au Mouvement de s'exprimer comme une seule entité.

Cette anthologie s'achève sur deux collaborations. Le récit suivant, qui date de 1983, est à ce jour la seule œuvre réalisée conjointement par William Gibson et Bruce Sterling – considérés comme deux personnages clés de la S-F cyberpunk. « Étoile rouge, orbite gelée » illustre le caractère global de la vision cyberpunk comme son amour du détail et de la documentation minutieuse.

William Gibson a écrit « Le continuum Gernsback », qui ouvre cette anthologie.

Le premier roman de Bruce Sterling a été publié en 1977. Son œuvre, soit trois romans et une vingtaine de nouvelles, recouvre une grande partie du champ de la S-F, de la satire comique à la fantaisie historique. Peut-être Bruce Sterling est-il surtout connu pour son cycle des « Formationnistes », qui comprend le roman *La Schismatrice*, et pour un sens de l'humour qui le pousse parfois à parler de lui-même à la troisième personne.

Il vit à Austin, Texas.

Prisonnier de son harnais, le colonel Korolev s'agita doucement ; il rêvait d'hiver, de pesanteur. Redevenu jeune cadet, il fouettait son cheval à travers les plaines automnales du Kazakhstan pour le précipiter dans les étendues arides de mars embrasées par le soleil couchant.

Il y a quelque chose qui cloche, songea-t-il...

Et il s'éveilla—dans le musée du Triomphe spatial soviétique
— pour entendre les gémissements de Romanenko et de l'épouse de l'homme du K.G.B. Les voilà qui recommençaient, derrière l'écran à l'extrémité arrière du Saliout – et les sangles de sécurité de grincer, et la coque rembourrée d'émettre une succession régulière de bruits mats. Sabots dans la neige.

Après s'être libéré du harnais, Korolev se propulsa d'un bond savamment contrôlé jusqu'au cabinet de toilette. Il s'extirpa de sa combinaison élimée, referma la cuvette autour de ses reins et essuya la vapeur condensée qui s'était déposée sur le miroir en acier. Durant son sommeil, sa main arthritique avait encore enflé ; du fait de la perte de calcium, son poignet était désormais fin comme un os d'oiseau. Vingt années s'étaient écoulées depuis sa dernière expérience de la pesanteur. Il avait vieilli en orbite.

Il se rasa avec un rasoir aspirant. Autre héritage de l'explosion qui l'avait rendu infirme, un patchwork de veines éclatées tachait sa joue et sa tempe gauche.

Quand il sortit du cabinet, les amants adultères avaient mis un terme à leurs ébats. Romanenko se rhabillait. Valentina, l'épouse du responsable politique, portait une combinaison brun sombre aux manches arrachées ; ses bras blancs luisaient de la sueur de leurs amours. Ses cheveux blond cendré ondoyaient sous la brise d'un ventilateur. Ses yeux du bleu le plus pur des bleuets, un peu trop rapprochés, avaient une expression mi-gênée, mi-conspiratrice. « Regardez ce que nous vous avons apporté, colonel. »

Elle lui tendit une de ces mignonnettes de cognac distribuées par les compagnies aériennes.

Sidé, Korolev cilla devant le logo d'Air France gravé sur le bouchon de plastique.

« Elle est arrivée par le dernier Soyouz. À l'intérieur d'un concombre, m'a dit mon mari. » Elle pouffa. « Il me l'a donnée. »

— Nous avons décidé qu'elle vous revenait, colonel », déclara Romanenko avec un large sourire. « Après tout, nous aurons peut-être une

permission très prochainement. » Il jeta à la dérobée un regard embarrassé sur les jambes desséchées, les pieds pâles et ballants de Korolev, qui fit mine de ne s'apercevoir de rien.

Le colonel ouvrit la bouteille dont le riche arôme lui fit soudain monter le sang aux joues. Il la porta précautionneusement à ses lèvres et aspira quelques millilitres de cognac. Brûlure semblable à celle de l'acide. « Seigneur ! s'écria-t-il. Cela fait des années. Je vais être paf ! » Les yeux pleins de larmes, il éclata de rire.

« Si j'en crois mon père, vous buviez comme un héros, autrefois, colonel.

— Oui », fit Korolev en reprenant une gorgée. « C'est vrai. » Le cognac se répandait en lui comme de l'or liquide. Il n'aimait pas Romanenko. Tout comme il n'avait jamais apprécié le père, un membre du Parti, un profiteur, installé depuis longtemps dans des tournées de conférences, datcha sur la mer noire, alcools américains, vêtements français, chaussures italiennes... Le fils avait l'allure du père, le même regard gris clair totalement dénué de doutes.

L'alcool se répandait dans le sang appauvri de Korolev. « Vous êtes trop généreux », dit-il. D'un petit coup de pied, il se propulsa en douceur jusqu'à sa console. « Vous devriez prendre quelques *samizdata*. Des émissions américaines par câble que l'on vient d'intercepter. Plutôt salé ! Pour un vieillard dans mon genre, c'est du gaspillage. » Il inséra une cassette vierge et lança la machine.

« Je la donnerai aux canonnières », décréta Romanenko avec un sourire. « Ils pourront la faire passer sur l'écran de leurs détecteurs dans la canonnière. » On avait toujours appelé ainsi la station d'émission de faisceaux de particules. Les soldats qui y étaient préposés se montraient très friands de ce genre d'enregistrement. Korolev prépara une seconde copie à l'intention de Valentina.

« C'est cochon ? » Elle paraissait inquiète et intriguée. « Pourrions-nous revenir, colonel ? Mardi à zéro heure ? »

Korolev lui sourit. Avant d'être sélectionnée pour l'espace, elle avait travaillé en usine. Sa beauté en faisait un instrument de propagande efficace, un modèle pour le prolétariat. Le cognac qui courait dans ses veines aidant, Korolev la prenait en pitié, se voyait dans l'impossibilité de lui refuser un peu de bonheur. « Un rendez-vous dans le musée à minuit, Valentina ? Quel romantisme ! »

Elle l'embrassa sur la joue, vacilla sous l'effet de l'apesanteur. « Merci, mon colonel.

— Colonel, vous êtes un vrai prince », ajouta Romanenko en expédiant sur la fragile épaule de Korolev une tape aussi légère que possible. D'innombrables heures passées à l'exerciseur lui avaient donné des muscles de forgeron.

Korolev observa les amants se diriger vers la sphère centrale d'arrimage, point de jonction de trois Saliouts vieillissants et de deux couloirs. Romanenko prit le couloir « nord » menant à la canonnière ; Valentina s'engagea dans la direction opposée vers une autre sphère de jonction et le Saliout où dormait son mari.

Il y avait cinq sphères d'arrimage à Kosmograd, chacune dotée de trois Saliouts amarrés. À l'autre bout du complexe se trouvaient les installations militaires et les lanceurs de satellites. La station, riche de mille bruits divers, évoquait l'atmosphère d'un métro, distillait l'âpre odeur de métal humide d'un cargo.

Korolev tâta à nouveau de la bouteille. Elle était maintenant à moitié vide. Il la cacha dans l'un des objets exposés à l'intérieur du musée, un Hasselblad de la NASA récupéré sur le site d'un atterrissage Apollo. Korolev n'avait pas touché un verre d'alcool depuis sa dernière permission, juste avant l'explosion, et sa tête flottait dans un courant agréable et douloureux de nostalgie alcoolisée.

Il revint vers sa console et accéda à une zone mémoire d'où les discours d'Alexis Kossyguine avaient été discrètement effacés pour faire place à sa collection personnelle de samizdata. Il avait enregistré des groupes britanniques sur une radio ouest-allemande, du *heavy metal* du pacte de Varsovie, des importations américaines dénichées au marché noir... Il ajusta ses écouteurs et pianota sur son clavier pour envoyer le spécialiste du reggae tchèque, Brygada Kryzys.

Après tant d'années, il n'entendait quasiment plus la musique, mais des images lui revenaient avec une acuité poignante. Dans les années quatre-vingt, la situation de son père le plaçant à l'abri de la police moscovite, il avait fait partie des enfants à cheveux longs de l'élite soviétique. Il gardait le souvenir de l'écho des clameurs diffusées par haut-parleurs dans la pénombre chaude d'un club en sous-sol, de la foule, de cet échiquier ombreux de denim et de tignasses décolorées. Il gardait le souvenir des lèvres d'une fille de diplomate américain assise sur le siège

arrière de la Lincoln noire de son père. Des noms, des visages le submergeaient, poussés par la chaude brume du cognac. Nina, la jeune Est-Allemande qui lui avait montré ses traductions photocopiées de journaux dissidents polonais...

Jusqu'au soir où elle ne s'était pas montrée au bar. Murmures où il était question de parasitisme, d'activités antisoviétiques, de la menace des horreurs chimiques de la *psikushka*...

Korolev céda au tremblement. Il passa une main sur son visage, s'aperçut qu'il était trempé de sueur. Il ôta ses écouteurs.

Cinquante ans avaient passé... et pourtant il éprouvait soudain une peur intense. Il ne se rappelait pas avoir ressenti pareille terreur, pas même lors de l'explosion qui lui avait brisé la hanche. Il tremblait violemment. Les lumières. Les lumières à l'intérieur du Saliout étaient trop vives, mais il ne voulait pas toucher les interrupteurs. Geste simple qu'il accomplissait régulièrement, et cependant... les interrupteurs et leurs câbles isolés lui paraissaient dangereux. Troublé, confus, il regarda fixement un modèle réduit de la jeep lunaire Lunokhod. Avec ses roues de velcro accrochées au mur incurvé, il paraissait prêt à bondir, tel un être sensible, figé dans l'équilibre de l'attente. Les yeux des pionniers de l'espace soviétiques fixaient avec mépris ceux de Korolev.

Le cognac. Toutes ces années en apesanteur avaient faussé son métabolisme. Il n'était plus l'homme qu'il avait été. Mais il allait s'efforcer de rester calme, de surmonter les effets de l'alcool. S'il vomissait, tout le monde se gausserait de lui à coup sûr...

Quelqu'un frappa à la porte d'entrée du musée, et il retint son souffle. Nikita le Plombier, premier bricoleur de Kosmograd, exécuta, à partir du sas, un plongeon au ralenti parfaitement maîtrisé. Le jeune ingénieur civil semblait furieux. Korolev se troubla. « Vous êtes bien matinal, Plombier », dit-il en cherchant désespérément à afficher une expression normale.

« Une fuite de rien du tout sur Delta Trois. » Le Plombier fronça les sourcils. « Vous comprenez le japonais ? » Il sortit une cassette de l'une des innombrables poches qui distendaient son gilet de travail maculé et l'agita sous le nez de Korolev. Il portait un Levi's soigneusement repassé et des Adidas éculées. « Nous avons eu accès à ce document dans la nuit. »

Korolev se mit à trembler comme si la cassette eût été une arme. « Non, non, pas le japonais. » L'humilité qu'il y avait dans sa voix le fit

sursauter. « Seulement l'anglais et le polonais. » Il se sentit rougir. Le Plombier était un ami ; il le connaissait, avait confiance en lui, mais...

« Ça va bien, colonel ? » Le Plombier chargea la bande et, d'une main adroite et calleuse, appela un programme-lexique. « On jurerait que vous avez avalé une guêpe. Je voudrais que vous écoutiez ceci. »

Mal à l'aise, Korolev regarda défiler les images d'une publicité pour des gants de base-ball. Les sous-titres en caractères cyrilliques défilaient à toute allure sur le moniteur tandis qu'une voix off japonaise faisait entendre son cliquetis dément. Une seconde publicité illumina l'écran : vêtue d'une robe du soir noire, une fille extraordinairement belle pilotait, sous un soleil éblouissant, un U.L.M. français qui s'élevait au-dessus de la Grande Muraille de Chine.

« Les informations suivent », dit le Plombier en se rongant un petit filet de peau à la base d'un ongle.

Dévoré d'inquiétude, Korolev loucha sur la traduction qui glissait sur le visage du présentateur japonais.

SELON UN GROUPE DE PACIFISTES AMÉRICAINS... DES PRÉPARATIFS SUR LE COSMODROME DE BAIKONOUR... INDIQUERAIENT QUE LES SOVIÉTIQUES SERAIENT ENFIN PRÊTS... À DÉMANTELER LEUR STATION MILITAIRE SPATIALE COMIC CITY...

« Cosmic, marmonna le Plombier. Il y a une coquille dans le lexique. »

CONSTRuite AU DÉBUT DU SIÈCLE POUR SERVIR DE TÊTE DE PONT DANS LA CONQUÊTE DE L'ESPACE... UN PROJET AMBITIEUX GRAVEMENT TOUCHÉ PAR L'ÉCHEC DES PROSPECTIONS MINIÈRES SUR LA LUNE... STATION COÛTEUSE DÉPASSÉE PAR NOS USINES ORBITALES AUTOMATISÉES... CRISTAUX, SEMI-CONDUCTEURS ET PRODUITS CHIMIQUES D'UNE GRANDE PURETÉ...

« Quelle prétention ! grogna le Plombier. Je suis sûr que Yefremov, ce salaud du K.G.B., est dans le coup. »

L'ACCROISSEMENT AFFOLANT DU DÉFICIT DE LA BALANCE COMMERCIALE SOVIÉTIQUE... LE MÉCONTENTEMENT POPULAIRE FACE AUX SACRIFICES CONSENTIS EN MATIÈRE DE RECHERCHE SPATIALE... LES DÉCISIONS RÉCENTES DU POLIT-BURO ET DU SECRÉTARIAT DU COMITÉ CENTRAL...

« Ils nous larguent ! » Le visage du Plombier se tordait de rage.

Korolev s'arracha à l'écran ; il tremblait de manière incontrôlable. Des larmes se détachèrent soudain de ses cils pour s'éparpiller dans l'apesanteur. « Laissez-moi tranquille ! Je n'y peux rien !

— Que se passe-t-il, colonel ? » Le Plombier lui saisit les épaules. « Regardez-moi. » Il ouvrit de grands yeux surpris. « Quelqu'un vous a administré une dose de Peur.

— Allez-vous-en, le supplia Korolev.

— Ce sale petit bâtard ! Que vous a-t-il donné ? Des pilules ? Il vous a fait une piqûre ? »

Korolev frissonna. « J'ai pris un peu d'alcool...

— Il vous a filé la Peur ! Vous, un vieil homme malade ! Je vais lui casser la gueule ! » Le Plombier releva les genoux, fit une culbute en arrière, donna un coup de talon sur une prise et se catapulta hors de la pièce.

« Attendez ! Plombier ? » Mais le Plombier, tel un écureuil, avait déjà traversé la sphère d'arrimage et s'était évanoui dans le couloir ; et maintenant Korolev avait l'impression qu'il ne pourrait rester seul. Au loin, il entendit l'écho métallique de cris furieux.

Toujours tremblant, il ferma les yeux et attendit de l'aide.

Il avait demandé à Bychkov, le médecin psychiatre, de l'aider à enfiler son vieil uniforme, celui où était cousue, sur la poche gauche de la veste, l'étoile de l'ordre de Tsiolkovski. Malheureusement, les bottes assorties, en épais nylon noir matelassé et à semelles velcro, ne convenaient plus à ses pieds déformés. Il resta donc pieds nus.

La piqûre de Bychkov l'avait remis d'aplomb en moins d'une heure et il alternait désormais entre la dépression et la colère tout en attendant dans le musée que Yefremov réponde à sa convocation.

Ce musée du Triomphe spatial soviétique était, comme chacun se plaisait à le dire, son domicile, et, à mesure que sa colère s'estompait pour faire place à une vieille tristesse, il lui semblait n'être plus qu'un de ces objets exposés. Il fixa d'un œil triste les portraits encadrés d'or des grands visionnaires de l'espace, les visages de Tsiolkovski, de Rynin, de Tupolev et, en dessous, dans des cadres un peu plus modestes, les portraits de Verne, Goddard et O'Neill.

Dans des moments de dépression extrême, il avait parfois cru pouvoir déceler une étrangeté commune à tous ces regards. Était-ce l'expression de sa folie, comme il le pensait lorsqu'il était d'humeur particulièrement cynique ? Ou entrevoyait-il une subtile manifestation de quelque force curieuse, déséquilibrée – une force qui, comme il le soupçonnait, était peut-être l'évolution humaine en marche ?

Une fois, et une seule, Korolev avait vu ses yeux s'éclairer de la même façon – le jour où il avait mis le pied sur le sol du bassin de Copratès. La lumière du soleil de Mars, qui scintillait dans la visière de son casque, lui avait montré le reflet de deux yeux fixes, inconnus – dénués de peur, mais possédés – et, il s'en rendait compte à présent, le choc tranquille et secret de cette découverte avait constitué l'un des moments les plus forts et les plus mémorables de sa vie.

Au-dessus des portraits trônait une hideuse peinture qui représentait cet atterrissage avec l'inertie huileuse du bortsch et de la sauce en général. Le paysage martien y était réduit à une idéalisation kitsch du réalisme socialiste soviétique. L'artiste avait placé la silhouette adéquate à côté du module d'atterrissage avec toute la vulgarité profondément sincère du style officiel.

Écœuré des pensées qui lui venaient, Korolev se borna à attendre l'arrivée de Yefremov, l'homme du K.G.B., le responsable politique de Kosmograd.

Quand Yefremov pénétra finalement dans le Saliout, Korolev remarqua la lèvre fendue, les ecchymoses récentes sur le cou de son visiteur. Yefremov arborait une combinaison Kansai bleue en soie japonaise et des chaussures de pont italiennes très chic. Il toussa poliment. « Bonjour, camarade colonel. »

Korolev le regarda fixement, laissa le silence peser un instant avant de dire d'une voix grave : « Yefremov, je suis mécontent de vous. »

Yefremov rougit, mais soutint son regard. « Parlons franchement, colonel. En vrais Russes. Bien entendu, tout cela ne vous était pas destiné.

— La Peur, Yefremov ?

— Oui, la bêta-carboline. Si vous n'aviez pas encouragé leurs agissements antisociaux, si vous n'aviez pas accepté leur présent, rien ne vous serait arrivé.

— Je serais donc un entremetteur, Yefremov ? Un entremetteur et un ivrogne ? Vous, vous êtes un cocu, un trafiquant et un mouchard ! Je ne vous dis cela, ajouta-t-il, que parce que nous parlons en vrais Russes. »

Du coup, l'homme du K.G.B. afficha la rectitude inaltérable et impénétrable du masque officiel.

« Mais, dites-moi, Yefremov, qu'est-ce que vous mijotez au juste ? Qu'avez-vous fait depuis votre arrivée à Kosmograd ? Nous savons que le complexe sera démantelé. Quel sort réserve-t-on aux civils lorsqu'ils

regagneront Baïkonour ? On leur demandera de répondre des accusations de corruption lancées contre eux ?

— Il y aura certainement des interrogatoires. Des hospitalisations dans certains cas. Suggéreriez-vous, camarade colonel, que l'Union soviétique aurait quelque responsabilité dans l'échec de Kosmograd ? »

Korolev demeura silencieux.

« Kosmograd était un rêve, colonel. Un rêve qui a échoué. Tout comme l'aventure spatiale, colonel. Nous n'avons aucun intérêt à rester ici. Nous avons le monde entier à mettre en ordre. Moscou est la première puissance universelle de l'histoire de l'humanité. Comment nous permettre de perdre cette perspective universelle ?

— Pensez-vous que l'on puisse écarter les cosmonautes que nous sommes aussi aisément ? Nous représentons une élite, une élite hautement performante sur le plan technique.

— Une minorité, colonel. Une minorité obsolète. Quelle est votre contribution en dehors de toutes ces cochonneries américaines pernicieuses que vous récupérez ? Le présent équipage devait regrouper des travailleurs et non des spécialistes du marché noir trafiquant par satellite de la musique de jazz et de la pornographie. » Le visage de Yefremov demeurait lisse et paisible. « L'équipage regagnera Baïkonour. Notre défense peut être dirigée à partir du sol. Vous, bien entendu, vous resterez ici ; nous inviterons des cosmonautes de pays amis : des Africains, des Sud-Américains. Auprès de ces populations, l'espace conserve encore une part de son ancien prestige. »

Korolev serra les dents. « Qu'avez-vous fait du garçon ?

— Votre Plombier ? » Le responsable politique fronça les sourcils. « Il a agressé un responsable de la Sécurité de l'État. Il demeurera sous haute surveillance jusqu'au moment où nous pourrons le ramener à Baïkonour. »

Korolev risqua un rire sardonique. « Relâchez-le. Vous aurez vous-même bien assez de problèmes à régler pour avancer des accusations contre lui. Je parlerai personnellement au maréchal Gubarev. Mes fonctions ici ont beau être purement honorifiques, je n'en garde pas moins une certaine influence. »

L'homme du K.G.B. haussa les épaules. « La canonnière a reçu de Baïkonour l'ordre de condamner le module de communications. Il y va de leurs carrières. Vous n'enverrez aucun message.

— C'est donc la loi martiale ?

— Nous ne sommes pas à Kaboul, colonel. Nous traversons des temps difficiles. Ici, vous jouissez de l'autorité morale ; vous devriez essayer de donner l'exemple. Le mélodrame est bien la dernière chose dont nous ayons besoin.

— Nous verrons », répliqua Korolev.

Kosmograd échappa à l'ombre de la Terre, s'offrit à la lumière brute du soleil. Les cloisons du Saliout de Korolev cliquetaient et crissaient comme un casier de bouteilles de verre. Les hublots, songea distraitement Korolev en effleurant les veines éclatées sur ses tempes, sont toujours les premiers à lâcher.

Le jeune Grishkin parut avoir la même pensée. D'une poche à sa cheville, il tira un tube de calfatage et inspecta le scellement du hublot. Grishkin était l'assistant du Plombier et son meilleur ami.

« Nous devons maintenant procéder au vote », déclara Korolev d'un ton las. Sur les vingt-quatre civils de l'équipage, onze seulement avaient accepté de participer à la réunion, douze s'il se comptait. Restait donc treize personnes qui ne voulaient pas prendre le moindre risque ou bien carrément hostiles à l'idée d'une grève. En comptant Yefremov et les six hommes de la canonnière, le nombre total des absents passait à vingt. « Nous avons discuté de nos revendications. Les partisans de la liste ainsi définie... » Il leva sa main valide. Trois autres participants l'imitèrent. Grishkin, occupé avec le hublot, tendit le pied.

Korolev soupira. « Nous ne sommes déjà guère nombreux. Il vaudrait mieux que nous dégagions une unanimité. Si nous entendions vos objections ?

— Le terme *autorité militaire*, lança un technicien biologiste nommé Korovkin, pourrait être analysé comme impliquant que c'est l'armée, et non ce criminel de Yefremov, qui est responsable de la situation. » Le bonhomme paraissait extrêmement mal à l'aise. « Vous avez bien sûr toute notre sympathie, mais nous ne signerons rien. Nous sommes membres du Parti. »

Il parut sur le point d'ajouter quelque chose mais n'en fit rien. « Ma mère », dit tout doucement sa femme, « était juive. »

Korolev hocha la tête pour tout commentaire.

« Tout cela n'est qu'imbécillité criminelle », déclara Glushko, le botaniste. Ni lui ni son épouse n'avait voté. « Folie. Kosmograd est finie,

nous le savons tous. Plus tôt nous serons rentrés chez nous, mieux ce sera. Cet endroit a-t-il jamais été autre chose qu'une prison ? » L'apesanteur ne convenait pas au métabolisme de l'individu ; chez lui, le sang tendait à affluer au visage, sur le cou, et le faisait ressembler à une de ses citrouilles de laboratoire.

D'un ton sec, sa femme intervint : « Tu es botaniste, Vassili. Alors que moi, permets-moi de te le rappeler, je suis pilote de Soyouz. On voit bien qu'il ne s'agit pas de ta carrière.

— Je ne soutiendrai pas cette idiotie ! » Glushko flanqua contre la cloison un coup de pied sauvage qui le propulsa hors de la pièce. Sa femme le suivit, en se plaignant amèrement de cette voix de gorge que les membres de l'équipage avaient appris à utiliser pour les disputes privées.

« Sur vingt-quatre civils, dit Korolev, cinq sont disposés à signer.

— Six ! Vous oubliez le Plombier ! » s'écria Tatiana, l'autre pilote de Soyouz qui arborait une queue de cheval brune retenue par une tresse de fils de nylon verts.

« Les ballons solaires ! » s'exclama Grishkin en tendant le doigt vers la Terre. « Regardez ! »

Kosmograd se trouvait pour l'heure au-dessus de la côte californienne ; littoral parfaitement net, champs d'un vert intense, grandes villes décadentes aux noms empreints d'une étrange magie. Loin au-dessus d'un moutonnement de stratocumulus flottaient cinq ballons solaires, sphères géodésiques miroitantes retenues par des lignes à haute tension ; ils avaient constitué un substitut énergétique moins coûteux que les satellites-centrales solaires des grandioses projets américains. De l'avis de Korolev, ces machins fonctionnaient vu qu'il y avait dix ans qu'il les voyait se multiplier.

« Et des gens vivraient dans ces trucs-là, paraît-il ? » Stoiko, responsable des systèmes, avait rejoint Grishkin au hublot.

Korolev retrouvait le flou pathétique des étranges projets énergétiques caressés par les Américains à la suite du traité de Vienne. L'Union soviétique détenant le contrôle absolu de la circulation du pétrole dans le monde, l'Amérique s'était montrée prête à essayer n'importe quoi. Puis la catastrophe nucléaire du Kansas lui avait laissé une méfiance indélébile à l'endroit des réacteurs. Il y avait maintenant plus de trois décennies que les Américains glissaient progressivement dans l'isolationnisme et le déclin industriel. *L'espace*, songea-t-il tristement, *ils auraient dû aller dans*

l'espace. Il n'avait jamais compris l'étrange paralysie qui avait inhibé des efforts initialement remarquables. Peut-être s'agissait-il simplement d'un grippage de l'imagination, de la puissance visionnaire ? Vous voyez, vous les Américains, dit-il en son for intérieur, vous auriez vraiment dû essayer de vous joindre à nous, ici, dans cet avenir glorieux. Ici, à Kosmograd.

« Qui voudrait vivre dans un truc pareil ? » demanda Stoiko en donnant une bourrade sur l'épaule de Grishkin et en riant de l'énergie tranquille du désespoir.

« Vous plaisantez, fit Yefremov. Nous avons déjà bien assez de problèmes comme ça.

— Nous ne plaisantons pas, camarade Yefremov, et voici nos revendications. » Les cinq dissidents s'étaient rassemblés dans le Saliout que le responsable politique partageait avec Valentina, le repoussant vers l'écran du fond, décoré d'une représentation à l'aérographe du premier ministre qui, assis à l'arrière d'un tracteur, saluait ses admirateurs. Valentina, Korolev le savait, devait se trouver dans le musée en compagnie de Romanenko, à faire grincer les sangles. Korolev se demanda comment Romanenko se débrouillait pour se dérober si régulièrement à ses heures de garde dans la canonnière.

Yefremov haussa les épaules. Il jeta un coup d'œil à la liste de revendications. « Le Plombier doit demeurer sous haute surveillance. J'ai des ordres précis. Quant au reste de ce document...

— Vous êtes coupable d'avoir utilisé des drogues psychiatriques interdites ! hurla Grishkin.

— Il s'agissait d'une affaire personnelle, répondit calmement Yefremov.

— C'est un acte délictueux, renchérit Tatiana.

— Pilote Tatiana, nous savons tous les deux que Grishkin ici présent est le premier pirate de *samizdata* de la station. Ne voyez-vous pas que nous sommes tous des délinquants ? C'est la beauté de notre système, n'est-ce pas ? » Son brusque sourire grimaçant était d'un cynisme choquant. « Kosmograd n'est pas le Potemkine, et vous n'avez rien de révolutionnaires. Et vous exigez de communiquer avec le maréchal Gubarev ? Il est en prison à Baïkonour. Et vous exigez un entretien avec le ministre des Technologies ? C'est lui qui gère la purge. » D'un geste décidé, il déchira la liste des revendications ; de petits morceaux de papier pelure

jaune s'éparpillèrent au gré de l'apesanteur comme autant de papillons au ralenti.

Au neuvième jour de la grève, Korolev retrouva Grishkin et Stoiko dans le Saliout que Grishkin avait auparavant partagé avec le Plombier.

Depuis quarante ans, les habitants de Kosmograd avaient mené, à coups d'antiseptiques, une guerre sévère contre les moisissures de toute sorte. En apesanteur, poussière, graisse et vapeur ne retombaient jamais, et les spores étaient partout – dans les rembourrages, dans les vêtements, dans les conduits de ventilation. Dans l'atmosphère chaude, moite comme un bouillon de culture, elles se répandaient comme des nappes de pétrole. Il y avait maintenant dans l'air une odeur de pourriture sèche, que dominaient de sinistres émanations révélatrices d'une combustion de matériaux isolants.

Le sommeil de Korolev avait été interrompu par le bruit sourd d'un module Soyouz en partance. Glushko et sa femme, supposait-il. Durant les dernières quarante-huit heures, Yefremov avait supervisé l'évacuation des membres de l'équipage ayant refusé de se joindre aux grévistes. Les canonniers demeuraient encore à leur poste ou dans leur enceinte, où ils retenaient toujours Nikita le Plombier.

Le Saliout de Grishkin était devenu le quartier général des grévistes. Aucun d'entre eux ne s'était rasé, et Stoiko avait contracté une infection staphylococcique qui s'étendait en sombres zébrures sur ses avant-bras. Entourés de pin-ups pulpeuses de la télévision américaine, ils ressemblaient à quelque trio de pornographes dégénérés. La lumière était chiche ; Kosmograd fonctionnait à moitié de sa puissance. « Maintenant que les autres sont partis, déclara Stoiko, nous avons davantage de liberté de manœuvre. »

Grishkin poussa une sorte de barrissement. Il avait les narines festonnées de coton chirurgical. Il était persuadé que Yefremov allait tenter de briser la grève au moyen d'aérosols de bêta-carboline. Cela dit, ces tampons de coton n'étaient qu'un des nombreux symptômes du niveau de tension et de paranoïa général. Avant même que l'ordre d'évacuation n'arrive de Baïkonour, l'un des techniciens avait fait beugler des heures durant l'*Ouverture 1812* de Tchaïkovski. Quant à Glushko, il avait pourchassé sa femme, nue, couverte d'ecchymoses, hurlante, d'un bout à l'autre de Kosmograd. Stoiko s'était débrouillé pour mettre la main sur les

dossiers de l'homme du K.G.B. et sur les rapports psychiatriques de Bychkov ; de fait, des mètres de listage jaune couraient dans les couloirs en molles spirales qui ondoyaient au gré de la brise des ventilateurs. Des locaux militaires, Romanenko avait réussi à faire passer un message disant que le Plombier avait essayé de se pendre – en attachant des sangles de maintien élastiques à son cou et à ses chevilles.

« Pensez à ce que nous vaudront leurs témoignages à terre, marmonna Grishkin. On ne nous fera même pas de procès. On nous enverra tout droit à la *psikushka*. » La terreur qu'inspirait le sinistre surnom des hôpitaux psychiatriques semblait le galvaniser. Le geste apathique, Korolev prit une bouchée d'un pudding aux chlorelles fortement visqueux.

Stoiko attrapa un rouleau de documents informatiques qui flottaient à proximité et lut à voix haute : « Paranoïa avec tendance à la surestimation des idées ! Fantômes révisionnistes hostiles au système social ! » Il chiffonna le papier. « Si nous pouvions nous emparer du module de communications, nous pourrions nous connecter sur un satellite de communications américain et lui balancer toute l'affaire. Peut-être que ça ferait mesurer à Moscou le degré de notre hostilité ! »

Korolev extirpa une drosophyle de son pudding aux algues. Ses deux paires d'ailes et son thorax fourchu étaient un témoignage muet du haut niveau de radiation de Kosmograd. Les insectes avaient dû échapper à quelque expérience oubliée ; des générations de mouches infestaient la station depuis des décennies. « Nous n'intéressons pas les Américains, dit Korolev. De telles révélations ne peuvent plus embarrasser Moscou.

— Sauf à l'heure des envois de céréales, répliqua Grishkin.

— L'Amérique a autant besoin de vendre que nous d'acheter. » Sinistre, Korolev enfourna une nouvelle cuillerée de chlorelles, mastiqua mécaniquement, avala. « Quand bien même ils le voudraient, les Américains ne pourraient nous atteindre. Canaveral est en ruine.

— Nous n'avons plus guère de combustible, fit Stoiko.

— On peut en récupérer sur les modules de descente qui nous restent, lança Korolev.

— En ce cas, comment diable rejoindrions-nous *la terre* ? » Les poings de Grishkin tremblaient. « Même en Sibérie, il y a des arbres, des arbres ; le ciel ! Que ce truc aille se faire foutre ! Qu'il tombe en morceaux ! Qu'il tombe en morceaux et qu'on n'en parle plus ! »

Le pudding de Korolev éclaboussa la cloison.

« Oh ! pardon, s'écria Grishkin. Je suis désolé, colonel. Je sais que vous ne pouvez regagner la Terre. »

Lorsqu'il entra dans le musée, il trouva le pilote Tatiana suspendu devant l'odieux tableau représentant l'atterrissage sur Mars. En le voyant, la jeune femme essuya les larmes qui scintillaient sur ses cils.

« Savez-vous, colonel, qu'il y a un buste de vous à Baïkonour ? En bronze. Je l'ai remarqué en me rendant à des conférences. » Ses yeux étaient rouges d'insomnie.

« Il y a toujours des bustes. Les universitaires en ont besoin. » Il sourit et lui prit la main.

« Comment c'était, ce jour-là ? » Elle contemplait toujours le tableau.

« Je ne m'en souviens guère. J'ai vu tant de vidéos qu'elles ont occulté la réalité. Mes souvenirs de Mars s'apparentent à ceux d'un écolier. » Il lui sourit à nouveau. « Mais ça n'avait rien à voir avec ce vilain tableau. J'en suis certain.

— Comment en sommes-nous arrivés là, colonel ? Pourquoi faut-il que la belle aventure se termine ainsi ? Quand j'étais petite, j'ai tout suivi à la télévision. Notre avenir dans l'espace devait être éternel.

— Peut-être que les Américains avaient raison. Les Japonais se sont contentés d'envoyer des machines, des robots qui ont construit leurs usines orbitales. Pour nous, l'exploitation minière de la Lune s'est soldée par un échec, mais nous avons pensé que nous pourrions au moins disposer de laboratoires de recherche permanents... J'imagine que tout cela est lié à des considérations budgétaires. Et à des bureaucrates !

— Voici leur dernière décision concernant Kosmograd. » Elle lui tendit un morceau de papier pelure plié. « J'ai trouvé ça parmi les ordres que Yefremov a reçus de Moscou. Les autorités s'accordent trois mois pour laisser l'orbite de la station se déglisser. »

Il découvrit alors que lui aussi fixait maintenant cette peinture qu'il abhorrait. « Ça n'a plus beaucoup d'importance à présent », s'entendit-il répondre.

Le visage pressé contre l'épaule de Korolev, la jeune femme versa des larmes amères.

« Mais j'ai un plan, Tatiana », fit-il en lui caressant les cheveux. « Écoutez-moi. »

Il jeta un coup d'œil à sa vieille Rolex. Ils se trouvaient au-dessus de la Sibérie orientale. C'était l'ambassadeur de Suisse, il s'en souvenait, qui lui

avait offert la montre, dans une immense salle voûtée du grand palais du Kremlin.

Il était temps de commencer.

Il flotta de son Saliout jusqu'à la sphère d'arrimage, en repoussant de la main un bout de listage qui cherchait à s'enrouler autour de sa tête.

De sa main valide, il pouvait encore travailler vite et bien. Il sourit en dégageant une grande bouteille d'oxygène des sangles qui la retenaient. Il s'accrocha à une poignée de sécurité et, de toutes ses forces, lança la bouteille à travers la sphère. Elle rebondit avec un bruit sec, mais sans qu'il y eût de dommage. Il alla la récupérer, la lança à nouveau.

Puis, il toucha l'alarme de décompression.

De la poussière jaillit des haut-parleurs à l'instant où une sirène lançait ses premiers gémissements. Suite au déclenchement de l'alarme, les écoutilles d'amarrage se refermèrent brusquement tandis que les plaintes des circuits hydrauliques résonnaient aux oreilles de Korolev. Il éternua, puis se mit une nouvelle fois en quête de la bouteille.

Les lumières brillèrent d'un éclat extraordinaire, puis s'éteignirent. Tout en poursuivant ses recherches à tâtons, il sourit dans la pénombre. Stoiko avait provoqué la panne de tous les systèmes. L'affaire n'avait pas été bien difficile. Les banques de données centralisées, sursaturées d'émissions télévisées piratées, approchaient déjà de leur point de rupture. « De l'artisanat pur et dur », marmonna-t-il en cognant une fois de plus la bouteille contre la cloison. Les générateurs de secours prirent alors le relais et un semblant de lumière revint.

Son épaule le faisait souffrir. Stoïque, il continua son opération de martelage. Il n'avait pas oublié le vacarme que provoquait une véritable fuite. Il fallait que ça marche. Il fallait duper Yefremov et les canonnières.

Dans un grincement strident, le volant commandant l'ouverture manuelle de l'une des écoutilles commença à tourner. Celle-ci finit par s'ouvrir, et Tatiana apparut, un timide sourire aux lèvres.

« Le Plombier – est libre ? » demanda-t-il en relâchant sa bouteille.

« Stoiko et Oumanski s'occupent de convaincre le garde. »

Elle se colla un coup de poing dans la paume de la main. « Grishkin prépare les modules de descente. »

Il la suivit dans le couloir menant à la sphère d'arrimage suivante. Stoiko aidait le Plombier à franchir l'écoutille conduisant aux locaux militaires. Le Plombier était nu-pieds et, sous la barbe hirsute, son visage

paraissait verdâtre. Le météorologue Oumanski les suivait, tout en traînant le corps inerte d'un soldat.

« Comment allez-vous, Plombier ? demanda Korolev.

— Je suis secoué. Ils m'ont tenu sous Peur. Pas à fortes doses, mais... j'ai cru à une véritable brèche quelque part ! »

Grishkin émergea du module Soyouz le plus proche de Korolev ; il traînait un paquet d'outils et des mètres de corde en nylon. « Ils se tirent tous. La panne des systèmes les oblige à s'en remettre à leurs propres dispositifs automatiques. J'ai bricolé leurs commandes à distance avec mon tournevis, comme ça le contrôle au sol ne pourra pas les prendre en charge. Comment allez-vous, mon cher Nikita ? demanda-t-il au Plombier. Vous allez mettre le cap direct sur le centre de la Chine. »

Le Plombier cilla, se secoua et frissonna. « Je ne parle pas chinois. »

Stoiko lui tendit un rouleau de listage. « C'est écrit en mandarin phonétique. "Je veux quitter mon pays. Conduisez-moi auprès de l'ambassade japonaise la plus proche." »

Le Plombier sourit et passa les doigts dans ses cheveux raidis par la sueur. « Et vous autres ? demanda-t-il.

— Que croyez-vous ? Que nous faisons tout cela rien que pour vous ? » Tatiana lui adressa une grimace. « Assurez-vous que les médias chinois aient la suite du document, Plombier. Nous en avons tous une copie. Il faut que le monde entier sache ce que l'Union Soviétique a l'intention de faire subir au colonel Youri Vasilevich Korolev, le premier homme à avoir marché sur Mars ! » Elle envoya un baiser au Plombier.

« Et qu'allons-nous faire de Filipchenko ? » demanda Oumanski en désignant le corps inerte à côté de lui. Quelques sphères brunes de sang coagulé flottaient ici et là autour des joues du soldat inconscient.

« Pourquoi ne pas emmener ce malheureux avec vous ? suggéra Korolev.

— Alors àmène-toi, connard », fit le Plombier en attrapant Filipchenko par la ceinture et en le remorquant jusqu'à l'écouille du Soyouz. « Moi, Nikita le Plombier, te fais grâce de ta misérable existence. »

Korolev observa Stoiko et Grishkin qui refermaient l'écouille sur eux.

« Où sont Romanenko et Valentina ? » demanda Korolev en regardant une nouvelle fois sa montre.

« Ici, colonel », répondit Valentina. Son visage auréolé d'une masse ondoyante de cheveux blonds s'encadrait à l'entrée d'un autre Soyouz.

« On était en train de vérifier cet engin. » Elle laissa échapper un gloussement.

« Vous aurez assez de temps pour cela à Tokyo », répliqua sèchement Korolev. « D'ici quelques minutes Vladivostok et Hanoi vous dépêcheront leurs jets. »

Romanenko tendit un bras nu et musclé vers la jeune femme, l'obligeant à réintégrer le module. Stoiko et Grishkin fermèrent l'écouille.

Un bruit sourd ébranla Kosmograd quand le Plombier, accompagné de Filipchenko toujours inconscient, se détacha de la station. Un autre grondement et ce fut au tour des amants de filer.

« Allez, venez, camarade Oumanski, lança Stoiko. Et au revoir, colonel ! » Les deux hommes s'éloignèrent dans le couloir.

« Je vous accompagne », déclara Grishkin à Tatiana. Il sourit. « Après tout, vous êtes pilote.

— Non, répondit-elle. Je pars seule. Autant répartir les risques. Vous n'aurez aucun problème avec les dispositifs automatiques. Gardez-vous simplement de toucher à quoi que ce soit. »

Korolev la regarda aider Grishkin à grimper à bord du dernier Soyouz.

« Je vous emmènerai danser, Tatiana, lui lança Grishkin. À Tokyo. » Elle ferma hermétiquement l'écouille. Nouveau boum. Stoiko et Oumanski avaient quitté la station.

« Allez-y maintenant, Tatiana, dit Korolev. Dépêchez-vous. Je ne veux pas qu'ils vous abattent au-dessus des eaux internationales.

— Mais vous restez seul ici, colonel, seul avec nos ennemis.

— Lorsque vous serez partis, ils s'en iront à leur tour.

Moi, je m'en remets à votre campagne de presse pour embêter le Kremlin avec le problème de me garder en vie ici.

— Et que devrai-je dire une fois à Tokyo, colonel ? Avez-vous un message pour le monde ?

— Vous lui direz... » Tous les clichés lui revinrent à l'esprit avec une précision qui lui donna envie d'éclater de rire : *C'est un petit pas... nous sommes venus avec des intentions pacifiques... travailleurs de l'univers...*

« Vous lui direz que j'ai besoin de lui », dit-il en pinçant son poignet rabougri.

« Jusque dans la moelle de mes os. »

Elle l'étreignit et s'esquiva.

Il attendait seul dans la sphère d'arrimage. Le silence l'agaçait ; la panne des systèmes avait coupé les circuits de ventilation dont le ronronnement l'avait bercé vingt ans durant. Enfin, il entendit le Soyouz de Tatiana qui décrochait.

Quelqu'un avançait dans le couloir. C'était Yefremov qui se déplaçait maladroitement dans une combinaison spatiale. Korolev sourit.

Derrière sa visière en Lexan, Yefremov affichait son masque d'impassibilité officiel, mais il évita le regard de Korolev. Il filait vers la canonnière.

La sirène retentit. Branle-bas de combat.

« Non ! » hurla Korolev.

L'écoutille de la canonnière était ouverte lorsque Korolev l'atteignit. À l'intérieur, conditionnés par leurs exercices constants, les soldats réagissaient promptement, ramenant d'un geste brusque les larges sangles des sièges de leurs consoles sur le devant de leurs combinaisons volumineuses.

« Ne faites pas cela ! » Korolev s'élança dans la pièce, agrippa les plis raides de la combinaison de Yefremov. Dans une plainte saccadée, l'un des accélérateurs s'emballa. Sur un écran de contrôle, des réticules verts se refermèrent sur un point rouge.

Yefremov ôta son casque calmement ; sans que rien n'altérât son expression, il s'en fit une arme pour repousser Korolev.

« Arrêtez-les ! » Korolev sanglotait. Les cloisons frémissaient comme un faisceau fusait dans un bruit pareil à un claquement de fouet. « Votre femme, Yefremov ! Elle se trouve dans un des modules !

— Sortez, colonel. » Yefremov s'empara de la main arthritique de Korolev, la pressa. Korolev hurla. « Sortez ! » Un poing ganté le frappa à la poitrine.

Korolev tambourina en vain contre la combinaison spatiale tandis qu'on le ramenait vers le couloir. « Même moi, colonel, je n'oserais pas enfreindre les ordres de l'Armée rouge. » Yefremov paraissait malade maintenant ; le masque s'était brisé. « Soyez chic, dit-il. Patientez ici jusqu'à ce que tout soit terminé. »

Puis le Soyouz de Tatiana vint s'écraser contre le dispositif d'émission de faisceaux et les locaux militaires. En l'espace d'une fraction de seconde de lumière brute, Korolev vit la canonnière se froisser et s'aplatir comme une boîte de bière ; il vit le torse décapité d'un soldat s'envoler d'une

console ; il vit Yefremov qui tentait de parler, les cheveux droits sur la tête comme l'air aspiré par le vide s'échappait de sa combinaison par l'anneau de fixation du casque. De minces filets de sang jaillirent des narines de Korolev et, dans sa tête, une sorte de rugissement remplaça le grondement de l'air qui prenait le large. La dernière chose qu'il entendit, avant le silence total, fut le bruit de l'écoutille qui se refermait brusquement.

Quand il se réveilla, il trouva les ténèbres, la souffrance qui palpitait derrière ses paupières, le souvenir de vieilles conférences. Le danger était maintenant aussi sérieux que la déperdition d'air elle-même, devenait azote bouillonnant dans le sang avant de frapper ensuite d'une douleur intolérable, paralysante...

Ses poumons pompaient désespérément dans le vide et, du fait de la décompression, il se boursouflait. Il sentait sa langue saillir entre ses lèvres. Les choses commencèrent à lui paraître très lointaines. Complètement abstraites. Poussé par une vague idée du devoir, genre noblesse oblige, il actionna le volant de l'écoutille. L'effort lui coûta beaucoup ; il ne désirait qu'une chose : regagner son musée et dormir.

Il parvint à calfater les fuites, mais la panne des systèmes le dépassait. Il disposait du jardin de Glushko. Avec les légumes et les algues, il ne mourrait ni de faim ni de suffocation. Le module de communications avait été emporté avec la canonnière et les locaux militaires, arrachés à la station sous l'impact du Soyouz kamikaze de Tatiana. Il présumait que la collision avait perturbé l'orbite de Kosmograd, mais n'avait aucun moyen de déterminer l'heure précise du brûlant rendez-vous de la station avec les couches supérieures de l'atmosphère. Il était souvent malade à présent et se disait qu'il risquait de mourir avant l'ultime embrasement, ce qui le contrariait.

Il passait d'innombrables heures à se projeter les enregistrements de la bibliothèque du musée. Passe-temps approprié pour ce Dernier Homme de l'Espace qui, jadis, avait été le Premier Homme sur Mars.

Il devenait obsédé par l'image de Gagarine et se repassait inlassablement les images télévisées neigeuses des années soixante, les bandes d'actualités qui le ramenaient toujours, de façon inexorable, à la mort du cosmonaute. L'atmosphère renfermée de Kosmograd grouillait de martyrs. Gagarine, l'équipage du premier Saliout, les Américains brûlés vifs dans le module de commande de leur Apollo...

Souvent, il rêvait de Tatiana, l'expression de ses yeux semblable à celle qu'il avait imaginée dans les regards des portraits du musée. Une fois même, il s'éveilla ou rêva qu'il s'éveillait dans le Saliout où elle avait dormi, pour se retrouver dans son vieil uniforme, une lampe-torche à pile attachée à son front. De loin, comme s'il avait contemplé des actualités sur l'écran de l'ordinateur du musée, il se vit tirer de sa poche l'étoile de l'ordre de Tsiolkovski et la fixer sur son brevet de pilote.

Quand il entendit frapper, il crut également avoir rêvé.

L'écoutille du musée s'ouvrait.

Dans la lumière palpitante et bleutée du vieux film, il vit que la femme était noire. De longs tire-bouchons de cheveux emmêlés s'élevaient comme autant de cobras autour de sa tête. Elle portait des lunettes protectrices et un foulard d'aviateur en soie flottait derrière elle dans l'apesanteur. « Andy, fit-elle en anglais, tu ferais bien de venir voir ça ! »

Un petit homme trapu, quasiment chauve et seulement vêtu d'un suspensoir et d'une ceinture garnie d'outils cliquetants, voltigeait sur les traces de sa compagne. Il jeta un coup d'œil à l'intérieur. « Il est vivant ? »

— Bien sûr que je suis vivant », répondit Korolev dans un anglais légèrement teinté d'accent.

L'homme nommé Andy passa au-dessus de la tête de la jeune femme. « Ça va, mon pote ? » Son biceps droit présentait le tatouage d'un ballon géodésique dominant des éclairs croisés et les mots SUNSPARK 15, UTAH. « Nous ne pensions pas trouver qui que ce soit ici.

— Moi non plus, fit Korolev en cillant.

— Nous venions nous installer ici, précisa la femme en approchant.

— On vient des ballons. Vous pourriez nous traiter de squatters, j'imagine. On nous avait dit que la place était libre. Vous connaissez la dérive de votre orbite ? » L'homme exécuta maladroitement un saut périlleux et fit cliqueter les outils accrochés à sa ceinture. « Cette apesanteur est incroyable !

— Grand Dieu ! s'exclama la femme. Je ne m'y fais pas ! C'est merveilleux. On croirait du parachutisme en chute libre, mais sans vent. »

Korolev regarda l'homme qui avait l'allure brouillonne et désinvolte d'un être ivre de liberté depuis la naissance. « Mais vous n'avez même pas de rampe de lancement, remarqua-t-il.

— De rampe de lancement ? fit l'homme en riant. Pourquoi ? Nous remorquons des propulseurs auxiliaires jusqu'aux ballons via les câbles,

puis nous les lâchons pour une mise à feu entre ciel et terre.

— C'est fou, dit Korolev.

— Ils nous ont bien amenés jusqu'ici, non ? »

Korolev opina. Si c'était un rêve, il était plutôt bizarre. « Laissez-moi me présenter. Colonel Youri Vasilevich Korolev.

— Mars ! » La femme applaudit. « Attendez que les enfants apprennent cela. » Elle décolla la jeep lunaire Lunokhod de la cloison et entreprit de la remonter.

« Hé, fit l'homme. Il faut que je me mette au travail. Nous avons quelques propulseurs dehors. Il faut que nous remontions ce machin avant qu'il ne prenne feu. »

Quelque chose cogna contre la coque. Sous l'impact, Kosmograd tournoya. « Ce doit être Tulsa », dit Andy après avoir consulté sa montre. « Juste à l'heure.

— Mais pourquoi ? » Korolev, complètement désorienté, secouait la tête. « Pourquoi êtes-vous ici ?

— Nous vous l'avons dit. Pour y habiter. Nous pouvons agrandir cet espace, construire peut-être. Ils juraient que nous ne pourrions jamais vivre dans les ballons, mais nous avons été les seuls à les faire fonctionner. C'était notre seule et unique chance de parvenir jusqu'ici par nos propres moyens. Qui voudrait vivre ici pour un gouvernement, pour une médaille, pour une bande de ronds-de-cuir ? Il faut *vouloir* des territoires neufs – et le vouloir jusqu'à la moelle, non ? » Korolev sourit et Andy lui rendit son sourire.

« Nous avons agrippé ces câbles électriques et nous nous sommes hissés jusqu'en haut. Une fois là... eh bien, de deux choses l'une, tu fais le grand saut ou tu attends de pourrir sur place. » Il éleva la voix. « Et on ne regarde plus en arrière, non, monsieur ! Bref, le grand saut, nous l'avons fait et nous sommes ici pour de bon ! »

La femme reposa les roues de velcro du modèle réduit contre le mur incurvé et lâcha prise. Le Lunokhod fila au-dessus de leurs têtes en ronronnant joyeusement. « Que c'est mignon ! Les enfants vont adorer ! »

Korolev regarda Andy dans les yeux. Kosmograd tournait à nouveau sur elle-même, lançant le mini-Lunokhod sur une trajectoire nouvelle.

« Los Angeles Est, déclara la femme. C'est là que se trouvent les enfants. » Elle ôta ses lunettes et Korolev vit que ses yeux pétillaient d'une merveilleuse folie.

« Bien », fit Andy en agitant sa ceinture à outils. « Ça vous dirait de nous faire visiter les lieux ? »

Mozart en verres miroirs

**BRUCE STERLING
ET
LEWIS SHINER**

Titre original :

Mozart in Mirrorshades

© 1983, by Omni Publications International Ltd.

Première parution dans *Omni*, septembre 1985.

Cette libre variation sur le thème du voyage dans le temps a vu le jour dans le joyeux esprit de camaraderie qui caractérise le Mouvement. Son dynamisme et son agressivité en matière de satire politique sont les signes assurés d'écrivains désireux de procéder à quelques mises au point : sur l'Amérique, sur le Tiers Monde, sur le « développement », sur Y « exploitation ». Et aussi sur la science-fiction, pour laquelle énergie et humour constituent des droits imprescriptibles.

La figure de Wolfgang Amadeus Mozart semble jouir en cette décennie d'une aura toute particulière, qui s'est manifestée aussi bien au cinéma, au théâtre et dans des vidéos rock que dans la science-fiction. Voilà un cas intéressant de synchronicité culturelle. Il y a en ces années quatre-vingt comme un flottement qui nous interpelle tous.

De la colline située au nord de Salzbourg, Rice aperçut la cité du XVIII^e siècle qui, pareille à un repas à demi grignoté, s'étendait à ses pieds.

Les immenses tours de craquage et les énormes réservoirs de stockage rapetissaient les ruines de la cathédrale Saint-Rupert. Une épaisse fumée blanche s'élevait des cheminées de la raffinerie. De l'endroit où il était assis, à l'ombre d'un chêne fatigué, Rice retrouvait l'odeur familière des produits pétrochimiques.

Ce seul spectacle le plongeait dans le ravissement. On ne s'engage pas dans un projet de voyage dans le temps sans aimer le bizarroïde, songea-t-il. Comme cette station de pompage phallique cachée sur la place principale du couvent, ou encore ces pipe-lines surélevés, droits comme des i, qui sillonnaient le labyrinthe des rues pavées de Salzbourg. Peut-être un peu cruel pour la ville, mais ce n'était guère de la faute de Rice. Le faisceau temporel avait convergé par hasard sur le sous-sol de Salzbourg pour y former une bulle extensible reliant cet univers au monde de Rice.

C'était la première fois qu'il voyait le complexe de l'autre côté de ses hautes clôtures à mailles losangées. Deux ans qu'il bossait comme un fou pour faire marcher la raffinerie. Il avait dirigé des équipes d'un bout à l'autre de la planète, qui calfataient des baleiniers de Nantucket pour les transformer en tankers, ou formaient du personnel local pour installer des pipe-lines dans le Sinaï et dans le golfe de Mexico.

Maintenant, enfin, il se retrouvait dehors, en plein air. Sutherland, l'officier de liaison chargée des affaires politiques, l'avait mis en garde contre des excursions dans la ville. Mais Rice ne supportait pas son attitude. La moindre chose semblait énerver Sutherland. Une plainte des plus anodines formulée par un autochtone et elle ne dormait plus. Elle passait des heures à haranguer les « piquets de porte », ces indigènes qui nuit et jour faisaient le pied de grue devant le complexe d'un kilomètre carré, réclamant qui un transistor, qui des bas, qui une piqûre de pénicilline.

Qu'elle aille au diable, se dit Rice. L'usine était terminée et sa réalisation battait des records en matière de conception architecturale. Rice méritait bien un peu de détente. À son avis, d'ailleurs, celui qui ne parvenait pas à se divertir en cet an de grâce 1775 devait avoir une case de vide entre les deux oreilles. Il se leva, essuya d'un mouchoir de batiste ses mains noires de la suie soufflée par le vent.

Une mobylette dont les roues oscillaient dangereusement remontait la colline en pétaradant. Apparemment, le conducteur, aux prises avec un

énorme magnétophone portable sous le bras droit, avait du mal à maintenir ses chaussures à boucles et talons hauts sur les pédales. Le cyclomoteur s'arrêta à distance respectueuse et Rice reconnut la musique : *Symphonie n° 40 en sol mineur*.

Quand Rice se dirigea vers lui, le jeune homme baissa le volume. « Bonsoir, monsieur le Directeur. Je ne vous dérange pas ? »

— Non, ça va. » Rice observa à la dérobée la coupe de cheveux hérisson qui remplaçait une perruque démodée. Il avait vu ce jeune gars près des portes. C'était un familier des lieux. Mais la musique avait rappelé d'autres souvenirs. « Vous êtes Mozart, n'est-ce pas ? »

— Wolfgang Amadeus Mozart, votre serviteur.

— Sapristi ! Vous connaissez cet enregistrement ?

— Il porte mon nom.

— Bien sûr, c'est vous qui l'avez composé. Ou plutôt qui allez le composer, devrais-je dire. D'ici une quinzaine d'années. »

Mozart acquiesça. « C'est si beau. Mon anglais ne me permet pas d'exprimer ce que je ressens en l'écoutant. »

À sa place, la plupart des piquets de porte auraient déjà cherché à bonimenter. Rice était impressionné par le tact du jeune homme, sans parler de sa maîtrise de l'anglais. Le vocabulaire standard des autochtones se limitait généralement à *radio*, *médicaments* et *enculé*. « Vous redescendez en ville ? demanda Rice.

— Oui, monsieur le Directeur. »

Ce jeune homme avait quelque chose qui attirait Rice. Son enthousiasme, l'éclat de son regard. Et, bien sûr, il se trouvait être l'un des plus grands compositeurs de tous les temps.

« Oubliez les formalités, fit Rice. Où peut-on s'amuser par ici ? »

Au début, Sutherland avait refusé que Rice assiste à la réunion avec Jefferson. Mais Rice connaissait un peu de physique temporelle et Jefferson n'avait cessé d'enquiquiner le personnel américain avec des questions sur les failles temporelles et les mondes parallèles.

Rice, pour sa part, était ravi de rencontrer Thomas Jefferson, premier président des États-Unis d'Amérique. Il n'avait jamais aimé George Washington et se réjouissait que, du fait de ses liens maçonniques, il eût refusé d'intégrer le gouvernement américain « impie » de la société.

Pendant qu'il patientait en compagnie de Sutherland dans le bureau nouvellement climatisé du château de Hohensalzburg, Rice se tortilla dans sa double épaisseur de tricot en dacron. « J'avais oublié à quel point ces costumes paraissent gras, dit-il.

— Aujourd'hui au moins, fit Sutherland, tu ne portes pas ce maudit chapeau. » L'avion ADAV en provenance des États-Unis était en retard et elle ne cessait de consulter sa montre.

« Mon tricorne ? s'écria Rice. Il ne te plaît pas ?

— Pour l'amour du ciel, c'est un chapeau maçonnique, un symbole d'opposition au modernisme. » Le Front de libération des francs-maçons, groupe politico-religieux local responsable de quelques raids pathétiques contre le pipe-line, était un autre motif de cauchemar pour Sutherland.

« Oh ! Lâche-moi, veux-tu, Sutherland ? C'est une groupie de Mozart qui me l'a donné. Thérèse-Marie-Angèle quelque chose, une quelconque déglinguée d'aristocrate. Ils traînent tous dans ce petit cabaret du centre ville. Sa forme m'a plu, voilà tout.

— Mozart ? Tu le fréquentes ? Tu ne crois pas que tu ferais mieux de le laisser tranquille ? Après tout ce que nous lui avons fait ?

— Foutaises, fit Rice. J'ai le droit. J'ai passé deux ans à démarrer cette usine pendant que tu jouais au *touch football*¹⁴ avec Robespierre et Thomas Paine. Je passe quelques soirées avec Wolfgang et tu me tombes dessus ? Et Parker ? Je ne t'entends pas râler quand il joue du rock and roll dans son émission du soir. En ville, tous les petits transistors te braillent sa musique.

— C'est un officier chargé de la propagande et, crois-moi, si je le pouvais, je mettrais un terme à ses agissements. Mais Parker est un cas spécial. Il a des connexions partout, jusque dans le Temps Réel. » Elle se frotta la joue. « Laissons tomber ce sujet, veux-tu ? Essaie simplement de te montrer poli envers le président Jefferson. Il a eu pas mal de problèmes récemment. »

La secrétaire de Sutherland, ancienne dame d'honneur des Habsbourg, entra et annonça l'arrivée de l'avion. Jefferson l'écarta de son chemin d'un mouvement coléreux. Il était grand pour un autochtone, avec une chevelure d'un roux éclatant et le regard le plus fuyant que Rice ait jamais vu. « Asseyez-vous, monsieur le Président. » Sutherland désigna l'extrémité de la table. « Voulez-vous un thé, un café ? »

Jefferson lui jeta un regard sombre. « Peut-être du madère, dit-il. Si vous en avez. »

Sutherland adressa un signe de tête à sa secrétaire qui la regarda un moment sans comprendre, puis fila à toutes jambes. « Avez-vous fait bon voyage ? demanda Sutherland.

— Vos machines sont très impressionnantes, fit Jefferson, vous le savez. » Rice nota le léger tremblement qui agitait ses mains ; il ne supportait guère les voyages en avion. « Je souhaiterais simplement que vous fassiez montre d'une sensibilité politique aussi développée.

— Vous savez que je ne peux m'exprimer au nom de mes employeurs » dit Sutherland. En ce qui me concerne, je regrette sincèrement les aspects les plus sombres de nos opérations. Nous regretterons la Floride. »

Irrité, Rice se pencha en avant. « Vous n'êtes tout de même pas venu pour discuter de sensibilité, non ?

— De Liberté, monsieur, dit Jefferson. Le problème, c'est la Liberté. » La secrétaire revint avec une bouteille de sherry poussiéreuse et une pile de gobelets en plastique transparent. Jefferson, dont les mains tremblaient maintenant de toute évidence, se servit un verre et l'engloutit aussitôt. Son visage retrouva des couleurs. Il dit : « Vous avez fait certaines promesses lorsque nous avons uni nos forces. Vous nous avez garanti liberté et égalité ainsi que le droit de forger notre propre bonheur. Au lieu de cela, nous butons partout contre vos machines, vos produits manufacturés bon marché tournent la tête des gens de notre grande nation, nos minerais et nos œuvres d'art disparaissent à tout jamais dans vos forteresses ! » Sur cette phrase, Jefferson sauta sur ses pieds.

Sutherland se rapetissa dans son fauteuil. « L'intérêt commun exige une certaine période de... euh, d'adaptation...

— Oh ! je vous en prie, Tom ! s'écria brusquement Rice. Nous n'avons pas "uni nos forces" ; ça, ce sont des conneries. Nous avons viré les Britanniques pour vous mettre à leur place et vous étiez sacrément contents de cet arrangement. Ensuite, si nous exploitons des puits de pétrole et emportons quelques tableaux, cela n'a strictement rien à voir avec votre liberté. On s'en fiche. Faites ce que vous voulez, mais ne vous mettez pas sur notre chemin. D'accord ? Si nous avions souhaité des emmerdeurs, nous aurions pu laisser les Britanniques au pouvoir. »

Jefferson se rassit. Très douce, Sutherland lui servit un autre verre qu'il ingurgita illico. « Je n'arrive pas à vous comprendre, dit-il. Vous prétendez

venir du futur et pourtant vous avez l'air de vouloir à toute force détruire votre passé.

— Pas du tout, dit Rice. Je vais vous expliquer. L'histoire ressemble à un arbre, d'accord ? Lorsque vous revenez sur vos pas pour bricoler le passé, une autre branche de l'histoire se détache du tronc. Eh bien, ce monde-ci n'est guère qu'une de ces branches.

— Alors, bredouilla Jefferson. Ce monde – mon univers – ne mène pas à votre avenir ?

— Exact, fit Rice.

— Ce qui vous permet de violer et de piller à volonté ! Sans que votre univers soit menacé. » Jefferson, une fois encore, s'était levé. « Je trouve cette idée incroyablement monstrueuse, intolérable ! Comment pouvez-vous être complice d'un tel despotisme ? N'avez-vous pas le moindre sentiment humain ?

— Oh ! pour l'amour du ciel ! reprit Rice. Bien sûr que si. Et les transistors et les revues et les médicaments que nous distribuons à l'envi ? Personnellement, je pense que vous avez un sacré toupet de venir nous faire la morale avec ces cicatrices de variole, cette chemise sale, sans parler de tous ces esclaves que vous avez chez vous.

— Rice ? » fit Sutherland.

Rice gardait les yeux rivés sur Jefferson. Lentement, Jefferson se rassit. « Écoutez, ajouta Rice plus doucement. Nous ne voulons pas nous montrer déraisonnables. Peut-être les choses ne marchent-elles pas comme vous l'aviez escompté, mais c'est la vie ! Que souhaitez-vous *au juste* ? Des voitures ? Des films ? Des téléphones ? La contraception ? Dites ce que vous voulez et vous l'aurez. »

Jefferson pressa ses pouces contre ses tempes. « Pour moi, vos paroles ne signifient rien, monsieur. Je veux seulement... je veux seulement rentrer chez moi. À Monticello. Et le plus tôt possible.

— Serait-ce l'une de vos migraines, monsieur le Président ? demanda Sutherland. J'ai fait préparer ceci à votre intention. » Elle posa une fiole de médicaments sur la table et la fit glisser dans sa direction.

« Qu'est-ce que c'est ? »

Sutherland haussa les épaules. « Vous vous sentirez mieux. »

Après le départ de Jefferson, Rice s'attendait un peu à des reproches. Il n'en fut rien. Sutherland remarqua : « Tu sembles avoir une confiance formidable dans le projet.

— Oh ! ressaisis-toi, répliqua Rice, tu as passé trop de temps à politiquer. Crois-moi, cette époque est simple et les gens aussi. Bien sûr, Jefferson s'est fait un peu rembarquer, mais il s'en remettra. Relax ! »

Rice trouva Mozart qui débarrassait des tables dans la salle à manger principale du château de Hohensalzburg. Avec son jean délavé, sa veste de treillis et ses verres miroirs, il aurait presque pu passer pour un adolescent de l'époque de Rice.

« Wolfgang ! s'écria Rice. Comment va ce nouveau job ? »

Mozart rangea une pile d'assiettes et passa la main sur ses cheveux coupés court. « Wolf, fit-il. Appelez-moi Wolf, o.k. ? Ça sonne plus... moderne, non ? Cela dit, je tiens vraiment à vous remercier pour tout ce que vous avez fait pour moi. Les enregistrements, les livres d'histoire, ce travail... rien que d'être ici, c'est tellement merveilleux. »

Son anglais, Rice le remarqua, s'était considérablement amélioré durant les trois dernières semaines. « Vous habitez toujours en ville ?

— Oui, mais j'ai mon propre appartement maintenant. Vous venez à la fête ce soir ?

— Bien sûr, répondit Rice. Pourquoi ne terminez-vous pas ce qu'il vous reste à faire ici ? Je vais me changer et on peut aller ensuite s'offrir une sachertorte, d'accord ? On y passera la nuit s'il le faut. »

Rice s'habilla soigneusement, passa une cote de mailles sous son ensemble veste et culottes de velours. Dans ses poches, il fourra maints petits articles de consommation courante à distribuer, puis retrouva Mozart près d'une porte de service.

Des responsables de la sécurité avaient été postés autour du château, des projecteurs balayaient le ciel, et Rice sentit une tension nouvelle dans le joyeux abandon de la foule du centre ville.

Comme n'importe quelle personne de son époque, Rice dominait nettement les autochtones ; même incognito, il avait l'impression d'attirer dangereusement l'attention.

À l'intérieur du club, Rice se fondit dans l'obscurité et se détendit. L'endroit avait été aménagé à partir de la moitié inférieure de l'hôtel particulier d'un quelconque jeune aristocrate et des briques saillantes indiquaient encore les limites des anciens murs. Les clients, des autochtones pour la plupart, arboraient différentes pièces de vêtement du Temps Réel au

gré de ce qu'ils avaient pu récupérer ici et là. Rice remarqua même un gars coiffé d'une culotte de soie beige !

Mozart s'empara de la scène. Des arpèges à la guitare, sur le mode du menuet, dominèrent une succession de motifs choraux. Des batteries d'amplificateurs déversèrent des riffs de synthétiseur repiqués sur une cassette des tubes pop de K-Tel. Le public déchaîné aspergea Mozart de confetti arrachés au papier peint à la main du club.

Plus tard, tout en fumant un joint de hash turc, Mozart interrogea Rice sur l'avenir.

« Le mien ? fit Rice. Tu ne me croiras pas. Six milliards d'habitants nullement obligés de travailler s'ils n'en ont pas envie. Cinq cents chaînes de télévision dans chaque foyer. Des voitures, des hélicoptères, des vêtements fabuleux. Du sexe à gogo. Tu veux de la musique ? Tu pourrais avoir ton propre studio d'enregistrement. En comparaison, ton équipement de scène te ferait l'effet d'un fichu clavicorde.

— Vrai ? Je donnerais n'importe quoi pour voir ça. Je ne comprends pas pourquoi tu y renonces. »

Rice haussa les épaules. « Je renonce à quoi ? À une quinzaine d'années peut-être ? Quand je rentrerai, ce sera le meilleur dans tous les domaines. Tout ce que je veux.

— Une quinzaine d'années ?

— Oui. Je vais t'expliquer le fonctionnement du portail. Pour le moment, il est large comme tu es grand ; ne passent donc vers le Temps Réel qu'un câble téléphonique, un pipeline de pétrole et peut-être le bon vieux sac de courrier. L'élargir, en vue d'y faire transiter des gens ou du matériel, coûte une fortune. Les frais sont tellement lourds qu'on ne le fait que deux fois, en début et en fin de projet. Voilà pourquoi je pense que nous sommes coincés ici. »

Rice toussa sèchement, vida son verre. Ce hash de l'Empire ottoman avait dénoué ses lacets mentaux. Que lui arrivait-il ? S'épancher auprès de Mozart, lui donner envie d'émigrer alors que Rice n'avait aucun moyen de lui procurer une Carte Verte, compte tenu des millions de gens, ou plutôt des milliards si l'on songeait à des projets comme l'Empire romain ou le Nouveau Royaume d'Égypte, qui rêvaient d'un passage gratuit vers l'avenir.

« Mais je suis vraiment *heureux* de me trouver ici, reprit Rice. J'ai l'impression de... de fouler le pont de l'histoire. Tu ne sais jamais ce qui va

se passer ensuite. » Rice passa le joint à l'une des groupies de Mozart, Antonia quelque chose. « C'est formidable de vivre à pareille époque. Regarde-toi. Ça va pour toi, non ? » Pris d'un soudain besoin de sincérité, il se pencha par-dessus la table. « Je veux dire, ça va bien, d'accord ? Tu ne vas pas nous reprocher de bousiller ton univers ou des trucs du même genre ?

— Tu plaisantes ? Tu as en face de toi le héros de Salzbourg. En fait, ton M. Parker est censé enregistrer le dernier morceau que j'ai joué ce soir. Bientôt, toute l'Europe me connaîtra ! » De l'autre bout du club quelqu'un appela Mozart, en allemand. Mozart releva les yeux et fit un geste énigmatique. « Reste cool, mec. » Il se retourne vers Rice. « Tu vois bien que ça va pour moi.

— Sutherland s'inquiète au sujet de certains trucs comme ces symphonies que tu n'écrits jamais.

— Foutaises ! Je ne veux pas composer de symphonies. Je les écoute chaque fois que ça me chante ! Qui c'est, cette Sutherland ? Ta petite amie ?

— Non, elle préfère les autochtones. Danton, Robespierre et d'autres du même genre. Et toi ? Tu as quelqu'un ?

— Rien de spécial. Rien depuis mon enfance.

— Ah oui ?

— Quand j'avais environ six ans, je me suis trouvé à la cour de Marie-Thérèse. Je jouais alors avec sa fille – Maria Antonia. À l'heure actuelle, elle se fait appeler Marie-Antoinette. La plus jolie fille de notre époque. On se faisait du piano à quatre mains. Pour rire, on disait qu'on se marierait ensemble, mais elle est partie en France avec cette espèce de porc, Louis.

— Bon sang ! s'écria Rice. C'est vraiment une histoire étonnante. Tu sais, d'où je viens, elle fait quasiment figure de légende. Durant la Révolution française, on lui a coupé la tête pour avoir donné trop de fêtes.

— Non, ils n'ont pas...

— C'était notre révolution française à nous, s'exclama Rice. La vôtre s'est avérée beaucoup plus sordide.

— Puisqu'elle t'intéresse autant, tu devrais aller lui rendre visite. Elle te doit sûrement une faveur si tu lui as sauvé la vie. »

Rice n'eut pas le temps de répondre ; Parker arrivait à leur table, accompagné d'ex-dames d'honneur en fuseau Lycra et bustier moulant à paillettes. « Salut, Rice », hurla-t-il, sereinement anachronique dans son T-

shirt chatoyant et son pantalon de cuir noir. « Où as-tu déniché ces fringues démodées ? Allez, viens, faisons la fête ! »

Rice observa les filles qui se massaient autour de la table et faisaient sauter d'un coup de dents les bouchons d'une caisse de champagne. Parker avait beau être gros, court sur pattes et répugnant, elles se seraient volontiers entre-tuées pour avoir le privilège de dormir dans ses draps propres et de piller son armoire à pharmacie.

« Non, merci », répondit Rice en se dégageant des kilomètres de fil reliés au matériel d'enregistrement de Parker.

L'image de Marie-Antoinette s'était emparée de lui et ne voulait plus le quitter.

Assis nu sur le bord du lit à baldaquin, Rice frissonnait un peu à cause de la climatisation. De l'autre côté des fenêtres en saillie, à travers les panneaux de verre du XVIII^e siècle pleins de buée, il distinguait un paysage verdoyant ponctué de minuscules cascades.

Dehors, une équipe de jardiniers formée d'anciens aristos en combinaison de denim bleu arrachait les mauvaises herbes sous l'œil ennuyé du garde-paysan chargé de les surveiller. Le garde, habillé de treillis des pieds à la tête hormis une cocarde tricolore sur sa casquette de corvée, mâchait du chewing-gum tout en taquinant la bretelle de sa mitraillette en plastique bon marché. Les jardins du Petit Trianon, comme Versailles, étaient des trésors qui méritaient une très grande attention. Trop vastes pour être enfournés dans un portail temporel, ils demeuraient donc propriété de la nation.

Marie-Antoinette était vautrée en travers de la débauche de satin rose recouvrant le lit ; vêtue d'un soupçon de dentelle noire, elle feuilletait un numéro de *Vogue*. Les murs de la chambre étaient envahis de tableaux de Boucher : acres de croupes soyeuses et impertinentes, de hanches roses, de lèvres sciemment boudeuses. Ahuri, Rice laissa son regard vagabonder du portrait de Louise O'Morphy, très chatte alanguie sur un divan, à la plage lisse et crémeuse que composaient le dos et les cuisses de Toinette. Cette vision lui arracha un long soupir de fatigue. « Merde, dit-il, ce type savait vraiment peindre. »

Toinette se cassa un carré de chocolat Hershey et lui montra la revue. « Je veux le bikini de cuir, s'écria-t-elle. Toujours, quand je suis jeune fille,

ma fichue mère, elle me coince dans les fichus corsets. Elle pense mes, comment-tu-dis-déjà, mes omoplates trop pointues. »

Rice appuya sa tête sur les cuisses pleines de Toinette et lui tapota le derrière d'une main apaisante. Il se sentait merveilleusement stupide ; une semaine et demie de sensualité obsessionnelle l'avait réduit à l'état d'animal euphorique. « Oublie ta mère, ma chérie. Je suis là maintenant. Tu veux le bon dieu de bikini en cuir ? Je te l'offre. »

Toinette lécha le chocolat qui lui maculait le bout des doigts. « Demain, nous allons au cottage, d'accord, mec ? Nous nous habillons comme les paysans et faisons l'amour dans les haies comme les nobles sauvages. »

Rice hésita. Son week-end de liberté à Paris prenait des proportions... À l'heure qu'il était, la sécurité devait le rechercher. Qu'ils aillent au diable ! songea-t-il. « Excellente idée, dit-il. Je vais téléphoner qu'on nous livre un panier pique-nique. Foie gras et truffes, un peu de tortue peut-être... »

Toinette fit la moue. « Je veux manger moderne. Pizza, burritos et poulet frit. » Quand Rice haussa les épaules, elle lui jeta les bras autour du cou. « Tu m'aimes, Rice ?

— Si je t'aime ? Ma chérie, c'est l'*idée* même de toi que j'aime. » Il était ivre d'une Histoire incontrôlée qui ployait sous son poids comme une puissante moto noire issue de l'imagination. Lorsqu'il songeait à Paris, aux fast foods qui s'épanouissaient à l'endroit même où l'on avait peut-être dressé des guillotines, à un Napoléon de six ans mâchonnant un malabar en Corse, il se sentait l'âme d'un saint Michel sous amphétamines.

La mégalomanie constituait, il le savait, un risque du métier. Mais le métier, il le reprendrait assez tôt, d'ici quelques jours...

Le téléphone sonna. Rice s'enveloppa d'un luxueux peignoir ayant jadis appartenu à Louis XVI. Louis n'y verrait aucune objection ; il était maintenant un divorcé heureux, serrurier à Nice.

Le visage de Mozart apparut sur le minuscule écran du téléphone. « Salut, où es-tu ?

— En France, répondit Rice un rien vague. Que se passe-t-il ?

— Des problèmes. Sutherland a craqué et ils l'ont collée sous sédatifs. Au moins six personnes clés ont déserté, toi compris. » Mozart n'avait plus qu'un soupçon d'accent.

« Hé ! Je n'ai pas déserté. Je reviens d'ici deux, trois jours. Nous avons... combien, trente autres personnes sur le nord de l'Europe ? Si tu t'inquiètes au sujet des quotas...

— Merde pour les quotas. C'est sérieux. Ça bouge. Les Comanches hurlent à propos des forages du Texas. Les ouvriers sont en grève à Londres comme à Vienne. Le Temps Réel est furieux. On parle de nous faire lever le camp.

— Quoi ? » Maintenant, il était inquiet.

« Oui. La nouvelle est tombée aujourd'hui. Ils disent que vous laissez le projet aller à vau-l'eau. Trop de contamination, trop d'amitiés. Sutherland a causé beaucoup de problèmes avec les autochtones avant qu'on ne découvre ses agissements. Elle poussait les francs-maçons à organiser la résistance passive et Dieu sait quoi.

— Merde. » Ces connards de politiques avaient encore tout bousillé. Lui qui s'était crevé à monter une usine connectée sur le Temps Réel ! Comme si ça ne suffisait pas, il fallait maintenant qu'il aille faire le ménage derrière Sutherland. Il regarda Mozart. « À propos d'amitié, que veux-tu me dire avec ces *nous* à répétition ? Et pourquoi m'appelles-tu ? »

Mozart blêmit. « J'essayais de t'aider. J'ai un boulot dans les communications maintenant.

— Pour ça, il faut une Carte Verte. Comment diable l'as-tu obtenue ?

— Euh, écoute, il faut que je te quitte. Reviens ici, veux-tu ? Nous avons besoin de toi. » Mozart cilla, et ses yeux se posèrent derrière Rice. « Tu peux toujours amener ta petite amie d'époque. Mais dépêche-toi.

— Je... oh ! merde, d'accord », répondit Rice.

L'aérocar de Rice avançait à une allure régulière de 80 km/h, soulevant des nuages de poussière sur cette autoroute marquée de profondes ornières. Ils approchaient de la frontière bavaroise. Les dentelures des Alpes se dressaient dans le ciel au-dessus de radieuses prairies vertes, de pittoresques et minuscules fermes et de ruisseaux d'eau claire et tumultueuse nés de la fonte des neiges.

Ils venaient de vivre leur première dispute. Toinette lui avait demandé une Carte Verte et Rice lui avait répondu qu'il ne pouvait rien faire. À la place, il lui proposait une Carte Grise destinée à lui permettre de sauter d'une branche à l'autre de l'Histoire sans pour autant lui ouvrir l'accès au

Temps Réel. Il savait pertinemment qu'en cas d'abandon du projet une nouvelle mission l'attendrait et il voulait emmener Toinette avec lui. Il souhaitait faire les choses correctement, ne pas la laisser dans un univers sans chocolat Hershey ni Vogue.

Mais elle ne voulait rien entendre. Au bout de quelques kilomètres d'un silence pesant, elle commença à se tortiller. « Il faut que je fasse pipi, dit-elle enfin. Arrête-toi près de ces arbres.

— Entendu, fit Rice. Entendu. »

Il stoppa les ventilateurs et arrêta l'engin. Un troupeau de vaches rousses et blanches détala dans un grand bruit de clochettes. La route était déserte.

Rice sortit et s'étira tout en observant Toinette qui grimpait un échelier de bois pour se diriger vers un bouquet d'arbres.

« Pourquoi ces complications ? hurla Rice. Il n'y a personne. Dépêche-toi. »

Une douzaine d'hommes émergèrent d'un fossé et se précipitèrent sur lui. En un instant, ils l'avaient cerné, pointaient sur lui des pistolets à silex. Ils portaient tricornes et perruques et vestes de bandits de grand chemin à poignets de dentelle ; des dominos noirs masquaient leurs visages. « Que se passe-t-il ? s'écria Rice, stupéfait. C'est Mardi gras ? »

Le chef se défit de son masque, s'inclina ironiquement. Ses beaux traits teutons étaient poudrés, ses lèvres enduites de rouge. « Je me présente, comte Axel Ferson. Votre serviteur, monsieur. »

Ce nom, Rice le connaissait. Ferson avait été l'amant de Toinette avant la Révolution. « Écoutez, comte, peut-être êtes-vous un peu bouleversé à cause de Toinette, mais j'ai la certitude que nous pouvons trouver un arrangement. Ne préféreriez-vous pas une télévision couleur ?

— Épargnez-nous vos cajoleries sataniques, monsieur ! rugit Ferson. Je ne me souillerai pas les mains sur la chienne collaboratrice. Nous sommes le Front de libération maçonnique !

— Grand Dieu, s'écria Rice. Vous ne parlez pas sérieusement. Vous comptez prendre le complexe d'assaut avec ces pétoires ?

— Vous avez l'avantage des armes, nous en avons conscience, monsieur. C'est pourquoi nous vous avons pris en otage. » Il s'adressa alors aux autres en allemand. Ils lièrent les mains de Rice et le poussèrent à l'arrière d'un chariot tiré par des chevaux qui était sorti des bois dans un tonnerre de sabots.

« Ne pourrions-nous au moins prendre mon véhicule ? » demanda Rice. En se retournant, il vit Toinette tristement assise sur la route à côté de l'aérocar.

« Nous ne voulons point de vos machines, dit Ferson. Elles illustrent une facette supplémentaire de votre impiété. Bientôt nous vous reconduirons chez vous, en enfer !

— Avec quoi ? Des manches à balai ? » Rice, ignorant la terrible odeur de fumier et de foin pourri, se redressa à l'arrière du chariot. « Ne prenez pas notre indulgence pour de la faiblesse. S'ils dépêchent l'Armée de la Carte Grise à travers le portail, il ne restera de vous même pas de quoi remplir un cendrier.

— Nous sommes prêts au sacrifice ! Chaque jour, ils sont des milliers à venir grossir, sous la bannière de Celui-Qui-Voit-Tout, les rangs de notre mouvement mondial ! Nous saurons reconquérir notre destin ! Ce destin que vous nous avez volé !

— Votre destin ? Rice était sidéré. Comte, avez-vous jamais entendu parler de guillotines ?

— Je souhaiterais ne plus parler de vos machines. » Ferson fit signe à l'un de ses subordonnés. « Bâillonnez-le ».

Ils emmenèrent Rice dans une ferme aux abords de Salzbourg. Durant quinze heures contusionnantes dans le chariot, il ne pensa qu'à la trahison de Toinette. S'il lui avait promis une Carte Verte, aurait-elle été complice de cette embuscade ? Cette carte constituait son unique objectif, mais comment les francs-maçons pourraient-ils lui en procurer une ?

Devant les fenêtres, les gardes de Rice déambulaient nerveusement et leurs bottes grinçaient, sur les planchers mal chevillés. De par leurs allusions constantes à Salzbourg, il devinait qu'une sorte de siège se préparait.

Personne ne s'était présenté pour négocier la libération de Rice et les francs-maçons en éprouvaient une certaine inquiétude. S'il parvenait à ronger son bâillon, Rice avait la certitude qu'il pourrait les ramener à la raison.

Il perçut un bourdonnement au loin, qui se transforma peu à peu en rugissement. Quatre des hommes présents sortirent précipitamment, l'abandonnant à la vigilance d'un seul garde posté devant la porte ouverte. Rice se tortilla pour essayer de se défaire de ses liens, tenta de se redresser.

Brusquement, les bardeaux au-dessus de sa tête volèrent en éclats sous l'effet d'un tir à la mitraille. Des grenades tombèrent devant la ferme et les fenêtres explosèrent dans un bouillonnement de fumée noire. Un franc-maçon braqua en toussant son pistolet à silex sur Rice. Avant qu'il ait eu le temps de presser la détente, un tir nourri plaqua le terroriste contre le mur.

Un petit homme trapu en gilet pare-balles et pantalon de cuir s'avança dans la pièce. Il défit les lunettes qui masquaient en partie son visage noirci par la fumée, révélant des yeux orientaux. Dans son dos pendait une paire de tresses huileuses. Il serrait contre son bras un fusil d'assaut et portait deux bandoulières de grenades. « Bien, grogna-t-il. Le dernier. » Puis il arracha le bâillon de la bouche de Rice. Il sentait la sueur, la fumée et le cuir mal tanné. « C'est vous, Rice ? »

Rice ne put que hocher la tête. Il lui fallait reprendre son souffle.

Son sauveteur l'aida à se remettre sur ses pieds, coupa ses liens à la baïonnette. « Je m'appelle Jebe Noyon. De l'Armée trans-temporelle. » Il obligea Rice à prendre une gourde en peau pleine de lait de jument rance. L'odeur retourna l'estomac de Rice. « Bois ! insista Jebe. C'est du koumis, c'est bon pour toi ! Bois, c'est Jebe Noyon qui te le dit ! »

Rice but une gorgée qui lui paralysa la langue et lui fit venir la bile à la bouche. « Vous appartenez aux Cartes Grises, n'est-ce pas ? lança-t-il d'une voix faible.

— À l'Armée de la Carte Grise, oui, répondit Jebe. Les plus vaillants guerriers de tous les temps et de tous les lieux ! Seulement cinq gardes ici, je les tue tous ! Moi, Jebe Noyon, j'étais général en chef de Gengis Khan, terreur de l'univers, okay, mec ? » Il fixait sur Rice de grands yeux tristes. « Tu n'as pas entendu parler de moi ?

— Non, Jebe, désolé.

— La terre devenait noire sous les sabots de mon cheval.

— J'en suis sûr.

— Tu vas monter derrière moi, dit-il en tirant Rice vers la porte. Tu verras, la terre deviendra noire sous les roues de ma Harley, okay, mec ? »

De la colline qui dominait Salzbourg, ils contemplèrent l'anachronisme pris de folie.

Des soldats autochtones en guêtres et gilets gisaient en tas sanglants près des portes de la raffinerie. Un autre bataillon, mousquets prêts à tirer, avançait en formation. Déployés devant les portes, une poignée de Huns et

de Mongols les hachaient menu sous un tir traçant orange et observaient la débandade des survivants.

Jebe Noyon partit d'un rire énorme. « On croirait le siège de Cambaluc ! Seulement, plus de têtes empilées ni d'oreilles arrachées, mec, maintenant, on est civilisé, okay ? Plus tard, peut-être qu'on fera appel à des Marines, à des hélicoptères du Vietnam, à ce putain de napalm, à des trucs modernes, mec.

— Vous ne pouvez pas faire ça, Jebe, fit Rice sévèrement. Les malheureux n'ont pas une chance de s'en tirer. Inutile de les exterminer. »

Jebe haussa les épaules. « Parfois, j'oublie, okay ? Je rêve toujours de conquérir le monde. » La mine renfrognée, il emballa sa moto. Rice s'accrocha au blouson malodorant du Mongol et ils foncèrent vers la ville dans un rugissement terrible. Jebe passa sa mauvaise humeur sur l'ennemi, sillonnant les rues à toute vitesse, écrasant délibérément un groupe de grenadiers de Brunswick. Seule une énergie décuplée par la panique sauva Rice de la chute tandis que torsos et jambes tombaient et craquaient sous les roues.

Jebe s'arrêta à l'intérieur du complexe. Une horde piaillante de Mongols en tenue de combat et cartouchières les entoura immédiatement. Rice, les reins douloureux, les repoussa pour passer.

Autour du château de Hohensalzburg, une radiation ionisante obscurcissait le ciel crépusculaire. Ils étaient en train de pousser le portail au maximum de sa puissance, faisant circuler de pleines voitures de Cartes Grises qui repartaient ensuite bourrées d'œuvres d'art et de bijoux.

Derrière le vacarme des tirs, Rice entendait le bruit geignard des ADAV amenant les populations évacuées des États-Unis et d'Afrique. Des centurions romains, revêtus de cottes de mailles intégrales et transportant des bazookas, poussaient le personnel du Temps Réel vers les tunnels menant au portail.

Au milieu de la foule, Mozart adressa des signes enthousiastes à Rice. « On s'en va, mon pote ! Fantastique, non ? On regagne le Temps Réel ! »

Rice regarda la concentration de tours de pompage, de refroidisseurs et d'unités de craquage catalytique. « Quel dommage, dit-il. Tout ce travail bousillé.

— On perdait trop d'hommes, mon pote. Laisse tomber. Des dix-huitièmes siècles, il y en a plein. »

Les gardes, qui canardaient la foule au-dehors, firent soudain un bond de côté comme l'aérocar de Rice fonçait à travers les siècles. Une demi-douzaine de francs-maçons demeuraient encore accrochés aux portières et martelaient le pare-brise. Les Mongols de Jebe délogèrent les envahisseurs et les hachèrent menu tandis qu'une unité de lance-flammes romaine arrosait la zone au-delà des portes.

Marie-Antoinette bondit hors de l'aérocar. Jebe chercha à la retenir par la manche, mais le tissu lui resta dans la main. Elle avait repéré Mozart et s'élançait vers lui, Jebe sur ses talons.

« Wolf, espèce de salaud ! hurla-t-elle. Tu me laisses en plan. Et tes promesses, espèce de merde, espèce de chien de cochon ! »

D'un geste vif, Mozart ôta ses verres miroirs. Il se tourna vers Rice. « Qui est cette femme ?

— La Carte Verte, Wolf ! Tu me dis que si je vends Rice aux francs-maçons, tu me donnes la carte ! » Elle s'interrompt pour reprendre son souffle et Jebe la saisit par le bras. Quand elle pivota vers lui, il lui donna un coup de poing dans la mâchoire et elle s'effondra sur l'asphalte.

Le Mongol posa son regard de braise sur Mozart. « C'était toi, hein ? Toi, le traître ? » Vif comme le cobra prêt à mordre, il brandit son pistolet automatique et en pressa la gueule contre le nez de Mozart. « Je vais brancher mon arme sur un petit rock and roll, mec, et de toi ne restera plus qu'oreilles. »

Un coup de feu, un seul, résonna dans la cour. La tête de Jebe bascula en arrière et le Mongol s'affala.

Rice se retourna rapidement. À sa droite, Parker, le disc-jockey, se tenait sur le seuil d'un entrepôt de matériel. Muni d'un Walther P.P.K. « Calme-toi, Rice, déclara Parker en avançant vers lui. Ce n'est qu'un fantassin, de la chair à canon.

— Tu l'as *tué* !

— Et alors ? » fit Parker en passant un bras autour des frêles épaules de Mozart. « Voici mon protégé ! Le mois dernier, j'ai transmis sur la ligne deux de ses nouvelles compositions. Et tu sais quoi ? Ce gamin est numéro cinq au hit-parade ! Numéro cinq ! » Parker rengaina son arme. « D'une balle !

— C'est toi qui lui a donné la Carte Verte, Parker ?

— Non, intervint Mozart. C'est Sutherland.

— Qu'est-ce que tu lui as fait ?

— Rien, je te jure ! Enfin, mon comportement a dû répondre à ce qu'elle imaginait. Un homme brisé, tu sais, un homme à qui on a volé sa musique, son âme, quoi ! » Mozart leva les yeux au ciel. « Elle m'a donné la Carte Verte, mais ça n'a quand même pas suffi. Elle ne pouvait pas supporter la culpabilité. La suite, tu la connais.

— Quand elle a été démasquée, tu as eu peur qu'on ne se retire pas d'ici. Tu as donc décidé de me faire participer à cette affaire ! Tu as obtenu de Toinette qu'elle me livre aux francs-maçons. Tout ça, c'est *ton* œuvre ! »

Comme si elle avait entendu prononcer son nom, Toinette, encore allongée sur l'asphalte, poussa un faible gémissement. Aux yeux de Rice, les bleus, la saleté, le jean léopard déchiré, n'avaient aucune importance. Elle était toujours la créature la plus somptueuse qu'il ait jamais contemplée.

Mozart haussa les épaules. « J'étais franc-maçon autrefois. Mais écoute, mon pote, ils ne sont vraiment pas cool. Je n'ai fait que leur glisser quelques renseignements et regarde ce qui s'est passé. » D'un geste désinvolte, il désignait le carnage alentour. « Je savais que, d'une manière ou d'une autre, tu leur échapperais.

— Tu ne peux quand même pas *utiliser* les gens ainsi !

— Foutaises, Rice ! Tu le fais sans arrêt ! J'avais *besoin* de ce siège afin que le temps réel nous évacue ! Pour l'amour du ciel, je ne vais pas attendre quinze ans pour franchir le portail et remonter la ligne ! D'après l'Histoire, je serai *mort* dans quinze ans ! Je ne veux pas mourir dans ce trou ! Je veux cette bagnole et ce studio d'enregistrement !

— N'y pense plus, mon pote, fit Rice. Quand ils sauront, dans le Temps Réel, le bazar que tu as déclenché ici... »

Parker éclata de rire. « Tire-toi, Rice. Nous parlons Top of the Pops. Et pas d'une vulgaire petite raffinerie. » Très protecteur, il prit Mozart par le bras. « Écoute, Wolf, mon petit, entrons dans ces tunnels. J'ai des papiers à te faire signer dès que nous aurons atteint le futur. »

Le soleil s'était couché, mais les canons à chargement par la gueule pissaient des obus sur la cité, éclairant la nuit. L'espace d'un moment, Rice, abasourdi, demeura figé tandis que d'inoffensifs boulets de canon résonnaient sur les réservoirs de stockage. Finalement, il secoua la tête. L'époque Salzbourg était terminée.

Il chargea Toinette sur une épaule et courut vers les tunnels, vers la sécurité.

Achevé d'imprimer en novembre 1987
sur les presses de l'imprimerie Bussière
à Saint-Amand (Cher)

N° d'édit. 2661.

N° d'imp. 2600.

Dépôt légal : décembre 1987

Imprimé en France

Table des matières

PRÉFACE

Le continuum Gernsback

Des yeux de serpent

Rock toujours

Les mésaventures de Houdini

Les 400

Solstice

Petra

Le jour où des voix humaines nous éveilleront

Freezone

Pierre vit

Étoile rouge, orbite gelée

Mozart en verres miroirs



Created with Writer2ePub
by Luca Calcinai

1)

Disponible en français dans Univers 1987, J'ai lu. [↩](#)

2)

Publié en français aux éditions La Découverte. [↩](#)

3)

Id. ↵

4)

Tom Swift : héros de deux séries de romans pour la jeunesse signées Victor Appleton I et Victor Appleton II. (N.d.T.) ↵

5)

En français dans le texte. (N.d.T.) ↵

6)

Jethro Tull. (N.d.T.) ↵

7)

Bob Seger. (N.d.T.) ↵

8)

Publié sous le même titre aux éditions Opta, coll. « Galaxie-bis ». ↩

9)

Disponible dans Présence du Futur. ↵

10)

Partage. (N.d.T.) ↵

11)

Publié aux éditions Lattès dans la collection « Titres SF ». ↵

12)

Thunderbird : À l'origine, terme utilisé dans les milieux du jazz noir comme expression d'appréciation, d'enthousiasme, au spectacle d'une jolie fille ou à l'audition d'un morceau particulièrement entraînant. Il viendrait du nom d'une marque de vin bon marché et particulièrement fort ayant connu une large publicité à Harlem à la fin des années cinquante et aurait bénéficié par la suite des associations avec la fameuse voiture de sport pareillement désignée. Pourrait se rendre par « chouette » si ce mot ne souffrait d'une certaine usure. (N.d.T.) ↵

13)

Svengali : hypnotiseur d'un roman du XIX^e siècle. (N.d.T.) ↵

14)

Variété de football américain. (N.d.T.) ↵